Ex Libris [redacted]
Coll. Spec.
Ex Bibliotheca G. C. De Lery

SYNONYMES

FRANÇOIS.

C. C. De Lery
His Book. 1791.

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS
DIFFERENTES SIGNIFICATIONS,
ET
LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE
pour parler avec juſteſſe.

Par M. l'Abbé GIRARD, *S. I. D. R.*

ET

TRAITÉ
DE LA
PROSODIE
FRANÇOISE.

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

NOUVELLE EDITION.

A AMSTERDAM;
Chez J. WETSTEIN.
MDCCXLII.

PQ
2591
.A2L5
1772

PREFACE.

SI la Société se forme par la communication des idées & des sentimens, la Parole en doit être le lien le plus essentiel & le plus gracieux; étant tout-à-la-fois le pinceau de l'esprit, l'image de ses opérations, & l'interprète du cœur. Plus on est répandu dans le monde & livré aux hommes, plus on sent qu'elle est le sel de tous les plaisirs qu'on peut goûter dans la vie. Quand tous les autres nous manquent, ou que l'âge fait que nous leur manquons, celui de la con-

verſation reſte pour fournir un amuſement à nos vieux jours : il devient même alors plus vif & plus ſatisfaiſant ; car comme on ne veut rien perdre, le diſcours s'empare de ce que l'exécution ne peut plus ſaiſir. Dans tous les tems, dans toutes les occaſions, il eſt doux de parler : point de feſtin ſi les joyeux propos n'en ſont l'ame : point de fortune qu'on ne veuille publier : point de ſecret dont on ne ſoit tenté de faire confidence : point de tendre ſentiment dont on ne cherche à faire la déclaration : point de ſyſtême qu'on ne ſouhaite d'expliquer : point de maux dont on ne ſoit charmé de ſe plaindre : point de conſolation ſans le tendre langage de l'amitié : point de réputation ſans la voix de la Re-

Renommée : en un mot, rien ſans la parole, ou du moins rien de propre à ſatisfaire la raiſon & à flater les paſſions. Qui ſeroit donc aſſez indolent pour en négliger les graces, ou aſſez ingrat pour mépriſer un talent qui donne de l'éclat à tous les autres ? Cette façon de penſer ſi injurieuſe au bon goût, n'eſt pas d'une Nation polie. La bonne éducation étend ſes ſoins ſur le langage, comme ſur les mœurs : elle ne ſe borne pas uniquement à orner l'intérieur de l'ame par l'intelligence, la ſcience, & la vertu : elle travaille encore à la décorer au-dehors par l'art de ſe manifeſter avec avantage : elle veut que les expreſſions répondent aux penſées, & que la gloire aille d'un pas égal avec le mérite.

Tous les Peuples illuſtres ont cultivé leur Langue. La Françoiſe eſt peut-être celle qui a le plus de diſpoſition à la perfection ; ſon caractère conſiſtant dans la clarté, la pureté, la fineſſe, & la force. Propre à tous les genres d'écrire, elle a été choiſie préférablement aux autres Langues de l'Europe, pour être celle de la politique générale de cette partie du Monde : & par conſéquent elle eſt la ſeule qui ait triomphé de la Latine. Elle mérite donc notre attention ; & nous devons ſavoir gré à ceux qui la cultivent ; ſoit par des méthodes ſavantes, puiſées dans ſon propre génie, pour en donner une exacte connoiſſance ; ſoit par des critiques judicieuſes, pour en conſerver la pureté ſans rejetter les nou-

nouveaux avantages dont elle eſt ſuſceptible; ſoit par des acquiſitions utiles, pour l'enrichir ſans défigurer l'uſage établi. Mais combien ſeroit on redevable à qui pourroit la fixer, & arrêter les changemens que le pur caprice eſſaye d'y introduire! Cela eſt au-deſſus du pouvoir des Particuliers: le ſort de tout ce qui eſt vivant ne lui permet pas de reſter toujours dans le même état. Quelle que ſoit néanmoins la deſtinée de notre Langue dans les ſiècles poſtérieurs, la crainte de ſon altération ou de ſon anéantiſſement ne m'empêchera pas de donner au Public les obſervations que j'ai faites. Elles n'ont pour objet ni les règles de Grammaire, ni la pureté de l'Uſage, mais uniquement la différen-

ce délicate des SYNONYMES; c'eſt-à-dire le caractère ſingulier de ces mots qui, ſe reſſemblant comme frères par une idée commune, ſont néanmoins diſtingués l'un de l'autre par quelque idée acceſſoire & particulière à chacun d'eux: d'où nait, dans beaucoup d'occaſions, une néceſſité de choix, pour les placer à propos & parler avec juſteſſe; qualité auſſi rare qu'aimable, dont le goût eſt capable de faire briller le vrai, & de donner de la ſolidité au brillant. Tout-à-fait éloignée du verbiage, elle aprend à dire des choſes: ennemie de l'abus des termes, elle rend le langage intelligible: judicieuſe dans l'emploi des mots, elle met du fin & même de l'éloquent dans l'expreſſion: exacte, elle bannit les ima-

images vagues & tous les *à-peu-près*, dont les esprits superficiels & paresseux se contentent dans leur façon de concevoir comme dans celle de s'expliquer : antagoniste du confus, elle empêche de s'égarer dans l'étude des Sciences : enfin, j'ose le dire, l'esprit de justesse & de distinction est par-tout la vraie lumière qui éclaire ; & dans le discours il est le trait qui distingue l'homme délicat de l'homme vulgaire.

Pour acquérir la justesse, il faut se rendre un peu difficile sur les mots : ne point s'imaginer que ceux qu'on nomme *synonymes* le soient dans toute la rigueur d'une ressemblance parfaite, ensorte que le sens soit aussi uniforme entre eux que l'est la saveur entre les goutes d'eau

d'une même ſource. Car en les conſidérant de près, on verra que cette reſſemblance n'embraſſe pas toute l'étendue & la force de la ſignification : qu'elle ne conſiſte que dans une idée principale ; que tous énoncent, mais que chacun diverſifie à ſa manière par une idée acceſſoire qui lui conſtitue un caractère propre & ſingulier. La reſſemblance que produit l'idée générale, fait donc les mots ſynonymes ; & la différence qui vient de l'idée particulière qui accompagne la générale, fait qu'ils ne le ſont pas parfaitement, & qu'on les diſtingue comme les diverſes nuances d'une même couleur.

Je ne diſconviens pas qu'il n'y ait des occaſions où il ſoit aſſez indifférent de choiſir : mais je ſoutiens

tiens qu'il y en a encore plus où ils ne doivent ni ne peuvent figurer l'un pour l'autre, ſur-tout dans les Ouvrages médités & compoſés avec réflexion. S'il n'eſt queſtion que d'un habit jaune, on peut prendre le ſouci ou le jonquille : mais s'il faut aſſortir, on eſt obligé à conſulter la nuance. Eh ! quand eſt-ce que l'eſprit n'eſt pas dans le cas de l'aſſortiment ? Cela eſt rare ; puiſque c'eſt en quoi conſiſte l'art d'écrire.

Qu'une fauſſe idée de richeſſe ne vienne pas ici, pour fronder mon ſyſtême ſur la différence des Synonymes, faire parade de la pluralité & de l'abondance. J'avoue que la pluralité des mots fait la richeſſe des Langues : mais ce n'eſt pas la pluralité purement nu-

mérale, elle n'eſt bonne qu'à remplir les cofres d'un Avare; c'eſt celle qui vient de la diverſité, telle qu'elle brille dans les productions de la Nature. La ſatisfaction de l'eſprit, & non le chatouillement de l'oreille, fait l'objet de la converſation & de la lecture. Je ne fais donc cas de la quantité des mots, que par celle de leurs valeurs. S'ils ne ſont variés que par les ſons, & non par le plus ou le moins d'énergie, d'étendue, de préciſion, de compoſition, ou de ſimplicité que les idées peuvent avoir, ils me paroiſſent plus propres à fatiguer la mémoire qu'à enrichir & faciliter l'art de la parole. Protéger le nombre des mots ſans égard au ſens, c'eſt, ce me ſemble, confondre l'abondance avec

vec la ſuperfluïté. Je ne ſaurois mieux comparer un tel goût qu'à celui d'un Maître-d'hôtel qui feroit conſiſter la magnificence du feſtin dans le nombre des plats plutôt que dans celui des mets. Qu'importe d'avoir pluſieurs termes pour une ſeule idée? N'eſt-il pas plus avantageux d'en avoir pour toutes celles qu'on ſouhaite d'exprimer?

Envain le Pléonaſme allèguera en ſa faveur, qu'il ſert à éviter le mauvais effet que produit ordinairement la répétition: car c'eſt ſe tromper ſur la cauſe de cet effet, que de l'attribuer à la répétition du ſon plutôt qu'à celle de l'idée. Si le même mot déplaît lorſqu'il reparoit, ce n'eſt point parce qu'il a frappé l'oreille, mais parce qu'il

a déja frappé l'eſprit, qui s'ennuye & ſe dégoute de tout ce qui ne ſe préſente pas à lui avec les graces de la nouveauté. De-là l'établiſſement de certains mots, qu'on nomme *pronoms*, que l'Uſage fait répéter ſans ennui, ne leur aiant donné pour cet effet d'autre fonction, que de rappeller par un ſimple rapport ce dont il eſt queſtion, ſans en repréſenter une ſeconde fois l'idée par l'étalage de ſa dénomination. La même raiſon fait que les mots qu'on nomme *articles* & *prépoſitions*, ſont pareillement répétés avec grace; parce que leur propre valeur ne conſiſte que dans une déſignation ou indication, qui n'aiant par elle-même rien de décidé, paroit toujours nouvelle quand le ſujet indiqué eſt nou-

nouveau. Ce qui eſt une preuve bien claire, que c'eſt plus à la diverſité de valeur qu'à celle d'articulation que le mot eſt redevable de l'agrément qu'il a dans le diſcours, & que c'eſt la multiplicité des idées qui doit produire & produit en effet la multiplicité des termes. Si l'on en doute encore, il n'y a qu'à les regarder de près, & devenir un peu ſcrupuleux ſur leur emploi; ou, ſans ſe donner la peine de faire cet examen par ſoi-même, prendre ſeulement celle de lire les réflexions que je donne ici; ſoit bien ſoit mal déduites, elles montreront clairement qu'il n'y a point de mots aſſez parfaitement ſynonymes pour avoir, dans toutes ſortes d'occaſions, une force de ſignification entière-

ment

ment ſemblable; qu'ainſi il y a un choix entre eux. C'eſt ce choix que j'ai cherché à déterminer, par des définitions & des exemples qui diſtinguent & développent le propre caractère de chacun de ces mots; en quoi je me flate d'avoir rencontré juſte, ſans prétendre néanmoins m'aſſurer du ſuccès que par le jugement du Public, dont cette troiſième édition m'annonce la faveur.

A l'égard de mon travail, je dirai ſimplement, ſans vanité ni modeſtie affectée, que je n'ai copié perſonne: que je ne crois pas même qu'il y ait encore eu perſonne à copier ſur cette matière: deſorte que ſi cet Ouvrage n'a pas le mérite de la perfection, il a du moins celui de la nouveauté. A

cette

cette grace il ajoute celle de la variété : presqu'à chaque page c'est chose différente & indépendante de celle qui précède & qui suit, quoique de la même espèce. Jamais Livre ne fut en même tems plus uniforme & plus diversifié : il n'exige point d'être lu de suite ni par ordre : il n'y a qu'à l'ouvrir au hasard, on tombera toujours sur quelque chose d'entier, capable de satisfaire la curiosité s'il ne contente l'esprit : aussi bon pour remplir un quart-d'heure que pour occuper une journée : on peut le prendre & le laisser à tout moment.

APPROBATION.

JAi lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé : *Synonymes François, leurs différentes ſignifications, & le choix qu'il en faut faire pour parler avec juſteſſe, par M. l'Abbé Girard.* C'eſt une nouvelle Edition d'un Ouvrage que le Public a déja approuvé : elle eſt beaucoup augmentée, & je crois qu'elle ſera reçue avec plaiſir. A Paris ce 12 Septembre 1735.

LANCELOT.

TABLE

TABLE ALPHABETIQUE DDS SYNONYMES

Contenus dans ce Volume.

A.

ABaiſſer. Baiſſer. Pag. 220
Abandonner. Délaiſſer. 224
Abandonnement. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. 247
Abhorrer. Déteſter. 249
Abîme. Goufre. Précipice. 246
Abjection. Baſſeſſe. 249
Abjurer. Renoncer. Renier. 170
Abolir. Abroger. 250
Aborder. Aprocher. Avoir accès. 1
Abſtraction. Préciſion. 225
Abſtrait. Diſtrait. 222
Accepter. Recevoir. 164
Accident. Avanture. Evènement. 101
Accident. Malheur. Deſaſtre. 139
Accorder. Concilier. 57
Achever. Finir. Terminer. 93
Acquieſcer. Conſentir. Adhérer. Tomber d'accord. 61
Action. Acte. 2
Adhérer. Acquieſcer. Conſentir. Tomber d'accord. 61
Adminiſtration. Direction. Régie. Gouvernement. Conduite. 165

Adreſſe. Dextérité. Habileté. 4
Adreſſe. Soupleſſe. Fineſſe. Ruſe. Artifice. 3
Affable. Honnête. Civil. Poli. Gracieux. 125
Affirmer. Aſſurer. Confirmer. 14
Affront. Inſulte. Outrage. Avanie. 182
Afin. Pour. 236
Agir. Faire. 107
Agrandir. Augmenter. 237
Agréable. Gracieux. 5
Agrémens. Graces. 119
Aider. Secourir. Aſſiſter. 173
Ainſi. C'eſt pourquoi. 230
Ainſi que. De même que. Comme. 235
Air. Manières. 7
Aiſé. Facile. 104
Ajouter. Augmenter. 6
Amant. Amoureux. 8
Amant. Galant. 223
Ambiguïté. Equivoque. Double-ſens. 95
Amour. Galanterie. 215
Amoureux. Amant. 8
Ancien. Vieux. Antique. 198
Ane. Ignorant. 9
Antipathie. Averſion. Haine. Répugnance. 121
Antique. Vieux. Ancien. 198
Apparence. Extérieur. Dehors. 103
Apparition. Viſion. 200
Appas. Charmes. Attraits. 20
Appeller. Nommer. 145
Appercevoir. Voir. 203
Apporter. Porter. Emporter. Tranſporter. 241
Apréhender. Craindre. Redouter. Avoir peur. 68
Aprendre. Etudier. 10
Aprendre. Inſtruire. Enſeigner. Informer. Faire ſavoir. 88

Aprendre. S'inſtruire. 11
Aprivoiſé. Privé. 161
Aprocher. Avoir accès. Aborder. 1
Appui. Soutien. Support. 12
Arme. Armure. 13
Artifice. Ruſe. Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. 3
Aſſez. Suffiſamment. 13
Aſſiſter. Aider. Secourir. 173
Aſſuré. Sûr. Certain. 47
Aſſurer. Affirmer. Confirmer. 14
Aſtrologue. Aſtronome. 16
Attaché. Avare. Intéreſſé. 18
Attachement. Attache. Dévouement. 17
Attacher. Lier. 136
Attendre. Eſpérer. 96
Attention. Exactitude. Vigilance. 19
Attraits. Charmes. Appas. 20
Audace. Hardieſſe. Effronterie. 233
Augmenter. Ajouter. 6
Augmenter. Agrandir. 237
Augmenter. Croître. 231
Auſſi. Encore. 86
Auſtère. Sévère. Rude. 28
Autorité. Empire. Pouvoir. 257
Autorité. Pouvoir. Puiſſance. 259
Avanie. Affront. Inſulte. Outrage. 182
Avant. Devant. 22
Avantage. Profit. Utilité. 209
Avanture. Accident. Evènement. 101
Avare. Attaché. Intéreſſé. 18
Avare. Avaricieux. 23
Averſion. Haine. Antipathie. Répugnance. 121
Avertiſſement. Avis. Conſeil. 25
Aveu. Confeſſion. 24
Avis. Sentiment. Opinion. 174

Avis. Conſeil. Avertiſſement. 25
Avoir. Poſſéder. 27
Avoir accès. Aborder. Aprocher. 1
Avoir envie. Envier. 94
Avoir envie. Souhaiter. Vouloir. Deſirer. Soupirer. Convoiter. 205
Avoir peur. Craindre. Apréhender. Redouter. 68

B.

BAiſſer. Abaiſſer. 220
Bande. Troupe. Compagnie. 190
Bandi. Vagabond. Libertin. 191
Baſſeſſe. Abjection. 249
Bataille. Combat. 29
Battre. Frapper. 30
Béatitude. Félicité. Bonheur. 40
Beau. Joli. 32
Beaucoup. Pluſieurs. 34
Bénéfice. Profit. Gain. Lucre. Emolument. 116
Benin. Doux. Humain. 35
Beſoin. Néceſſité. Indigence. Pauvreté. Diſette. 37
Bête. Stupide. Idiot. 39
Bien. Très. Fort. 187
Bigarrure. Variété. Diverſité. Différence. 77
Bizarre. Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Bourru. 110
Bonheur. Félicité. Béatitude. 40
Bonheur. Proſpérité. *ibid.*
Bon-ſens. Eſprit. Raiſon. Intelligence. Entendement. Conception. Génie. Jugement. 96
Bornes. Termes. Limites. 41
Bourgeois. Citoyen. Habitant. 42
Bourru. Fantaſque. Bizarre. Quinteux. Capricieux. 110
Bout. Fin. Extrémité. 44
Bravoure. Valeur. Courage. Cœur. Intrépidité. 53
Bref. Court. Succint. 44

Brillant. Luſtre. Eclat. 84
But. Vue. Deſſein. 45

C.

CAcher. Diſſimuler. Déguiſer. 46
Calme. Tranquilité. Paix. 186
Capacité. Habileté. 181
Capricieux. Fantaſque. Quinteux. Bizarre. Bourru. 110
Cas. Conjoncture. Occaſion. Circonſtance. Occurrence. 146
Célèbre. Illuſtre. Fameux. Renommé. 107
Cependant. Pourtant. Toutefois. Néanmoins. 159
Certain. Sûr. Aſſuré. 47
Ceſſer. Diſcontinuer. Finir. 245
C'eſt pourquoi. Ainſi. 230
Chagrin. Triſteſſe. Mélancolie. 82
Chair. Viande. 198
Change. Echange. Troc. Permutation. 189
Changeante. Inconſtante. Légère. Volage. 135
Changement. Variation. 195
Charge. Fardeau. Faix. 48
Charme. Enchantement. Sort. *ibid.*
Charmes. Attraits. Appas. 20
Châtier. Punir. 49
Chef. Tête. 184
Chemin. Route. Voie. 171
Chetif. Mauvais. 213
Choiſir. Opter. 209
Choiſir. Faire choix. 211
Choiſir. Préférer. *ibid.*
Choiſir. Elire. 212
Circonſpection. Egards. Conſidération. Ménagemens. 50
Circonſtance. Cas. Occaſion. Conjoncture. Occur-

currence. 146
Citoyen. Bourgeois. Habitant. 42
Civil. Honnête. Poli. Gracieux. Affable. 125
Clair-voyant. Eclairé. 83
Clarté. Lueur. Splendeur. 138
Cœur. Courage. Valeur. Bravoure. Intrépidité. 53
Colère. Emportement. Courroux. 54
Coloris. Couleur. 67
Combat. Bataille. 29
Commandement. Précepte. Ordre. Injonction. Jussion. 55
Comme. De même que. Ainsi que. 235
Commentaire. Glose. 146
Commerce. Négoce. Trafic. 144
Commun. Trivial. Vulgaire. Ordinaire. 188
Compagnie. Troupe. Bande. 190
Complet. Entier. 92
Compliqué. Impliqué. 238
Comprendre. Concevoir. Entendre 90
Conception. Entendement. Jugement. Esprit. Bonsens. Raison. Génie. Intelligence. 96
Concerner. Regarder. Toucher. 56
Concevoir. Entendre. Comprendre. 90
Concilier. Accorder. 57
Condition. Qualité. 58
Condition. Etat. 59
Conduire. Mener. Guider. 60
Conduite. Administration. Régie. Direction. Gouvernement. 165
Confession. Aveu. 24
Confirmer. Affirmer. Assurer. 14
Conformation. Forme. Figure. Façon. 105
Conjoncture. Occurrence. Cas. Occasion. Circonstance. 146
Conseil. Avis. Avertissement. 25
Consentir. Acquiescer. Tomber. d'accord. Adhérer.

rer. 61
Conſidération. Egards. Ménagemens. Circonſpection. 50
Conſtance. Fermeté. Stabilité. 178
Conſtant. Durable. 83
Conſternation. Etonnement. Surpriſe. 98
Conte. Fable. Roman. 62
Content. Satisfait. *ibid.*
Contentement. Satisfaction. Joie. Plaiſir. 61
Continuation. Continuïté. 63
Continuel. Continu. 228
Continuellement. Toujours. 185
Contraindre. Forcer. Violenter. 63
Contre. Malgré. 64
Convoiter. Deſirer. Souhaiter. Soupirer. Avoir envie. Vouloir. 205
Copie. Modèle. 65
Corriger. Reprendre. Reprimander. 66
Couleur. Coloris. 67
Courage. Cœur. Bravoure. Intrépidité. Valeur. 53
Courre. Courir. 68
Courroux. Emportement. Colère. 54
Court. Bref. Succint. 44
Coutume. Uſage. 207
Craindre. Apréhender. Redouter. Avoir peur. 68
Crime. Faute. Péché. Délit. Forfait. 112
Croître. Augmenter. 231
Cure. Guériſon. 248

D.

D'Ailleurs. De plus. Outre cela. 73
Danger. Péril. Riſque. 69
Dans. En. *ibid.*
Dans l'idée. Dans la tête. 70
De bon gré. De bonne volonté. De bon cœur.

De bonne grace. 70
Debout. Droit. 82
Déceler. Découvrir. Déclarer. Révéler. Manifeſter. 71
Décès. Mort. Trépas. 187
Déciſions. Réſolution. 240
Déclarer. Révéler. Découvrir. Manifeſter. Déceler. 71
Dédain. Fierté. 113
Dedans. Intérieur. 132
Défaut. Défectuoſité. Faute. Imperfection. Vice. 111
Déguiſé. Maſqué. Traveſti. 140
Déguiſer. Diſſimuler. Cacher. 46
Dehors. Extérieur. Apparence. 103
Délaiſſer. Abandonner. 224
Délicat. Fin. 114
Délice. Plaiſir. Volupté. 157
Délié. Fin. Subtil. 114
Délié. Menu. Mince. 141
Délit. Forfait. Crime. Faute. Péché. 112
Demander. Interroger. Queſtionner. 164
Démêlé. Différend. 228
De même que. Comme. Ainſi que. 235
Demeurer. Loger. 72
Demeurer. Reſter. *ibid.*
Démiſſion. Abdication. Renonciation. Déſiſtement. Abandonnement. 247
Démon. Diable. 75.
Deplus. D'ailleurs. Outre cela. 73
Deſaſtre. Malheur. Accident. 139
Deſirer. Souhaiter. Avoir envie. Vouloir. Convoiter. Soupirer. 205
Déſiſtement. Démiſſion. Renonciation. Abdication. Abandonnement. 247
Deſſein. Volonté. Intention. 204

Deſſein. But. Vue. 45
Deſſein. Projet. 242
Deſtin. Sort. Fortune. Haſard. 124
Déteſter. Abhorrer. 249
De tous côtés. De toutes parts. 73
Devant. Avant. 22
Devin. Prophète. 74
Devoir. Obligation. *ibid.*
Dévotion. Piété. Religion. 167
Dévouement. Attache. Attachement. 17
Dextérité. Adreſſe. Habileté. 4
Diable. Démon. 75
Diffamant. Infamant. Diffamatoire. 76
Différence. Diverſité. Variété. Bigarrure. 77
Différend. Démêlé. 228
Différend. Diſpute. Querelle. 77
Difficulté. Obſtacle. Empêchement. 86
Diligent. Promt. Expéditif. 78
Direction. Adminiſtration. Conduite. Gouvernement. Régie. 165
Diſcernement. Jugement. 78
Diſcontinuer. Ceſſer. Finir. 245
Diſcours. Harangue. Oraiſon. 123
Diſette. Néceſſité. Beſoin. Indigence. Pauvreté. 37
Diſpute. Différend. Querelle. 77
Diſſimuler. Cacher. Déguiſer. 41
Diſtinguer. Séparer. 79
Diſtrait. Abſtrait. 222
Diverſité. Variété. Bigarrure. Différence. 77
Diviſer. Partager. 80
Docte. Savant. Habile. 120
Doctrine. Science. Savoir. Erudition. Littérature. 137
Donner. Offrir. Préſenter. 80
Double ſens. Equivoque. Ambiguïté. 95
Douleur. Mal. 81

Doute. Incertitude. Irréſolution. 128
Doux. Benin. Humain. 35
Droit. Debout. 82
Droit. Juſtice. 83
Duper. Tromper. Leurer. Surprendre. 180
Durable. Conſtant. 83

E.

Echange. Change. Troc. Permutation. 189
Eclairé. Clair-voyant. 83
Eclat. Luſtre. Brillant. 84
Ecouter. Ouïr. Entendre. 90
Effigie. Figure. Image. Portrait. 85
Effronterie. Audace. Hardieſſe. 233
Egards. Ménagemens. Circonſpection. Conſidération. 50
Egliſe. Temple. 183
Elégance. Eloquence. 85
Elever. Lever. Hauſſer. Exhauſſer. Soulever. 136
Elire. Choiſir. 212
Eloquence. Elégance. 85
Eluder. Fuir. Eviter. 214
Emolument. Profit. Gain. Lucre. Bénéfice. 116
Empêchement. Obſtacle. Difficulté. 86
Empire. Autorité. Pouvoir. 257
Empire. Règne. 253
Empire. Royaume. 255
Emporté. Violent. 200
Emportement. Colère. Courroux. 54
Emporter. Porter. Apporter. Tranſporter. 241
En. Dans. 69
Enchantement. Charme. Sort. 48
Encore. Auſſi. 86
Endroit. Lieu. Place. 137
Endurer. Soufrir. Supporter. 179

Enfant. Puéril. 87
Engager. Obliger. 64
Enjoué. Gai. Réjouiſſant. 87
Enſeigner. Aprendre. Inſtruire. Informer. Faire ſavoir. 88
Enſemencer. Semer. 243
Entendement. Intelligence. Bon-ſens. Eſprit. Raiſon. Génie. Conception. Jugement. 96
Entendre. Ouïr. Ecouter. 90
Entendre. Concevoir. Comprendre. *ibid.*
Entêté. Opiniâtre. Têtu. Obſtiné. 91
Entier. Complet. 92
Envahir. Uſurper. S'emparer. 208
Envain. Inutilement. Vainement. 192
Envier. Avoir envie. 94
Epais. Gros. 120
Epargne. Ménage. Ménagement. 141
Epreuve. Eſſai. Expérience. 102
Equipage. Train. 186
Equivoque. Ambiguïté. Double-ſens. 95
Eriger. Etablir. Inſtituer. Fonder. 115
Erudition. Litérature. Science. Savoir. Doctrine. 137
Eſpérer. Attendre. 96
Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Jugement. Entendement. Conception. Intelligence. Génie. *ibid.*
Eſſai. Epreuve. Expérience. 102
Etablir. Inſtituer. Fonder. Eriger. 115
Etat. Situation. 178
Etat. Condition. 59
Etonnement. Surpriſe. Conſternation. 99
Etre. Exiſter. Subſiſter. 100
Etre excellent. Exceller. 102
Etudier. Aprendre. 10
Eveiller. Réveiller. 101
Evènement. Avanture. Accident. *ibid.*

Eviter. Fuir. Eluder. 214
Exactitude. Attention. Vigilance. 19
Exceller. Etre excellent. 102
Excuſe. Pardon. *ibid.*
Exhauſſer. Elever. Lever. Hauſſer. Soulever. 136
Exiſter. Etre. Subſiſter. 100
Expéditif. Promt. Diligent. 78
Expérience. Eſſai. Epreuve. 102
Expreſſion. Terme. Mot. 143
Extérieur. Dehors. Apparence. 103
Extravagant. Fou. Inſenſé. Imbécile. 115
Extrémité. Fin. Bout. 44

F.

FAble. Conte. Roman. 62
Facile. Aiſé. 104
Façon. Figure. Forme. Conformation. 105
Façons. Manières. 106
Faculté. Puiſſance. Pouvoir. 159
Fade. Inſipide. 106
Fainéantiſe. Pareſſe. 150
Faire. Agir. 107
Faire choix. Choiſir. 211
Faire ſavoir. Informer. Inſtruire. Aprendre. Enſeigner. 88
Faix. Charge. Fardeau. 48
Fameux. Illuſtre. Célèbre. Renommé. 107
Famille. Maiſon. 109
Fanée. Flétrie. *ibid.*
Fantaſque. Capricieux. Quinteux. Bizarre. Bourru. 110
Fardeau. Charge. Faix. 48
Fatal. Funeſte. 111
Fatiguer. Laſſer. 134
Faute. Péché. Crime. Délit. Forfait. 112

Faute. Défaut. Imperfection. Vice. Défectuosité. 111
Félicité. Bonheur. Béatitude. 40
Fermeté. Constance. Stabilité. 178
Fierté. Dédain. 113
Figure. Effigie. Image. Portrait. 85
Figure. Forme. Façon. Conformation. 105
Filou. Larron. Fripon. Voleur. 134
Fin. Extrémité. Bout. 44
Fin. Délicat. 114
Fin. Subtil. Délié. *ibid.*
Fineſſe. Adreſſe. Soupleſſe. Ruſe. Artifice. 3
Fini. Parfait. 93
Finir. Ceſſer. Diſcontinuer. 245
Finir. Terminer. Achever. 93
Flétrie. Fanée. 109
Flots. Vagues. Ondes. 191
Fonder. Inſtituer. Etablir. Eriger. 115
Forcer. Violenter. Contraindre. 63
Forfait. Délit. Crime. Faute. Péché. 112
Forme. Figure. Façon. Conformation. 105
Fort. Robuſte. Vigoureux. 199
Fort. Très. Bien. 187
Fortune. Sort. Haſard. Deſtin. 124.
Fou. Inſenſé. Extravagant. Imbécile. 115
Franchiſe. Naïveté. Sincérité. Ingénuïté. 177
Frapper. Battre. 30
Fréquemment. Souvent. 179
Fripon. Larron. Filou. Voleur. 134
Fuir. Eviter. Eluder. 214.
Funeſte. Fatal. 111

G.

GAi. Enjoué. Réjouïſſant. 87
Gayeté. Joie. 133

Gain. Lucre. Profit. Emolument. Bénéfice. 116
Galant. Amant. 223
Galanterie. Amour. 215
Garder. Retenir. 117
Gardien. Garde. 251
Général. Univerſel. 117
Génie. Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Entendement. Jugement. Intelligence. Conception. 96
Génie. Talent. 117
Gens. Perſonnes. 118
Gloire. Honneur. *ibid.*
Gloſe. Commentaire. 146
Goufre. Abîme. Précipice. 246
Gouvernement. Adminiſtration. Régie. Conduite. Direction. 165
Graces. Agrémens. 119
Gracieux. Agréable. 5
Gracieux. Honnête. Civil. Poli. Affable. 125
Grain. Graine. 244
Grave. Prude. Sérieux. 120
Gravité. Poids. Peſanteur. 154
Gros. Epais. 120
Groſſier. Impoli. Ruſtique. 127
Guériſon. Cure. 248
Guider. Conduire. Mener. 60

H.

Habile. Savant. Docte. 120
Habileté. Capacité. 181
Habileté. Adreſſe. Dextérité. 4
Habillement. Habit. Vêtement. 197
Habitant. Bourgeois. Citoyen. 42
Haine. Averſion. Antipathie. Répugnance. 121
Harangue. Diſcours. Oraiſon. 123
Hardieſſe. Audace. Effronterie. 233

Hasard. Fortune. Sort. Destin. 124
Haussér. Lever. Elever. Soulever. Exhaussér. 136
Honnête. Civil. Poli. Gracieux. Affable. 125
Honneur. Gloire. 118
Honte. Pudeur. 125
Humain. Doux. Benin. 35

I.

ICi. Là. 126
Idée. Pensée. Imagination. *ibid.*
Idiot. Bête. Stupide. 39
Ignorant. Ane. 9
Il est nécessaire. Il faut. On doit. 127
Illustre. Fameux. Renommé. Célèbre. 107
Image. Figure. Portrait. Effigie. 85
Imagination. Idée. Pensée. 126
Imbécile. Fou. Extravagant. Insensé. 115
Imperfection. Défaut. Vice. Faute. Défectuosité. 111
Impliqué. Compliqué. 238
Impoli. Grossier. Rustique. 127
Incertitude. Doute. Irrésolution. 128
Inclination. Panchant. *ibid.*
Inconstante. Changeante. Légère. Volage. 135
Incroyable. Paradoxe. 129
Indigence. Besoin. Nécessité. Pauvreté. Disette. 37
Indolent. Mou. 144
Indolent. Paresseux. Nonchalant. Négligent. 129
Industrie. Savoir-faire. 130
Infamant. Diffamant. Diffamatoire. 76
Informer. Instruire. Enseigner. Aprendre. Faire savoir. 88
Ingénuité. Franchise. Naïveté. Sincérité. 177
Inimitié. Rancune. 130
Injonction. Ordre. Commandement. Jussion. Pré-

cepte. 55
Injure. Tort. 181
Inſenſé. Fou. Extravagant. Imbécile. 115
Inſinuer. Suggérer. Perſuader. 131
Inſipide. Fade. 106
Inſtant. Moment. 142
Inſtituer. Etablir. Fonder. Eriger. 115
Inſtruire. Aprendre. Enſeigner. Informer. Faire ſavoir. 88
Inſulte. Affront. Avanie. Outrage. 182
Intelligence. Entendement. Conception. Jugement. Raiſon. Eſprit. Génie. Bon-ſens. 96
Intention. Deſſein. Volonté. 204
Intéreſſé. Avare. Attaché. 18
Intérieur. Dedans. 132
Intérieur. Interne. Intrinſèque. *ibid.*
Interroger. Queſtionner. Demander. 164
Intrépidité. Bravoure. Cœur. Courage. Valeur. 53
Intrinſèque. Interne. Intérieur. 132
Inutilement. Vainement. Envain. 192
Inventer. Trouver. 133
Irréſolution. Doute. Incertitude. 128
Joie. Gayeté. 133
Joie. Plaiſir. Contentement. Satisfaction. 61
Joli. Beau. 32
Jonction. Union. 201
Jugement. Entendement. Intelligence. Eſprit. Raiſon. Bon-ſens. Génie. Conception. 96
Jugement. Diſcernement. 78
Jurement. Juron. Serment. 176
Juſſion. Commandement. Ordre. Précepte. Injonction. 55
Juſteſſe. Préciſion. 133
Juſtice. Droit. 82

L.

LA. Ici 126
Lâche. Poltron. 134
Laquais. Valet. 193
Larron. Voleur. Filou. Fripon. 134
Laſſer. Fatiguer. *ibid.*
Légère. Volage. Changeante. Inconſtante. 135
Leurer. Tromper. Duper. Surprendre. 180
Lever. Elever. Soulever. Hauſſer. Exhauſſer. 136
Libertin. Bandi. Vagabond. 191
Lier. Attacher. 136
Lieu. Endroit. Place. 137
Limites. Bornes. Termes. 41
Litérature. Erudition. Science. Savoir. Doctrine. 137
Loger. Demeurer. 72
L'on. On. 148
Lorſque. Quand. 162
Louer. Vanter. 194
Lourd. Peſant. 138
Lucre. Gain. Profit. Bénéfice. Emolument. 116
Lueur. Clarté. Splendeur. 138
Luſtre. Brillant. Eclat. 84

M.

MAiſon. Famille. 109
Mal. Douleur. 81
Malheur. Accident. Deſaſtre. 139
Malgré. Contre. 64
Malicieux. Malin. Mauvais. Méchant. 139
Manier. Toucher. 185
Manières. Air. 7
Manières. Façons. 106
Manifeſter. Découvrir. Déclarer. Déceler. Révéler. 137

ler. 71
Masqué. Déguisé. Travesti. 140
Matière. Sujet. *ibid.*
Mauvais. Chetif. 213
Mauvais. Méchant. Malin. Malicieux. 139
Mélancolie. Tristesse. Chagrin. 82
Ménage. Epargne. Ménagement. 141
Ménagemens. Egards. Considération. Circonspection. 50
Mener. Conduire. Guider. 59
Menu. Délié. Mince. 141
Mettre. Poser. Placer. *ibid.*
Modèle. Copie. 65
Modestie. Retenue. 52
Moment. Instant. 142
Monceau. Tas. 182
Monde. Univers. 142
Mort. Décès. Trépas. 187
Mot. Parole. 151
Mot. Terme. Expression. 143
Mou. Indolent. 144
Moyen. Voie. 202

N.

NAïveté. Ingénuïté. Sincérité. Franchise. 177
Néanmoins. Cependant. Pourtant. Toutefois. 159
Nécessité. Besoin. Indigence. Pauvreté. Disette. 37
Négligent. Nonchalant. Indolent. Paresseux. 129
Négoce. Trafic. Commerce. 144
Neuf. Nouveau. Récent. *ibid.*
Nommer. Appeller. 145
Nonchalant. Indolent. Paresseux. Négligent. 129
Notes. Remarques. Observations. Réflexions. 145
Nouveau. Neuf. Récent. 144

Nuit. Ténèbres. Obſcurité. 181

O.

OBligation. Devoir. 74
Obliger. Engager. 64
Obſcurité. Nuit. Ténèbres. 181
Obſervations. Réflexions. Remarques. Notes. 145
Obſerver. Remarquer. 168
Obſtacle. Empêchement. Difficulté. 86
Obſtiné. Opiniâtre. Têtu. Entêté. 91
Occaſion. Concurrence. Conjoncture. Cas. Circonſtance. 146
OEuvre. Ouvrage. 147
Offrir. Préſenter. Donner. 80
On. L'on. 148
On a été. On eſt allé. *ibid.*
Ondes. Vagues. Flots. 191
On doit. Il faut. Il eſt néceſſaire. 127
On eſt allé. On a été. 148
On ne ſauroit. On ne peut. *ibid.*
Opiniâtre. Têtu. Obſtiné. Entêté. 91
Opinion. Avis. Sentiment. 174
Opinion. Sentiment. Penſée. 175
Opter. Choiſir. 209
Oraiſon. Harangue. Diſcours. 123
Ordinaire. Commun. Vulgaire. Trivial. 188
Ordre. Commandement. Précepte. Juſſion. Injonction. 55
Ordre. Règle. 149
Orgueil. Vanité. Préſomtion. 150
Ouïr. Entendre. Ecouter. 90
Outrage. Inſulte. Avanie. Affront. 182
Outre cela. Deplus. D'ailleurs. 73
Ouvrage. Oeuvre. 147

P.

Paix. Tranquilité. Calme. 186
Panchant. Inclination. 226
Paradoxe. Incroyable. 129
Pardon. Excuſe. 102
Pareſſe. Fainéantiſe. 150
Pareſſeux. Nonchalant. Indolent. Négligent. 129
Parfait. Fini. 93
Parole. Mot. 151
Part. Partie. Portion. 152
Partager. Diviſer. 80
Pas. Point. 152
Pauvreté. Indigence. Beſoin. Néceſſité. Diſette. 37
Péché. Faute. Crime. Délit. Forfait. 112
Pénétrant. Perçant. 154
Penſée. Idée. Imagination. 126
Penſée. Sentiment. Opinion. 175
Penſer. Songer. Rêver. 153
Perçant. Pénétrant. 154
Perception. Sentiment. Senſation. 173
Peril. Riſque. Danger. 69
Permettre. Tolérer. Souffrir. 184
Permutation. Troc. Echange. Change. 189
Perſonnes. Gens. 118
Perſuader. Suggérer. Inſinuer. 131
Peſant. Lourd. 138
Peſanteur. Poids. Gravité. 154
Piété. Dévotion. Religion. 167
Place. Lieu. Endroit. 137
Placer. Mettre. Poſer. 141
Plaindre. Regretter. 155
Plain. Uni. 201
Plaiſir. Joie. Contentement. Satisfaction. 61
Plaiſir. Délice. Volupté. 157
Plein. Rempli. 158

Plusieurs. Beaucoup. 34
Poids. Pesanteur. Gravité. 154
Point. Pas. 152
Poli. Civil. Honnête. Affable. Gracieux. 125
Poltron. Lâche. 134
Porter. Aporter. Transporter. Emporter. 241
Portion. Part. Partie. 152
Portrait. Image. Figure. Effigie. 85
Poser. Placer. Mettre. 141
Posséder. Avoir. 27
Pour. Afin. 236
Pour. Quant. 239
Pourtant. Néanmoins. Toutefois. Cependant. 159
Pouvoir. Puissance. Faculté. *ibid.*
Pouvoir. Empire. Autorité. 257
Pouvoir. Autorité. Puissance. 259
Précepte. Commandement. Ordre Injonction. Jussion. 55
Précipice. Goufre. Abîme. 246
Précision. Abstraction. 225
Précision. Justesse. 133
Prédication. Sermon. 160
Préférer. Choisir. 211
Prérogative. Privilège. 161
Présenter. Offrir. Donner. 80
Présomtion. Vanité. Orgueil. 150
Privé. Aprivoisé. 161
Privilège. Prérogative. *ibid.*
Prix. Valeur. 193
Profit. Gain. Lucre. Emolument. Bénéfice. 116
Profit. Utilité. Avantage. 209
Projet. Dessein. 242
Promt. Diligent. Expéditif. 78
Promtement. Vite. Tôt. 200
Promtitude. Vivacité. 199
Prophète. Devin. 74

Prospérité. Bonheur. 40
Prude. Grave. Sérieux. 120
Prudence. Sageſſe. 172
Pudeur. Honte. 125
Puéril. Enfant. 87
Puiſſance. Faculté. Pouvoir. 159
Puiſſance. Autorité. Pouvoir. 259
Punir. Châtier. 49

Q.

Qualité. Condition. 58
Qualité. Talent. 161
Quand. Lorſque. 162
Quand. Pour. 239
Querelle. Diſpute. Différend. 77
Queſtionner. Interroger. Demander. 164
Quinteux. Capricieux. Fantaſque. Bourru. Bizarre. 110

R.

Raiſon. Bon-ſens. Eſprit. Génie. Conception. Jugement. Intelligence. Entendement. 96
Rancune. Inimitié. 130
Rangé. Règlé. 166
Récent. Nouveau. Neuf. 144
Recevoir. Accepter. 164
Redouter. Craindre. Aprehender. Avoir peur. 68
Réflexions. Remarques. Notes. Obſervations. 145
Réforme. Réformation. 165
Regarder. Voir. 202
Regarder. Concerner. Toucher. 56
Régie. Adminiſtration. Gouvernement. Conduite. Direction. 165
Règle. Ordre. 149

Règle. Règlement. 149
Règlé. Rangé. 166
Règne. Empire. 253
Regretter. Plaindre. 155
Réjouiſſant. Gai. Enjoué. 87
Relâche. Relâchement. 166
Relevé. Sublime. 167
Religion. Piété. Dévotion. *ibid.*
Remarquer. Obſerver. 168
Remarques. Notes. Réflexions. Obſervations. 145
Remettre. Rendre. Reſtituer. 169
Rempli. Plein. 158
Rencontrer. Trouver. 190
Rendre. Reſtituer. Remettre. 169
Renier. Renoncer. Abjurer. 170
Renommé. Célèbre. Fameux. Illuſtre. 107
Renonciation. Déſiſtement. Démiſſion. Abandonnement. Abdication. 247
Réponſe. Replique. Repartie. 228
Reprendre. Reprimander. Corriger. 66
Répugnance. Averſion. Haine. Antipathie. 121
Réſolution. Déciſion. 240
Reſpect. Vénération. 196
Reſter. Demeurer. 72
Reſtituer. Rendre. Remettre. 169
Retenir. Garder. 117
Retenue. Modeſtie. 52
Retourner. Revenir. 171
Réveiller. Eveiller. 101
Révéler. Déclarer. Découvrir. Déceler. Manifeſter. 71
Revenir. Retourner. 171
Rêver. Songer. Penſer. 153
Rigueur. Sévérité. 176
Riſque. Péril. Danger. 69
Robuſte. Fort. Vigoureux. 199

Roman. Fable. Conte. 62
Route. Voie. Chemin. 171
Royaume. Empire. 255
Rude. Auſtère. Sévère. 28
Ruſe. Artifice. Soupleſſe. Adreſſe. Fineſſe. 3
Ruſtique. Groſſier. Impoli. 127

S.

SAgeſſe. Prudence. 172
Satisfaction. Joie. Plaiſir. Contentement. 61
Satisfait. Content. 62
Savant. Docte. Habile. 120
Savoir. Science. Erudition. Doctrine. Litérature, 137
Savoir-faire. Induſtrie. 130
Secourir. Aider. Aſſiſter. 173
Semer. Enſemencer. 243
S'emparer. Uſurper. Envahir. 208
Senſation. Sentiment. Perception. 173
Sentiment. Penſée. Opinion. 175
Sentiment. Avis. Opinion. 174
Sentinelle. Vedette. 196
Séparer. Diſtinguer. 79
Sérieux. Grave. Prude. 120
Serment. Jurement. Juron. 176
Sermon. Prédication. 160
Seul. Unique. 202
Sévère. Auſtère. Rude. 28
Sévérité. Rigueur. 176
Signe. Signal. 177
Sincérité. Franchiſe. Naïveté. Ingénuïté. *ibid.*
S'inſtruire. Aprendre. 11
Situation. Etat. 178
Solide. Solidité. 179
Songer. Penſer. Rêver. 153

Sort. Charme. Enchantement. 48
Sort. Fortune. Deſtin. Haſard. 124
Soufrir. Endurer. Supporter. 179
Soufrir. Tolérer. Permettre. 184
Souhaiter. Deſirer. Soupirer. Convoiter. Avoir envie. Vouloir. 205
Soulever. Lever. Elever. Hauſſer. Exhauſſer. 136
Soupleſſe. Fineſſe. Adreſſe. Ruſe. Artifice. 3
Soutien. Support. Appui. 12
Souvent. Fréquemment. 179
Splendeur. Lueur. Clarté. 138
Stabilité. Conſtance. Fermeté. 178
Stupide. Bête. Idiot. 39
Sublime. Relevé. 167
Subſiſter. Etre. Exiſter. 100
Subtil. Fin. Délié. 114
Succint. Bref. Court. 44
Suffiſamment. Aſſez. 13
Suggérer. Inſinuer. Perſuader. 131
Sujet. Matière. 140
Support. Appui Soutien. 12
Supporter. Soufrir. Endurer. 179
Sûr. Aſſuré. Certain. 47
Surmonter. Vaincre. 192
Surprendre. Tromper. Leurrer. Duper. 180
Surpriſe. Etonnement. Conſternation. 98

T.

Talent. Génie. 117
Talent. Qualité. 161
Tas. Monceau. 182
Temple. Egliſe. 183
Ténèbres. Nuit. Obſcurité. 181
Terme. Limites. Bornes. 41
Terme. Mot. Expreſſion. 143

Terminer. Finir. Achever. 93
Tête. Chef. 184
Têtu. Entêté. Opiniâtre. Obſtiné. 91
Tolérer. Soufrir. Permettre. 184
Tomber d'accord. Conſentir. Adhérer. Acquieſcer. 61
Tome. Volume. 205
Tort. injure. 181
Tôt. Vite. Promtement. 200
Toucher. Concerner. Regarder. 56
Toucher. Manier. 185
Toujours. Continuellement. *ibid.*
Toutefois. Néanmoins. Pourtant. Cependant. 159
Traces. Veſtiges. 197
Traduction. Verſion. 185
Trafic. Commerce. Négoce. 144
Train. Equipage. 186
Tranquilité. Calme. Paix. *ibid.*
Tranſporter. Emporter. Aporter. Porter. 241
Traveſti. Déguiſé. Maſqué. 140
Trépas. Mort. Décès. 187
Très. Fort. Bien. *ibid.*
Triſteſſe. Chagrin. Mélancolie. 82
Trivial. Commun. Vulgaire. Ordinaire. 188
Troc. Change. Echange. Permutation. 189
Tromper. Leurrer. Duper. Surprendre. 180
Troupe. Bande. Compagnie. 190
Trouver. Rencontrer. *ibid.*
Trouver. Inventer. 133
Tumulte. Vacarme. 191

U.

Uni. Plain. 201
Union. Jonction. *ibid.*
Unique. Seul. 202

Univers. Monde. 142
Universel. Général. 117
Usage. Coutume. 207
Usurper. Envahir. S'emparer. 208
Utilité. Avantage. Profit. 209

V.

Vacarme. Tumulte. 191
Vagabond. Bandi. Libertin. *ibid.*
Vagues. Ondes. Flots. *ibid.*
Vaincre. Surmonter. 192
Vainement. Envain. Inutilement. *ibid.*
Valet. Laquais. 193
Valeur. Prix. *ibid.*
Valeur. Cœur. Courage. Bravoure. Intrépidité. 53
Vallon. Vallée. 194
Vanité. Orgueil. Présomtion. 150
Vanter. Louer. 194
Variation. Changement. 195
Variation. Variété. 196
Variété. Diversité. Bigarrure. Différence. 77
Vedette. Sentinelle. 196
Vénération. Respect. *ibid.*
Véritable. Vrai. 207
Version. Traduction. 185
Vestiges. Traces. 197
Vêtement. Habit. Habillement. *ibid.*
Viande. Chair. 198
Vice. Défaut. Imperfection. Défectuosité. Faute. 111
Vieux. Ancien. Antique. 198
Vigilance. Attention. Exactitude. 19
Vigoureux. Fort. Robuste. 199
Violent. Emporté. 200
Violenter. Forcer. Contraindre 63

Vision. Apparition. 200
Vite. Tôt. Promtement. *ibid.*
Vivacité Promtitude. 199
Voie. Route. Chemin. 171
Voie. Moyen. 202
Voir. Regarder. *ibid.*
Voir. Apercevoir. 203
Volage. Légère. Inconstante. Changeante. 135
Voleur. Larron. Fripon. Filou. 134
Volonté. Intention. Dessein. 204
Volume. Tome. 205
Volupté. Plaisir. Délice. 157
Vouloir. Avoir envie. Souhaiter. Desirer. Soupirer. Convoiter. *ibid.*
Vrai. Véritable. 207
Vues. But. Dessein. 45
Vulgaire. Trivial. Commun. Ordinaire. 188

Fin de la Table.

SYNONYMES FRANÇOIS,

LEURS

DIFFERENTES SIGNIFICATIONS,

ET

LE CHOIX QU'IL EN FAUT FAIRE pour parler avec justesse.

AVOIR ACCE'S. ABORDER. APROCHER.

ON *a accès* où l'on entre. On *aborde* les personnes à qui l'on veut parler. On *aproche* celles avec qui l'on est souvent.

Les Princes donnent *accès :* ils se laissent *aborder :* & ils permettent qu'on les *aproche.* L'*accès* en est facile ou difficile ; l'*abord* en est rude ou gracieux ; *l'aproche* en est utile ou dangereuse.

Qui a beaucoup de connoissances, peut *avoir accès* en beaucoup d'endroits. Qui a de la hardiesse *aborde* sans peine tout le monde. Qui joint

à la hardieſſe un eſprit ſouple & flateur, peut *aprocher* les Grands avec plus de ſuccès qu'un autre.

Lorsqu'on veut être connu des gens, on cherche les moyens d'*avoir accès* auprès d'eux; quand on a quelque choſe à leur dire, on tâche de les *aborder*; & lorsqu'on a deſſein de s'inſinuer dans leurs bonnes graces, on eſſaye de les *aprocher*.

Il eſt ſouvent plus difficile d'*avoir accès* dans les maiſons bourgeoiſes que dans les Palais des Rois. Il ſied bien aux Magiſtrats & à toute perſonne placée en dignité d'avoir l'*abord* grave, pourvu qu'il n'y ait point de fierté mêlée. Ceux qui *aprochent* les Miniſtres de près, ſentent bien que le Public ne leur rend preſque jamais juſtice, ni ſur le bien ni ſur le mal.

Il eſt noble de donner un libre *accès* aux honnêtes gens, mais il eſt dangereux de le donner aux étourdis. La belle éducation fait qu'on n'*aborde* jamais les Dames qu'avec un air de reſpect, & qu'on en *aproche* toujours avec une ſorte de hardieſſe aſſaiſonnée d'égards.

ACTION. ACTE.

Action ſe dit indifféremment de tout ce qu'on fait, commun ou extraordinaire. *Acte* ſe dit ſeulement de ce qu'on fait de remarquable.

C'eſt plus par ſes *actions* que par ſes paroles, qu'on découvre les ſentimens de ſon cœur. C'eſt un *acte* héroïque de pardonner à ſes ennemis, lorsqu'on eſt en état de s'en venger.

Le Sage ſe propoſe dans toutes ſes *actions* une fin honnête. Les Princes doivent marquer les diverſes époques de leur vie par des *actes* de vertu & de grandeur.

On

On dit une *action* vertueuſe, & une bonne ou mauvaiſe *action*; mais on dit un *acte* de vertu, & un *acte* de bonté.

On fait une bonne *action* en cachant les défauts du prochain; c'eſt l'*acte* de charité le plus rare parmi les hommes.

Tout le mérite de nos *actions* vient du motif qui les produit, & de leur conformité à la Loi éternelle; mais toute leur gloire eſt due aux circonſtances avantageuſes qui les accompagnent, & à la faveur qu'elles trouvent dans les préventions humaines. Quelques Empereurs ſe ſont imaginé faire des *actes* d'une inſigne piété, en perſécutant ceux de leurs ſujets qui étoient d'une Religion différente de la leur: d'autres ont ſeulement cru faire par-là des *actes* d'une politique indiſpenſable: mais ils ne paſſent tous que pour avoir fait en cela des *actes* de cruauté.

Un petit acceſſoire de ſens phyſique ou hiſtorique diſtingue encore ces deux mots; celui d'*action* ayant plus de rapport à la puiſſance qui agit; & celui *d'acte* en ayant davantage à l'effet produit par cette puiſſance: ce qui rend l'un propre à devenir attribut de l'autre. De façon qu'on parleroit avec juſteſſe, en diſant que nous devons conſerver dans nos *actions* la préſence d'eſprit, & faire enſorte qu'elles ſoient toutes ou des *actes* de bonté ou des *actes* d'équité.

ADRESSE. SOUPLESSE. FINESSE. RUSE. ARTIFICE.

L'*adreſſe* eſt l'art de conduire ſes entrepriſe d'une manière propre à y réuſſir. La *ſoupleſſe* eſt une diſpoſition à s'accommoder aux conjonctures & aux événemens imprévus. La *fineſſe* eſt une

façon d'agir ſecrette & cachée. La *ruſe* eſt une voie déguiſée pour aller à ſes fins. L'*artifice* eſt un moyen recherché & peu naturel pour l'exécution de ſes deſſeins. Les trois premiers de ces mots ſe prennent plus ſouvent en bonne part que les deux autres.

L'*adreſſe* emploie les moyens, elle demande de l'intelligence. La *ſoupleſſe* évite les obſtacles, elle veut de la docilité. La *fineſſe* inſinue d'une façon inſenſible; elle ſuppoſe de la pénétration. La *ruſe* trompe; *elle* a beſoin d'une imagination ingénieuſe. L'*artifice* ſurprend; il ſe ſert d'une diſſimulation préparée.

Il faut qu'un Négociateur ſoit *adroit*; qu'un Courtiſan ſoit *ſouple*; qu'un Politique ſoit *fin*; qu'un Eſpion ſoit *ruſé*; qu'un Lieutenant-Criminel ſoit *artificieux* dans ſes interrogations.

Les affaires difficiles réuſſiſſent rarement, ſi elles ne ſont traitées avec beaucoup d'*adreſſe*. Il eſt impoſſible de ſe maintenir longtems dans la faveur ſans être doué d'une grande *ſoupleſſe*. Si l'on n'eſt pas extrêmement *fin*, on eſt bientôt pénétré à la Cour juſqu'au fond de l'ame. Il n'eſt pas d'un galant-homme de ſe ſervir de *ruſe*, excepté en cas de repreſailles & en fait de guerre. On eſt quelquefois obligé d'uſer d'*artifice* pour ménager des gens épineux, ou pour ramener au point de la vérité des perſonnes fortement prévenues.

DEXTERITE'. ADRESSE. HABILETE'.

La *dextérité* a plus de rapport à la manière d'exécuter les choſes; l'*adreſſe* en a davantage aux moyens de l'exécution; & l'*habileté* regarde plus le diſcernement des choſes mêmes. La premiè-

re

re met en usage ce que la seconde dicte suivant le plan de la troisième.

Pour former un gouvernement avantageux à l'Etat, il faut de l'*habileté* dans le Prince ou dans ses Ministres; de l'*adresse* dans ceux à qui l'on confie la manœuvre du détail; & de la *dextérité* dans ceux à qui l'on commet l'exécution des ordres.

Avec un peu de talent & beaucoup d'habitude à traiter les affaires, on acquiert de la *dextérité* à les manier; de l'*adresse* pour leur donner le tour qu'on veut; & de l'*habileté* pour les conduire.

La *dextérité* donne un air aisé, & répand des graces dans l'action. L'*adresse* fait opérer avec art & d'un air fin. L'*habileté* fait travailler d'un air entendu & savant.

Savoir couper à table & servir ses convives avec *dextérité*; mener une intrigue avec *adresse*; avoir quelque *habileté* dans les Jeux de commerce & dans la Musique: voilà avec un peu de jargon sur quoi roule aujourd'hui le mérite de nos aimables gens.

GRACIEUX. AGREABLE.

L'air & les manières rendent *gracieux*. L'esprit & l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux*, il plaît. On recherche la compagnie d'un homme *agréable*, il amuse.

Les personnes polies sont toujours *gracieuses*; & les personnes enjouées sont ordinairement *agréables*.

Ce n'est pas assez pour la société d'être d'un abord *gracieux* & d'un commerce *agréable*; il faut encore avoir le cœur droit & la bouche sincère.

Qu'il eſt difficile de ne ſe pas attacher où l'on trouve toujours à la ſuite d'une reception *gracieuſe* une converſation *agréable!*

Il me ſemble que c'eſt plus par les manières que par l'air que les hommes ſont *gracieux;* & que les femmes le ſont plutôt par leur air que par leurs manières, quoiqu'elles puiſſent l'être par celles-ci: mais il s'en trouve qui avec l'air *gracieux* ont les manières rebutantes. Il me paroit auſſi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable*, eſt un eſprit vif & délié; & que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme, eſt une humeur égale & enjouée.

Lorsque ces mots ſont employés dans un autre ſens que pour marquer des qualités perſonnelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque choſe qui flate les ſens ou l'amour-propre; & celui d'*agréable*, quelque choſe qui convient au goût & à l'eſprit.

Il eſt *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant ſoi, & d'être bien reçu par-tout. Rien n'eſt plus *agréable* à un bon eſprit que la bonne compagnie.

Il eſt quelquefois dangereux d'aprocher de ce qui eſt *gracieux* à voir; & il peut arriver que ce qui eſt très-*agréable* ſoit très-nuiſible.

AJOUTER. AUGMENTER.

On *ajoute* une choſe à une autre. On *augmente* la même.

Le mot d'*ajouter* fait entendre qu'on joint des choſes différentes; ou que ſi elles ſont de la même eſpèce, on les joint de façon qu'elles ne ſont pas confondues enſemble, & qu'on les diſtingue encore l'une de l'autre après qu'elles ſont jointes.

Le

Le mot d'*augmenter* marque qu'on rend la chose ou plus grande ou plus abondante, par une addition, faite de façon que ce qu'on y joint se confonde & ne fasse avec elle qu'une seule & même chose; ou que du moins le tout ensemble ne soit considéré après la jonction que sous une idée identique. Ainsi l'on *ajoute* une seconde mesure à la première, & un nouveau corps de logis à l'ancien; mais on *augmente* la dose & la maison.

Bien des gens ne font pas scrupule pour *augmenter* leur bien d'y *ajouter* celui d'autrui.

Ajouter est toujours un verbe actif: mais *augmenter* est d'usage dans le sens neutre comme dans le sens actif.

Notre ambition *augmente* avec notre fortune; nous ne sommes pas plutôt revêtus d'une dignité, que nous pensons à y en *ajouter* une autre.

AIR. MANIERES.

L'*air* semble être né avec nous; il frappe à la première vue. Les *manières* viennent de l'éducation; elles se développent successivement dans le commerce de la vie.

Il y a un bon *air* à toutes choses qui est nécessaire pour plaire. Ce sont les belles *manières* qui distinguent l'honnête-homme.

L'*air* dit quelque chose de plus fin, il prévient. Les *manières* disent quelque chose de plus solide, elles engagent. Tel qui déplaît d'abord par son *air*, plaît ensuite par ses *manières*.

On se donne un *air*. On affecte des *manières*.

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal-à-propos ne servent qu'à faire remarquer notre petitesse, dont on ne s'appercevroit peut-être pas sans cela. Les mêmes *manières* qui siéent

quand elles ſont naturelles, rendent ridicule quand elles ſont affectées.

Il eſt aſſez ordinaire de ſe laiſſer prévenir par l'*air* des perſonnes, ou en leur faveur ou à leur deſavantage: & c'eſt preſque toujours les *manières* plutôt que les qualités eſſencielles, qui font qu'on eſt goûté dans le monde ou qu'on ne l'eſt pas.

L'*air* prévenant & les *manières* engageantes ſont d'un plus grand ſecours auprès des Dames que le mérite du cœur & de l'eſprit.

On dit compoſer ſon *air*, étudier ſes *manières*.

Pour être bon Courtiſan, il faut ſavoir compoſer ſon *air* ſelon les différentes occurrences, & ſi bien étudier ſes *manières* qu'elles ne découvrent rien des véritables ſentimens.

AMOUREUX. AMANT.

Il ſuffit d'aimer pour être *amoureux*. Il faut témoigner qu'on aime pour être *amant*.

On devient *amoureux* d'une femme dont la beauté touche le cœur. On ſe fait *amant* d'une femme dont on veut ſe faire aimer.

Les tendres ſentimens naiſſent en foule dans un homme *amoureux*. Les airs paſſionnés paroiſſent avec ménagement dans les manières d'un *amant*.

On eſt ſouvent très-*amoureux* ſans oſer paroître *amant*. Quelquefois on ſe déclare *amant* ſans être *amoureux*.

C'eſt toujours la paſſion qui rend *amoureux*; alors la poſſeſſion de l'objet eſt l'unique fin qu'on ſe propoſe. La raiſon ou l'intérêt peut rendre *amant*; alors un établiſſement honnête, ou quelque avantage particulier, eſt le but où l'on tend.

Il eſt difficile d'être *amoureux* de deux perſonnes

nes en même tems: il n'y a que la Philis de Siro qui se soit trouvée dans le cas d'être *amoureuse* de deux hommes jusqu'à ne pouvoir donner ni préférence ni compagnon à l'un des deux. Mais il n'est pas rare de voir un *amant* servir tout-à-la-fois plusieurs maîtresses; on en a même vu qui ont poussé le goût de la pluralité jusques dans le mariage. On peut aussi être *amoureux* d'une personne & *amant* de l'autre; on parle à celle que l'intérêt engage à rechercher, tandis qu'on soupire pour celle qu'on ne peut ou qu'il ne convient pas d'épouser.

L'assiduité détermine l'occasion à favoriser les desseins d'un homme *amoureux*. Les richesses donnent à l'*amant* de grands avantages sur ses rivaux.

J'ajoute, au hasard de rougir de la remarque, que le mot d'*amant* est substantif, que celui d'*amoureux* est adjectif; qu'il n'y a que le bas peuple qui dise mon *amoureux* pour dire mon *amant*. Mais je dois cette déférence à un célèbre Académicien, qui a observé que le rang de Synonymes pourroit faire croire qu'on les met dans la même classe grammaticale; dont l'instruction, n'ayant aucun rapport à la délicatesse du sens & à la précision des idées, n'est nullement de mon district.

ANE. IGNORANT.

On est *âne* par disposition d'esprit, & *ignorant* par défaut d'instruction. Le premier ne sait pas, parce qu'il ne peut aprendre; & le second, parce qu'il n'a point apris.

L'*âne* a pu s'apliquer à l'étude, mais son tra-

vail a été inutile. L'*ignorant* ne s'eſt pas donné cette peine.

A quoi bon parler ſcience devant des *ânes*? leurs oreilles ne ſont pas faites pour ce langage. Ce n'eſt pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans*; ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'*ânerie* eſt un défaut qui vient de la nature du ſujet; & l'*ignorance* eſt un défaut que la pareſſe entretient. Celle-ci eſt moins pardonnable; mais celle-là rend plus mépriſable.

Les *ânes* pour l'ordinaire ne connoiſſent ni ne ſentent pas même le mérite de la Science. Les *ignorans* ſe le figurent quelquefois tout autre qu'il n'eſt.

ETUDIER. APRENDRE.

Etudier c'eſt uniquement travailler à devenir ſavant. *Aprendre* c'eſt y travailler avec ſuccès.

On étudie pour *aprendre*, & l'on *aprend* à force d'*étudier*.

Les eſprits vifs *aprennent* aiſément, & ſont pareſſeux à *étudier*.

On ne peut *étudier* qu'une choſe à-la-fois, mais on peut en *aprendre* pluſieurs: cela dépend de la connexion qu'elles ont avec celle qu'on étudie.

Plus on *aprend* plus on ſait; & quelquefois plus on *étudie* moins on ſait.

C'eſt avoir bien *étudié* que d'avoir *apris* à douter.

Il y a certaines choſes qu'on *aprend* ſans les *étudier*: il y en a d'autres qu'on *étudie* ſans les *aprendre*.

Les plus ſavans ne ſont pas ceux qui ont le plus *étudié*, mais ceux qui ont le plus *apris*.

On

On voit des perſonnes *étudier* continuellement ſans rien *aprendre*, & d'autres tout *aprendre* ſans *étudier*.

Le tems de la jeuneſſe eſt le tems d'*étudier*, mais ce n'eſt que dans un âge plus avancé qu'on *aprend* véritablement ; car il faut que l'eſprit ſoit formé pour digérer ce que le travail a mis dans la mémoire.

APRENDRE. S'INSTRUIRE.

Il ſemble qu'on *aprenne* d'un Maître, en écoutant ſes leçons ; & qu'on *s'inſtruiſe* par ſoi-même, en faiſant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *aprendre* ; & il y a beaucoup plus de peine à *s'inſtruire*.

Quelquefois on *aprend* ce qu'on ne voudroit pas ſavoir ; mais on veut toujours ſavoir les choſes dont on *s'inſtruit*.

On *aprend* les nouvelles publiques par la voix de la renommée. On *s'inſtruit* de ce qui ſe paſſe dans le cabinet par ſes ſoins & par ſon attention à obſerver & à s'informer.

Qui ſait écouter ſait *aprendre*. Qui ſait faire parler ſait *s'inſtruire*.

Il arrive ſouvent qu'on oublie ce qu'on avoit *apris* : mais il eſt rare d'oublier les choſes dont on s'eſt donné la peine de *s'inſtruire*.

Celui qui *aprend* un Art ou une Science, eſt dans l'ordre des Ecoliers. Celui qui *s'en inſtruit*, a le mérite de Maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *aprendre* de ceux qui ſavent ; & travailler enſuite à *s'inſtruire* ſoi-même, comme ſi on n'avoit rien *apris*.

APPUI. SOUTIEN. SUPPORT.

L'*appui* fortifie; on le met tout auprès, pour réſiſter à l'impulſion des corps étrangers. Le *ſoutien* porte; on le place au-deſſous, pour empêcher de ſuccomber ſous le fardeau. Le *ſupport* aide; il eſt à l'un des bouts, pour ſervir de jambage.

Une muraille eſt *appuyée* par des arcs-boutans. Une voute eſt *ſoutenue* par des colonnes. Le toit d'une maiſon eſt *ſupporté* par les gros murs.

Ce qui eſt violemment pouſſé, ou ce qui panche trop, a beſoin d'*appuis*. Ce qui eſt exceſſivement chargé, ou ce qui eſt trop lourd par ſoi-même, a beſoin de *ſoutiens*. Les pièces d'une certaine étendue qui ſont élevées ont beſoin de *ſupports*.

On met des *appuis* pour tenir les choſes dans une ſituation droite; des *ſoutiens* pour les rendre ſolides; des *ſupports* pour les maintenir dans le lieu de leur élevation.

Dans le ſens figuré, l'*appui* a plus de rapport à la force & à l'autorité; le *ſoutien* en a plus au crédit & à l'habileté; le *ſupport* en a davantage à l'affection & à l'amitié.

On cherche dans un Protecteur puiſſant de l'*appui* contre ſes ennemis. Quand les raiſons manquent on a recours à l'autorité pour *appuyer* ſes ſentimens. Ce n'eſt pas les plus honnêtes-gens de la Cour qu'il faut choiſir pour *ſoutiens* de ſa fortune, mais ceux qui ont le plus de crédit auprès du Prince. On ne ſe repent guères d'une entrepriſe où l'on ſe voit *ſoutenu* d'un habile homme. Des amis toujours diſpoſés à parler en notre faveur, & toujours prêts à nous ouvrir leur bourſe, ſont de bons *ſupports* dans le monde.

Le

Le vrai Chrétien ne cherche de l'*appui* contre la malignité des hommes, que dans l'innocence & la droiture de ſa conduite; il fait de ſon travail le plus ſolide *ſoutien* de ſa fortune; & regarde la parfaite ſoumiſſion aux ordres de la Providence comme le plus inébranlable *ſupport* de ſa félicité.

ARME. ARMURE.

Arme eſt tout ce qui ſert au ſoldat dans le combat, ſoit pour attaquer, ſoit pour ſe défendre: *Armure* n'eſt d'uſage que pour ce qui ſert à le défendre des atteintes ou des effets du coup, & ſeulement dans le détail, en nommant quelque partie du corps. On dit, par exemple, une *armure* de tête & une *armure* de cuiſſe; mais on ne dit pas en général les *armures*, on ſe ſert alors du mot d'*armes*.

Ce qu'il y a de plus beau dans Don Quichote, n'eſt pas de le voir revétu de ſes *armes* combattre contre des moulins à vent, & prendre un baſſin à barbe pour une *armure* de tête.

On n'alloit autrefois au combat qu'après avoir revétu de ſon *armure* particulière chaque partie de ſon corps, pour empêcher ou diminuer l'effet de l'*arme* offenſive. Aujourd'hui l'on y va ſans toutes ces précautions. Eſt-ce valeur? étoit-ce poltronnerie? je ne le crois pas: le goût & la mode ont décidé de ces uſages, ainſi que de tous les autres.

ASSEZ. SUFFISAMMENT.

Ces deux mots regardent également la quantité; avec cette différence, qu'*aſſez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir, & que *ſuffiſam-*

ment en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'Avare n'en a jamais *assez*; il accumule & souhaite sans cesse. Le Prodigue n'en a jamais *suffisamment*; il veut toujours dépenser plus qu'il n'a.

On dit, c'est *assez*, lorsqu'on n'en veut pas davantage: & l'on dit, en voilà *suffisamment*, lorsqu'on en a précisément ce qu'il en faut pour l'usage qu'on en veut faire.

A l'égard des doses & de tout ce qui se consume, *assez* paroit marquer plus de quantité que *suffisamment*; car il semble que quand il y en a *assez*, ce qui seroit de plus y seroit de trop; mais que quand il y en a *suffisamment*, ce qui seroit de plus n'y seroit que l'abondance sans y être de trop. On dit aussi d'une petite portion & d'un revenu médiocre, qu'on en a *suffisamment*; mais on ne dit guères qu'on en a *assez*.

Il se trouve dans la signification d'*assez* plus de généralité; ce qui, lui donnant un service plus étendu, en rend l'usage plus commun: au-lieu que *suffisamment* renferme dans son idée un rapport à l'emploi des choses, qui, lui donnant un caractère plus particulier, en borne l'usage à un plus petit nombre d'occasions.

C'est *assez* d'une heure à table pour prendre *suffisamment* de nourriture; mais ce n'est pas *assez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'Econome sait en trouver *assez* où il y en a peu. Le Dissipateur n'en peut avoir *suffisamment* où il y en a même beaucoup.

ASSURER. AFFIRMER. CONFIRMER.

On se sert du ton de la voix, ou d'une certaine

ne manière de dire les choſes pour les *aſſurer*, & l'on prétend par-là en marquer la certitude. On emploie le ſerment pour *affirmer*, dans la vue de détruire tous les ſoupçons deſavantageux à la ſincérité. On a recours à une nouvelle preuve, ou au témoignage d'autrui, pour *confirmer*; c'eſt un renfort qu'on oppoſe au doute, & dont on appuye ce qu'on veut perſuader.

Parler toujours d'un ton qui *aſſure*, c'eſt affecter l'air dogmatiſant, ou montrer qu'on ignore jusqu'où la ſageſſe peut pouſſer le doute & la défiance. *Affirmer* tout ce qu'on dit, c'eſt le moyen d'inſinuer aux autres qu'on ne mérite pas d'être cru ſur ſa parole. Le trop d'attention à vouloir tout *confirmer*, rend la converſation ennuyeuſe & fatigante.

Les Demi-ſavans, les Pédans, & les Petits-maîtres *aſſurent* tout; ils ne parlent que par déciſions. Les Menteurs ſe font une habitude de tout *affirmer*; les juremens ne leur coutent rien. Les gens impolis veulent quelquefois *confirmer*, par leur témoignage, ce que des perſonnes fort au-deſſus d'eux diſent en leur préſence.

Nous devons croire un fait lorsqu'un honnête-homme nous en *aſſure*, & que d'ailleurs il eſt poſſible: mais il n'en eſt pas de-même d'un point de Doctrine; il eſt permis de contredire tout ce qui n'eſt pas évident. Les fréquentes *affirmations* ne font point paſſer pour véridique, & ſont plus propres à jetter de la défiance dans ceux qui écoutent qu'à s'en attirer la confiance. Il eſt de la prudence du Sage d'attendre la *confirmation* des nouvelles publiques avant que d'y ajoutèr foi, & d'être en garde contre les tricheries de la renommée.

La bonne manière défend de rien *affirmer* que lorsqu'on en eſt requis dans le cérémonial de la Juſti-

Juſtice; elle ordonne d'avoir ſoin de *confirmer* ce qui peut paroître extraordinaire, ou être ſujet à conteſtation; & elle permet, dans le diſcours, l'air & le ton *aſſurant*, lorſqu'on s'apperçoit que les perſonnes à qui l'on parle ne ſont pas au fait de ce qu'on dit, & n'en jugent que par la contenance de l'Orateur.

ASTRONOME. ASTROLOGUE.

L'*Aſtronome* connoit le cours & le mouvement des Aſtres. L'*Aſtrologue* raiſonne ſur leur influence. Le premier obſerve l'état des Cieux, marque l'ordre des tems, les éclipſes, & les révolutions qui naiſſent des loix établies par le premier mobile de la Nature dans le nombre immenſe des globes que contient l'Univers; il n'erre guères dans ſes calculs. Le ſecond prédit les événemens, tire des horoſcopes, annonce la pluye, le froid, le chaud, & toutes les variations des météores; il ſe trompe ſouvent dans ſes prédictions. L'un explique ce qu'il ſait, & mérite l'eſtime des Savans. L'autre débite ce qu'il imagine, & cherche l'eſtime du Peuple.

Le deſir de ſavoir fait qu'on s'aplique à l'*Aſtronomie* L'inquiétude de l'avenir fait donner dans l'*Aſtrologie*.

La plupart des gens regardent l'*Aſtronomie* comme une Science inutile & de pure curioſité; parce qu'apparemment ils ne font pas réflexion qu'ayant pour objet l'arrangement des ſaiſons, la diſtribution du tems, la diverſité & la route des mouvemens céleſtes, elle aide à l'Agriculture, met de l'ordre dans toutes les choſes de la Vie Civile & Politique, & devient un fondement néceſſaire à la Géographie & à l'Art de la Navigation.

tion. Mais si, avec toutes ces réflexions, ils n'ignorent pas encore que sans cette Science l'Histoire & la Chronologie ne seroient que confusion, perpétuellement contraires à elles-mêmes, à cause des différentes manières dont les Nations ont règlé leurs jours & leurs années; alors ils rendront à l'*Astronomie*, & à ceux qui la cultivent, l'estime due à leur mérite. L'*Astrologie* est à présent moins à la mode qu'autrefois; soit parce que le commun des hommes est plus déniaisé; soit parce que l'amour du vrai est plus du goût des habiles gens, que l'envie d'éblouir & de duper le monde; soit enfin parce que le brillant de la réputation ne dépend pas aujourd'hui du nombre des Sots, mais du discernement des Sages.

ATTACHEMENT. ATTACHE. DEVOUEMENT.

Quoique le mot d'*attachement* puisse quelquefois s'apliquer en mauvaise part, il est pourtant mieux placé que les deux autres à l'égard d'une passion honnête & modérée: on a de l'*attachement* à son devoir; on en a pour un ami, pour sa famille, pour une femme d'honneur qu'on estime. Celui d'*attache* convient mieux lorsqu'il est question d'une passion moins aprouvée ou poussée à l'excès: on a de l'*attache* au jeu, on en a pour une maîtresse, quelquefois même pour un petit animal. Le mot de *dévouement* est d'usage pour marquer une parfaite disposition à obéir en tout: on est *dévoué* à son Prince, à son Maître, à son Bienfaiteur, à une Dame qui a acquis sur nous un empire absolu. Les deux premiers expriment de la sensibilité & de la tendresse; ils entrent souvent dans le langage du cœur. Le dernier marque

que de la docilité & du respect; il appartient au langage du Courtisan.

On dit de l'*attachement*, qu'il est sincère; de l'*attache*, qu'elle est forte; & du *dévouement*, qu'il est sans réserve. L'un nous unit à ce que nous estimons. L'autre nous lie à ce que nous aimons. Le troisième enfin nous soumet à la volonté de ceux que nous desirons servir.

Les mœurs de notre siècle ont banni des loix de l'amitié tout *attachement* contraire aux intérêts. On n'oseroit pas non plus, sans rougir, faire paroître beaucoup *d'attache* en amour; mais on craindroit de n'y pas paroître heureux. La passion la plus délicate du tems, est de se *dévouer* aux personnes dont on attend sa fortune.

La vie ne sauroit être gracieuse sans quelque *attachement*. Une forte *attache* fait également sentir des plaisirs vifs & des chagrins piquans. Il est difficile de plaire aux Princes sans un entier *dévouement* à toutes leurs volontés.

ATTACHÉ. AVARE. INTERESSÉ.

Un homme *attaché* aime l'épargne, & fuit la dépense. Un homme *avare* aime la possession, & ne fait aucun usage de ce qu'il a. Un homme *intéressé* aime le gain, & ne fait rien gratuitement.

L'*Attaché* s'abstient de ce qui est cher. L'*Avare* se prive de tout ce qui coute. L'*Intéressé* ne s'arrête guères à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois sa fortune pour être trop *attaché*, comme on se ruïne en faisant trop de dépense. Les *Avares* ne savent ni donner ni dépenser; ils se laissent seulement extorquer par la

la néceſſité ou par le beſoin ce qu'ils tirent de leur bourſe. Il y a des perſonnes qui pour être *intéreſſées* n'en ſont pas moins prodigues; elles donnent libéralement à leurs plaiſirs ce que l'avidité du gain leur fait acquérir.

ATTENTION. EXACTITUDE. VIGILANCE.

L'*attention* fait que rien n'échappe. L'*exactitude* empêche qu'on n'omette la moindre choſe. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la préſence d'eſprit pour être *attentif*; de la mémoire pour être *exact*; & de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains un même homme étoit Magiſtrat *attentif*, Ambaſſadeur *exact*, & Capitaine *vigilant*.

Un ſage Miniſtre a de l'*attention* à ne former ou à n'adopter que des projets avantageux à l'Etat; de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvéniens; & de la *vigilance* pour en procurer le ſuccès.

L'Auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choſes qu'il dit & aux termes dont il ſe ſert, afin qu'il y ait du vrai & du goût dans ſes Ouvrages. Le Commiſſionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le tems comme dans la manière de faire les choſes, afin que tout ſoit fait à propos & comme on le ſouhaite. Le Général d'Armée doit être *vigilant* ſur les marches des ennemis & ſur les ſiennes, afin de profiter des avantages & de ne pas manquer l'occaſion.

Il eſt du devoir de tous les Paſteurs d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage ſpirituel de leurs trou-

troupeaux; de l'*exactitude* à les instruire des vérités de l'Evangile; & de la *vigilance* pour les préserver du Crime & de l'Erreur. Mais il est de la pratique de quelques-uns, de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel & particulier; de n'être *exacts* qu'à se faire payer de leurs dîmes ou de leur honoraire; & de n'être *vigilans* que pour la conservation de leurs droits & de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit; de l'*exactitude* dans ce que nous promettons; & de la *vigilance* sur ce qui nous est confié.

L'homme sage est *attentif* à sa conduite, *exact* à ses devoirs, & *vigilant* sur ses intérêts.

Une femme coquette n'est *attentive* qu'à son miroir, *exacte* qu'à sa toilette, & *vigilante* que sur sa parure.

ATTRAITS. APPAS. CHARMES.

Outre l'idée générale qui rend ces mots synonymes, il leur est encore commun de n'avoir point de singulier dans le sens dans lequel ils sont pris ici, c'est-à-dire lorsqu'ils sont employés pour marquer le pouvoir qu'a sur le cœur la beauté, l'agrément, & tout ce qui plaît. A l'égard de leurs différences, il me semble qu'il y a quelque chose de plus naturel dans les *attraits*; quelque chose qui tient plus de l'art dans les *appas*; quelque chose de plus fort & de plus extraordinaire dans les *charmes*.

Les *attraits* se font suivre. Les *appas* nous engagent. Les *charmes* nous entraînent.

Le cœur de l'homme n'est guères ferme contre les *attraits* d'une jolie femme; il a bien de la peine

peine à ſe défendre des *appas* d'une coquette; & il lui eſt impoſſible de réſiſter aux *charmes* d'une beauté bienfaiſante.

Les Dames ſont toujours redevables de leurs *attraits* & de leurs *charmes* à l'heureuſe conformation de leurs traits; mais elles prennent quelquefois leurs *appas* ſur leur toilette.

Je ne ſai ſi ce que je vai dire ſera goûté de tout le monde, mais je ſens cette diſtinction que je livre au jugement du Lecteur; & peut-être lui paroîtra-t-il, comme à moi, que les *attraits* viennent de ces graces ordinaires que la Nature diſtribue aux femmes, avec plus ou moins de largeſſe aux unes qu'aux autres, & qui ſont l'appanage commun du ſexe. Que les *appas* viennent de ces graces cultivées que forme un fidèle miroir conſulté avec attention, & qui ſont le travail entendu de l'art de plaîre. Que les *charmes* viennent de ces graces ſingulières que la Nature donne comme un préſent rare & précieux, & qui ſont des biens particuliers & perſonnels.

Des défauts qu'on n'avoit pas d'abord remarqués, & qu'on ne s'attendoit pas à trouver, diminuent beaucoup les *attraits*. Les *appas* s'évanouiſſent dès que l'artifice s'en montre. Les *charmes* n'ont plus d'effet lorsque le tems & l'habitude les ont rendus trop familiers, ou en ont uſé le goût.

C'eſt ordinairement par les brillans *attraits* de la beauté que le cœur ſe laiſſe attaquer; enſuite les *appas* étalés à propos achévent de le ſoumettre à l'empire de l'amour; mais s'il ne trouve des *charmes* ſecrets, la chaîne n'eſt pas de longue durée.

Ces mots ne ſont pas ſeulement d'uſage à l'égard de la beauté & des agrémens du ſexe; ils le ſont encore à l'égard de tout ce qui plaît; & alors ceux d'*attraits* & de *charmes* ne s'apliquent qu'aux choſes

choſes qui ſont ou qu'on ſuppoſe être aimables en elles-mêmes & par leur mérite: au-lieu que celui d'*appas* s'aplique quelquefois à des choſes qui ſont & qu'on avoue même haïſſables, mais qu'on aime malgré ce qu'elles ſont, ou à qui les reſſorts du tempérament nous contraignent de livrer nos actions ſi la raiſon en défend notre cœur.

La vertu a des *attraits* que les plus vicieux ne peuvent s'empêcher de ſentir. Les biens de ce monde ont des *appas* qui font que la cupidité triomphe ſouvent du devoir. Le plaiſir a des *charmes* qui le font rechercher par-tout, dans la vie retirée comme dans le grand monde, par le philoſophe comme par le libertin, dans l'école même de la mortification comme dans celle de la volupté: c'eſt toujours lui qui fait le goût & qui décide du choix.

On dit de grands *attraits*, de puiſſans *appas*, & d'invincibles *charmes*.

L'honneur a de grands *attraits* pour les belles ames. La fortune a de puiſſans *appas* pour tout le monde. La gloire a des *charmes* invincibles pour les cœurs ambitieux.

Les plus grands *attraits* ſe trouvent toujours dans l'objet de la paſſion dominante. Les *appas* les plus puiſſans ne ſont pas ceux qui ſont étalés avec le plus d'oſtentation. Les *charmes* ne deviennent véritablement invincibles, que par la ſolidité du mérite & la force du goût.

AVANT. DEVANT.

L'un & l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la ſituation; mais *avant* eſt pour l'ordre du tems, & *devant* eſt pour l'ordre des places.

Nous

Nous venons après les perſonnes qui paſſent *avant* nous. Nous allons derrière celles qui paſſent *devant*.

Le plutôt arrivé ſe place *avant* les autres. Le plus conſidérable ſe met *devant* eux.

Il ſe propoſe dans l'école d'auſſi ridicules queſtions ſur ce qui a été *avant* le Monde, qu'il ſe fait dans le cérémonial de riſibles conteſtations ſur le droit de ſe placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à ſe bien inſtruire de ce qui a été *avant* nous, pour n'être pas tout-à-fait ignorant ſur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derrière ou *devant* les autres, pourvu qu'on marche à ſon aiſe & commodément.

La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honneur dans des ancêtres qui ont exiſté *avant* lui, tandis que ſon peu de mérite le fait travailler à l'aviliſſement de ſa poſtérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui eſt placé *devant* lui, & ſuſpect tout ce qui le ſuit de trop près.

AVARE. AVARICIEUX.

Il me ſemble qu'*avare* convient mieux lorsqu'il s'agit de l'habitude & de la paſſion même de l'avarice; & qu'*avaricieux* ſe dit plus proprement lorsqu'il n'eſt queſtion que d'un acte ou d'un trait particulier de cette paſſion. Le premier de ces mots a auſſi meilleure grace dans le ſens ſubſtantif, c'eſt-à-dire pour la dénomination du ſujet; & le ſecond dans le ſens adjectif, c'eſt-à-dire pour la qualification du ſujet. Ainſi l'on dit, c'eſt un grand *avare*, c'eſt un *avaricieux* mortel.

Un homme qui ne donne jamais paſſe pour *avare*. Celui qui manque à donner dans l'occaſion, ou qui donne trop peu, s'attire l'épithète d'*avaricieux*.

L'*A-*

L'*Avare* se refuse toutes choses. L'*Avaricieux* ne se les donne qu'à demi.

Le terme d'*avare* paroit avoir plus de force & plus d'énergie pour exprimer la passion sordide & jalouse de posséder, sans aucun dessein de faire usage. Celui d'*avaricieux* paroit avoir plus de rapport à l'aversion mal-placée de la dépense lorsqu'il est nécessaire de s'en faire honneur.

On n'emploie jamais qu'en mauvaise part & dans le sens littéral le mot d'*avaricieux*; mais on se sert quelquefois de celui d'*avare* en bonne part dans le sens figuré.

Un habile Général ne paye point ses espions en homme *avaricieux*, & conduit ses troupes comme un homme *avare* du sang du soldat qu'il craint de prodiguer.

Il est permis d'être *avare* du tems, mais il ne faut pas pour le ménager prodiguer sa santé. Ce n'est pas être libéral que de donner d'un air *avaricieux*.

AVEU. CONFESSION.

L'*aveu* suppose l'interrogation. La *confession* tient un peu de l'accusation. On *avoue* ce qu'on a eu envie de cacher. On *confesse* ce qu'on a eu tort de faire. La question fait *avouer* le crime, la repentance le fait *confesser*.

On *avoue* la faute qu'on a faite. On *confesse* le péché dans lequel on est tombé.

Il vaut mieux faire un *aveu* sincère, que de s'excuser de mauvaise grace. Il ne faut pas faire sa *confession* à toutes sortes de gens.

Un *aveu* qu'on ne demande pas a quelque chose de noble ou de sot, selon les circonstances & l'effet qu'il doit produire. Une *confession* qui n'est

pas

pas accompagnée de repentir, n'eſt qu'une indiſcrétion inſultante.

C'eſt manquer d'eſprit que d'*avouer* ſa faute ſans être aſſuré que l'*aveu* en ſera la ſatisfaction; & c'eſt une ſottiſe d'en faire la *confeſſion* ſans eſpérance de pardon. Pourquoi ſe déclarer coupable à des gens qui ne reſpirent que la vengeance?

AVERTISSEMENT. AVIS. CONSEIL.

Le but de l'*avertiſſement* eſt préciſément d'inſtruire ou de réveiller l'attention; il ſe fait pour nous aprendre certaines choſes qu'on ne veut pas que nous ignorions ou que nous négligions. L'*avis* & le *conſeil* ont auſſi pour but l'inſtruction; mais avec un rapport plus marqué à une conſéquence de conduite, ſe donnant dans la vue de faire agir ou parler; avec cette différence entre eux, que l'*avis* ne renferme dans ſa ſignification aucune idée acceſſoire de ſupériorité, ſoit d'état ſoit de génie; au-lieu que le *conſeil* emporte avec lui du moins une de ces idées de ſupériorité, & quelquefois toutes les deux enſemble.

Les Auteurs mettent des *avertiſſemens* à la tête de leurs Livres. Les Eſpions donnent *avis* de ce qui ſe paſſe dans les lieux où ils ſont. Les Pères & les Mères ont ſoin de donner des *conſeils* à leurs enfans avant que de les produire dans le monde.

Le Chanoine écoute l'*avertiſſement* de la cloche pour ſavoir quand il doit ſe rendre aux heures canoniales. Le Banquier attend l'*avis* de ſon Correſpondant pour payer les Lettres de change tirées ſur lui. Le Plaideur prend *conſeil* d'un Avocat pour ſe défendre ou pour agir contre ſa partie.

On dit des *avertissemens*, qu'ils sont ou judicieux ou inutiles; des *avis*, qu'ils sont ou vrais ou faux; des *conseils*, qu'ils sont ou bons ou mauvais.

L'*avertissement* étant fait pour dissiper le doute & l'obscurité, il doit être clair & précis. L'*avis* servant à déterminer, il doit être promt & secret. Le *conseil* devant conduire, il doit être sage & sincère.

Le cours des fonctions de la Nature est un *avertissement* de l'état de notre santé, plus sûr que le raisonnement des Médecins. Tel manque d'*avis* qui est en état d'en profiter, & tel en reçoit qui ne sauroit s'en prévaloir. Autant que la vieillesse aime à donner des *conseils*, autant la jeunesse a d'aversion pour en prendre.

Il faut que l'*avertissement* soit donné avec attention, l'*avis* avec diligence, & le *conseil* avec art & modestie sans air de supériorité. Car on ne fait point usage des *avertissemens* placés mal-à-propos; on ne tire aucun avantage des *avis* qui ne viennent pas à tems; & la vanité toujours choquée du ton de maître, empêche de faire aucune distinction entre la sagesse du *conseil* & l'impertinence de la manière dont il est donné, ensorte que tout n'aboutit qu'à faire mépriser le *conseil* & rendre le conseiller odieux.

Une personne d'ordre ne manque jamais aux *avertissemens* dont on a remis le soin à sa vigilance. L'amitié fait donner *avis* de tout ce qu'on croit être avantageux & agréable à son ami. La sagesse rend extrêmement réservé à donner *conseil:* il faut toujours attendre qu'on nous le demande, & quelquefois même s'en dispenser malgré les sollicitations; parce qu'un salutaire *conseil* peut déplaire, & être rejetté avec de certaines façons qui exposent à la tentation de souhaiter, pour

son

son honneur, que celui pour qui l'on s'intéressoit d'abord ne réussisse pas dans ses entreprises.

AVOIR. POSSEDER.

Il n'est pas nécessaire de pouvoir disposer d'une chose, ni qu'elle soit actuellement entre nos mains pour l'*avoir*; il suffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *posséder* il faut qu'elle soit en nos mains, & que nous ayons la liberté actuelle d'en disposer ou d'en jouir. Ainsi nous *avons* des revenus, quoique non payés ou même saisis par des créanciers; & nous *possédons* des trésors.

On n'est pas toujours le maître de ce qu'on *a*; on l'est de ce qu'on *possède*.

On *a* les bonnes graces des personnes à qui l'on plaît. On *possède* l'esprit de celles que l'on gouverne absolument.

Il n'est pas possible, quelque modéré qu'on soit, de n'*avoir* pas quelquefois en sa vie des emportemens; mais quand on est sage on sait se *posséder* dans sa colère.

Un Mari *a* de cruelles inquiétudes lorsque le démon de la jalousie le *possède*.

Un Avare peut *avoir* des richesses dans ses coffres, mais il n'en est pas le maître; ce sont elles qui *possèdent* & son cœur & son esprit.

Nous n'*avons* souvent les choses qu'à demi, nous partageons avec d'autres. Nous ne les *possédons* que lorsqu'elles sont entièrement à nous, & que nous en sommes les seuls maîtres.

Un Amant *a* le cœur d'une Dame lorsqu'il en est aimé; il le *possède* lorsqu'elle n'aime que lui.

Les Seigneurs *ont* des vassaux, & ils *possèdent* des terres.

En fait de Sciences & de Talens, il suffit pour

les *avoir* d'y être médiocrement habile; pour les *posséder* il y faut exceller.

Ceux qui *ont* la connoissance des Arts en savent & en suivent les règles; mais ceux qui les *possèdent* font & donnent des règles à suivre.

AUSTERE. SEVERE. RUDE.

On est *austère* par la manière de vivre; *sévère* par la manière de penser; *rude* par la manière d'agir.

La mollesse est l'opposé de l'*austérité*; il est rare de passer immédiatement de l'une à l'autre; une vie ordinaire & règlée tient le milieu entre elles. Le relâchement & la *sévérité* sont deux extrêmes, dans l'un desquels on donne presque toujours; peu de personnes savent distinguer le juste milieu, qui consiste dans une connoissance exacte & précise de la loi. Les fades complaisances sont l'excès opposé aux manières *rudes*; les gens nés grossiers & d'une ame vile se dédommagent de l'un de ces excès, où leur intérêt les plonge envers ceux dont ils espèrent quelque avantage, par l'autre excès, où leur naturel les porte envers tous ceux dont ils croient n'avoir pas besoin; mais la politesse à l'égard de tout le monde est le point de la bonne éducation.

Ce n'est pas pour soi qu'on est *austère*; & l'on n'est *rude* que pour les autres; mais on peut être *sévère* pour soi & pour les autres.

Les Saints se plaisent dans les exercices de l'*austérité*; elle étoit autrefois le partage des Cloîtres. Quelques Casuistes affectent de se distinguer par une Morale *sévère*; c'est une mode qu'on suivra jusqu'à ce que le goût en soit usé. Il y a des gens assez brutes pour confondre les mœurs *rudes* avec

la

la nobleſſe des ſentimens, & s'imaginer qu'une honnêteté ſoit une baſſeſſe.

La vie *auſtère* conſiſte dans la privation des plaiſirs & des commodités; on l'embraſſe quelquefois par un goût de ſingularité, qu'on ſe repréſente comme un principe de Religion. La Morale trop *ſévère* peut, également comme la Morale relâchée, nuire à la régularité des mœurs. Le commandement *rude* fait haïr le Supérieur, & ne rend pas l'obéiſſance plus prompte ni plus ſoumiſe.

BATAILLE. COMBAT.

La *bataille* eſt une action plus générale, & ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* ſemble être une action plus particulière, & ſouvent imprévue. Ainſi les actions qui ſe ſont paſſées à Cannes entre les Carthaginois & les Romains, à Pharſale entre Céſar & Pompée, ſont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces & les Curiaces décidérent du ſort de Rome & d'Albe, celle du paſſage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti, ſont des *combats*.

La *bataille* d'Almanza fut une action déciſive entre Philippe de France & Charles d'Autriche dans la concurrence au trône d'Eſpagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque choſe d'aſſez rare, la valeur du ſoldat à l'épreuve de la ſurpriſe, les ennemis introduits au milieu d'une Place en enlever le Commandant ſans pouvoir s'en rendre maîtres, & des troupes ſe conduire ſans chef contre le plus habile de tous les Capitaines.

Le mot de *combat* a plus de rapport à l'action même de ſe battre que n'en a le mot de *bataille*; mais celui-ci a des graces particulières lorſqu'il

n'eſt queſtion que de dénommer l'action. C'eſt pourquoi l'on ne parleroit pas mal, en diſant qu'à la *bataille* de Fleurus le *combat* fut opiniâtre & fort chaud.

Les *batailles* ſe donnent, & ſeulement entre des Armées d'hommes; on les gagne ou on les perd. Les *combats* ſe donnent entre les hommes, & ſe font entre toutes les autres choſes qui cherchent ou à ſe détruire ou à ſe ſurmonter; on en ſort victorieux, ou l'on y eſt vaincu.

La *bataille* donnée à Pavie fut fatale à la France qui la perdit, puiſque ſon Roi y fut fait priſonnier; mais elle ne fut pas heureuſe à Charles-quint qui la gagna, parce qu'elle lui attira de puiſſans ennemis. Un Général qui a eu occaſion de donner pluſieurs *combats* & qui en eſt toujours ſorti victorieux, doit autant remercier la fortune que ſe louer de ſa conduite; & celui qui n'en a point donné ſans être battu, ne doit pas rougir ſi ſon malheur n'a pas été l'effet de ſon imprudence. Il ſe fait dans le Roman de la Princeſſe de Clèves un *combat* continuel entre le devoir & le panchant, où aucun d'eux ne triomphe, & où tous les deux ſuccombent.

BATTRE. FRAPPER.

Il ſemble que pour *battre* il faille redoubler les coups, & que pour *frapper* il ſuffiſe d'en donner un.

On n'eſt jamais *battu* qu'on ne ſoit *frappé*; mais on peut être *frappé* ſans être *battu*.

On ne *bat* jamais qu'avec deſſein: on *frappe* quelquefois ſans le vouloir.

Le plus fort *bat* le foible. Le plus violent *frappe* le premier.

On

On *bat* les gens; & on les *frappe* dans quelqu'endroit de leur corps. Céſar, pour *battre* ſes ennemis, commande à ſes troupes de *frapper* au viſage.

Le Sage a dit que les verges ſont attachées au col des enfans: il n'eſt donc pas permis à ceux qui en ont ſous leur conduite de penſer différemment; mais il leur eſt défendu d'interpréter ces paroles autrement que de la crainte, & d'en étendre la maxime jusqu'à les *battre* réellement; rien n'étant plus oppoſé à la bonne éducation, que l'exemple d'une conduite violente & d'un commandement rude : le Précepteur qui *frappe* ſon élève ſe livre bien plus dans ce moment à l'humeur qu'au ſoin de la correction.

Le mot de *frapper* eſt un verbe actif, qui, comme presque tous les autres verbes de la même eſpèce, reſte toujours tel, & ne reçoit à cet égard aucun changement de valeur par la jonction du pronom réciproque; c'eſt-à-dire, que ce pronom placé ſous le régime de ce verbe ſert alors à marquer un objet auquel ſe termine l'action que le verbe exprime. Il n'en eſt pas de même du mot de *battre;* il ceſſe, par l'avènement de ce pronom réciproque, d'être verbe actif, & reçoit un ſens neutre; c'eſt-à-dire, que ce pronom ne ſert pas alors à marquer un objet où l'action ſe termine; mais que ſon ſervice ſe borne uniquement à former conjointement avec le verbe la ſimple expreſſion de l'action, ſans rapport à aucun objet diſtingué d'elle-même; car ſe *battre* ne ſignifie ni donner des coups à un autre, ni s'en donner à ſoi-même; il ſignifie ſimplement l'action perſonnelle dans le combat, ainſi que le mot *s'enfuir.*

Le Docteur Boileau a écrit contre la pratique monacale de ſe *frapper* à coups de fouët, ſoute-

nant que cet exercice eſt indécent, & plus Payen que Chrétien. La loi du Prince défend de ſe *battre* dans bien des occaſions où celle de l'honneur l'ordonne: quel embarras pour ceux qui ſe trouvent malheureuſement dans ce cas!

BEAU. JOLI.

Le *beau* eſt grand, noble, & régulier; on ne peut s'empêcher de l'admirer; & quand on l'aime ce n'eſt jamais médiocrement, il attache. Le *joli* eſt fin, délicat & mignon; on eſt toujours porté à le louer; & dès qu'on l'apperçoit on le goûte, il plaît. Le premier tend avec plus de force à la perfection, & doit être la règle du goût. Le ſecond cherche les graces avec plus de ſoin, & dépend du goût.

Nous jettons ſur ce qui eſt *beau* des regards plus fixes & plus curieux. Nous regardons d'un œil plus éveillé & plus riant ce qui eſt *joli*.

Les Dames ſont belles dans les Romans. Les Bergères ſont *jolies* dans les Poëtes.

Le *beau* fait plus d'effet ſur l'eſprit; nous ne lui refuſons pas nos aplaudiſſemens. Le *joli* fait quelquefois plus d'impreſſion ſur le cœur; nous lui donnons nos ſentimens.

Il arrive aſſez ſouvent qu'une *belle* perſonne brille & charme les yeux ſans aller plus loin; tandis que la *jolie* forme des liens & fait de véritables paſſions. Alors la première a pour partage les éloges qu'on doit à la beauté; & la ſeconde a pour elle l'inclination qu'on ſent pour ce qui fait plaiſir.

Le teint, la taille, la proportion & la régularité des traits forment les *belles* perſonnes. Les *jolies* le ſont par les agrémens, la vivacité des yeux, l'air

l'air & la tournure gracieuſe du viſage quoique moins régulière.

En fait d'Ouvrages d'eſprit, il faut, pour qu'ils ſoient *beaux*, qu'il y ait du vrai dans le ſujet, de l'élevation dans les penſées, de la juſteſſe dans les termes, de la nobleſſe dans l'expreſſion, de la nouveauté dans le tour, & de la régularité dans la conduite. Mais le vraiſemblable, la vivacité, la ſingularité, & le brillant ſuffiſent pour les rendre *jolis*.

Quelqu'un a dit que les Anciens étoient *beaux*, & que les Modernes ſont *jolis*. Je ne ſai s'il a bien rencontré; mais cela même eſt du nombre des *jolies* choſes & non des *belles*.

Le *beau* eſt plus ſérieux, & il occupe. Le *joli* eſt plus gai, & il divertit. C'eſt pourquoi l'on ne dit pas une *jolie* Tragédie; mais on peut dire une *jolie* Comédie.

Je mets au rang des *belles* réponſes celle d'Alexandre à Parménion ſur les offres de Darius; celle de Louis XII au ſujet de ceux qui en avoient mal agi à ſon égard avant qu'il montât ſur le trône; & celle de Madame de Barneveld au Prince d'Orange Maurice de Naſſau ſur les démarches qu'elle faiſoit auprès de ce Prince pour ſauver la vie à ſon fils ainé, qui avoit eu connoiſſance de la conſpiration de ſon père ſans la découvrir. Le premier répond à Parménion, qui lui diſoit que s'il étoit Alexandre il accepteroit les offres de Darius; & moi je les refuſe, parce que je ne ſuis point Parménion. Le ſecond replique à ſes Courtiſans qui cherchoient à le flater du côté de la vengeance, qu'il ne convenoit pas au Roi de France de venger les injures faites au Duc d'Orléans. Enfin Madame de Barneveld, interrogée avec une eſpèce de reproche par le Prince d'O-

range pourquoi elle demandoit la grace de ſon fils & n'avoit pas demandé celle de ſon mari, lui répond que c'eſt parce que ſon fils eſt coupable & que ſon mari étoit innocent. Je place dans l'ordre de ce qui eſt *joli* les reparties & les ſaillies Gaſcones quand elles ont du ſel. Telle eſt, par exemple, la réponſe d'un mauvais Peintre devenu Médecin, qui dit à ceux qui lui demandoient raiſon de ſon changement d'état, qu'il avoit voulu choiſir un art dont la terre couvrît les fautes qu'il y feroit.

Qui dit de *belles* choſes n'eſt pas toujours écouté avec attention, quoiqu'il mérite de l'être; la converſation en eſt quelquefois trop grave & trop ſavante. Qui dit de *jolies* choſes eſt ordinairement écouté avec plaiſir; la converſation en eſt toujours enjouée.

Le mot de *beau* ſe place fort bien à l'égard de toutes ſortes de choſes quand elles en méritent l'épithète. Celui de *joli* ne convient guères qu'à l'égard des choſes qui ne ſoufrent point de médiocrité: telles ſont la Peinture & la Poëſie; on ne dit pas un *joli* Poëme ni un *joli* Tableau; ces ſortes d'Ouvrages ſont *beaux*, ou s'ils ne le ſont pas ils ſont mauvais.

Lorsque les épithètes de *beau* & de *joli* ſont données à l'homme elles ceſſent d'être ſynonymes, leurs ſignifications n'ayant alors rien de commun. Un *bel* homme eſt tout autre choſe qu'un *joli* homme. Le ſens du premier tombe ſur la figure du corps & du viſage; & le ſens du ſecond tombe ſur l'humeur & ſur les manières d'agir.

BEAUCOUP. PLUSIEURS.

Ces deux mots regardent la quantité des choſes;

ſes; mais *beaucoup* eſt d'uſage ſoit qu'il s'agiſſe de calcul, de meſure ou d'eſtimation; & *pluſieurs* n'eſt jamais employé que pour les choſes qui ſe calculent.

Il y a dans le monde *beaucoup* de foux qu'on eſtime, *beaucoup* de terrein qu'on néglige, & *beaucoup* de mérite qu'on ne connoit pas. Parmi les perſonnes qui ſe piquent de goût & de diſcernement, il y en a *pluſieurs* qui ne regardant les objets que par un ſeul point de vue, ſans faire attention qu'ils en ont *pluſieurs*, les dépouillent enſuite mal-à-propos de *pluſieurs* qualités réelles ſur le ſeul fondement qu'elles ne les y ont point vues.

L'oppoſé de *beaucoup* eſt peu. L'oppoſé de *pluſieurs* eſt un.

Afin qu'un Etat ſoit bien gouverné, il faut, à mon ſens, *beaucoup* de Subalternes pour l'exécution, peu de Chefs pour le commandement, *pluſieurs* Miniſtres pour le détail, & un ſeul Prince pour le général.

Un Critique de nos jours a dit qu'on n'avoit point encore vu de chef-d'œuvre d'eſprit être l'ouvrage de *pluſieurs*; & j'ajoute que pour rendre un ouvrage parfait, il faut l'expoſer à la cenſure de *beaucoup* de gens, même à celle des moins connoiſſeurs.

BENIN. DOUX. HUMAIN.

Benin marque l'inclination ou la diſpoſition à faire du bien; on dit d'un aſtre qu'il eſt *benin*; on le dit auſſi des Princes; mais rarement des particuliers, excepté dans un ſens ironique, lorſqu'ils ſoufrent les injures avec baſſeſſe. *Doux* indique un caractère d'humeur qui rend très ſociable & ne rebute perſonne; on s'en ſert plus communé-

ment à l'égard des femmes, parce qu'elles tirent leur principale gloire des qualités convenables à la société, pour laquelle il semble qu'elles ayent précisément été faites. *Humain* dénote une sensibilité simpatisante aux maux ou à l'état d'autrui; on en fait un plus grand usage en parlant des hommes qu'en parlant des femmes, parce qu'ils se trouvent dans de plus fréquentes occasions de faire paroître leur *humanité* ou leur inhumanité.

La *bénignité* est une qualité qui affecte proprement la volonté dans l'ame, par rapport aux biens & aux plaisirs qu'on peut faire aux autres; ce qu'il y a de plus éloigné d'elle est la malignité ou le secret plaisir de nuire. La *douceur* est une qualité qui se trouve particulièrement dans la tournure de l'esprit, par rapport à la manière de prendre les choses dans le commerce de la vie civile; ses contraires sont l'aigreur & l'emportement. L'*humanité* réside principalement dans le cœur; elle le rend tendre, fait qu'on s'accommode & qu'on se prête aux diverses situations où se trouvent ceux avec qui l'on est en relation d'amitié, d'affaires, ou de dépendance; rien n'y est plus opposé que la cruauté & la dureté, ou un certain amour-propre uniquement occupé de soi-même.

Une mauvaise conformation dans les organes & un défaut d'éducation dans la jeunesse rendent inutile l'influence des astres les plus *benins;* & le même instant de naissance fait voir en deux sujets toute la *bénignité* du Ciel & toute la malignité de la Nature corrompue. Il est certains tons si aigres que les personnes les plus *douces* ne sauroient les supporter; & quelle *douceur* pourroit être à l'épreuve des apostrophes impertinentes de ces gens que le langage moderne nomme avantageux, qui croient trouver dans l'estime ridicule qu'ils ont d'eux-

d'eux-mêmes le droit d'une raillerie insultante? Le métier de la guerre n'exclud pas l'*humanité*; & si l'on examinoit bien la façon de penser de chaque état, on trouveroit que le Soldat les armes au poing est plus *humain* que le Partisan la plume à la main.

Le Prince ne doit pas pousser la *bénignité* jusqu'à autoriser l'impunité du crime; mais il doit en avoir assez pour pardonner facilement ce qui n'est que faute, & pour gratifier toujours avec plaisir les sujets qui sont à portée de recevoir ses graces. C'est par une conduite modérée, par des manières modestes & polies que l'homme doit montrer la *douceur* de son caractère, & non par des airs féminins & affectés. La vraie *humanité* consiste à ne rien traiter à la rigueur, à excuser les foiblesses, à supporter les défauts, & à soulager les peines & la misère du prochain quand on le peut.

PAUVRETE' INDIGENCE. DISETTE. BESOIN. NECESSITE'.

La *pauvreté* est une situation de fortune opposée à celle des richesses, dans laquelle on est privé des commodités de la vie, & dont on n'est pas toujours le maître de sortir; c'est pourquoi l'on dit que *pauvreté* n'est pas vice. L'*indigence* enchérit sur la *pauvreté*; on y manque des choses nécessaires; elle est, dans l'état de fortune, l'extrémité la plus basse; ayant à l'autre bout pour antagoniste la superfluïté que fournissent les biens immenses; il n'y a point d'homme qui ne puisse s'en tirer, à moins qu'il ne soit hors d'état de travailler. La *disette* est un manque de vivres, dont

l'opposé est l'abondance; elle semble venir d'un accident ou d'un défaut de provisions, plutôt que d'un défaut de biens-fonds. Le *besoin* & la *nécessité* ont moins de rapport à l'état & à la situation habituelle que les trois mots précédens; mais ils en ont davantage au secours qu'on attend ou au remède qu'on cherche, avec cette différence entre eux deux, que le *besoin* semble moins pressant que la *nécessité*.

Une heureuse étoile ou d'heureux talens tirent de la *pauvreté* ceux qui y sont nés; & la prodigalité y plonge les riches. Un travail assidu est le remède contre l'*indigence*; si l'on manque d'y avoir recours, elle devient une juste punition de la faineantise. Les sages précautions préviennent la *disette*; les consommations superflues & immodérées la causent quelquefois. Quand on est dans le *besoin*, c'est à ses amis qu'il faut demander de l'aide; mais il faut aussi s'aider soi-même, de peur de les importuner. Le moyen d'être secouru dans une extrême *nécessité*, est d'implorer les personnes vraiment charitables.

Les Lettres ne sont guères cultivées au milieu des richesses, & elles le sont mal dans la *pauvreté*; une fortune honnête est leur état convenable. Le plus noble & le plus doux plaisir que procurent les grands biens à ceux qui les possèdent, est de pouvoir répandre un superflu qui fournisse le nécessaire à ceux qui sont dans l'*indigence*; s'ils pensent & usent autrement de leur fortune, ils en sont indignes. Les *disettes* qui arrivent dans l'Etat, sont une marque indubitable que la police n'y est pas parfaite, ou qu'elle n'y est pas fidèlement administrée. On connoit le véritable ami dans le *besoin*; mais, tant qu'on peut, il ne faut pas se mettre dans le cas de faire cette épreuve.

Un

Un grand cœur ne se laisse point abattre dans la *nécessité;* il cherche des expédiens pour en sortir; ou il la soufre avec une patience que l'obscurité n'empêche pas d'être héroïque.

BETE. STUPIDE. IDIOT.

Ces trois épithètes attaquent l'esprit, & font entendre qu'on en manque presque dans tout; avec cette différence qu'on est *bête* par défaut d'intelligence, *stupide* par défaut de sentiment, *idiot* par défaut de connoissance.

C'est en vain qu'on fait des leçons à une *bête;* la nature lui a refusé les moyens d'en profiter. Tous les soins des Maîtres sont perdus auprès d'un *stupide*, s'ils ne trouvent le secret de lui donner de l'émulation & de le tirer de son assoupissement. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on peut venir à bout d'instruire un *idiot;* il faut pour cet effet avoir l'art de rendre les idées sensibles, & savoir se proportionner à sa façon de penser, pour élever celle-ci jusqu'au niveau de celle qu'on veut lui inspirer.

Il y a des *bêtes* qui croient avoir de l'esprit; leur conversation fait le suplice des personnes qui en ont véritablement; & leur caractère va quelquefois jusqu'à être très-incommodes dans la société, sur-tout lorsqu'à la *bêtise* & à la vanité elles joignent encore le caprice. Comment tenir contre des gens qui, ne comprenant ni ce qu'on leur dit ni ce qu'ils disent eux-mêmes, s'arrogent néanmoins une supériorité de génie, & qui bouffis d'amour-propre débitent des sottises comme des maximes, & sont toujours prêts à se fâcher du moindre mot, & à prendre une politesse pour une insulte? Les *stupides* ne se piquent point d'esprit,

&

& en cherchent encore moins chez les autres. Il ne faut pas non plus se piquer d'en avoir avec eux; ils n'entrent pour rien dans la société; & leur compagnie ne nuit pas à qui cherche la solitude. Les *idiots* sont quelquefois frappés des traits d'esprit; mais à leur manière, par une espèce d'éblouissement & de surprise, qu'ils témoignent d'une façon singulière, capable de réjouir ceux qui savent se faire des plaisirs de tout.

BONHEUR. PROSPERITE'.

Le *bonheur* est l'effet du hasard; il arrive inopinément. La *prospérité* est le succès de la conduite; elle vient par degrés.

Les foux ont quelquefois du *bonheur*; les sages ne *prospèrent* pas toujours.

On dit du *bonheur* qu'il est grand, & de la *prospérité* qu'elle est rapide.

Le premier de ces mots se dit également pour le mal qu'on évite, comme pour le bien qui survient; mais le second n'est d'usage qu'à l'égard du bien que les soins procurent.

Le Capitole sauvé de la surprise des Gaulois par le chant des Oies sacrées & non par la vigilance des Sentinelles, est un trait d'histoire plus propre à montrer le *bonheur* des Romains, qu'à faire honneur à leur commandement militaire en cette occasion; quoique dans toutes les autres, la sagesse de la conduite ait autant contribué à leur *prospérité* que la valeur du soldat.

BONHEUR. FELICITE'. BEATITUDE.

Ces trois mots signifient également un état avan-

vantageux & une ſituation gracieuſe. Mais celui de *bonheur* marque proprement l'état de la fortune, capable de fournir la matière des plaiſirs & de mettre à portée de les prendre. Celui de *félicité* exprime particulièrement l'état du cœur, diſpoſé à goûter le plaiſir & à le trouver dans ce qu'on poſſède. Celui de *béatitude*, qui eſt du ſtile myſtique, déſigne l'état de l'imagination, prévenue & pleinement ſatisfaite des lumières qu'on croit avoir & du genre de vie qu'on a embraſſé.

Notre *bonheur* brille aux yeux du public, & nous expoſe ſouvent à l'envie. Notre *félicité* ſe fait ſentir à nous ſeuls, & nous donne toujours de la ſatisfaction. L'idée de la *béatitude* s'étend & ſe perfectionne au-delà de la vie temporelle.

On eſt quelquefois dans un état de *bonheur* ſans être dans un état de *félicité*: la poſſeſſion des biens, des honneurs, des amis, & de la ſanté fait le *bonheur* de la vie; mais ce qui en fait la *félicité*, c'eſt l'uſage, la jouiſſance, le ſentiment, & le goût de toutes ces choſes. Quant à la *béatitude*, elle eſt le partage des Dévots, & dépend, dans chaque Religion, de la perſuaſion de l'eſprit, ſans qu'il ſoit néanmoins beſoin pour cet effet d'en avoir ni d'en faire uſage.

Les choſes étrangères ſervent au *bonheur* de l'homme; mais il faut qu'il faſſe lui-même ſa *félicité*, & qu'il demande à Dieu la *béatitude*. Le premier eſt pour les riches; la ſeconde pour les ſages; & la troiſieme pour les pauvres d'eſprit.

TERME. LIMITES. BORNES.

Le *terme* eſt où l'on peut aller. Les *limites* ſont ce qu'on ne doit point paſſer. Les bornes ſont ce qui empêche de paſſer outre.

On

On aproche ou l'on éloigne le *terme*. On reſſerre ou l'on étend les *limites*. On avance ou l'on recule les *bornes*.

Le *terme* & les *limites* appartiennent à la choſe, ils la finiſſent. Les *bornes* lui ſont étrangères; elles la renferment dans le lieu qu'elle occupe, ou la contiennent dans ſa ſphère.

Le Détroit de Gibraltar fut le *terme* des voyages d'Hercule. On a dit avec plus d'éloquence que de vérité, que les *limites* de l'Empire Romain étoient celles du Monde. La Mer, les Alpes, & les Pirenées ſont les *bornes* naturelles de la France.

Le *terme* de la proſpérité arrive ſouvent dans le moment qu'on projette de ne plus donner de *limites* à ſon pouvoir, & qu'on ne met aucunes *bornes* à ſon ambition.

Je ne vois le *terme* de nos maux que dans le *terme* de notre vie. Les ſouhaits n'ont point de *limites*; l'accompliſſement ne fait que leur ouvrir une nouvelle carrière. Nous ne ſommes heureux que quand les *bornes* de notre fortune ſont celles de notre cupidité.

HABITANT. BOURGEOIS. CITOYEN.

Habitant ſe dit uniquement par rapport au lieu de la réſidence ordinaire, quel qu'il ſoit, ville ou campagne. *Bourgeois* marque une réſidence dans les villes, & un degré de condition qui tient le milieu entre la Nobleſſe & le Payſan. *Citoyen* a un rapport particulier à la ſociété politique; il déſigne un membre de l'Etat, dont la condition n'a rien qui doive l'exclure des charges & des emplois qui peuvent lui convenir ſelon le rang qu'il occupe dans la République.

Les

Les judicieuſes & fidèles obſervations des Voyageurs ſur les mœurs des divers *habitans* de la Terre contribuent autant que l'exacte deſcription des lieux, à rendre leurs relations intéreſſantes. La vraie politeſſe ne ſe trouve guères que chez les Courtiſans & les principaux *Bourgeois* des villes capitales. Dans les Etats Républicains rien n'eſt au-deſſus de la qualité de *citoyen;* la perſonne même qui gouverne s'en fait honneur; un Stathouder, un Doge, un Sénateur, un Député ſont d'illuſtres citoyens qui gouvernent leur patrie, & à qui les autres obéiſſent, moins par ſoumiſſion que par une ſage & libre coopération au bon Gouvernement. Il n'en eſt pas de-même dans les Etats Monarchiques; le pouvoir y élève celui qui en eſt ſaiſi au deſſus de tous les autres, & ne laiſſe aucun titre commun qui ſente tant ſoit peu l'égalité: un Empereur, un Roi, un Duc ne ſont point des *citoyens;* ce ſont des Princes qui gouvernent leurs peuples, ou qui commandent à leurs ſujets; ceux-ci obéiſſent par ſoumiſſion; & le degré de modération ou d'excès dans cette ſoumiſſion, fait que le vrai *citoyen* ſe conſerve chez eux, ou qu'il s'anéantit par la ſervitude.

Il faut néceſſairement abandonner ſa patrie quand on a tous les *habitans* pour ennemis. Le perſonnage le plus ridicule dans le commerce de la ſociété eſt le *bourgeois* petit-maître. Il étoit beau d'être ſimple *citoyen* Romain ſous les Conſuls; mais ſous les Empereurs, le Conſul même fut bien peu de choſe; & il y a aujourd'hui plus de vraie nobleſſe dans un Roturier Suiſſe qui eſt *citoyen* d'une patrie, que dans un Bacha Turc qui eſt eſclave d'un Maître.

BOUT. EXTREMITE'. FIN.

Il ſignifient tous trois la dernière des parties qui conſtituent la choſe; avec cette différence que le mot de *bout*, ſuppoſant une longueur & une continuïté, repréſente cette dernière partie comme celle juſqu'où la choſe s'étend; que celui d'*extrémité*, ſuppoſant une ſituation & un arrangement, l'indique comme celle qui eſt la plus reculée dans la choſe; & que le mot de *fin*, ſuppoſant un ordre & une ſuite, la déſigne comme celle où la choſe ceſſe.

Le *bout* répond à un autre *bout*, l'*extrémité* au centre, & la *fin* au commencement. Ainſi l'on dit le *bout* de l'allée, *l'extrémité* du Royaume, la *fin* de la vie.

On parcourt une choſe d'un *bout* à l'autre. On pénètre de ſes *extrémités* jusques dans ſon centre. On la ſuit depuis ſon origine jusqu'à ſa *fin*.

BREF. COURT. SUCCINT.

Bref ne ſe dit qu'à l'égard de la durée; le tems ſeul eſt *bref*. *Court* ſe dit à l'égard de la durée & de l'étendue; la matière & le tems ſont *courts*. *Succint* ne ſe dit que par rapport à l'expreſſion; le diſcours ſeulement eſt *ſuccint*.

On prolonge le *bref*. On allonge le *court*. On étend le *ſuccint*. Le long eſt l'oppoſé des deux premiers, & le diffus l'eſt du dernier.

Des jours qui paroiſſent longs & ennuyeux forment néanmoins un tems qui paroit toujours très *bref* au moment qu'il paſſe. Il importe peu à l'homme que ſa vie ſoit longue ou *courte*; mais il lui importe beaucoup que tous les inſtans, s'il eſt poſſi-

poſſible, en ſoient gracieux. L'habit long aide le maintien extérieur à figurer gravement; mais l'habit *court* eſt plus commode, & n'ôte rien à la gravité de l'eſprit & de la conduite. L'Orateur doit être *ſuccint* ou diffus, ſelon le ſujet qu'il traite & l'occaſion où il parle.

BUT. VUES. DESSEINS.

Le *but* eſt plus fixe; c'eſt où l'on veut aller; on ſuit les routes qu'on croit y aboutir, & l'on fait ſes efforts pour y arriver. Les *vues* ſont plus vagues; c'eſt ce qu'on veut procurer; on prend les meſures qu'on juge y être utiles, & l'on tâche de réuſſir. Le *deſſein* eſt plus ferme; c'eſt ce qu'on veut exécuter; on met en œuvre les moyens qui paroiſſent y être propres, & on travaille à en venir à bout.

Un bon Prince n'a d'autre *deſſein* dans ſon gouvernement que de rendre ſon Etat floriſſant par les Arts, les Sciences, la Juſtice, & l'Abondance; parce qu'il a le bonheur des Peuples en *vue*, & la vraie gloire pour *but*.

Le véritable Chrétien n'a d'autre *but* que le Ciel, d'autre *vue* que de plaîre à Dieu, ni d'autre *deſſein* que de faire ſon ſalut.

On ſe propoſe un *but*. On a des *vues*. On forme un *deſſein*.

La raiſon défend de ſe propoſer un *but* où il n'eſt pas poſſible d'atteindre, d'avoir des *vues* chimériques, & de former des *deſſeins* qu'on ne ſauroit exécuter.

Si mes *vues* ſont juſtes, j'ai un *deſſein* dans la tête qui me fera arriver à mon *but*.

CACHER. DISSIMULER. DÉGUISER.

On *cache* par un profond ſecret ce qu'on ne veut pas manifeſter. On *diſſimule* par une conduite réſervée ce qu'on ne veut pas faire appercevoir. On *déguiſe* par des apparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du ſoin & de l'attention à *cacher*; de l'art & de l'habileté à *diſſimuler*; du travail & de la ruſe à *déguiſer*.

L'homme *caché* veille ſur lui-même pour ne ſe point trahir par indiſcrétion. Le *diſſimulé* veille ſur les autres pour ne les pas mettre à portée de la connoître. Le *déguiſé* ſe montre autre qu'il n'eſt pour donner le change.

Si l'on veut réuſſir dans les affaires d'intérêt & de politique, il faut toujours *cacher* ſes deſſeins, les *diſſimuler* ſouvent, & les *déguiſer* quelquefois: pour les affaires de cœur, elles ſe traitent avec plus de franchiſe, du moins de la part des hommes.

Il ſuffit d'être *caché* pour les gens qui ne voient que lorsqu'on les éclaire; il faut être *diſſimulé* pour ceux qui voient ſans le ſecours d'un flambeau; mais il eſt néceſſaire d'être parfaitement *déguiſé* pour ceux qui, non contens de percer les ténèbres qu'on leur oppoſe, diſcutent la lumière dont on voudroit les éblouïr.

Quand on n'a pas la force de ſe corriger de ſes vices, on doit du moins avoir la ſageſſe de les *cacher*. La maxime de Louis XI, qui diſoit que pour ſavoir règner il faloit ſavoir *diſſimuler*, eſt vraie à tous égards, jusques dans le gouvernement domeſtique. Lorsque la néceſſité des circonſtances

ces & la nature des affaires engagent à *déguiſer*, c'eſt politique; mais lorsque le goût de manège & la tournure d'eſprit y déterminent, c'eſt fourberie.

CERTAIN. SUR. ASSURÉ.

Soit que l'on conſidère ces mots dans le ſens qui a rapport à la réalité de la choſe, ou dans celui qui a rapport à la perſuaſion d'eſprit, leur différence eſt toujours analogique, comme on le remarquera par les traits ſuivans, où je les place tantôt dans l'un & tantôt dans l'autre de ces deux ſens.

Certain ſemble mieux convenir à l'égard des choſes de ſpéculation, & par-tout où la force de l'évidence a lieu: les premiers principes ſont *certains*; ce que la Raiſon démontre l'eſt auſſi. *Sûr* paroit être très à ſa place dans les choſes qui concernent la pratique, & dans tout ce qui ſert à la conduite: les règles générales ſont *ſures*; ce que l'épreuve vérifie l'eſt également. *Aſſuré* a un rapport particulier à la durée des choſes, & au témoignage des hommes: les fortunes ſont *aſſurées* mais légitimes dans tous les bons gouvernemens; les évènemens ne peuvent être mieux *aſſurés*, que par l'atteſtation des témoins oculaires, ou par l'uniformité des relations.

On eſt *certain* d'un point de Science. On eſt *ſûr* d'une maxime de Morale. On eſt *aſſuré* d'un fait ou d'un trait d'Hiſtoire.

La juſteſſe du raiſonnement conſiſte à ne poſer que des principes *certains*, pour n'en tirer enſuite que des concluſions néceſſaires. La conduite la plus *ſure* n'eſt pas toujours la plus louable. La faveur des Princes ne fut jamais un bien *aſſuré*.

L'hom-

L'homme docte doute de tout ce qui n'eſt pas *certain*. Le prudent ſe défie de tout ce qui n'eſt pas *ſûr*. Le ſage abandonne aux préjugés populaires tout ce qui n'eſt pas ſuffiſamment *aſſuré*.

CHARGE. FARDEAU. FAIX.

La *charge* eſt ce qu'on doit ou ce qu'on peut porter; de-là l'expreſſion proverbiale qui dit, que la *charge* d'un baudet n'eſt pas celle d'un éléphant. Le *fardeau* eſt ce qu'on porte; ainſi l'on peut dire, dans le ſens figuré, que c'eſt riſquer ſa place que de ſe décharger totalement du *fardeau* des affaires ſur ſon ſubalterne. Le *faix* joint à l'idée de ce qu'on porte celle d'une certaine impreſſion ſur ce qui porte; voilà pourquoi l'on dit plier ſous le *faix*.

On dit de la *charge*, qu'elle eſt forte; du *fardeau*, qu'il eſt lourd; & du *faix*, qu'il accable.

CHARME. ENCHANTEMENT. SORT.

Le mot de *charme* emporte dans ſa ſignification l'idée d'une force qui arrête les effets ordinaires & naturels des cauſes. Le mot d'*enchantement* ſe dit proprement pour ce qui regarde l'illuſion des ſens. Le mot de *ſort* enferme particulièrement l'idée de quelque choſe qui nuit ou qui trouble la raiſon. Et ils marquent tous les trois, dans le ſens littéral, l'effet d'une opération magique, que la Religion condamne, que la Politique ſuppoſe, & dont la Philoſophie ſe moque.

Les vieux Contes diſent qu'il y a un *charme* pour empêcher l'effet des armes & rendre invulnérable. On lit dans les anciens Romans, que la puiſ-

puiſſance des *enchantemens* faiſoit ſubitement changer de mœurs, de conduite, & de fortune. Le peuple a cru & croit encore qu'on peut, par le moyen d'un *ſort*, altérer le tempérament & la ſanté, rendre même extravagant & furieux. Mais les gens de bon ſens ne voient point d'autre *charme* dans le monde que le caprice des paſſions à l'égard de la raiſon, dont il ſuſpend ſouvent les réflexions, & arrête les effets qu'elle devroit naturellement & néceſſairement produire. Ils ne connoiſſent pas non plus d'autre *enchantement* que la ſéduction qui nait d'un goût dépravé & d'une imagination dérèglée. Ils ſavent auſſi que tout ce qu'on attribue à un *ſort* malicieuſement jetté n'eſt que l'effet, ou d'une mauvaiſe conſtitution, ou d'une aplication phyſique de certaines choſes capables de déranger l'économie de la circulation du ſang, & par conſéquent propres à nuire à la ſanté & à bouleverſer les fonctions de l'ame.

CHATIER. PUNIR.

On *châtie* celui qui a fait une faute, afin de l'empêcher d'y retomber; on veut le rendre meilleur. On *punit* celui qui a fait un crime, pour le lui faire expier; on veut qu'il ſerve d'exemple.

Les Pères *châtient* leurs enfans. Les Juges font *punir* les malfaiteurs.

Il faut *châtier* rarement, & *punir* ſévèrement.

Le *châtiment* dit une correction; mais la *punition* ne dit préciſément qu'une mortification faite à celui qu'on *punit*.

Il eſt eſſentiel, pour bien corriger, que le *châtiment* ne ſoit ni ne paroiſſe être l'effet de la mauvaiſe humeur. La juſtice demande que la *punition* ſoit rigoureuſe lorſque le crime eſt énorme.

Dieu nous *châtie* en Père pendant le cours de cette vie mortelle, pour ne nous pas *punir* en Juge pendant toute une éternité.

Le mot de *châtier* porte toujours avec lui une idée de subordination, qui marque l'autorité ou la supériorité de celui qui *châtie* sur celui qui est *châtié*. Mais le mot de *punir* n'enferme point cette idée dans sa signification; on n'est pas toujours *puni* par ses supérieurs; on l'est quelquefois par ses égaux, par soi-même, par ses inférieurs, par le seul évènement des choses, par le hasard, ou par les suites mêmes de la faute qu'on a commise.

Les Parens que la tendresse empêche de *châtier* leurs enfans sont souvent *punis* de leur folle amitié, par l'ingratitude & le mauvais naturel de ces mêmes enfans.

Il n'est pas d'un bon Maître de *châtier* son élève pour toutes les fautes qu'il fait; parce que les *châtimens* trop fréquens contribuent moins à corriger du vice qu'à dégoûter de la vertu. La conservation de la Société étant le motif de la *punition* des crimes, la Justice humaine ne doit *punir* que ceux qui la dérangent ou qui tendent à sa ruïne.

Il est du devoir des Ecclésiastiques de travailler à l'extirpation du vice par la voie de l'exhortation & de l'exemple; mais ce n'est point à eux à *châtier*, encore moins à *punir* le pécheur.

CIRCONSPECTION. CONSIDERATION. EGARDS. MENAGEMENS.

Une attention réfléchie & mesurée sur la façon d'agir & de se conduire dans le commerce du monde par rapport aux autres, & pour y contribuer

buer à leur satisfaction plutôt qu'à la sienne, est l'idée générale & commune que ces quatre mots présentent d'abord; dont il me paroit que voici les différentes aplications. La *circonspection* a principalement lieu dans le discours, conséquemment aux circonstances présentes & accidentelles, pour ne parler qu'à propos & ne rien laisser échapper qui puisse nuire ou déplaire; elle est l'effet d'une prudence qui ne risque rien. La *considération* nait des relations personnelles, & se trouve particulièrement dans la manière de traiter avec les gens, pour témoigner, dans les différentes occasions qui se présentent, la distinction ou le cas qu'on en fait; elle est une suite de l'estime ou du devoir. Les *égards* ont plus de rapport à l'état ou à la situation des personnes, pour ne manquer à rien de ce que la bienséance ou la politesse exige; ils sont les fruits d'une belle éducation. Les *ménagemens* regardent proprement l'humeur & les inclinations, pour éviter de choquer & de faire de la peine, & pour tirer avantage de la Société, soit par le profit, soit par le plaisir; la sagesse les met en œuvre.

L'esprit du monde veut de la *circonspection* quand on ne connoit pas ceux devant qui l'on parle: de la *considération* pour la qualité & les gens en place: des *égards* envers les personnes intéressées à ce dont est question: & des *ménagemens* avec celles qui sont d'un commerce difficile ou d'un système opposé.

Il faut avoir beaucoup de *circonspection* dans les conversations qui roulent sur la Religion & sur le Gouvernement; parce que ce sont matières publiques, sur lesquelles il n'est pas permis aux particuliers de dire tout ce qu'ils pensent, si leurs pensées se trouvent opposées aux usages établis; &

que d'ailleurs elles ſont confiées aux ſoins de gens à craindre & délicats. Ce n'eſt pas être aviſé pour ſes intérêts, que de négliger de donner des marques de *conſidération* aux perſonnes dont on a beſoin dans ſes affaires, ou dont on eſpère quelque ſervice. On ne ſauroit avoir trop d'*égards* pour les Dames, ils leur ſont dus, elles les attendent; & ce ſeroit les piquer que d'y manquer, d'autant qu'elles obſervent plus les moindres choſes que les grandes. Tout ne cadre pas, & rien ne cadre toujours dans les Sociétés, ſur-tout avec les Grands. Les *ménagemens* ſont donc néceſſaires pour les maintenir; ceux qui ſont les plus capables d'y en apporter, n'y tiennent pas quelquefois le haut rang; mais ils en ſont toujours les liens les plus forts, quoique ſouvent les moins apperçus.

RETENUE. MODESTIE.

L'avantage de ces deux qualités ſe borne au ſujet qui les poſſède; elles contribuent à ſa perfection; & ne ſont pour les autres qu'un objet de ſpéculation qui mérite leur aplaudiſſement, mais qui nuit quelquefois à leur ſatisfaction.

On eſt *retenu* dans ſes paroles & dans ſes actions; le trop de liberté qu'on s'y donne eſt le défaut contraire: quand il eſt pouſſé à l'excès & qu'on n'a nulle *retenue*, il devient impudence. On eſt *modeſte* dans ſes deſirs, dans ſes airs, dans ſes poſtures & ſon habillement; ce qui fait trois genres de modeſtie, par rapport au cœur, à l'eſprit, & au corps; dont les vices oppoſés ne ſont pas tous exprimés par le mot d'immodeſtie, qui ne déſigne que celui qui regarde le corps, provenant de l'indécence des poſtures & des habits. La vanité eſt, par l'eſſor & la hauteur des airs qu'on ſe

ſe donne mal-à-propos, le vice oppoſé au genre de *modeſtie* qui concerne l'eſprit. Celui qui eſt contraire à la *modeſtie* du cœur eſt une ambition demeſurée, qui fait deſirer au-delà de ce qui convient & de ce qu'on peut obtenir.

La *retenue* eſt bonne par-tout, mais elle eſt abſolument néceſſaire en Public & avec les Grands; quelque liberté qu'ils ſemblent accorder, on en eſt la dupe ſi on s'y livre trop; car ils ſe réſervent toujours un certain droit de reſpect, dont ils imputent le manquement comme un crime irrémiſſible. La *modeſtie* eſt un ornement pour les perſonnes qui peuvent prétendre aux plus hauts rangs, pour celles qui ont un mérite connu & diſtingué, & pour celles à qui leur métier permet tout ſans conſéquence; mais elle eſt pour toutes les autres perſonnes une verru indiſpenſable & d'état, ſans laquelle elles ne ſauroient paroître décemment ni éviter le ridicule.

COEUR. COURAGE. VALEUR. BRAVOURE. INTREPIDITE.

Le *cœur* bannit la crainte ou la ſurmonte; il ne permet pas de reculer, & tient ferme dans l'occaſion. Le *courage* eſt impatient d'attaquer, il ne s'embaraſſe pas de la difficulté, & entreprend hardiment. La *valeur* agit avec vigueur, elle ne cède pas à la réſiſtance, & continue l'entrepriſe malgré les oppoſitions & les efforts contraires. La *bravoure* ne connoit pas la peur, elle court au danger de bonne grace, & préfère l'honneur au ſoin de la vie. L'*intrépidité* affronte & voit de ſang froid le péril le plus évident, elle n'eſt point effrayée d'une mort préſente.

Il entre dans l'idée des trois premiers de ces

mots plus de rapport à l'action, que dans celle des deux derniers; & ceux-ci à leur tour renferment dans leur idée particulière un certain rapport au danger que les premiers n'expriment pas.

Le *cœur* soutient dans l'action. Le *courage* fait avancer. La *valeur* fait exécuter. La *bravoure* fait qu'on s'expose. L'*intrépidité* fait qu'on se sacrifie.

Il faut que le *cœur* ne nous abandonne jamais; que le *courage* ne nous détermine pas toujours à agir; que la *valeur* ne nous fasse pas mépriser l'ennemi; que la *bravoure* ne se pique pas de paroître mal-à-propos; & que l'*intrépidité* ne se montre que dans le cas où le devoir & la nécessité y engagent.

COLERE. COURROUX. EMPORTEMENT.

Une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obstine, qui nous offense, ou qui nous manque dans l'occasion, fait le caractère commun que ces trois mots expriment. Mais la *colère* dit une passion plus intérieure & de plus de durée, qui dissimule quelquefois, & dont il faut alors se défier. Le *courroux* renferme dans son idée quelque chose qui tient de la supériorité, & qui respire hautement la vengeance ou la punition; il est aussi d'un stile plus ampoulé. L'*emportement* n'exprime proprement qu'un mouvement extérieur qui éclate & fait beaucoup de bruit, mais qui passe promtement.

Le cœur est véritablement piqué dans la *colère*; & il a peine à pardonner, si l'on ne s'adresse pas directement à lui; mais il revient dès qu'on sait le prendre. Souvent le *courroux* n'a d'autre mobile

que

que la vanité, qui exige simplement une satisfaction; & parce qu'il agit alors plus par jugement que par sentiment, il en est plus difficile à appaiser. Il arrive assez ordinairement que la chaleur du sang & la pétulance de l'imagination occasionnent l'*emportement* sans que le cœur ni l'esprit y ayent part: il est alors tout mécanique, c'est pourquoi la raison n'est point de mise à son égard: il n'y a donc qu'à céder jusqu'à ce qu'il ait eu son cours.

La *colère* marque beaucoup d'humeur & de sensibilité; celle de la Femme est la plus dangereuse. Le *courroux* marque beaucoup de hauteur & de fierté; celui du Prince est le plus à craindre. L'*emportement* marque beaucoup d'aigeur & d'impatience; celui de nos Amis est le plus desagréable & le plus dur à soutenir.

COMMANDEMENT. ORDRE. PRECEPTE. INJONCTION. JUSSION.

Les deux premiers de ces mots sont de l'usage ordinaire; le troisième est du stile doctrinal; & les deux derniers sont des termes de Jurisprudence ou de Chancellerie. Celui de *commandement* exprime avec plus de force l'exercice de l'autorité; on *commande* pour être obéi. Celui d'*ordre* a plus de rapport à l'instruction du subalterne; on donne des *ordres* afin qu'ils soient exécutés. Celui de *précepte* indique plus précisément l'empire sur les consciences; il dit quelque chose de moral qu'on est obligé de suivre. Celui d'*injonction* désigne plus proprement le pouvoir dans le Gouvernement; on s'en sert lorsqu'il est question de statuer, à l'égard de quelque objet particulier, une

règle indispensable de conduite. Enfin celui de *jussion* marque plus positivement la puissance arbitraire; il enferme une idée de despotisme, qui gène la liberté, & force le Magistrat à se conformer à la volonté du Prince.

Il faut attendre le *commandement*; la bonne discipline défend de le prévenir. On demande quelquefois l'*ordre*; il doit être précis. On donne souvent au *précepte* une interprétation contraire à l'intention du Législateur; c'est l'effet ordinaire du commentaire. Il est bon, quelque formelle que soit l'*injonction*, de ne pas trop s'arrêter à la lettre lorsque les circonstances particulières rendent abusive la règle générale. Il me semble que les Cours de Justice ne sauroient trop prévenir les Lettres de *Jussion*; & que le Ministère ne doit en user que très sobrement.

REGARDER. CONCERNER. TOUCHER.

On dit assez indifféremment & sans beaucoup de choix qu'une chose nous *regarde*, nous *concerne*, ou nous *touche*, pour marquer la part que nous y avons. Il me paroit néanmoins qu'il y a entre ces trois expressions une différence délicate, qui vient d'abord d'un ordre de gradation, enforte que l'une enchérit sur l'autre dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous ne prenions qu'une légère part à la chose, nous pouvons dire qu'elle nous *regarde*; mais il en faut prendre davantage pour dire qu'elle nous *concerne*; & lorsqu'elle nous est plus sensible & personnelle, nous disons d'elle nous *touche*. Il me paroit aussi qu'on se sert plus communément du mot de *regarder* lorsqu'il est question de choses sur lesquelles on a

des

des prétentions ou des démêlés d'intérêt; qu'on emploie avec plus de grace celui de *concerner* lorsqu'il s'agit de choſes commiſes au ſoin & à la conduite; & que celui de *toucher* ſe trouve mieux placé dans les affaires de cœur, d'honneur, & de fortune.

Il n'en eſt pas des biens publics comme des particuliers; la ſucceſſion *regarde* toujours ceux-mêmes qui y ont renoncé. Les moindres démêlés dans l'Europe *regardent* tous les Etats qui la partagent; il eſt difficile qu'aucun d'eux ſe conſerve longtems dans une parfaite neutralité, tandis que les autres ſont en guerre. Toutes les opérations du Gouvernement *concernent* le premier Miniſtre; il doit être au fait de tout, ſoit guerre, police, finances, ou intérêts du dehors; mais chacune de ces parties ne *concerne* que celui qui en eſt particulièrement chargé. La conduite de la femme *touche* d'aſſez près le mari pour qu'il doive y avoir l'œil; mais la trop grande attention y eſt pour le moins auſſi dangereuſe que la négligence. Les affaires des Moines *touchent* trop la Cour de Rome pour qu'elle n'en prenne pas connoiſſance, & qu'elle ne leur accorde point ſa protection lorsqu'on les attaque.

Beaucoup de gens s'inquiètent mal-à-propos de ce qui ne les *regarde* pas; ſe mêlent de ce qui ne les *concerne* point; & négligent ce qui les *touche* de près.

ACCORDER. CONCILIER.

Accorder ſuppoſe la conteſtation ou la contrariété. *Concilier* ne ſuppoſe que l'éloignement ou la diverſité.

On *accorde* les différends. On *concilie* les eſprits.

Il paroit impoſſible d'*accorder* les libertés de l'Egliſe Gallicane avec les prétentions de la Cour de Rome; il faut néceſſairement que tôt ou tard les unes ruïnent les autres; car il ſera toujours très difficile de *concilier* les maximes de nos Parlemens avec les préjugés du Conſiſtoire.

On emploie le mot d'*accorder* pour les opinions qui ſe contrarient, & celui de *concilier* pour les paſſages qui ſemblent ſe contredire.

Le défaut de juſteſſe dans l'eſprit eſt pour l'ordinaire ce qui empêche les Docteurs de l'Ecole de s'*accorder* dans leurs diſputes. La connoiſſance exacte de la valeur de chaque mot, dans toutes les différentes circonſtances où il peut être employé, ſert beaucoup à *concilier* les Auteurs.

DE CONDITION. DE QUALITE'.

La première de ces expreſſions a beaucoup gagné ſur l'autre; mais quoique ſouvent très ſynonymes dans la bouche de ceux qui s'en ſervent, elles retiennent toujours dans leur propre ſignification le caractère qui les diſtingue, auquel on eſt obligé d'avoir égard en certaines occaſions pour s'exprimer d'une manière convenable. *De qualité* enchérit ſur *de condition*; car on ſe ſert de cette dernière expreſſion dans l'ordre de la Bourgeoiſie, & l'on ne peut ſe ſervir de l'autre que dans l'ordre de la Nobleſſe. Un homme né roturier ne fut jamais un homme *de qualité*; un homme né dans la robe quoique roturier ſe dit homme *de condition*.

Il ſemble que de tous les citoyens partagés en deux portions les gens *de condition* en faſſent une & le peuple l'autre, diſtinguées entre elles par la nature des occupations civiles; les uns s'attachant aux

aux emplois nobles, les autres aux emplois lucratifs; & que parmi les personnes qui composent la première portion, celles qui sont illustrées par la naissance soient les gens *de qualité*.

Les personnes *de condition* joignent à des mœurs cultivées des manières polies; & les gens *de qualité* ont ordinairement des sentimens élevés.

Il arrive souvent que les personnes nouvellement devenues *de condition* donnent dans la hauteur des manières, croyant en prendre de belles; c'est par-là qu'elles se trahissent, & font sur l'esprit des autres un effet tout contraire à leur intention. Quelques gens *de qualité* confondent l'élevation des sentimens avec l'énormité des idées qu'ils se font sur le mérite de la naissance, affectant continuellement de s'en targuer & de prodiguer les airs de mépris pour tout ce qui est bourgeoisie: c'est un défaut qui leur fait beaucoup plus perdre que gagner dans l'estime des hommes, soit pour leur personne, soit pour leur famille.

CONDITION. ETAT.

La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la République. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profession.

Les richesses nous font aisément oublier le degré de notre *condition*, & nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il est difficile de décider sur la différence des *conditions*, & d'accorder là-dessus les prétentions des divers *états*; il y a beaucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépense.

Quelques personnes font valoir leur *condition*

faute de bien connoître le juſte mérite de leur *état.*

CONDUIRE. GUIDER. MENER.

Les deux premiers de ces mots ſuppoſent dans leur propre valeur une ſupériorité de lumières que le dernier n'exprime pas ; mais en récompenſe celui-ci enferme une idée de crédit & d'aſcendant tout-à-fait étrangère aux deux autres. On *conduit* & l'on *guide* ceux qui ne ſavent pas les chemins ; on *mène* ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller ſeuls.

Dans le ſens littéral c'eſt proprement la tête qui *conduit*, l'œil qui *guide*, & la main qui *mène*.

On *conduit* un procès. On *guide* un voyageur. On *mène* un enfant.

L'intelligence doit *conduire* dans les affaires. La politeſſe doit *guider* dans les procédés. Le goût peut *mener* dans les plaiſirs.

On nous *conduit* dans les démarches, afin que nous faſſions préciſément ce qu'il convient de faire. On nous *guide* dans les routes, pour nous empêcher de nous égarer. On nous *mène* chez les gens pour nous en procurer la connoiſſance.

Le Sage ne ſe *conduit* par les lumières d'autrui, qu'autant qu'il ſe les eſt rendues propres. Une lecture attentive de l'Evangile ſuffit pour nous *guider* dans la voie du ſalut. Il y a de l'imbécillité à ſe laiſſer *mener* dans toutes ſes actions par la volonté d'un autre ; les perſonnes ſenſées ſe contentent de conſulter dans le doute, & prennent leur réſolution par elles-mêmes.

CON-

CONSENTIR. ACQUIESCER. ADHERER. TOMBER D'ACCORD.

Nous *consentons* à ce que les autres veulent, en l'agréant & en le permettant. Nous *acquiesçons* à ce qu'on nous propose, en l'acceptant & en nous y conformant. Nous *adhérons* à ce qui est fait & conclu par d'autres, en l'autorisant & en nous y joignant. Nous *tombons d'accord* de ce qu'on nous dit, en l'avouant & en l'aprouvant.

On s'oppose aux choses auxquelles on ne veut pas *consentir*. On rebute celles auxquelles on ne veut pas *acquiescer*. On ne prend point de part à celles auxquelles on ne veut pas *adhérer*. On conteste celles dont on ne veut pas *tomber d'accord*.

Il me semble que le mot de *consentir* suppose un peu de supériorité; que celui d'*acquiescer* emporte un peu de soumission; qu'il entre dans l'idée d'*adhérer* un peu de complaisance; & que *tomber d'accord* marque un peu d'aversion pour la dispute.

Les parens *consentent* à l'établissement de leurs enfans. Les parties *acquiescent* au jugement d'un arbitre. Les amans *adhèrent* aux caprices de leurs maîtresses. Les bonnes-gens *tombent d'accord* de tout.

CONTENTEMENT. JOIE. SATISFACTION. PLAISIR.

Le *contentement* regarde proprement l'intérieur du cœur; c'est un sentiment qui rend l'ame tranquile. La *joie* regarde particulièrement la démonst-

tration extérieure; c'eſt une expreſſion du cœur qui agite quelquefois l'eſprit. La *ſatisfaction* regarde plus les paſſions; c'eſt un retour ſur le ſuccès dans lequel on s'aplaudit. Le *plaiſir* regarde principalement le goût; c'eſt une ſenſation gracieuſe dont les ſuites peuvent quelquefois être desagréables.

Il eſt difficile qu'un homme inquiet & turbulent ait jamais un vrai *contentement*. Il n'y a que le petit peuple & les gens d'un eſprit borné qui ſe livrent à une *joie* immodérée. La *ſatisfaction* ne ſe trouve guères avec une ambition démeſurée. Il eſt rare de goûter un *plaiſir* pur qui ne ſoit mêlé d'aucune amertume.

SATISFAIT. CONTENT.

On eſt *ſatisfait* quand on a obtenu ce qu'on ſouhaitoit. On eſt *content* lorsqu'on ne ſouhaite plus.

Il arrive ſouvent qu'après s'être *ſatisfait* on n'en eſt pas plus *content*.

La poſſeſſion doit toujours nous rendre *ſatisfaits;* mais il n'y a que le goût de ce que nous poſſédons qui puiſſe nous rendre *contens*.

CONTE. FABLE. ROMAN.

Un *Conte* eſt une avanture feinte & narrée par un Auteur connu. Une *Fable* eſt une avanture fauſſe divulguée dans le public & dont on ignore l'origine. Un *Roman* eſt un compoſé & une ſuite de pluſieurs avantures ſuppoſées.

Le mot de *conte* eſt plus propre lorsqu'il n'eſt queſtion que d'une avanture de la vie privée; on dit le *Conte* de la Matrone d'Ephèſe. Le mot de *fable*

fable convient mieux lorsqu'il s'agit d'un évènement qui regarde la vie publique; on dit la *Fable* de la Papesse Jeanne. Le mot de *roman* est à sa place lorsque la description d'une vie illustre ou extraordinaire fait le sujet de la fiction; on dit le *Roman* de Cléopatre.

Les *Contes* doivent être bien narrés; les *Fables* bien inventées; & les *Romans* bien suivis.

Les bons *Contes* divertissent les honnêtes-gens, ils se plaisent à les entendre. Les *Fables* amusent le peuple, il en fait des articles de foi. Les *Romans* gâtent le goût des jeunes personnes; elles en préfèrent le merveilleux outré au naturel simple de la vérité.

CONTINUATION. CONTINUITE'.

Continuation est pour la durée, *continuïté* est pour l'étendue.

On dit la *continuation* d'un travail & d'une action; la *continuïté* d'un espace & d'une grandeur; la *continuation* d'une même conduite, & la *continuïté* d'un même édifice.

CONTRAINDRE. FORCER. VIOLENTER.

Le dernier de ces mots enchérit sur le second, comme celui-ci sur le premier; & le tout aux dépens de la liberté, qui est également ravie par l'action qu'ils signifient. Mais celui de *contraindre* semble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le tems de la délibération, par des oppositions gènantes qui font qu'on se détermine contre sa propre inclination, qu'on

ſuivroit ſi les moyens n'en étoient pas ôtés. Le mot de *forcer* paroit proprement exprimer une attaque portée à la liberté dans le tems de la détermination, par une autorité puiſſante qui fait qu'on agit formellement contre ſa volonté, dont on a grand regret de n'être pas le maître. Le mot de *violenter* donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le tems de l'exécution même, par les efforts contraires d'une action vigoureuſe à laquelle on eſſaye en vain de réſiſter.

Il faut quelquefois uſer de *contrainte* à l'égard des enfans; de *force* à l'égard du peuple; & de *violence* à l'égard des libertins.

Le ſexe le plus foible & le plus docile eſt celui qui aime le moins à être *contraint*. Il y a des occaſions où l'on n'eſt pas fâché d'avoir été *forcé* à faire ce qu'on ne vouloit pas. L'ancienne politeſſe de la table alloit jusqu'à *violenter* les convives à boire & à manger.

OBLIGER. ENGAGER.

Obliger dit quelque choſe de plus fort. *Engager* dit quelque choſe de plus gracieux. On nous *oblige* à faire une choſe en nous en impoſant le devoir ou la néceſſité. On nous y *engage* par des promeſſes ou par de bonnes manières.

Les bienſéances *obligent* ſouvent ceux qui vivent dans le grand monde à des corvées qui ne ſont point de leur goût. La complaiſance *engage* quelquefois dans de mauvaiſes affaires ceux qui ne choiſiſſent pas aſſez bien leurs compagnies.

CONTRE. MALGRE.

On agit *contre* la volonté ou *contre* la règle, & *malgré* les oppoſitions L'hom-

L'homme de bien ne fait rien *contre* ſa conſcience. Le ſcélérat commet le crime *malgré* la punition qui y eſt attachée.

Les valets parlent ſouvent *contre* les intentions de leurs Maîtres, & *malgré* leurs défenſes.

La témérité fait entreprendre *contre* les apparences du ſuccès; & la fermeté fait pourſuivre l'entrepriſe *malgré* les obſtacles qu'on y rencontre.

Il eſt plus aiſé de décider *contre* l'avis & le conſeil d'un ſage ami, que d'exécuter *malgré* la force & la réſiſtance d'un puiſſant ennemi.

La vérité doit toujours être ſoutenue contre les raiſonnemens des faux-ſavans, & *malgré* les perſécutions des faux-zèlés.

COPIE. MODELE.

Le ſens dans lequel ces mots ſont ſynonymes ne ſe préſente pas d'abord à l'eſprit. Le premier coup d'œil, qui nous montre une *copie* faite ſur un ouvrage qui en eſt l'original, & un *modèle* ſervant d'original à l'ouvrage, met entre eux une différence totale & un éloignement parfait. Mais une ſeconde réflexion nous fait voir que l'uſage emploie en beaucoup d'occaſions ces deux mots ſous une idée commune, pour marquer également l'original d'après lequel on fait l'ouvrage, & l'ouvrage fait d'après l'original; *copie* ſe prenant ainſi que *modèle* pour le premier ouvrage ſur lequel on conduit le ſecond; & *modèle* ſe prenant ainſi que *copie* pour le ſecond ouvrage conduit ſur le premier. De façon qu'ils deviennent doublement ſynonymes; c'eſt-à-dire qu'ils le ſont dans l'un & l'autre des ſens dont l'inſtruction ou la première idée ſembloit avoir fait à chacun d'eux

ſon

ſon partage, avec les différences ſuivantes.

Dans le premier ſens, *copie* ne ſe dit qu'en fait d'impreſſion, & du manuſcrit de l'Auteur ſur lequel l'Imprimeur travaille; *modèle* ſe dit en toute autre occaſion, dans la Morale comme dans les Arts. L'épreuve n'eſt ſouvent fautive que parce que la *copie* l'eſt auſſi. Tel Imprimeur qui refuſe une excellente *copie* en achette une mauvaiſe bien cher. Il n'eſt point de parfait *modèle* de vertu. Je crois que les Arts & les Sciences gagneroient beaucoup, ſi les Auteurs s'attachoient plus à ſuivre leur génie qu'à imiter les *modèles* qu'ils rencontrent.

Dans le ſecond ſens, *copie* ſe dit pour la peinture, *modèle* pour le relief. La *copie* doit être fidèle, & le *modèle* doit être juſte. Il ſemble que le ſecond de ces mots ſuppoſe la reſſemblance avec plus de force que le premier. Les Tableaux de Raphael ont de l'agrément juſques dans les mauvaiſes *copies*. Les ſimples *modèles* de l'Antiquité qui ſont au Louvre, n'y figurent pas moins bien que les originaux des pièces modernes.

CORRIGER. REPRENDRE. REPRIMANDER.

Celui qui *corrige* montre ou veut montrer la manière de rectifier le défaut. Celui qui *reprend* ne fait qu'indiquer ou relever la faute. Celui qui *reprimande* prétend punir ou mortifier le coupable.

Corriger regarde toutes ſortes de fautes, ſoit en fait de mœurs, ſoit en fait d'eſprit ou de langage. *Reprendre* ne ſe dit guères que pour les fautes d'eſprit & de langage. *Reprimander* ne convient qu'à l'égard des mœurs & de la conduite.

Il

Il faut savoir mieux faire pour *corriger*. On peut *reprendre* plus habile que soi. Il n'y a que les Supérieurs qui soient en droit de *reprimander*.

Peu de gens savent *corriger*; beaucoup se mêlent de *reprendre*; quelques-uns s'avisent de *reprimander* sans autorité.

COULEUR. COLORIS.

La *couleur* est ce qui distingue les traits & forme l'image visible des objets par ses variétés. Le *coloris* est l'effet particulier qui résulte de la qualité & de la force de la *couleur* par rapport à l'éclat, indépendamment de la forme & du dessein. La première a ses différences objectives, divisées par espèces & ensuite par nuances. Le second n'a que des différences qualificatives, divisées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge sont différentes espèces de *couleur*; le pâle, le clair, le foncé sont des nuances; mais rien de tout cela n'est le *coloris*; parce qu'il est le tout ensemble, pris en général, dans son union, par une sensation abstraite & distinguée de la sensation propre & essentielle des *couleurs*.

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant sur le visage des Dames, & même de celles qui sont le moins bien partagées en *couleur*.

Les Tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris*; & l'on dit qu'ils en sont redevables à l'art particulier que ce Peintre avoit de préparer & d'employer les *couleurs*.

COUR-

COURRE. COURIR.

Courre eſt un verbe actif; c'eſt pourſuivre quelque choſe pour l'attrapper. *Courir* eſt un verbe neutre; c'eſt aller fort vite pour avancer chemin.

On dit *courre* le cerf, *courir* à toutes brides: & il me ſemble que ce ne ſeroit pas mal de dire, que pour *courre* les Bénéfices & les Emplois, il faut *courir* aux ruelles & aux audiences.

CRAINDRE. APREHENDER. REDOUTER. AVOIR PEUR.

On *craint* par un mouvement d'averſion pour le mal, dans l'idée qu'il peut arriver. On *aprehende* par un mouvement de deſir pour le bien, dans l'idée qu'il peut manquer. On *redoute* par un ſentiment d'eſtime pour l'adverſaire, dans l'idée qu'il eſt ſupérieur. On *a peur* par un foible d'eſprit pour le ſoin de ſa conſervation, dans l'idée qu'il y a du danger.

Le défaut de courage fait *craindre*. L'incertitude du ſuccès fait *aprehender*. La défiance des forces fait *redouter*. Les peintures de l'imagination font *avoir peur*.

Le commun des hommes *craint* la mort au-deſſus de tout; les Epicuriens *craignent* davantage la douleur; mais les gens d'honneur penſent que l'infamie eſt ce qu'il y a de plus à *craindre*. Plus on ſouhaite ardemment une choſe, plus on *aprehende* de ne la pas obtenir. Quelque mérite qu'un Auteur ſe flate d'avoir, il doit toujours *redouter* le jugement du Public. Les femmes *ont peur* de tout, & il eſt peu d'hommes qui à cet égard ne tiennent de la femme par quelque endroit; ceux qui n'*ont*

peur

peur de rien ſont les ſeuls qui font honneur à leur ſexe.

DANGER. PERIL. RISQUE.

Danger regarde le mal qui peut arriver. *Péril* & *riſque* regardent le bien qu'on peut perdre; avec cette différence que *péril* dit quelque choſe de plus prochain, & que *riſque* indique d'une façon plus éloignée la poſſibilité de l'évènement. De-là ces expreſſions, en *danger* de mort, au *péril* de la vie, ſauf à en courre les *riſques*.

Le ſoldat qui a l'honneur en recommandation ne craint point le *danger*, s'expoſe au *péril*, & court tranquilement toutes les *riſques* du métier.

DANS. EN.

Lorsqu'il s'agit du lieu, *dans* a un ſens précis & défini, qui fait entendre qu'une choſe contient ou renferme l'autre, & marque un rapport du dedans au dehors; on eſt *dans* la chambre, *dans* la maiſon, *dans* la ville, *dans* le Royaume, quand on n'en eſt pas ſorti ou qu'on y eſt rentré. *En* a un ſens vague & indéfini, qui indique ſeulement en général où l'on eſt, & marque un rapport du lieu où l'on ſe trouve à un autre où l'on pourroit être; on eſt *en* ville lorsqu'on n'eſt pas à ſa maiſon; *en* campagne ou *en* Province quand on a quité Paris. On met *en* priſon, & l'on met *dans* les cachots.

Lorsqu'il eſt queſtion du tems, *dans* marque plus particulièrement celui où l'on exécute les choſes, & *en* marque plus proprement celui qu'on emploie à les exécuter. La mort arrive *dans* le mo-

moment qu'on y penſe le moins, & l'on paſſe *en* un inſtant de ce monde à l'autre.

Lorsque ces mots ſont employés pour indiquer l'état ou la qualification, *dans* eſt ordinairement d'uſage pour le ſens particulariſé, & *en* pour le ſens général. Ainſi l'on dit, vivre *dans* une entière liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde létargie; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* létargie.

DANS L'IDEE. DANS LA TETE.

On a *dans l'idée* ce qu'on penſe, on le croit. On a *dans la tête* ce qu'on veut, on y travaille.

Nos imaginations ſont *dans l'idée*, & nos deſſeins *dans la tête*.

Les Courtiſans ſe mettent aiſément *dans l'idée* que le Prince doit faire leur fortune; mais il en eſt peu qui ſe mettent *dans la tête* de le mériter par des ſervices marqués au coing de la vertu.

Le Philoſophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, ſe forme *dans l'idée* un ſyſtême du moins vraiſemblable ſur la nature, l'économie & la durée de l'Univers. Le Politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne ceſſe d'avoir *dans la tête* des projets d'agrandiſſement & d'élevation.

DE BON GRE'. DE BONNE VOLONTE'. DE BON COEUR. DE BONNE GRACE.

On agit *de bon gré* lorsqu'on n'y eſt pas forcé; *de bonne volonté* lorsqu'on n'y a point de répugnance; *de bon cœur* lorsqu'on y a de l'inclination, &

de

de bonne grace lorsqu'on témoigne y avoir du plaisir.

Ce qui est fait *de bon gré* est fait librement. Ce qui est fait *de bonne volonté* est fait sans peine. Ce qui est fait *de bon cœur* est fait avec affection. Ce qui est fait *de bonne grace* est fait avec politesse.

Il faut se soumettre *de bon gré* aux Loix; obéir à ses Maîtres *de bonne volonté;* servir ses amis *de bon cœur;* & faire plaisir à ses inférieurs *de bonne grace.*

DECLARER. DECOUVRIR. MANIFESTER. REVELER. DECELER.

Faire connoître ce qui étoit ignoré est la signification commune de tous ces mots. Mais *déclarer* c'est dire les choses exprès & de dessein, pour en instruire ceux à qui l'on ne veut pas qu'elles demeurent inconnues. *Découvrir* c'est montrer, soit de dessein, soit par inadvertance, ce qui avoit été caché jusqu'alors. *Manifester* c'est produire au-dehors les sentimens intérieurs. *Révéler* c'est rendre public ce qui a été confié sous le secret. *Déceler* c'est nommer celui qui a fait la chose, mais qui ne veut pas en être cru l'auteur.

Les Criminels *déclarent* presque toujours leurs complices. Les Confidentes *découvrent* ordinairement les intrigues. Les Courtisans ne se *manifestent* pas aisément. Les Confesseurs *révèlent* quelquefois par leur imprudence la confession des pénitens. Quand on ne veut pas être *décelé*, il ne faut avoir aucun témoin de son action.

DEMEURER. LOGER.

Ces deux mots ſont ſynonymes dans le ſens où ils ſignifient la réſidence; mais *demeurer* ſe dit par rapport au lieu topographique où l'on habite; & *loger* par rapport à l'édifice où l'on ſe retire. On *demeure* à Paris, en province, à la ville, à la campagne. On *loge* au Louvre, chez ſoi, en hôtel garni.

Quand les gens de diſtinction *demeurent* à Paris, ils *logent* dans des hôtels; & quand ils *demeurent* à la campagne, ils *logent* dans des châteaux.

DEMEURER. RESTER.

L'idée commune à ces deux mots eſt de ne ſe point en aller; & leur différence conſiſte en ce que *demeurer* ne préſente que cette idée ſimple & générale de ne pas quiter le lieu où l'on eſt, & que *reſter* a de plus une idée acceſſoire de laiſſer aller les autres.

Il faut être hypocondre pour *demeurer* toujours chez ſoi ſans compagnie & ſans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de *reſter* les dernières aux cercles, pour diſpenſer les autres de médire d'elles.

Il paroit auſſi que le ſecond de ces mots convient mieux dans les occaſions où il y a une néceſſité indiſpenſable de ne pas bouger de l'endroit, & que le premier figure bien où il y a pleine liberté. Ainſi l'on dit que la Sentinelle *reſte* à ſon poſte, & que le Dévot *demeure* longtems à l'Egliſe.

DE-

DEPLUS. D'AILLEURS. OUTRE CELA.

Deplus s'emploie fort à propos lorsqu'il eſt ſeulement queſtion d'ajouter encore une raiſon à celles qu'on a déja dites; il ſert préciſément à multiplier, & n'a rapport qu'au nombre. *D'ailleurs* eſt à ſa vraie place lorsqu'il s'agit de joindre une autre raiſon de différente eſpèce à celles qu'on vient de rapporter; il ſert proprement à raſſembler, & a un rapport particulier à la diverſité. *Outre cela* eſt d'un uſage très convenable lorsqu'on veut augmenter par une nouvelle raiſon la force de celles qui ſuffiſoient par elles ſeules; il ſert principalement à renchérir, & a un rapport ſpécial à l'abondance.

Pour qu'un Etat ſe ſoutienne, il faut que ceux qui gouvernent ſoient modérés, que ceux qui doivent obéir ſoient dociles, & que *deplus* les loix y ſoient judicieuſes. Il y aura toujours des guerres entre les hommes, parce qu'ils ſont ambitieux, que l'intérêt les gouverne, & que *d'ailleurs* le zèle de la Religion les rend cruels. L'Ecriture Sainte nous prêche l'unité d'un Dieu, la Raiſon nous la démontre, *outre cela* toute la Nature nous la fait ſentir.

DE TOUS COTE'S. DE TOUTES PARTS.

De tous côtés paroit avoir plus de rapport à la choſe même dont on parle; & *de toutes parts* ſemble en avoir davantage aux choſes étrangères qui environnent celle dont on parle.

On va *de tous côtés*. On arrive *de toutes parts*.

On voit un objet *de tous côtés*, lorsque la vue se porte successivement autour de lui & le regarde dans toutes ses faces. On le voit *de toutes parts*, lorsque tous les yeux qui l'entourent l'apperçoivent, quoiqu'il ne soit vu de chacun d'eux que par une de ses faces.

Le malheureux a beau se tourner *de tous côtés* pour chercher la fortune, jamais il ne la rencontre. La faveur auprès du Prince attire des honneurs *de toutes parts*, comme la disgrace attire des rebuts.

DEVIN. PROPHETE.

Le *Devin* découvre ce qui est caché. Le *Prophète* prédit ce qui doit arriver.

La *Divination* regarde le présent & le passé. La *Prophétie* a pour objet l'avenir.

Un homme bien instruit, & qui connoit le rapport que les moindres signes extérieurs ont avec les mouvemens de l'ame, passe facilement dans le monde pour *Devin*. Un homme sage, qui voit les conséquences dans leurs principes & les effets dans leurs causes, peut se faire regarder du peuple comme un *Prophète*.

DEVOIR. OBLIGATION.

Le *devoir* dit quelque chose de plus fort pour la conscience, il tient de la loi; la vertu nous engage à nous en acquiter. L'*obligation* dit quelque chose de plus absolu pour la pratique, elle tient de l'usage; le monde ou la bienséance exige que nous la rempliſſions.

Il est du *devoir* des Conseillers de se rendre au Palais pour y remplir les fonctions de leurs charges;

ges; & ils ſont dans l'*obligation* d'y être en robe.

On manque à un *devoir*. On ſe diſpenſe d'une *obligation*.

Il eſt du *devoir* d'un Eccléſiaſtique d'être vétu modeſtement, & il eſt dans l'*obligation* de porter l'habit noir & le rabat.

Les Politiques ſe font moins de peine de négliger leur *devoir*, que d'oublier la moindre de leurs *obligations*.

DIABLE. DEMON.

Diable ſe prend toujours en mauvaiſe part; c'eſt un Eſprit mal-faiſant, qui porte au vice, tente avec adreſſe, & corromt la vertu. *Démon* ſe dit quelquefois en bonne part; c'eſt un fort génie, qui entraîne hors des bornes de la modération, pouſſe avec violence, & altère la liberté. Le premier enferme dans ſon idée quelque choſe de laid & d'horrible que n'a pas le ſecond. Voilà pourquoi l'imagination, jouant de ſon mieux ſur le pouvoir & la figure du *Diable*, cauſe des peurs aux eſprits foibles, fait qu'ils s'abſtiennent d'en prononcer le nom, & que par fauſſe délicateſſe ils ſubſtituent à ſa place celui de *Démon*.

La malice eſt l'appanage du *Diable*, la fureur eſt celui du *Démon*. Ainſi l'on dit proverbialement que le *Diable* ſe mêle des choſes, quand elles vont de travers par l'effet de quelque malignité cachée; & l'on dit que le *Démon* de la jalouſie poſſède un mari, lorsqu'il ne garde plus de meſures dans ſa paſſion.

Les hommes, pour faire parade d'un fond de vertu qu'ils n'ont pas, & rejetter ſur un autre leur propre méchanceté, attribuent au *Diable* une attention continuelle à les induire au crime. Les

Poëtes dans leur enthousiasme sont agités d'un *Démon*, qui les fait souvent sortir des règles du bon-sens, & prendre le phébus pour le sublime du stile poëtique.

DIFFAMATOIRE. DIFFAMANT. INFAMANT.

Le premier de ces mots sert à marquer la nature des discours ou des écrits qui attaquent la réputation d'autrui. Les deux autres marquent l'effet des actions qui nuisent à la réputation de ceux qui en sont les auteurs; avec cette différence que ce qui est *diffamant* est un obstacle à la gloire, fait perdre l'estime, & attire le mépris des honnêtes-gens; que ce qui est *infamant* est une tache honteuse dans la vie, fait perdre l'honneur, & attire l'aversion des gens de probité.

Plus on a d'éclat dans le Public, plus on est exposé aux discours *diffamatoires* des jaloux & des mécontens. Qui a eu la sottise ou le malheur de faire quelque action *diffamante*, doit être très attentif à ne se point donner des airs de vanité. Quand on a sur son compte quelque chose d'*infamant*, il faut se cacher entièrement aux yeux du monde.

Les libelles *diffamatoires* sont plus propres à deshonorer ceux qui les composent, que ceux contre qui ils sont faits. Rien n'est plus *diffamant* pour un homme que les bassesses de cœur; & rien ne l'est davantage pour les femmes que les foiblesses de galanterie poussées à l'excès. Il n'est pour toutes sortes de personnes rien de si *infamant* que les châtimens ordonnés par la Justice publique.

DIFFERENCE. DIVERSITE'. VARIETE'. BIGARRURE.

La *différence* ſuppoſe une comparaiſon que l'eſprit fait des choſes, pour en avoir des idées préciſes qui empêchent la confuſion. La *diverſité* ſuppoſe un changement que le goût cherche dans les choſes, pour trouver une nouveauté qui le flate & le réveille. La *variété* ſuppoſe une pluralité de choſes non reſſemblantes, que l'imagination ſaiſit, pour ſe faire des images riantes qui diſſipent l'ennui d'une trop grande uniformité. La *bigarrure* ſuppoſe un aſſemblage mal aſſorti, que le caprice forme pour ſe réjouir, ou que le mauvais goût adopte.

La *différence* des mots doit ſervir à marquer celle des idées. Un peu de *diverſité* dans les mets ne nuit pas à l'économie de la nutrition du corps humain. La Nature a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets; ſi nous ne l'appercevons pas, c'eſt la faute de nos yeux. La *bigarrure* des couleurs & des ornemens fait des habits ridicules ou de théatre.

DIFFEREND. DISPUTE. QUERELLE.

La concurrence des intérêts cauſe les *différends*. La contrariété des opinions produit les *diſputes*. L'aigreur des eſprits eſt la ſource des *querelles*.

On vuide *le différend*. On termine la *diſpute*. On appaiſe la *querelle*.

L'envie & l'avidité font qu'on a quelquefois de gros *différends* pour des bagatelles. L'entêtement, joint au défaut d'attention à la juſte valeur des ter-

mes, eſt ce qui prolonge ordinairement les *diſputes*. Il y a dans la plupart des *querelles* plus d'humeur que de haine.

DILIGENT. EXPEDITIF. PROMT.

Lorsqu'on eſt *diligent* on ne perd point de tems, & l'on eſt aſſidu à l'ouvrage. Lorsqu'on eſt *expéditif* on ne remet pas à un autre tems l'ouvrage qui ſe préſente, & on le finit tout de ſuite. Lorsqu'on eſt *promt* on travaille avec activité, & l'on avance l'ouvrage. La pareſſe, les délais & la lenteur ſont les trois défauts oppoſés à ces trois qualités.

L'homme *diligent* n'a pas de peine à ſe mettre au travail; l'homme *expéditif* ne le quite point; & l'homme *promt* en vient bientôt à bout.

Il faut être *diligent* dans les ſoins qu'on doit prendre; *expéditif* dans les affaires qu'on doit terminer; & *promt* dans les ordres qu'on doit exécuter.

DISCERNEMENT. JUGEMENT.

Le *diſcernement* regarde non ſeulement la choſe, mais encore ſes apparences, pour ne la pas confondre avec d'autres; c'eſt une connoiſſance qui diſtingue. Le *jugement* regarde la choſe conſidérée en elle-même pour en pénétrer le vrai; c'eſt une connoiſſance qui prononce. Le premier n'a pour objet que ce qu'il y a à ſavoir, & ſe borne aux choſes préſentes; il en démêle le vrai & le faux, les perfections & les défauts, les motifs & les prétextes. Le ſecond s'attache encore à ce qu'il

qu'il y a à faire, & pouſſe ſes lumières juſques dans l'avenir; il ſent le rapport & la conſéquence des choſes, en prévoit les ſuites & les effets. Enfin, l'on peut dire du *diſcernement* qu'il eſt éclairé, qu'il rend les idées juſtes, & empêche qu'on ne ſe trompe en donnant dans le faux ou dans le mauvais; & l'on peut dire du *jugement* qu'il eſt ſage, qu'il rend la conduite prudente, & empêche qu'on ne s'égare en donnant dans le travers ou dans le ridicule.

Lorsqu'il eſt queſtion de choiſir, ou de juger de la bonté & de la beauté des objets, il faut s'en rapporter aux gens qui ont du *diſcernement*. Lorsqu'il s'agit de faire quelque démarche, ou de ſe déterminer à prendre un parti, il faut ſuivre le conſeil des perſonnes qui ont du *jugement*.

Les Arts & les Sciences veulent du *diſcernement*; il eſt plus ou moins délicat, ſelon la fineſſe de l'eſprit & l'étendue des connoiſſances. Le Gouvernement & la Politique demandent du *jugement*; il eſt plus ou moins ſûr, ſelon la force de la Raiſon & l'habitude de l'Expérience.

Qui n'a point de *diſcernement* eſt une bête. Qui manque tout-à-fait de *jugement* eſt un étourdi.

DISTINGUER. SEPARER.

On *diſtingue* ce qu'on ne veut pas confondre. On *ſépare* ce qu'on veut éloigner.

Les idées qu'on ſe fait des choſes, les qualités qu'on leur attribue, les égards qu'on a pour elles, & les marques qu'on leur attache ou dont on les déſigne ſervent à les *diſtinguer*. L'arrangement, la place, le tems, & le lieu ſervent à les *ſéparer*.

Vouloir trop ſe *diſtinguer* des perſonnes avec qui

nous devons vivre, c'eſt leur donner occaſion à ſe *ſéparer* de nous.

La différence des modes & du langage *diſtingue* plus les nations que celles des mœurs. L'abſence *ſépare* les amis ſans en deſunir le cœur. Je n'oſerois dire la même choſe des amans; & ce n'eſt qu'à l'égard de ceux-ci que le proverbe dit que les abſens ont tort.

DIVISER. PARTAGER.

L'un & l'autre de ces mots ſignifient que d'un tout on en fait pluſieurs parties; mais celui de *diviſer* ne marque préciſément que la deſunion du tout pour former de ſimples parties; & celui de *partager*, outre cette deſunion du tout, a de plus un certain rapport à l'union propre de chaque partie pour en former de nouveaux tous particuliers.

La différence des intérêts *diviſe* les Princes, celle des opinions *partage* les Peuples.

On *diviſe* le tout en ſes parties, on le *partage* en ſes portions. Voilà pourquoi l'on dit *diviſer* un cercle, *partager* un héritage.

DONNER. PRESENTER. OFFRIR.

L'idée du don eſt le fondement eſſentiel & commun qui rend ſynonyme en beaucoup d'occaſions la ſignification de ces mots. Mais *donner* eſt plus familier; *préſenter* eſt toujours reſpectueux; *offrir* eſt quelquefois religieux. Nous *donnons* aux Domeſtiques. Nous *préſentons* aux Princes. Nous *offrons* aux Dieux.

On *donne* à une perſonne afin qu'elle reçoive.

On

On lui *préſente* afin qu'elle agrée. On lui *offre* afin qu'elle accepte.

Nous ne pouvons *donner* que ce qui eſt à nous; *offrir* que ce qui eſt en notre pouvoir; mais nous *préſentons* quelquefois ce qui n'eſt ni à nous ni en notre puiſſance.

Donner marque plus poſitivement l'acte de la volonté qui tranſporte actuellement la propriété de la choſe. *Préſenter* déſigne proprement l'action extérieure de la main ou du geſte, pour livrer la choſe dont on veut tranſporter la propriété ou l'uſage. *Offrir* exprime particulièrement le mouvement du cœur qui tend à ce tranſport. Ainſi la valeur des deux derniers mots a plus de rapport à la partie préliminaire du don, & celle du premier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté : c'eſt pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *préſente* en *donnant*, & qu'on *offre* pour *donner*; mais on ne peut changer l'ordre de ce ſens.

Les biens, le cœur, l'eſtime ſe *donnent*. Les reſpects, le pain-bénit, les cayers des Etats ou des délibérations ſe *préſentent*. Les ſervices perſonnels s'*offrent*.

Ce n'eſt pas toujours la libéralité qui fait *donner*, l'intérêt y a quelquefois beaucoup de part. La manière de *préſenter* peut être plus agréable que le don même de la choſe. On *offre* plus ſouvent par pure politeſſe que par affection de cœur.

DOULEUR. MAL.

Dans quelque ſens qu'on prenne ces mots, le plaiſir eſt toujours l'oppoſé de la *douleur*, & le bien l'eſt du *mal*. Mais ils ne ſont proprement ſynonymes que dans le ſens où ils marquent une

ſorte de ſenſation diſgracieuſe qui fait ſoufrir; & alors la *douleur* dit quelque choſe de plus vif, qui s'adreſſe préciſément à la ſenſibilité; le *mal* dit quelque choſe de plus générique, qui s'adreſſe également à la ſenſibilité & à la ſanté.

La *douleur* eſt ſouvent regardée comme l'effet du *mal*, jamais comme la cauſe. On dit de celle-là qu'elle eſt aigue, de l'autre qu'il eſt violent. On dit auſſi, par ſentence philoſophique, que la mort n'eſt pas un *mal*, mais que la *douleur* en eſt un.

CHAGRIN. TRISTESSE. MELANCOLIE.

Le *chagrin* vient du mécontentement & des tracaſſeries de la vie; l'humeur s'en reſſent. La *triſteſſe* eſt ordinairement cauſée par les grandes afflictions; le goût des plaiſirs en eſt émouſſé. La *mélancolie* eſt l'effet du tempérament; les idées ſombres y dominent, & en éloignent celles qui ſont réjouiſſantes.

L'eſprit devient inquiet dans le *chagrin*, lorsqu'il n'a pas aſſez de force & de ſageſſe pour le ſurmonter. Le cœur eſt accablé dans la *triſteſſe*, lorsque par un excès de ſenſibilité il s'en laiſſe entièrement ſaiſir. Le ſang s'altère dans la *mélancolie*, lorsqu'on n'a pas ſoin de ſe procurer des divertiſſemens & des diſſipations.

DROIT. DEBOUT.

On eſt *droit* lorsqu'on n'eſt ni courbé ni panché. On eſt *debout* lorsqu'on eſt ſur ſes piés.

La bonne grace veut qu'on ſe tienne *droit*. Le reſpect fait quelquefois tenir *debout*.

DROIT.

DROIT. JUSTICE.

Le *droit* eſt l'objet de la *juſtice;* c'eſt ce qui eſt du à chacun. La *juſtice* eſt la conformité des actions avec le *droit;* c'eſt rendre & conſerver à chacun ce qui lui eſt du. Le premier eſt dicté par la Nature, ou établi par l'Autorité ſoit divine ſoit humaine; il peut quelquefois changer ſelon les circonſtances. La ſeconde eſt la règle qu'il faut toujours ſuivre, elle ne varie jamais.

Ce n'eſt pas aller contre les loix de la juſtice que de ſoutenir & défendre ſes *droits* par les mêmes moyens dont on ſe ſert pour les attaquer.

DURABLE. CONSTANT.

Ce qui eſt *durable* ne ceſſe point, il eſt ferme par ſa ſolidité. Ce qui eſt *conſtant* ne change pas, il eſt ferme par ſa réſolution.

Il n'eſt point de liaiſons *durables* entre les hommes, ſi elles ne ſont fondées ſur le mérite & ſur la vertu. De toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui ſe pique le plus d'être *conſtante* & qui l'eſt le moins.

ECLAIRE'. CLAIRVOYANT.

L'homme *éclairé* ne ſe trompe pas, il ſait. Le *clairvoyant* ne ſe laiſſe pas tromper, il diſtingue.

L'étude rend *éclairé.* L'eſprit rend *clairvoyant.*

Un Juge *éclairé* connoit la juſtice d'une cauſe; il eſt inſtruit de la loi qui la favoriſe ou qui la condamne. Un Juge *clairvoyant* pénètre les circonſtances & la nature d'une cauſe, il eſt d'abord au fait, & voit de quoi il eſt queſtion.

ECLAT. BRILLANT. LUSTRE.

L'*éclat* enchérit sur le *brillant*, & celui-ci sur le *lustre*. Desorte que c'est avec raison qu'on a critiqué l'expression d'un Auteur qui a défini le JE NE SAI QUOI le *lustre* du *brillant*, & qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit le *brillant* du *lustre*; il auroit même mieux dit, s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui est absolument mauvais. Mais ces mots ne sont pas faits pour être sous le régime l'un de l'autre; on ne dit pas l'*éclat* du *brillant*, ni le *brillant* du *lustre*; encore moins le *lustre* du *brillant*, & le *brillant* de l'*éclat*; il faut opter pour l'un des trois, selon le goût ou la force de ce qu'on veut exprimer; ou si l'on veut les apliquer tous au même sujet, il faut que ce soit sans régime & par forme de gradation; en disant, par exemple, d'une étoffe, qu'elle a du *lustre*, du *brillant*, & même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *lustre* que les couleurs usées.

Il semble que l'*éclat* tienne du feu; que le *brillant* tienne de la lumière; & que le *lustre* tienne du poli.

On ne se sert guères du mot de *lustre* que dans le sens littéral, pour ce qui tombe sous la vue; mais on emploie quelquefois celui d'*éclat*, & encore plus souvent celui de *brillant*, dans le sens figuré, pour le discours & les ouvrages de l'esprit. Etant considérés dans ce sens, il me paroit que c'est par la vérité, la force, & la nouveauté des pensées qu'un discours a de l'*éclat*; qu'il a du *brillant* par le tour & la délicatesse de l'expression;

preſſion; & que c'eſt par le choix des mots, la convenance des termes, & l'arrangement de la phraſe qu'on donne du *luſtre* à ce qu'on dit.

EFFIGIE. IMAGE. FIGURE. PORTRAIT.

L'*effigie* eſt pour tenir la place de la choſe même. L'*image* eſt pour en repréſenter ſimplement l'idée. La *figure* eſt pour en montrer l'attitude & le deſſein. Le *portrait* eſt uniquement pour la reſſemblance.

On pend en *effigie* les Criminels fugitifs. On peint des *Images* de nos Myſtères. On fait des *figures* équeſtres de nos Rois. On grave les *portraits* des Hommes illuſtres.

Effigie & *portrait* ne ſe diſent dans le ſens littéral qu'à l'égard des perſonnes. *Image* & *figure* ſe diſent de toutes ſortes de choſes. *Portrait* ſe dit dans le ſens figuré pour certaines deſcriptions que les Orateurs font, ſoit des perſonnes, des caractères, ou des actions.

ELEGANCE. ELOQUENCE.

Je crois que l'*élégance* conſiſte à donner à la penſée un tour noble & poli, & à la rendre par des expreſſions châtiées, coulantes, & gracieuſes à l'oreille: que ce qui fait l'*éloquence* eſt un tour vif & perſuaſif, rendu par des expreſſions hardies, brillantes, & figurées ſans ceſſer d'être juſtes & naturelles.

L'*élégance* s'aplique plus à la beauté des mots & à l'arrangement de la phraſe. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes & à l'ordre des idées. La première, contente de plaîre, ne cherche que

les graces de l'élocution. La seconde, voulant persuader, met du véhément & du sublime dans le discours. L'une fait les beaux Parleurs, & l'autre les grands Orateurs.

DIFFICULTÉ. OBSTACLE. EMPECHEMENT.

La *difficulté* embarasse; elle se trouve sur-tout dans les affaires, & en suspend la décision. L'*obstacle* arrête; il se rencontre proprement sur nos pas, & barre nos démarches. L'*empêchement* résiste; il semble mis exprès pour s'opposer à l'exécution de nos volontés.

On dit lever la *difficulté*, surmonter l'*obstacle*, ôter ou vaincre l'*empêchement*.

Le mot de *difficulté* me paroit exprimer quelque chose qui nait de la nature & des propres circonstances de ce dont il s'agit. Celui d'*obstacle* semble dire quelque chose qui vient d'une cause étrangère. Celui d'*empêchement* fait entendre quelque chose qui dépend d'une loi ou d'une force supérieure.

La disposition des esprits fait souvent naître dans les traités plus de *difficultés*, que la matière même sur laquelle il est question de statuer. L'éloquence de Démosthène fut le plus grand *obstacle* que Philippe de Macédoine trouva dans ses routes politiques, & qu'il ne put jamais surmonter que par la force des armes. La proche parenté est un *empêchement* au mariage, que les loix ont mis & que les loix peuvent ôter.

ENCORE. AUSSI.

Encore a plus de rapport au nombre & à la quantité;

tité; ſa propre énergie eſt d'ajouter & d'augmenter; quand il n'y en a pas aſſez il en faut *encore*; l'amour eſt non ſeulement libéral, mais *encore* prodigue. *Auſſi* tient davantage de la ſimilitude & de la comparaiſon; ſa valeur particulière eſt de marquer de la conformité & de l'égalité dans les choſes; lorsque le corps eſt malade l'eſprit l'eſt *auſſi*; ce n'eſt pas ſeulement à Paris qu'il y a de la politeſſe, on en trouve *auſſi* dans la Province.

ENFANT. PUERIL.

On aplique la qualification d'*enfant* aux perſonnes, & celle de *puéril* à leurs diſcours ou à leurs actions. Ainſi l'on diroit d'un homme qu'il eſt *enfant*, & que tout ce qu'il dit eſt *puéril*. Le premier de ces mots déſigne dans l'eſprit un défaut de maturité, & le ſecond un défaut d'élevation. Un diſcours d'*enfant* eſt un diſcours qui n'a point de raiſon; un diſcours *puéril* eſt un diſcours qui n'a point de nobleſſe. Une conduite d'*enfant* eſt une conduite ſans réflexion, qui fait qu'on s'amuſe à des bagatelles, faute de connoître le ſolide. Une conduite *puérile* eſt une conduite ſans goût, qui fait qu'on donne dans le petit, faute d'avoir des ſentimens.

GAI. ENJOUE'. REJOUISSANT.

C'eſt par l'humeur qu'on eſt *gai*, par le caractère d'eſprit qu'on eſt *enjoué*, & par les façons d'agir qu'on eſt *réjouiſſant*. Le triſte, le ſérieux & l'ennuyeux ſont préciſément leurs oppoſés.

Notre *gayeté* tourne presqu'entièrement à notre profit; notre *enjouement* ſatisfait autant ceux avec qui nous nous trouvons que nous-mêmes; mais nous

nous ſommes uniquement *réjouiſſans* pour les autres.

Un homme *gai* veut rire. Un homme *enjoué* eſt de bonne compagnie. Un homme *réjouiſſant* fait rire.

Il convient d'être *gai* dans les divertiſſemens, d'être *enjoué* dans les converſations libres, & il faut éviter d'être *réjouiſſant* par le ridicule.

ENSEIGNER. APRENDRE. INSTRUIRE. INFORMER. FAIRE SAVOIR.

Enſeigner c'eſt uniquement donner des leçons. *Aprendre* c'eſt donner des leçons dont on profite. *Inſtruire* c'eſt mettre au fait des choſes par des mémoires détaillés. *Informer* c'eſt avertir les perſonnes des évènemens qui peuvent être de quelque conſéquence. *Faire ſavoir* c'eſt ſimplement rapporter ou mander fidèlement les choſes.

Enſeigner & *aprendre* ont plus de rapport à tout ce qui eſt propre à cultiver l'eſprit & à former une belle éducation; c'eſt pourquoi l'on s'en ſert très à propos lorsqu'il eſt queſtion des Arts & des Sciences. *Inſtruire* a plus de rapport à ce qui eſt utile à la conduite de la vie & au ſuccès des affaires; ainſi il eſt à ſa place lorsqu'il s'agit de quelque choſe qui regarde ou notre devoir ou nos intérêts. *Informer* renferme particulièrement, dans l'étendue de ſon ſens, une idée d'autorité à l'égard des perſonnes qu'on informe, & une idée de dépendance à l'égard de celles dont les faits ſont l'objet de l'*information:* c'eſt par cette raiſon que ce mot eſt à merveille lorsqu'il eſt queſtion des ſervices ou des malverſations de gens employés par d'autres, & de la manière dont ſe comportent

les

les enfans, les domeſtiques, les ſujets, enfin tous ceux qui ont à rendre raiſon à quelqu'un de leur conduite & de leurs actions. *Faire ſavoir* a plus de rapport à ce qui ſatisfait ſimplement la curioſité, deſorte qu'il convient mieux en fait de nouvelles.

Le Profeſſeur *enſeigne* dans les Ecoles publiques ceux qui viennent entendre ſes leçons. L'Hiſtorien *apreud* à la Poſtérité les évènemens de ſon ſiècle. Le Prince *inſtruit* ſes Ambaſſadeurs de ce qu'ils ont à négocier. Le Père *inſtruit* auſſi ſes Enfans de la manière dont ils doivent vivre dans le monde. L'Intendant *informe* la Cour de ce qui ſe paſſe dans la Province; comme le Surveillant *informe* les Supérieurs de la bonne ou mauvaiſe conduite de ceux qui leur ſont ſoumis. Les Correſpondans ſe *font ſavoir* réciproquement tout ce qui arrive de nouveau & de remarquable dans les lieux où ils ſont.

Il faut ſavoir à fond pour être en état d'*enſeigner*; il faut de la méthode & de la clarté pour *aprendre* aux autres; de l'expérience & de l'habileté pour bien *inſtruire*; de la prudence & de la ſincérité pour *informer* à propos & au vrai; des ſoins & de l'exactitude pour *faire ſavoir* ce qui mérite de n'être pas ignoré.

Bien des gens ſe mêlent d'*enſeigner* ce qu'ils devroient encore étudier. Quelques-uns en *aprennent* aux autres plus qu'ils n'en ſavent eux-mêmes. Peu ſont capables d'*inſtruire*. Pluſieurs prennent la peine, ſans qu'on les en prie, d'*informer* les gens de tout ce qui leur peut être deſagréable. Il y en a d'autres qui, par leur indiſcrétion, *font ſavoir* à tout le monde ce qui eſt à leur propre deſavantage.

EN-

ENTENDRE. ECOUTER. OUIR.

Entendre c'eſt être frappé des ſons. *Ecouter* c'eſt prêter l'oreille pour les *entendre*. Quelquefois on *n'entend* pas quoiqu'on *écoute*, & ſouvent on *entend* ſans *écouter*. *Oüir* n'eſt guères d'uſage qu'au prétérit ; il diffère d'*entendre* en ce qu'il marque une ſenſation plus confuſe; on a quelquefois *oüi* parler ſans avoir *entendu* ce qui a été dit.

Il eſt ſouvent à propos de feindre de ne pas *entendre*. Il eſt malhonnête d'*écouter* aux portes. Pour répondre juſte, il faut avoir *oüi* diſtinctement.

ENTENDRE. COMPRENDRE. CONCEVOIR.

Se faire des idées conformes aux objets préſentés, c'eſt la ſignification de ces mots. Mais *entendre* marque une conformité qui a préciſément rapport à la valeur des termes dont on ſe ſert; *comprendre* en marque une qui répond directement à la nature des choſes qu'on explique; & celle qu'exprime le mot de *concevoir* regarde plus particulièrement l'ordre & le deſſein de ce qu'on ſe propoſe. Le premier s'aplique très bien aux circonſtances du diſcours, au ton dont on parle, au tour de la phraſe, à la délicateſſe des expreſſions; tout cela s'*entend*. Le ſecond paroit mieux convenir en fait de principes, de leçons, de préceptes, de connoiſſances ſpéculatives; ces choſes ſe *comprennent*. Le troiſième s'emploie avec grace pour les formes, les arrangemens, les projets, les plans; enfin tout ce qui dépend de l'imagination ſe *conçoit*.

On

On *entend* les Langues, on *comprend* les Sciences, & l'on *conçoit* ce qui regarde les Arts.

Il eſt difficile d'*entendre* ce qui eſt énigmatique, de *comprendre* ce qui eſt abſtrait, & de *concevoir* ce qui eſt confus.

La facilité d'*entendre* déſigne un eſprit fin; celle de *comprendre* déſigne un eſprit pénétrant; celle de *concevoir* déſigne un eſprit net & méthodique.

Le Courtiſan *entend* le langage des Paſſions. L'Homme docte *comprend* les queſtions Métaphyſiques de l'Ecole. L'Architecte *conçoit* le plan & l'économie des Edifices.

Tout le monde n'*entend* pas ce qui eſt délicat, ne *comprend* pas ce qui eſt relevé, & ne *conçoit* pas ce qui eſt grand.

Il faut parler clairement à ceux qui n'*entendent* pas à demi-mot; ne s'entretenir que de choſes communes & ſenſibles avec ceux qui n'en peuvent pas *comprendre* de ſublimes; & mettre, autant que la converſation le permet, de l'ordre dans ſon diſcours, afin d'aider l'idée des autres à *concevoir* la nôtre.

ENTETE'. OPINIATRE. TETU. OBSTINE'.

Ces épithètes marquent un défaut qui conſiſte dans un trop grand attachement à ſon ſens. Mais ce défaut dans un *entêté* ſemble venir d'un excès de prévention qui le ſéduit, & qui, lui faiſant regarder les opinions qu'il a embraſſées comme les meilleures, l'empêche d'en aprouver & d'en goûter d'autres. Dans un *opiniâtre* ce défaut paroit être l'effet d'une conſtance mal-entendue, qui le confirme dans ſes volontés, & qui, lui faiſant trouver de la honte à avouer le tort qu'il a, l'empêche

pêche de se retracter. Dans un *têtu* ce défaut vient d'une pure indocilité ou bonne opinion de soi-même, qui fait que, se consultant seul, il ne compte pour rien le sentiment d'autrui. Dans un *obstiné* ce défaut me paroit provenir d'une espèce de mutinerie affectée, qui le rend intraitable, & qui, tenant un peu de l'impolitesse, fait qu'il ne veut jamais céder.

Entêté & *têtu* désignent un défaut plus fondé sur un esprit trop fortement persuadé que sur une volonté trop difficile à réduire, & dont par conséquent le propre effet est de faire trop abonder en son sens; avec cette différence entre eux, que l'*entêté* croit & se persuade également les sentimens des autres comme les siens, & même après quelque sorte d'examen ou de raisonnement; au-lieu que le *têtu* ne s'en tient qu'aux siens propres, & le plus souvent du premier aspect sans aucune réflexion. *Opiniâtre* & *obstiné* désignent tout au contraire un défaut plus fondé sur une volonté revêche, que sur une conviction d'esprit; & dont l'effet particulier tend directement à ne se point rendre au sens des autres, malgré toutes lumières contraires; avec cette différence, que l'*opiniâtre* refuse ordinairement de se rendre à la raison, par une opposition à céder qui lui est comme naturelle & de tempérament; au-lieu que l'*obstiné* ne s'en défend souvent que par une volonté de pur caprice, & de propos délibéré.

ENTIER. COMPLET.

Une chose est *entière* lorsqu'elle n'est ni mutilée, ni brisée, ni partagée, & que toutes ses parties sont jointes ou assemblées de la façon dont elles doivent l'être. Elle est *complette* lorsqu'il ne lui

lui manque rien, & qu'elle a tout ce qui lui convient. Le premier de ces mots a plus de rapport à la totalité des portions qui servent simplement à constituer la chose dans son intégrité essentielle. Le second en a davantage à la totalité des portions qui contribuent à la perfection accidentelle de la chose.

Les Bourgeois dans les Provinces occupent des maisons *entières*; à Paris ils n'ont pas toujours des appartemens *complets*.

PARFAIT. FINI.

Le *parfait* regarde proprement la beauté qui nait du dessein & de la construction de l'Ouvrage; & le *fini* celle qui vient du travail & de la main de l'Ouvrier. L'un exclud tout défaut; & l'autre montre un soin particulier, & une attention au plus petit détail.

Ce qu'on peut mieux faire n'est pas *parfait*. Ce qu'on peut encore travailler n'est pas *fini*.

Les Anciens se sont plus attachés au *parfait*, & les Modernes au *fini*.

ACHEVER. FINIR. TERMINER.

On *achève* ce qui est commencé en continuant à y travailler. On *finit* ce qui est avancé en y mettant la dernière main. On *termine* ce qui ne doit pas durer, en le faisant discontinuer. Desorte que l'idée caractéristique d'*achever* est la conduite de la chose jusqu'à son dernier période; celle de *finir* est l'arrivée de ce période; & celle de *terminer* est la cessation de la chose.

Achever n'a proprement rapport qu'à l'ouvrage per-

permanent, soit de la main, soit de l'esprit; on desire qu'il soit *achevé* par la curiosité qu'on a de le voir dans son entier. *Finir* se place particulièrement à l'égard de l'occupation passagère ; on souhaite qu'elle soit *finie* par l'envie de s'en donner une autre, ou par l'ennui d'être toujours apliqué à la même. *Terminer* ne se dit guères que pour les discussions, les différends, & les courses.

Les esprits légers commencent beaucoup de choses sans en *achever* aucune. Les personnes extrêmement prévenues en leur faveur ne donnent guères de louanges aux autres sans *finir* par un correctif satirique. Ne peut-on pas douter de la sagesse de ces loix qui, au-lieu de *terminer* les procès, ne servent qu'à les prolonger?

ENVIER. AVOIR ENVIE.

Nous *envions* aux autres ce qu'ils possèdent; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons envie* pour nous de ce qui n'est pas en notre possession; nous voudrions l'avoir. Le premier est un mouvement de jalousie ou de vanité. Le second l'est de cupidité ou de volupté.

Les subalternes *envient* l'autorité des Supérieurs. Les enfans *ont envie* de tout ce qu'ils voient.

Il me paroit qu'on se sert plus à propos d'*envier* pour les avantages personnels & généraux; mais qu'*avoir envie* va mieux pour les choses particulières & détachées de la personne. Ainsi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, & *avoir envie* d'un mets.

EQUI-

EQUIVOQUE. AMBIGUITÉ. DOUBLE SENS.

L'*équivoque* a deux sens; l'un naturel, qui paroit être celui qu'on veut faire entendre, & qui est effectivement entendu de ceux qui écoutent; l'autre détourné, qui n'est entendu que de la personne qui parle, & qu'on ne soupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguïté* a un sens général susceptible de diverses interprétations; ce qui fait qu'on a peine à démêler la pensée précise de l'Auteur, & qu'il est même quelquefois impossible de la pénétrer au juste. Le *double sens* a deux significations naturelles & convenables, par l'une desquelles il se présente littéralement pour être compris de tout le monde, & par l'autre il fait une fine allusion pour n'être entendu que de certaines personnes.

Ces trois façons de parler sont dans l'occasion des subterfuges adroits pour cacher sa véritable pensée. Mais on se sert de l'*équivoque* pour tromper, de l'*ambiguïté* pour ne pas trop instruire, & du *double sens* pour instruire avec précaution.

Il est bas & indigne d'un honnête-homme d'user d'*équivoque*; il n'y a que la subtilité d'une éducation scolastique qui puisse persuader qu'elle soit un moyen de sauver du naufrage sa sincérité; car dans le monde elle n'empêche pas de passer pour menteur ou pour mal-honnête-homme, & elle y donne de plus un ridicule d'esprit très méprisable. L'*ambiguïté* est peut-être plus souvent l'effet d'une confusion d'idées, que d'un dessein prémédité de ne point éclairer ceux qui écoutent; on ne doit en faire usage que dans les occasions où

où il eſt dangereux de trop inſtruire. Le *double ſens* eſt d'un eſprit fin; la malignité & la politeſſe en ont introduit l'uſage; il faudroit ſeulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

ESPERER. ATTENDRE.

Le premier de ces mots a pour objet le ſuccès en lui-même, & il déſigne une confiance appuyée ſur quelque motif. Le ſecond regarde particulièrement le moment heureux de l'évènement, ſans exclure ni déſigner, par ſa propre énergie, aucun fondement de confiance. On *eſpère* d'obtenir les choſes, on *attend* qu'elles viennent.

Il faut toujours *eſpérer* en la bonté du Ciel, & *attendre* ſans murmurer l'heure de la Providence.

Plus on a de témérité à *eſpérer*, plus on a d'impatience à *attendre*.

Il ſemble auſſi que ce qu'on *eſpère* ſoit plus une grace ou une faveur, & que ce qu'on *attend* ſoit plus une choſe de devoir ou d'obligation. Ainſi nous *eſpérons* des réponſes favorables à nos demandes, & nous en *attendons* de convenables à nos propoſitions.

J'*eſpère* que mon Ouvrage ſera goûté du Public, & j'en *attens* un jugement équitable.

ESPRIT. RAISON. BON-SENS. JUGEMENT. ENTENDEMENT. CONCEPTION. INTELLIGENCE. GENIE.

Le ſens littéral d'*eſprit* eſt d'une vaſte étendue; il renferme même tous les divers ſens des autres mots qui lui ſont joints ici en qualité de ſynonymes;

mes; & par conſéquent il eſt le fondement du rapport & de la reſſemblance qu'ils ont entre eux. Mais ce mot a auſſi un ſens particulier & d'un uſage moins étendu, qui le diſtingue & en fait une des différences compriſes ſous l'idée commune. C'eſt ſelon cette idée particulière qu'il eſt ici placé, défini, & caractériſé. J'ai cru ce préliminaire néceſſaire pour aller au-devant d'une critique trop précipitée, & pour mettre le lecteur plus au fait des caractères ſuivans.

L'*eſprit* eſt fin & délicat, mais il n'eſt pas abſolument incompatible avec un peu de folie ou d'étourderie; ſes productions ſont brillantes, vives, & ornées; ſon propre eſt de donner du tour à ce qu'il dit, & de la grace à ce qu'il fait. La *raiſon* eſt ſage & modérée; elle ne s'accommode d'aucune extravagance; tout ce qu'elle fait ne ſort point de la règle; ſes diſcours ſont convenables au ſujet qu'elle traite, & ſes actions ont toute la décence qu'exigent les circonſtances. Le *bon-ſens* eſt droit & ſûr; ſon objet ne va pas au-delà des choſes communes; il empêche d'être la dupe des charlatans & des fripons; & il ne donne ni dans le ridicule du langage affecté, ni dans le travers de la conduite capricieuſe. Le *jugement* eſt ſolide & clairvoyant; il bannit l'air imbécile & nigaud; met aiſément au fait des choſes; parle & agit en conſéquence de ce qu'on dit & de ce qu'on propoſe. La *conception* eſt nette & prompte; elle épargne les longues explications; donne beaucoup d'ouverture pour les Sciences & pour les Arts; met de la clarté dans les expreſſions & de l'ordre dans les Ouvrages. L'*intelligence* eſt habile & pénétrante; elle ſaiſit les choſes abſtraites & difficiles; rend les hommes propres aux divers emplois de la ſociété civile; fait qu'on s'énonce en termes

corrects, & qu'on exécute régulièrement. Le *génie* eſt heureux & fécond; c'eſt plus un don de la nature qu'un ouvrage de l'éducation; quand on a ſoin de le cultiver, on en eſt toujours récompenſé par le ſuccès; il met du caractère & du goût dans tout ce qui part de lui.

Un galant-homme ne ſe pique point d'*eſprit*; s'attache à avoir de la *raiſon*; veille à ne ſe point écarter du *bon-ſens*; travaille à former ſon *jugement*; exerce ſon *entendement*; cherche à rendre ſa *conception* juſte; ſe procure en toutes choſes le plus d'*intelligence* qu'il peut, & ſuit ſon *génie*.

La bêtiſe eſt l'oppoſé de *l'eſprit*; la folie l'eſt de la *raiſon*; la ſottiſe l'eſt du *bon-ſens*; l'étourderie l'eſt du *jugement*; l'imbécilité l'eſt de l'*entendement*; la ſtupidité l'eſt de la *conception*; l'incapacité l'eſt de l'*intelligence*; & l'ineptie l'eſt du *génie*.

Il faut, dans le commerce des Dames, de l'*eſprit*, ou du jargon qui en ait l'apparence. On n'eſt obligé qu'à fournir de la *raiſon* dans les cercles d'amis. Le *bon-ſens* convient avec tout le monde. Le *jugement* eſt néceſſaire pour ſe maintenir dans la ſociété des Grands. L'*entendement* eſt de miſe avec les Politiques & les Courtiſans. La *conception* fait goûter les converſations inſtructives & ſavantes. L'*intelligence* eſt utile avec les ouvriers & dans les affaires. Le *génie* eſt propre avec les gens à projets & à dépenſe.

ETONNEMENT. SURPRISE. CONSTERNATION.

Un évènement imprévu, ſupérieur aux connoiſſances & aux forces de l'ame, lui cauſe les ſituations humiliantes qu'expriment ces trois mots.

Mais

Mais l'*étonnement* eſt plus dans les ſens, & vient de choſes blâmables ou peu aprouvées. La *ſurpriſe* eſt plus dans l'eſprit, & vient de choſes extraordinaires. La *conſternation* eſt plus dans le cœur, & vient de choſes affligeantes.

Le premier de ces mots ne ſe dit guères en bonne part; le ſecond ſe dit également en bonne & en mauvaiſe part; & le troiſième ne s'emploie jamais qu'en mauvaiſe part. La beauté d'une Femme ne cauſe point d'*étonnement*, & ſa laideur produit quelquefois cet effet. La rencontre d'un ami comme celle d'un ennemi peut cauſer de la *ſurpriſe*. Un accident qui attaque l'honneur, ou qui dérange la fortune, eſt capable de jetter dans la *conſternation*.

L'*étonnement* ſuppoſe dans l'évènement qui le produit une idée de force; il peut frapper juſqu'à ſuſpendre l'action des ſens extérieurs. La *ſurpriſe* y ſuppoſe une idée de merveilleux, elle peut aller juſqu'à l'admiration. La *conſternation* y en ſuppoſe une de généralité; elle peut pouſſer la ſenſibilité juſqu'à un entier abattement.

Les cœurs bien placés ſont toujours *étonnés* des perfidies, quelque fréquentes qu'elles ſoient. Le peuple eſt *ſurpris* de beaucoup d'effets naturels, dont il enrichit la liſte des miracles ou des ſortilèges. Dans les calamités publiques & dans les maux preſſans, on eſt *conſterné*; parce qu'on manque de reſſources, ou qu'on ſe défie de celles qu'on a.

Plus on eſt expérimenté moins on eſt ſuſceptible d'*étonnement*; parce que les choſes réelles donnent l'idée des poſſibles. L'eſprit ſupérieur trouve rarement un ſujet de *ſurpriſe*; parce qu'il ſait que ce qu'il ne connoit pas n'eſt pas plus extraordinaire que ce qu'il connoit; & que les cauſes cachées ſont également, comme les cauſes connues,

des reſſorts mécaniques de la Nature, ou des ordres abſolus de celui qui la gouverne. Le parfait Chrétien & le vrai Philoſophe ſont à l'abri de toute *conſternation*; parce qu'ils connoiſſent la ſupériorité de la Providence & des cauſes premières, dont ils reſpectent les deſſeins & les effets par une entière ſoumiſſion.

ETRE. SUBSISTER. EXISTER.

Etre convient à toutes ſortes de ſujets, ſubſtances ou modes, & à toutes les manières d'être, ſoit réelles, ſoit idéales, ſoit qualificatives ou relatives. ***Exiſter*** ne ſe dit que des ſubſtances, & ſeulement pour en marquer l'être réel. ***Subſiſter*** s'aplique également aux ſubſtances & aux modes, mais avec un rapport à la durée de leur être, que n'expriment pas les deux derniers mots.

On dit des qualités, des formes, des actions, de l'arrangement, du mouvement, & de tous les divers rapports, qu'ils *ſont*. On dit de la matière, de l'eſprit, des corps, & de tous les êtres réels, qu'ils *exiſtent*. On dit des Etats, des ouvrages, des affaires, des loix, & de tous les établiſſemens qui ne ſont ni détruits ni changés, qu'ils *ſubſiſtent*.

Le verbe *être* ſert ordinairement à marquer l'évènement de quelque modification ou propriété dans le ſujet; celui d'*exiſter* n'eſt d'uſage que pour exprimer l'évènement de la ſimple exiſtence; & l'on emploie celui de *ſubſiſter* pour déſigner un évènement de durée, qui répond à cette exiſtence ou à cette modification. Ainſi l'on dit que l'homme *eſt* inconſtant, que le phénix n'*exiſte* pas; tout ce qui eſt d'établiſſement humain ne *ſubſiſte* qu'un tems.

EVEIL-

EVEILLER. REVEILLER.

Le premier de ces mots eſt d'un plus fréquent uſage dans le ſens littéral; le ſecond eſt plus ſouvent employé dans le ſens figuré. L'un ſe fait quelquefois ſans le vouloir; mais l'autre marque ordinairement du deſſein.

Le moindre bruit *éveille* ceux qui ont le ſommeil tendre. Il faut peu de choſe pour *réveiller* une paſſion qui n'a pas été parfaitement déracinée du cœur.

EVENEMENT. ACCIDENT. AVANTURE.

Evènement ſe dit en général de tout ce qui arrive dans le Monde, ſoit au Public, ſoit aux Particuliers; & il eſt le mot convenable pour les faits qui concernent l'Etat ou le Gouvernement. *Accident* ſe dit de ce qui arrive de fâcheux, ſoit à un ſeul, ſoit à pluſieurs Particuliers; & il s'aplique également aux faits qui ne ſont pas perſonnels comme à ceux qui le ſont. *Avanture* ſe dit uniquement de ce qui arrive aux perſonnes, ſoit que les choſes viennent inopinément, ſoit qu'elles ſoient la ſuite d'une intrigue; & ce mot marque quelque choſe qui tient plus du bonheur que du malheur. Il me ſemble auſſi que le haſard a moins de part dans l'idée d'*évènement* que dans celle d'*accident* & d'*avanture*.

Les révolutions d'Etat ſont des *évènemens:* les chutes d'édifices ſont des *accidens:* les bonnes fortunes de jeunes gens ſont des *avantures*.

La vie eſt pleine d'*évènemens* que la prudence ne peut prévoir. La plupart des *accidens* n'arri-

vent que par défaut d'attention. Il eſt peu de gens qui ayent vécu dans le monde ſans avoir eu quelque *avanture* bizarre.

EXCELLER. ETRE EXCELLENT.

Exceller ſuppoſe une comparaiſon; met au-deſſus de tout ce qui eſt de la même eſpèce; exclud les pareils; & s'aplique à toutes ſortes d'objets. *Etre excellent* place ſimplement dans le plus haut degré ſans faire de comparaiſon; ſoufre des égaux; & ne convient bien qu'aux choſes de goût. Ainſi l'on dit que le Titien a *excellé* dans le coloris, Michel-Ange dans le deſſein, & que Silvia *eſt excellente* Actrice.

Quelque méchanique que ſoit un Art, les gens qui y *excellent* ſe font un nom. Plus un mets *eſt excellent*, plus il eſt quelquefois dangereux d'en trop manger.

EXCUSE. PARDON.

On fait *excuſe* d'une faute apparente. On demande *pardon* d'une faute réelle. L'un eſt pour ſe juſtifier, & part d'un fond de politeſſe. L'autre eſt pour arrêter la vengeance ou pour empêcher la punition, & déſigne un mouvement de repentir.

Le bon eſprit fait *excuſer* facilement. Le bon cœur fait *pardonner* promtement.

EXPERIENCE. ESSAI. EPREUVE.

L'*expérience* regarde proprement la vérité des cho-

choſes; elle décide de ce qui eſt ou de ce qui n'eſt pas, éclaircit le doute, & diſſipe l'ignorance. L'*eſſai* concerne particulièrement l'uſage des choſes; il juge de ce qui convient ou ne convient pas, en fixe l'emploi, & détermine la volonté. L'*épreuve* a plus de rapport à la qualité des choſes; elle inſtruit de ce qui eſt bon ou mauvais, diſtingue le meilleur, & guérit de la crainte d'être trompé.

On fait des *expériences* pour ſavoir, des *eſſais* pour choiſir, & des *épreuves* pour connoître.

L'*expérience* confirme nos opinions; elle eſt la mère de la ſcience. L'*eſſai* conduit notre goût; il eſt la voie de la ſatisfaction. L'*épreuve* raſſure notre confiance; elle eſt le remède contre l'erreur & contre la fourberie.

EXTERIEUR. DEHORS. APPARENCE.

L'*extérieur* eſt ce qui ſe voit; il fait partie de la choſe, mais la plus éloignée du centre. Le *dehors* eſt ce qui environne; il n'eſt pas proprement de la choſe, mais il en aproche le plus. L'*apparence* eſt l'effet que la vue de la choſe produit, ou l'idée qu'on s'en forme par cette vue.

Les toits, les murs, les jours, & les entrées ſont l'*extérieur* d'un château; les foſſés, les cours, les jardins, & les avenues en ſont les *dehors*; la figure, la grandeur, la ſituation, & le plan de l'architecture en ſont l'*apparence*.

Dans le ſens figuré, *extérieur* ſe dit plus ſouvent de l'air & de la phyſionomie des perſonnes; *dehors* eſt plus ordinaire pour les manières & pour la dépenſe; & *apparence* ſemble être plus d'uſage à l'égard des actions & de la conduite.

L'*extérieur* prévenant n'eſt pas toujours accompagné du vrai mérite. Les *dehors* brillans ne ſont pas des preuves certaines d'une fortune ſolide. Les pratiques de dévotion ſont des *apparences* qui ne décident rien ſur la vertu.

FACILE. AISE'.

Ils marquent l'un & l'autre ce qui ſe fait ſans peine; mais le premier de ces mots exclud proprement la peine qui nait des obſtacles & des oppoſitions qu'on met à la choſe; & le ſecond exclud la peine qui nait de l'état même de la choſe. Ainſi l'on dit que l'entrée eſt *facile*, lorsque perſonne n'arrête au paſſage; & qu'elle eſt *aiſée*, lorsqu'elle eſt large & commode à paſſer. Par la raiſon de cette même énergie, on dit d'une femme qui ne ſe défend pas, qu'elle eſt *facile*; & d'un habit qui ne gêne pas, qu'il eſt *aiſé*.

Il eſt mieux, ce me ſemble, de ſe ſervir du mot de *facile* en dénommant l'action; & de celui d'*aiſé* en exprimant l'évènement de cette action. De ſorte que je dirois d'un port commode, que l'abord en eſt *facile*, & qu'il eſt *aiſé* d'y aborder.

De ces deux adjectifs ſe forment les deux adverbes *aiſément* & *facilement*, qui, outre les différences qu'ils puiſent de leurs ſources, en ont encore une particulière, que je dois ſans doute faire remarquer ici : c'eſt que l'un a meilleure grace dans ce qui regarde l'eſprit, & l'autre dans ce qui regarde le cœur. Je dirois donc, en parlant d'une perſonne de bonne ſociété, qu'elle comprend *aiſément* les choſes fines, & pardonne *facilement* les déſobligeantes; plutôt que de dire qu'elle comprend *facilement* & pardonne *aiſément*. Ce choix

eſt

eſt délicat, je l'avoue; mais je le ſens, pourquoi un autre ne le ſentiroit-il pas.

FAÇON. FIGURE. FORME. CONFORMATION.

La *façon* nait du travail, & réſulte de la matière miſe en œuvre; l'ouvrier la donne plus ou moins recherchée, ſelon qu'il eſt habile dans l'art. La *figure* nait du deſſein, & réſulte du contour de la choſe; l'auteur du plan la fait plus ou moins régulière, ſelon qu'il eſt capable de juſteſſe. La *forme* nait de la conſtruction, & réſulte de l'arrangement des parties; le conducteur de l'ouvrage la rend plus ou moins naturelle, ſelon qu'il ſait règler ſon imagination. La *conformation* ne ſe dit guères qu'à l'égard des parties du corps animal; elle nait de leur rapport, & réſulte de la diſpoſition qu'elles ont à s'acquiter de leurs fonctions; la nature la produit plus ou moins convenable, ſelon la concurrence accidentelle des cauſes phyſiques.

La *façon* de l'ouvrage l'emporte ſouvent ſur le prix de la matière. On ne donne guères en Architecture la *figure* ronde qu'aux pièces uniques & iſolées. Le Paganiſme a peint la Divinité ſous toutes ſortes de *formes*, dont les Chrétiens n'ont retenu dans leurs images que celles de l'homme & de la colombe. La tournure de l'eſprit dépend de la *conformation* des organes.

On dit de la *façon*, qu'elle eſt belle ou laide; de la *figure*, qu'elle eſt gracieuſe ou deſagréable; de la *forme*, qu'elle eſt ordinaire ou extraordinaire; & de la *conformation*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe.

La mode décide ſur la *façon*, l'ancienneté ayant

toujours tort à cet égard. Le coup d'œil détermine pour la *figure*, il ne s'agit que de l'avoir juste. L'eſpèce règle la *forme*, il faut y aſſujettir le goût. La proportion préſide à la *conformation*; les cauſes naturelles s'en écartent moins que les arbitraires.

Conformation n'eſt point employé dans le ſens figuré; *façon*, *figure*, & *forme* le ſont; avec cette différence, qu'alors le premier de ces mots ſe dit particulièrement à l'égard de l'action perſonnelle; le ſecond à l'égard de la contenance; & le troiſième à l'égard du cérémonial.

Chacun a ſa *façon* propre de penſer & d'agir. Un homme qui ſoufre fait une triſte *figure* avec des gens en pleine ſanté qui ne reſpirent que la joie. La *forme* devient ſouvent plus eſſentielle que le fond.

FAÇONS. MANIERES.

Il me ſemble que *façons* exprime plus quelque choſe d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie; & que *manières* exprime quelque choſe de plus naturel, qui tient du caractère ou de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourd'hui, comme les femmes, de petites *façons*, pour ſe donner des graces; & quelques femmes ont pris les *manières* libres des hommes, pour ſe diſtinguer de leur ſexe; cet échange n'eſt pas à l'avantage des premiers.

Les *manières* de la Cour deviennent *façons* dans la Province.

FADE. INSIPIDE.

Ce qui eſt *fade* ne pique pas le goût. Ce qui eſt

eſt *inſipide* ne le touche point-du-tout. Ainſi le dernier enchérit ſur le premier; il ne manque à l'un qu'un degré d'aſſaiſſonnement, & tout manque à l'autre.

Dans les ouvrages d'eſprit, ils ſont tous les deux très éloignés du beau: mais le *fade* paroiſſant en affecter & en chercher les graces, déplaît & choque; l'*inſipide* ne paroiſſant pas même le connoître, ennuye & rebute.

A l'égard de la beauté du ſexe, je ne crois pas qu'il y en ait *d'inſipide* qu'à ceux qui ſont d'un tempérament tout-à-fait inſenſible; mais on dit une beauté *fade*, lorsqu'elle n'eſt point animée, & qu'elle n'a aucun de ces agrémens, ſoit de vivacité ou de langueur, qui ſont faits pour réveiller l'œil du ſpectateur.

FAIRE. AGIR.

On *fait* une choſe, on *agit* pour la *faire*.

Le mot de *faire* ſuppoſe, outre l'action de la perſonne, un objet qui termine cette action & qui en ſoit l'effet. Celui d'*agir* n'a point d'autre objet que l'action & le mouvement de la perſonne, & peut deplus être lui-même l'objet du mot *faire*.

L'Ambitieux pour *faire* réuſſir ſes projets ne néglige rien, il *fait* tout *agir*.

La ſageſſe veut que dans tout ce que nous *faiſons* nous *agiſſions* avec réflexion.

FAMEUX. ILLUSTRE. CELEBRE. RENOMMÉ.

Toutes ces qualités marquent la réputation. Mais celle qu'exprime le mot de *fameux*, n'eſt fondée

que sur une simple distinction du commun, qui fait parler du sujet dans une vaste étendue de contrées & de siècles; soit que cette distinction se prenne en bonne ou en mauvaise part, il n'importe. Celle qu'exprime le mot d'*illustre* est fondée sur un mérite appuyé de dignité & d'éclat, qui fait non seulement connoître, mais qui fait encore estimer le sujet, & le place dans le grand. Celle qu'exprime le mot de *célèbre* est fondée sur un mérite de talent, mais de talent d'esprit ou de science, qui, sans placer dans le grand, & sans supposer l'éclat & la dignité, fait néanmoins honneur au sujet. Celle enfin qu'exprime le mot de *renommé* est uniquement fondée sur la vogue que donne le succès ou le goût public, qui, sans procurer beaucoup d'honneur au sujet, le tire simplement de l'oubli, & rend son nom connu dans le Monde.

La Pucelle d'Orléans décriée chez les Anglois, estimée par les François, est également *fameuse* chez l'une & l'autre nation. Les Princes brillent pendant leur vie; mais ils ne sont *illustres* dans la postérité, que par les monumens de grandeur, de sagesse, & de bonté qu'ils laissent après eux. Il y a des Auteurs *célèbres* qu'il n'est pas permis de blâmer, même dans ce qu'ils ont de blâmable, sans faire courir beaucoup de risque à sa propre réputation. Il suffit d'être *renommé* dans un Art ou dans un Métier à Paris pour y faire bien vite sa fortune.

Fameux, *célèbre*, & *renommé* se disent des personnes & des autres choses; mais *illustre* ne s'aplique qu'aux personnes, du moins quand on veut être scrupuleux sur le choix des termes.

Erostrate chez les Grecs brula le Temple de Diane pour se rendre *fameux:* il y réussit plus par la

la défense que les Juges firent de le nommer, que par son action. La plupart de nos Libelles ont le même sort, ils se tirent de la poussière, & se rendent *fameux* par un Arrêt. La Bataille de Cannes rendit les Carthaginois *illustres*; la Journée de Roncevaux ne fit pas le même effet pour les Espagnols; & ces deux actions sont *célèbres* dans l'Histoire, quoique malheureuses pour les Peuples qui en ont conservé la mémoire. Les Gobelins ont été des Teinturiers si *renommés*, que leur nom est demeuré au lieu où ils travailloient, & aux ouvrages que d'autres ont continués après eux. Je doute que les Vins de Falerne ayent été plus *renommés* que ceux de Champagne & de Bourgogne.

FAMILLE. MAISON.

Famille est plus de bourgeoisie, *Maison* est plus de qualité.

On dit, en parlant de naissance, être d'honnête *famille* & de bonne *maison*. On dit aussi *Famille* Royale & *Maison* Souveraine.

Les *familles* se font par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manières distinguées de celles du bas peuple, & par des mœurs cultivées, qui passent de père en fils. Les *maisons* se forment par les titres, par les hautes dignités dont elles sont illustrées, & par les grands emplois continués aux parens du même nom.

FANEE. FLETRIE.

Ces deux mots diffèrent entre eux du plus au moins, le second enchérit au dessus du premier: une fleur qui n'est que *fanée* peut quelquefois re-

prendre ſon éclat; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, ſe *fane* par la longueur du tems, & peut ſe *flétrir* promtement par accident.

FANTASQUE. BIZARRE. CAPRICIEUX. QUINTEUX. BOURRU.

Toutes ces qualités, très oppoſées à la bonne ſociété, ſont l'effet & en même tems l'expreſſion d'un goût particulier, qui s'écarte mal-à-propos de celui des autres. C'eſt-là l'idée générale qui les fait ſynonymes, & ſous laquelle ils ſont employés aſſez indifféremment dans beaucoup d'occaſions, parce qu'on n'a point alors en vue les idées particulières qui les diſtinguent. Mais chacun n'en a pas moins ſon propre caractère, que je crois rencontrer aſſez heureuſement en diſant, que s'écarter du goût par excès de délicateſſe ou par une recherche du mieux faite hors de ſaiſon, c'eſt être *fantasque*; s'en écarter par une ſingularité d'objet non convenable, c'eſt être *bizarre*; par inconſtance ou changement ſubit de goût, c'eſt être *capricieux*; par une certaine révolution d'humeur ou façon de penſer, c'eſt être *quinteux*; par groſſièreté de mœurs & défaut d'éducation, c'eſt être *bourru*.

Le *fantasque* dit proprement quelque choſe de difficile; le *bizarre* quelque choſe d'extraordinaire; le *capricieux* quelque choſe d'arbitraire; le *quinteux* quelque choſe de périodique; & le *bourru* quelque choſe de mauſſade.

FATAL.

FATAL. FUNESTE.

Ils signifient également une chose triste & malheureuse: mais le premier est plus un effet du sort, & le second est plus une suite du crime.

Les gens de guerre sont en danger de finir leurs jours d'une manière *fatale;* & les scélérats sont sujets à mourir d'une manière *funeste.*

Ces mots ont souvent un sens augural, je veux dire qu'on s'en sert pour marquer quelque chose qui annonce un fâcheux évènement, ou qui en est l'occasion. Alors *fatal* ne désigne qu'une certaine combinaison dans les causes inconnues, qui empêche que rien ne réussisse, & fait toujours arriver le mal plutôt que le bien. *Funeste* présage des accidens plus grands & plus accablans, soit pour la vie, pour l'honneur, ou pour le cœur.

La galanterie fait la fortune aux uns, & devient *fatale* aux autres. Toute liaison nouée par le vice est *funeste.*

FAUTE. DEFAUT. DEFECTUOSITE. VICE. IMPERFECTION.

Faute renferme dans son idée un rapport accessoire à l'auteur de la chose; ensorte qu'en marquant le manquement effectif de l'ouvrage, il désigne aussi le manquement actif de l'ouvrier. *Défaut* n'exprime que ce qu'il y a de mal dans la chose sans rapport à l'auteur; mais il exprime un mal qui consiste dans un écart positif de la règle. *Défectuosité* marque quelque chose qui n'est pas mal par lui-même, mais uniquement par rapport au but de la chose ou au service qu'on s'en propose.

Vice

Vice dit un mal qui nait du fond ou de la disposition naturelle de la chose, & qui en corromt la bonté. *Imperfection* désigne quelque chose de moins de conséquence que tout ce que les mots précédens font entendre, & il est plus d'usage dans la Morale que dans la Physique & dans la Mécanique.

La concession d'un pouvoir sans bornes est une grande *faute* dans l'établissement du Gouvernement; il n'est point de Législateur qui l'ait faite. Quelques connoisseurs ont observé qu'il y avoit dans la Chapelle de Versailles un *défaut* de proportion, en ce que la grandeur du vaisseau ne répondoit pas à l'élevation. La Roture est en France une *défectuosité* qui prive les sujets de beaucoup de places brillantes, dont ils seroient néanmoins capables, comme la Noblesse en est une en Suisse qui empêche d'avoir part au Gouvernement. L'indigestion causée par un excès d'alimens est moins dangereuse que celle qui vient du *vice* de l'estomac. Les personnes scrupuleuses regardent les *imperfections* comme de vrais péchés, dont Dieu doit les punir; mais les Chrétiens raisonnables ne les regardent que comme suites nécessaires de l'humanité, dont Dieu se sert simplement pour les humilier & non pour les rendre criminels.

FAUTE. CRIME. PECHE'. DELIT. FORFAIT.

La *faute* tient de la foiblesse humaine; elle va contre les règles du Devoir. Le *crime* part de la malice du cœur; il est contre les loix de la Nature. Le *péché* ne se dit que par rapport aux préceptes de la Religion; il va proprement contre les mouvemens de la Conscience. Le *délit* part de

la

la desobéissance ou de la rebellion contre l'Autorité légitime; il est une transgression de la Loi civile, voilà pourquoi il est du stile du Palais. Le *forfait* vient de scélératesse & d'une corruption entière du cœur; il blesse les sentimens d'humanité, viole la foi, & attaque la sureté publique.

Les emportemens de la colère & les intrigues de la galanterie sont des *fautes*. Les calomnies & les assassinats sont des *crimes*. Les mensonges & les jugemens téméraires sont des *péchés*. Les duels & les contrebandes sont des *délits*. Les incendies & les empoisonnemens sont des *forfaits*.

Il faut pardonner la *faute*, punir le *crime*, ne point décider sur le *péché*, examiner la nature du *délit*, & avoir horreur du *forfait*.

FIERTE'. DEDAIN.

Le premier de ces mots se dit également en bien & en mal; je ne le prens néanmoins ici qu'en mauvaise part; parce que c'est dans ce seul sens qu'il est synonyme avec l'autre. Ils dénotent alors tous les deux un sentiment qui nous empêche de nous familiariser, & qui nous éloigne des personnes que nous croyons au dessous de nous, soit par la naissance, les biens, ou les talens; avec cette différence que la *fierté* est fondée sur l'estime qu'on a de soi-même, & le *dédain* sur le peu de cas qu'on fait des autres: ce qui rend celui-ci plus odieux & plus insupportable.

La fortune donne ordinairement de la *fierté* aux gens d'un petit esprit ou d'une sotte éducation. Il y a une sorte de gens vains qui se font du *dédain* une décoration personnelle, qu'ils produisent comme une étiquette pour annoncer le mérite qu'ils prétendent avoir, & où l'on ne manque pas de

lire

lire le contraire de ce qu'ils y croient écrit.

Il faut éviter de parler & encore plus de badiner avec les personnes *fières :* pour les *dédaigneuses*, il faut les fuir ou ne les joindre que pour les mortifier.

FIN. DELICAT.

Il suffit d'avoir assez d'esprit pour concevoir ce qui est *fin;* mais il faut encore du goût pour entendre ce qui est *délicat.* Le premier est au-dessus de la portée de bien des gens; & le second trouve peu de personnes qui soient à la sienne.

Un discours *fin* est quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu; mais qui ne sent pas le *délicat* du premier coup ne le sentira jamais. On peut chercher l'un, & il faut saisir l'autre.

Fin est d'un usage plus étendu : on s'en sert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* est d'un service, comme d'un mérite, plus rare: il ne sied pas aux traits malins, & il figure avec grace en fait de choses flateuses. Ainsi l'on dit une satire *fine*, une louange *délicate.*

FIN. SUBTIL. DELIE.

Un homme *fin* marche avec précaution par des chemins couverts. Un homme *subtil* avance adroitement par des voies courtes. Un homme *délié* va d'un air libre & aisé par des routes sures.

La défiance rend *fin.* L'envie de réussir jointe à la présence d'esprit rend *subtil.* L'usage du monde & des affaires rend *délié.*

Les Normands ont la réputation d'être *fins.* Les Gas-

Gascons passent pour *subtils*. La Cour fournit les gens les plus *déliés*.

FONDER. ETABLIR. INSTITUER. ERIGER.

Fonder c'est donner le nécessaire pour la subsistance; il exprime proprement des libéralités temporelles. *Etablir* c'est accorder une place & un lieu de résidence; il a un rapport particulier à l'Autorité & au Gouvernement civil. *Instituer* c'est créer & former les choses; il en désigne l'auteur, ou celui qui les a le premier imaginées & mises au monde. *Eriger* c'est changer en mieux la valeur des choses; il ne s'emploie bien que pour les fiefs & les dignités.

Louis IX a *fondé* les Quinze-Vingts. Louis XIV a *établi* les Filles de St. Cyr. Ignace de Loyola a *institué* les Jésuites. Paris a été *érigé* en Archevêché en 1622, sous Louis XIII.

FOU. EXTRAVAGANT. INSENSE. IMBECILE.

Le *fou* manque par la raison, & se conduit par la seule impression mécanique. L'*extravagant* manque par la règle, & suit ses caprices. L'*insensé* manque par l'esprit, & marche sans lumière. L'*imbécile* manque par les organes, & va par le mouvement d'autrui sans aucun discernement.

Les *foux* ont l'imagination forte: les *extravagans* ont les idées singulières: les *insensés* les ont bornées: les *imbéciles* n'en ont point de leur propre fond.

GAIN. PROFIT. LUCRE. EMOLUMENT. BENEFICE.

Le *gain* ſemble être quelque choſe *de* très caſuel qui ſuppoſe des riſques & du haſard; voilà pourquoi ce mot eſt d'un grand uſage pour les Joueurs & pour les Commerçans. Le *profit* paroit être plus ſûr, & venir d'un rapport habituel, ſoit de fonds, ſoit d'induſtrie; ainſi l'on dit les *profits* du jeu, pour ceux qui donnent à jouer ou fourniſſent les cartes; & le *profit* d'une terre, pour exprimer ce qu'on en retire outre les revenus fixés par les baux. Le *lucre* eſt d'un ſtile plus ſoutenu, & dont l'idée a quelque choſe de plus abſtrait & de plus général; ſon caractère conſiſte dans un ſimple rapport à la paſſion de l'intérêt, de quelque manière qu'elle ſoit ſatisfaite: voilà pourquoi l'on dit très bien d'un homme, qu'il aime le *lucre*; & qu'en pareille occaſion on ne ſe ſerviroit pas des autres mots avec la même grace. L'*émolument* eſt affecté aux charges & aux emplois; marquant non ſeulement la finance règlée des appointemens, mais encore tous les autres revenantbons. *Bénéfice* ne ſe dit guères que pour les Banquiers, les Commiſſionnaires, le Change & le produit de l'Argent; ou dans la Juriſprudence pour les héritiers, qui, craignant de trouver une ſucceſſion ſurchargée de dettes, ne l'acceptent que par *bénéfice* d'inventaire.

Quelques rigoriſtes ont déclaré illicite tout *gain* fait aux jeux de haſard. On nomme ſouvent *profit* ce qui eſt vol. Tout ce qui n'a que le *lucre* pour objet eſt roturier. Ce n'eſt pas toujours où il y a le plus d'*émolumens* que ſe trouve le plus d'honneur. Le *bénéfice* qu'on tire du changement

des

des monnoies, ne répare pas la perte réelle que ce dérangement cauſe dans l'Etat.

GARDER. RETENIR.

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien. Nous *retenons* celui d'autrui.

L'avare *garde* ſes tréſors. Le débiteur *retient* l'argent de ſon créancier.

L'honnête-homme a de la peine à *garder* ce qu'il poſſède, lorsque le fripon eſt autoriſé à *retenir* ce qu'il a pris.

GENERAL. UNIVERSEL.

Ce qui eſt *général* regarde le plus grand nombre des particuliers, ou tout le monde en gros. Ce qui eſt *univerſel* regarde tous les particuliers, ou tout le monde en détail.

Le gouvernement des Princes n'a pour objet que le bien *général;* mais la providence de Dieu eſt *univerſelle.*

Un Orateur parle en *général,* lorsqu'il ne fait point d'aplication particulière. Un Savant eſt *univerſel,* lorsqu'il ſait de tout.

GENIE. TALENT.

Ils naiſſent tous les deux avec nous, & ſont une heureuſe diſpoſition de la nature pour les Arts & pour les Emplois: mais le *génie* paroit être plus intérieur, & tenir un peu de l'eſprit inventif: le *talent* ſemble être plus extérieur, & tenir davantage d'une exécution brillante.

On

On a le *génie* de la Poëſie & de la Peinture. On a le *talent* de parler & d'écrire.

Tel qui a du *génie* pour compoſer, n'a point de *talent* pour débiter.

GENS. PERSONNES.

Le mot de *gens* a une valeur très indéfinie, qui le rend incapable d'être uni avec un nombre, & d'avoir un rapport marqué à l'égard du ſexe. Celui de *perſonnes* en a une plus particulariſée, qui le rend ſuſceptible de calcul, & de rapport au ſexe quand on veut le déſigner.

Il y a d'honnêtes *gens* à la Cour: les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe y ſont plus polies qu'ailleurs.

Le plaiſir de la table n'admet que *gens* de bonne humeur, & ne ſoufre pas qu'on ſoit plus de huit *perſonnes*.

Pour bien faire le détail d'une compagnie, il faut faire connoître la qualité des *gens* & le nombre des *perſonnes* qui la compoſent.

Dans tous les Gouvernemens il ſe trouve des *gens* mal intentionnés; & il y a toûjours dans les aſſemblées quelques *perſonnes* mécontentes.

Les Rois ne ſont pas des *perſonnes* ſacrées aux *gens* propres à tout entreprendre.

GLOIRE. HONNEUR.

La *gloire* dit quelque choſe de plus éclatant que l'*honneur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de ſon propre mouvement & ſans y être obligé, les choſes les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, ſans répugnance & de bonne grace, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'hom-

L'homme peut être indifférent pour la *gloire*; mais il ne lui eſt pas permis de l'être pour l'*honneur*.

Le deſir d'acquérir de la *gloire* pouſſe quelquefois le courage du ſoldat jusqu'à la témérité; & les ſentimens d'*honneur* le retiennent ſouvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il eſt aſſez d'uſage, dans le diſcours, de mettre l'intérêt en antithèſe avec la *gloire*, & le goût avec l'*honneur*. Ainſi l'on dit qu'un Auteur qui travaille pour la *gloire* s'attache plus à perfectionner ſes ouvrages, que celui qui travaille pour l'intérêt; & que quand un Avare fait de la dépenſe, c'eſt plus par *honneur* que par goût.

GRACES. AGRE'MENS.

Les *graces* naiſſent d'une politeſſe naturelle accompagnée d'une noble liberté; c'eſt un verni qu'on répand dans le diſcours, dans les actions, dans le maintien, & qui fait qu'on plaît jusques dans les moindres choſes. Les *agrémens* viennent d'un aſſemblage de traits fins que l'humeur & l'eſprit animent; ils l'emportent ſouvent ſur ce qui eſt plus régulièrement beau.

Il ſemble que le corps ſoit plus ſuſceptible de *graces*, & l'eſprit d'*agrémens*. L'on dit d'une perſonne, qu'elle marche, danſe, chante avec *grace*, & que ſa converſation eſt pleine d'*agrémens*.

Que peut deſirer un homme dans une Dame que de trouver, au-delà d'un extérieur formé de *graces* & d'*agrémens*, un intérieur compoſé de ce qu'il y a de plus ſolide dans l'eſprit & de plus délicat dans les ſentimens? En eſt-il de ce caractère?

GRA-

GRAVE. SERIEUX. PRUDE.

On eſt *grave* par ſageſſe & par maturité d'eſprit. On eſt *ſérieux* par humeur & par tempérament. On eſt *prude* par goût & par affectation.

La légèreté eſt l'oppoſé de la *gravité*; l'enjouement l'eſt du *ſérieux*; le badinage l'eſt de la *pruderie*.

L'habitude de traiter les affaires nous donne de la *gravité*. Les réflexions d'une morale ſévère rendent *ſérieux*. Le deſir de paſſer pour *grave* fait qu'on devient *prude*.

GROS. EPAIS.

Une choſe eſt *groſſe* par la quantité de ſa circonférence : elle eſt *épaiſſe* par l'une de ſes dimenſions.

Un arbre eſt *gros*. Une planche eſt *épaiſſe*.

Il eſt difficile d'embraſſer ce qui eſt *gros*. On a de la peine à percer ce qui eſt *épais*.

HABILE. SAVANT. DOCTE.

Les connoiſſances qui ſe réduiſent en pratique rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la ſpéculation font le *ſavant*. Celles qui rempliſſent la mémoire font l'homme *docte*.

On dit du Prédicateur & de l'Avocat, qu'ils ſont *habiles*; du Philoſophe & du Mathématicien, qu'ils ſont *ſavans*; de l'Hiſtorien & du Juriſconſulte, qu'ils ſont *doctes*.

L'*habile* ſemble plus entendu; le *ſavant* plus profond; & le *docte* plus univerſel.

Nous

Nous devenons *habiles* par l'expérience, *savans* par la méditation, *doctes* par la lecture.

HAINE. AVERSION. ANTIPATHIE. REPUGNANCE.

Le mot de *haine* s'aplique plus ordinairement aux personnes. Les mots d'*aversion* & *d'antipathie* conviennent à tout également. On ne se sert de celui de *répugnance* qu'à l'égard des actions, c'est-à-dire lorsqu'il s'agit de faire quelque chose.

La *haine* est plus volontaire, & paroit jetter ses racines dans la passion, ou dans le ressentiment d'un cœur irrité & plein de fiel. L'*aversion* & l'*antipathie* sont moins dépendantes de la liberté, & paroissent avoir leur source dans le tempérament, ou dans le goût naturel; mais avec cette différence, que l'*aversion* a des causes plus connues, & que l'*antipathie* en a de plus secrettes. Pour la *répugnance* elle n'est pas, comme les autres, une habitude qui dure: c'est un sentiment passager, causé par la peine ou par le dégoût de ce qu'on est obligé de faire.

Les manières impertinentes & les mauvaises qualités, qu'on remarque dans les personnes ou qu'on leur attribue, nourrissent la *haine*; elle ne cesse que quand on commence à les regarder avec d'autres yeux, soit par un retour d'estime, soit par reconnoissance pour quelque service, ou par un mouvement d'intérêt. Les défauts que nous avons en horreur, & les façons d'agir opposées aux nôtres, nous donnent de l'*aversion* pour les personnes qui les ont; elle ne cesse que lorsque ces personnes changent & s'accommodent à notre esprit & à nos mœurs, ou que nous changeons nous-mêmes en prenant leurs inclinations. La différence

rence du tempérament, la singularité de l'humeur, l'esprit particulier, & le je-ne-sai-quoi d'un air qui déplaît produisent l'*antipathie;* elle dure jusqu'à ce que les ressorts du sang & de la nature ayent fait un assez grand changement dans le goût, pour qu'il soit universel ou entièrement soumis à la raison. Une infinité de motifs particuliers peuvent causer la *répugnance* qu'on a à user des choses ou à les faire, selon la nature de ces choses, les occasions, & les circonstances: on ne la sent qu'autant qu'on est contraint par les autres, ou qu'on se contraint soi-même.

La *haine* fait tout blâmer dans les personnes qu'on hait, & y noircit jusqu'aux vertus. L'*aversion* fait qu'on évite les gens, & qu'on en regarde la société comme quelque chose de fort desagréable. L'*antipathie* fait qu'on ne les peut soufrir, & nous en rend la compagnie fatigante. La *répugnance* empêche qu'on ne fasse les choses de bonne grace, & donne un air gêné, qui fait voir que ce n'est pas le cœur qui commande ce qu'on exécute.

Il y a moins loin, comme l'a dit un homme d'esprit, de la *haine* à l'amour que de la *haine* à l'indifférence. C'est quelquefois pour ceux avec qui le devoir nous engage à vivre que nous avons le plus d'*aversion.* Rien ne dépend moins de nous que l'*antipathie;* tout ce que nous pouvons faire c'est de la dissimuler. On ne doit jamais faire avec *répugnance*, ce que la raison, l'honneur, & le devoir exigent.

Il ne faut avoir de la *haine* que pour le vice; de l'*aversion* que pour ce qui est nuisible; de l'*antipathie* que pour ce qui porte au crime; & de la *répugnance* que pour les fausses démarches, ou pour ce qui peut donner atteinte à la réputation.

HA-

HARANGUE. DISCOURS. ORAISON.

Le dernier de ces mots suppose toujours quelque appareil ou quelque circonstance éclatante. Les deux autres n'expriment ni n'excluent l'éclat; la *harangue* pouvant avoir sa place dans une occasion pressée & peu connue, & le *discours* étant souvent préparé pour des occasions publiques & brillantes. Je fais donc excuse à certains Critiques, si je n'adhère pas au jugement qu'ils ont porté sur cet article; & si je ne pense pas, comme eux, que ce soit dans cette idée d'appareil que consiste la différence qui est entre la *harangue* & le *discours*. Ce n'est pas faute de docilité, c'est faute de persuasion; puisque les *discours*, qu'on prononce aux receptions des Académiciens, dans les Chaires, & en cent autres occasions, peuvent avoir l'appareil le plus éclatant sans être ni *harangues* ni *oraisons*; & que, dans une conversation secrette ou dans un tête-à-tête on peut *haranguer* au-lieu de *discourir*. Leur censure n'a été fondée que sur ce qu'ils ont pensé que le mot de *discours* étoit placé dans le sens général, où il marque tout ce qui part de la faculté de la parole, & non dans le sens particulier d'un *discours* préparé. Mais quelle apparence qu'on puisse le prendre dans un autre sens que dans celui-ci, pour le mettre en comparaison & en faire un synonyme avec le mot de *harangue*? Ce préliminaire posé, voici comment je crois devoir caractériser ces mots.

La *harangue* en veut proprement au cœur; elle a pour but de persuader & d'émouvoir; sa beauté consiste à être vive, forte, & touchante. Le *discours* s'adresse directement à l'esprit; il se pro-

poſe d'expliquer & d'inſtruire; ſa beauté eſt d'être clair, juſte, & élégant. L'*oraiſon* travaille à prévenir l'imagination; ſon plan roule ordinairement ſur la louange ou ſur la critique; ſa beauté conſiſte à être noble, délicate, & brillante.

Le Capitaine fait à ſes ſoldats une *harangue*, pour les animer au combat. L'Académicien prononce un *diſcours*, pour développer ou pour ſoutenir un ſyſtême. L'Orateur prononce une *oraiſon* funèbre, pour donner à l'aſſemblée une grande idée de ſon Héros.

La longueur de la *harangue* rallentit quelquefois le feu de l'action. Les fleurs du *diſcours* en diminuent ſouvent les graces. La recherche du merveilleux dans l'*oraiſon* fait perdre l'avantage du vrai.

HASARD. FORTUNE. SORT. DESTIN.

Le *haſard* ne forme ni ordre ni deſſein; on ne lui attribue ni connoiſſance ni volonté; & ſes évènemens ſont toujours très incertains. La *fortune* forme des plans & des deſſeins, mais ſans choix; on lui attribue une volonté ſans diſcernement, & l'on dit qu'elle agit en aveugle. Le *ſort* ſuppoſe des différences & un ordre de partage; on ne lui attribue qu'une détermination cachée, qui laiſſe dans le doute juſqu'au moment qu'elle ſe manifeſte. Le *deſtin* forme des deſſeins, des ordres, & des enchaînemens de cauſes; on lui attribue la connoiſſance, la volonté, & le pouvoir; ſes vues ſont fixes & déterminées.

Le *haſard* fait. La *fortune* veut. Le *ſort* décide. Le *deſtin* ordonne.

La plupart des ſuccès ſont plus l'effet du *haſard* que

que de l'habileté. Il en coute beaucoup au repos, pour contraindre la *fortune* à nous regarder d'un œil favorable. On a vu des intrépides abandonner volontairement leur vie au *sort* du dé. Tout ce qui eſt écrit dans le livre du *deſtin* eſt inévitable; parce qu'on ne peut ni forcer ſon tempérament, ni voir au-delà de la portée de ſes lumières.

HONNETE. CIVIL. POLI. GRACIEUX. AFFABLE.

Nous ſommes *honnêtes* par l'obſervation des bienſéances & des uſages de la ſociété. Nous ſommes *civils* par les honneurs que nous rendons à ceux qui ſe trouvent à notre rencontre. Nous ſommes *polis* par les façons flateuſes que nous avons, dans la converſation & dans la conduite, pour les perſonnes avec qui nous vivons. Nous ſommes *gracieux* par des airs prévenans pour ceux qui s'adreſſent à nous. Nous ſommes *affables* par un abord doux & facile à nos inférieurs qui ont à nous parler.

Les manières *honnêtes* ſont une marque d'attention. Les *civiles* ſont un témoignage de reſpect. Les *polies* ſont une démonſtration d'eſtime. Les *gracieuſes* ſont une preuve d'humanité. Les *affables* ſont une inſinuation de bienveillance.

Il faut être *honnête* ſans cérémonie; *civil* ſans importunité; *poli* ſans fadeur; *gracieux* ſans minauderie; & *affable* ſans familiarité.

HONTE. PUDEUR.

Les reproches de la conſcience cauſent la *honte*. Les ſentimens de modeſtie produiſent la *pudeur*.

deur. Elles font quelquefois l'une & l'autre monter le rouge au visage: mais alors on rougit de *honte*, & l'on devient rouge par *pudeur*.

Il ne convient point de se glorifier ni d'avoir *honte* de sa naissance, ce sont des traits d'orgueil; mais il convient également au noble & au roturier d'avoir *honte* de leurs fautes. Quoique la *pudeur* soit une vertu, il y a néanmoins des occasions où elle passe pour foiblesse & timidité.

ICI. LA.

Ici est le lieu même où est la personne qui parle. *Là* est un lieu différent. Le premier marque & spécifie l'endroit. Le second est plus vague; il a besoin, pour être entendu, d'être accompagné de quelque signe de l'œil ou de la main.

On dit venez *ici*, allez *là*. L'un est plus près, l'autre est plus éloigné.

IDEE. PENSEE. IMAGINATION.

L'*idée* représente l'objet; la *pensée* le considère; l'*imagination* le forme. La première peint; la seconde examine; la troisième séduit.

On est sûr de plaire dans la conversation quand on a des *idées* justes, des *pensées* fines, & des *imaginations* brillantes.

On ne s'entend pas, dans la plupart des contestations, faute de simplifier les *idées*. On reproche aux Anglois de trop creuser les *pensées*. On accuse les femmes de prendre souvent les *imaginations* pour des réalités.

IL FAUT. IL EST NECESSAIRE. ON DOIT.

La première de ces expreſſions marque plus préciſément une obligation de complaiſance, de coutume, ou d'intérêt perſonnel: *il faut* hurler avec les loups: *il faut* ſuivre la mode: *il faut* connoître avant que d'aimer. La ſeconde marque plus particulièrement une obligation eſſentielle & indiſpenſable: *il eſt néceſſaire* d'aimer Dieu pour être ſauvé: *il eſt néceſſaire* d'être complaiſant pour plaîre. La troiſième eſt plus propre à déſigner une obligation de raiſon ou de bienſéance: *on doit* dans chaque choſe s'en rapporter aux Maîtres de l'art: *on doit* quelquefois éviter dans le public ce qui a du mérite dans le particulier.

IMPOLI. GROSSIER. RUSTIQUE.

C'eſt un plus grand défaut d'être *groſſier* que d'être ſimplement *impoli*, & c'en eſt encore un plus grand d'être *ruſtique*.

L'*impoli* manque de belles manières; il ne plaît pas. Le *groſſier* en a de deſagréables; il déplaît. Le *ruſtique* en a de choquantes; il rebute.

L'*impoliteſſe* eſt le défaut des gens d'une médiocre éducation: la *groſſièreté* l'eſt de ceux qui en ont eu une mauvaiſe: la *ruſticité* l'eſt de ceux qui n'en ont point eu.

On ſoufre l'*impoli* dans le commerce du monde: on évite le *groſſier*: on ne ſe lie point-du-tout avec le *ruſtique*.

INCERTITUDE. DOUTE. IRRESOLUTION.

Dans le sens où ces mots sont synonymes, ils marquent tous les trois une indécision; mais l'*incertitude* vient de ce que l'évènement des choses est inconnu; le *doute* vient de ce que l'esprit ne sait pas faire un choix; & l'*irrésolution* vient de ce que la volonté a de la peine à se déterminer.

On est dans l'*incertitude* sur le succès de ses démarches; dans le *doute* sur ce qu'on doit faire; & dans l'*irrésolution* sur ce qu'on veut faire.

L'homme sage ne sort guères de l'*incertitude* sur l'avenir; du *doute* sur les opinions; & de l'*irrésolution* sur les engagemens.

INCLINATION. PANCHANT.

L'*inclination* dit quelque chose de moins fort que le *panchant*. La première nous porte vers un objet, & l'autre nous y entraîne.

Il semble aussi que l'*inclination* doive beaucoup à l'éducation, & que le *panchant* tienne plus du tempérament.

Le choix des compagnies est essentiel pour les jeunes gens; parce qu'à cet âge on prend aisément les *inclinations* de ceux qu'on fréquente. La nature a mis dans l'homme un *panchant* insurmontable vers le plaisir; il le cherche même au moment qu'il croit se faire violence.

On donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête; mais on suppose celui du *panchant* plus sensuel, & quelquefois même honteux. Ainsi l'on dit qu'un homme a de l'*inclination* pour les

Arts

Arts & pour les Sciences, & qu'il a du *panchant* à la débauche & au libertinage,

INCROYABLE. PARADOXE.

On se sert d'*incroyable* en fait d'évènemens, & de *paradoxe* en fait d'opinions. On raconte des choses *incroyables:* on propose des *paradoxes.*

Les peuples & les enfans ne trouvent rien d'*incroyable* lorsque c'est leurs maîtres qui parlent. Une proposition nouvelle, quoique vraie, risque d'être traitée de *paradoxe*, tandis qu'une vieille opinion, quoiqu'extravagante, conserve tout son crédit.

INDOLENT. NONCHALANT. PARESSEUX. NEGLIGENT.

On est *indolent* par défaut de sensibilité; *nonchalant* par défaut d'ardeur; *paresseux* par défaut d'action; *négligent* par défaut de soin.

Rien ne pique l'*indolent;* il vit dans la tranquilité & hors des atteintes que donnent les fortes passions. Il est difficile d'animer le *nonchalant;* il va mollement & lentement dans tout ce qu'il fait. L'amour du repos l'emporte, chez le *paresseux*, sur les avantages que procure le travail. L'inattention est l'apanage du *négligent;* tout lui échappe, & il ne se pique point d'exactitude.

L'*indolence* émousse le goût. La *nonchalance* craint la fatigue. La *paresse* fuit la peine. La *négligence* apporte des délais & fait manquer l'occasion.

Je crois que l'amour est de toutes les passions la plus propre à vaincre l'*indolence.* Il me semble qu'on surmonte plus aisément la *nonchalance* par la

crainte du mal que par l'espérance du bien. L'ambition fut toujours l'ennemie mortelle de la *paresse*. Des intérêts personnels & considérables ne souffrent point de *négligence*.

INDUSTRIE. SAVOIR-FAIRE.

L'*industrie* est un tour ou une adresse de la conduite. Le *savoir-faire* est un avantage d'art ou de talent.

Dans la nécessité, la ressource de l'*industrie* est plus prompte, celle du *savoir-faire* est plus sure.

On nomme Chevaliers d'*industrie* ceux qui, sans biens, sans emplois, sans métier, vivent néanmoins dans le monde d'une façon honnête, quoiqu'aux dépens d'autrui. Il y a dans tous les états un *savoir-faire*, qui en augmente les profits & les honneurs, & qui s'acquiert plus par pénétration que par maximes.

INIMITIE'. RANCUNE.

L'*inimitié* est plus déclarée; elle paroit toujours ouvertement. La *rancune* est plus cachée; elle dissimule.

Les mauvais services & les discours desobligeans entretiennent l'*inimitié*; elle ne finit que lorsque fatigué de chercher à nuire on se racommode, ou que persuadé par des amis communs on se réconcilie. Le souvenir d'un tort ou d'un affront reçu conserve la *rancune* dans le cœur; elle n'en sort que lorsqu'on n'a plus aucun desir de vengeance, ou qu'on pardonne sincèrement.

L'*inimitié* n'empêche pas toujours d'estimer son ennemi, ni de lui rendre justice; mais elle empêche de le caresser, & de lui faire du bien autrement

ment que par certains mouvemens d'honneur & de grandeur d'ame, auxquels on sacrifie quelquefois sa vengeance. La *rancune* fait toujours embrasser avec plaisir l'occasion de se venger; mais elle sait se couvrir de l'extérieur de l'amitié jusqu'au moment qu'elle trouve à se satisfaire.

Il y a quelquefois de la noblesse dans l'*inimitié*, & il seroit honteux de n'en point avoir pour certaines personnes: mais la *rancune* a toujours quelque chose de bas: un courage fier refuse nettement le pardon, ou l'accorde de bonne grace.

On a vu les sentimens être héréditaires, & l'*inimitié* se perpétuer dans les familles; les mœurs sont changées, le fils ne veut du père que la succession des biens. Les réconciliations parfaites sont rares; il reste souvent bien de la *rancune* après celles qui paroissent être les plus sincères; & la façon de pardonner qu'on attribue aux Italiens est assez celle de toutes les nations.

Je crois qu'il n'y a que les perturbateurs du repos public qui doivent être l'objet de l'*inimitié* d'un Philosophe. S'il y a un cas où la *rancune* soit excusable, c'est à l'égard des traîtres; leur crime est trop noir pour qu'on puisse penser à eux sans indignation.

INSINUER. PERSUADER. SUGGERER.

On *insinue* finement & avec adresse. On *persuade* fortement & avec éloquence. On *suggère* par crédit & avec artifice.

Pour *insinuer*, il faut ménager le tems, l'occasion, l'air, & la manière de dire les choses. Pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons & l'avantage de ce qu'on propose. Pour *suggérer*, il faut

avoir acquis de l'aſcendant ſur l'eſprit des perſonnes.

Inſinuer dit quelque choſe de plus délicat. *Perſuader* dit quelque choſe de plus pathétique. *Suggérer* emporte quelquefois dans ſa valeur quelque choſe de frauduleux.

On couvre habilement ce qu'on veut *inſinuer*. On propoſe nettement ce qu'on veut *perſuader*: On fait valoir ce qu'on veut *ſuggérer*.

On croit ſouvent avoir penſé de ſoi-même ce qui a été *inſinué* par d'autres. Il eſt arrivé plus d'une fois qu'un mauvais raiſonnement a *perſuadé* des gens qui ne s'étoient pas rendus à des preuves convaincantes & démonſtratives. La ſociété des perſonnes qui ne penſent & n'agiſſent qu'autant qu'elles ſont *ſuggérées* par leurs domeſtiques, ne peut pas être d'un goût bien délicat.

INTERIEUR. DEDANS.

L'*intérieur* eſt caché par l'extérieur. Le *dedans* eſt renfermé par les dehors.

Il faut ſavoir pénétrer dans l'*intérieur* des hommes, pour n'être pas la dupe de leur extérieur. Un bâtiment doit être commode en *dedans*, & régulier en dehors.

Les Politiques ne montrent jamais l'*intérieur* de leur ame; ils retiennent au *dedans* d'eux-mêmes tous les mouvemens de leurs paſſions.

INTERIEUR. INTERNE. INTRINSEQUE.

Intérieur ſe dit plus particulièrement des choſes ſpirituelles. *Interne* a plus de rapport aux parties du corps. *Intrinſeque* s'applique à la valeur ou à

la qualité qui réſulte de l'eſſence des choſes mêmes, indépendamment de l'eſtimation des hommes.

La dévotion doit être *intérieure*. Les maladies *internes* ſont les plus dangereuſes. Les fréquentes mutations des monnoies ont apris à faire attention à leur valeur *intrinſèque*.

INVENTER. TROUVER.

On *invente* de nouvelles choſes, par la force de l'imagination. On *trouve* des choſes cachées, par la recherche & par l'étude. L'un marque la fécondité de l'eſprit, & l'autre la pénétration.

La Mécanique *invente* les outils & les machines. La Phyſique *trouve* les cauſes & les effets.

Le Baron de Ville a *inventé* la Machine de Marli. Harvée a *trouvé* la Circulation du Sang.

JOIE. GAYETE.

La *joie* eſt dans le cœur; la *gayeté* eſt dans les manières. L'une conſiſte dans un doux ſentiment de l'ame; l'autre dans une agréable ſituation d'eſprit.

Il arrive quelquefois que la poſſeſſion d'un bien, dont l'eſpérance nous avoit cauſé beaucoup de *joie*, nous procure beaucoup de chagrin. Il ne faut ſouvent qu'un tour d'imagination, pour faire ſuccéder une grande *gayeté* aux larmes qui paroiſſent les plus amères.

JUSTESSE. PRECISION.

La *juſteſſe* empêche de donner dans le faux; & la *préciſion* écarte l'inutile.

Le discours *précis* est une marque ordinaire de la *justesse* de l'esprit.

LACHE. POLTRON.

Le *lâche* recule; le *poltron* n'ose avancer. Le premier ne se défend pas; il manque de valeur. Le second n'attaque point; il pèche par le courage.

Il ne faut pas compter sur la résistance d'un *lâche*, ni sur le secours d'un *poltron*.

LARRON. FRIPON. FILOU. VOLEUR.

Ce sont gens qui prennent ce qui ne leur appartient pas; avec cette différence que le *larron* prend en cachette, il dérobe. Le *fripon* prend par finesse; il trompe. Le *filou* prend avec adresse & subtilité; il escamotte. Le *voleur* prend de toutes manières, & même de force & avec violence.

Le *larron* craint d'être découvert; le *fripon* d'être reconnu; le *filou* d'être surpris; & le *voleur* d'être pris.

LASSER. FATIGUER.

La continuation d'une même chose *lasse*. La peine *fatigue*. On se *lasse* à se tenir debout. On se *fatigue* à travailler.

Etre *las* c'est ne pouvoir plus agir. Etre *fatigué* c'est avoir trop agi.

La *lassitude* se fait quelquefois sentir sans qu'on ait rien fait, elle vient alors d'une disposition du corps, & d'une lenteur de circulation dans le sang. La *fatigue* est toujours la suite de l'action; elle sup-

suppose un travail rude, ou par la difficulté, ou par la longueur.

Dans le sens figuré, un supliant *lasse* par sa persévérance; & il *fatigue* par ses importunités.

On se *lasse* d'attendre. On se *fatigue* à poursuivre.

LEGERE. INCONSTANTE. VOLAGE. CHANGEANTE.

Une *légère* ne s'attache pas fortement. Une *inconstante* ne s'attache pas pour longtems. Une *volage* ne s'attache pas à un seul. Une *changeante* ne s'attache pas au même.

La *légère* se donne à un autre, parce que le premier ne la retient pas; l'*inconstante*, parce que son amour est fini; la *volage*, parce qu'elle veut goûter de plusieurs; & la *changeante*, parce qu'elle en veut goûter de différens.

Les hommes sont ordinairement plus *légers* & plus *inconstans* que les femmes; mais celles-ci sont plus *volages* & plus *changeantes* que les hommes. Ainsi les premiers pèchent par un fond d'indifférence, qui fait cesser leur attachement; & les secondes par un fond d'amour, qui leur fait souhaiter de nouveaux attachemens. Par conséquent le mérite des hommes me paroit être dans la persévérance, & celui des femmes dans la résistance: le premier est plus rare, le second plus glorieux. Les uns doivent se munir contre les dégoûts, & les autres contre les attaques: choses très difficiles, que j'ose même dire impossibles, à moins que la raison de concert avec le cœur ne soit également de la partie.

LEVER. ELEVER. SOULEVER. HAUSSER. EXHAUSSER.

On *lève* en dreſſant ou en mettant debout. On *élève* en plaçant dans un lieu ou dans un ordre éminent. On *ſoulève* en faiſant perdre terre & portant en l'air. On *hauſſe* en ajoutant un degré ſupérieur, ſoit de ſituation, ſoit de force, ſoit d'étendue. On *exhauſſe* en augmentant la dimenſion perpendiculaire, c'eſt-à-dire en donnant plus de hauteur par une continuation de la choſe même.

On dit *lever* une échelle, *élever* une ſtatue, *ſoulever* un coffre, *hauſſer* les épaules & la voix, *exhauſſer* un bâtiment.

LIER. ATTACHER.

On *lie* pour empêcher que les membres n'agiſſent, ou que les parties d'une choſe ne ſe ſéparent. On *attache* pour arrêter une choſe, ou pour empêcher qu'elle ne s'éloigne.

On *lie* les piés & les mains d'un criminel, & on l'*attache* à un poteau.

On *lie* un faiſceau de verges avec une corde. On *attache* une planche avec un clou.

Dans le ſens figuré, un homme eſt *lié* lorſqu'il n'a pas la liberté d'agir; & il eſt *attaché* quand il n'eſt pas en état de changer de parti ou de le quiter.

L'autorité & le pouvoir *lient*. L'intérêt & l'amour *attachent*.

Nous ne croyons pas être *liés*, lorsque nous ne voyons pas nos liens; & nous ne ſentons pas que nous ſommes *attachés*, lorsque nous ne penſons point à faire uſage de notre liberté.

LIEU.

LIEU. ENDROIT. PLACE.

Lieu marque un total d'espace. *Endroit* n'indique proprement que la partie d'un espace plus étendu. *Place* insinue une idée d'ordre & d'arrangement. Ainsi l'on dit le *lieu* de l'habitation; l'*endroit* d'un livre cité; la *place* d'un convive, ou de quelqu'un qui a séance dans une assemblée.

On est dans le *lieu*. On cherche l'*endroit*. On occupe la *place*.

Paris est le *lieu* du Monde le plus agréable. Les espions vont dans tous les *endroits* de la ville. Les premières *places* ne sont pas toujours les plus commodes.

Il faut, tant qu'on peut, préférer les *lieux* sains, les *endroits* connus, & les *places* convenables.

LITERATURE. ERUDITION. SAVOIR. SCIENCE. DOCTRINE.

Il y a, ce me semble, entre les quatre premières de ces qualités un ordre de gradation & de sublimité d'objet, suivant le rang où elles sont ici placées. La *Litérature* désigne simplement les connoissances qu'on acquiert par les études ordinaires du Collège; car ce mot n'est pas pris ici dans le sens où il sert à dénommer en général l'occupation de l'étude & les ouvrages qu'elle produit. L'*érudition* annonce des connoissances plus recherchées, mais dans l'ordre seulement des Belles-Lettres. Le *savoir* dit quelque chose de plus étendu, principalement dans ce qui est de pratique. La *science* enchérit par la profondeur des connoissances, avec un rapport particulier à ce qui est

eſt de ſpéculation. Quant au mot de *doctrine* il ne ſe dit proprement qu'en fait de Mœurs & de Religion: il emporte auſſi une idée de choix dans le dogme, & d'attachement à un parti ou à une ſecte.

La *litérature* fait les gens lettrés. L'*érudition* fait les gens de lettres. Le *ſavoir* fait les doctes. La *ſcience* fait les ſavans. La *doctrine* fait les gens inſtruits.

Il y a eu un tems où la nobleſſe ſe piquoit de n'avoir pas même les premiers élémens de *litérature*. Le goût de l'*érudition* fournit des amuſemens infinis à une vie tranquile & retirée. Il faut dans le *ſavoir* préférer l'utile au brillant. Le reproche d'orgueil qu'on fait à la *ſcience* n'eſt qu'une orgueilleuſe inſulte de la part de l'ignorance. On ſuit ordinairement la *doctrine* de ſes Maîtres, ſans trop examiner ſi elle eſt la bonne.

LOURD. PESANT.

Le mot de *lourd* regarde plus proprement ce qui charge le corps: celui de *peſant* a un rapport plus particulier à ce qui charge l'eſprit. Il faut de la force pour porter l'un, de la ſupériorité de génie pour ſoutenir l'autre.

L'homme foible trouve *lourd* ce que le robuſte trouve léger. L'adminiſtration de toutes les affaires d'un Etat eſt un fardeau bien *peſant* pour un ſeul.

LUEUR. CLARTÉ. SPLENDEUR.

La *lueur* eſt un commencement de *clarté*, & la *ſplen-*

ſplendeur en eſt la perfection: ce ſont les trois différens degrés de l'effet de la lumière.

Tout le ſecours de la *lueur* ſe borne à faire appercevoir & découvrir les objets. La *clarté* les fait pleinement diſtinguer & connoître. La *ſplendeur* les montre dans leur éclat.

MALHEUR. ACCIDENT. DESASTRE.

Tous ces mots annoncent & déſignent un fâcheux évènement. Mais le *malheur* s'aplique particulièrement aux évènemens de fortune & de choſes étrangères à la perſonne. L'*accident* regarde proprement ce qui arrive dans la perſonne même. Le *deſaſtre* dit quelque choſe de plus général.

C'eſt un *malheur* de perdre ſon argent ou ſon ami. C'eſt un *accident* de tomber ou d'être bleſſé. C'eſt un *deſaſtre* de ſe voir tout-à-coup ruïné & deshonoré dans le monde.

On dit un grand *malheur*, un cruel *accident*, & un *deſaſtre* affreux.

MALIN. MAUVAIS. MECHANT. MALICIEUX.

Le *malin* l'eſt de ſang froid, il eſt ruſé: quand il nuit, c'eſt un tour qu'il joue: pour s'en défendre il faut s'en défier. Le *mauvais* l'eſt par emportement, il eſt violent: quand il nuit il ſatisfait ſa paſſion: pour n'en rien craindre il ne faut pas l'offenſer. Le *méchant* l'eſt par tempérament, il eſt dangereux: quand il nuit il ſuit ſon inclination: pour en être à couvert le meilleur eſt de le fuir. Le *malicieux* l'eſt part caprice, il eſt obſtiné:

ſtiné: s'il nuit c'eſt de rage: pour l'appaiſer il faut lui céder.

L'amour eſt un Dieu *malin* qui ſe moque de ceux qui l'adorent. Le poltron fait le *mauvais* quand il ne voit point d'ennemis. Les hommes ſont quelquefois plus *méchans* que les femmes; mais les femmes ſont toujours plus *malicieuſes* que les hommes.

MASQUE'. DEGUISE'. TRAVESTI.

Il faut, pour être *maſqué*, ſe couvrir d'un faux viſage. Il ſuffit, pour être *déguiſé*, de changer ſes parures ordinaires. On ne ſe ſert du mot de *traveſti* qu'en cas d'affaires ſérieuſes, lorsqu'il s'agit de paſſer en inconnu; & c'eſt alors prendre un habit ordinaire & commun dans la ſociété, mais très éloigné & très différent de celui de ſon état.

On ſe *maſque* pour aller au bal. On ſe *déguiſe* pour venir à bout d'une intrigue. On ſe *traveſtit* pour n'être pas reconnu de ſes ennemis.

MATIERE. SUJET.

La *matière* eſt ce qu'on emploie dans le travail. Le *ſujet* eſt ſur quoi l'on travaille.

La *matière* d'un diſcours conſiſte dans les mots, dans les phraſes, & dans les penſées. Le *ſujet* eſt ce qu'on explique par ces mots, par ces phraſes, & par ces penſées.

Les raiſonnemens, les paſſages de l'Ecriture Sainte, les penſées des Pères de l'Egliſe, les caractères des Paſſions, & les maximes de Morale ſont la *matière* des ſermons. Les myſtères de la Foi

Foi & les préceptes de l'Evangile en doivent être le *ſujet*.

MENAGE. MENAGEMENT. EPARGNE.

On ſe ſert du mot de *ménage* en fait de dépenſe ordinaire; de celui de *ménagement* dans la conduite des affaires; & de celui d'*épargne* à l'égard des revenus.

Le *ménage* eſt le talent des femmes; il empêche de ſe trouver court dans le beſoin. Le *ménagement* eſt du reſſort des maris; il fait qu'on n'eſt jamais dérangé. L'*épargne* convient aux pères; elle ſert à amaſſer pour l'établiſſement de leurs enfans.

MENU. DELIE'. MINCE.

Le *menu* n'a quelquefois rapport qu'à la groſſeur dont il manque, & d'autres fois il en a à la grandeur en tous ſens. Le *délié* n'eſt oppoſé qu'à la groſſeur, ſuppoſant toujours une ſorte de longueur. Le *mince* n'attaque que l'épaiſſeur, pouvant beaucoup avoir des autres dimenſions. Ainſi l'on dit une jambe & une écriture *menue*; un fil *délié*; une planche & une étoffe *mince*.

METTRE. POSER. PLACER.

Mettre a un ſens plus général; *poſer* & *placer* en ont un plus reſtraint; mais *poſer* c'eſt mettre avec juſteſſe, dans le ſens & de la manière dont les choſes doivent être miſes; *placer* c'eſt les mettre avec ordre dans le rang & dans le lieu qui leur conviennent. Pour bien *poſer* il faut de l'adreſſe dans

dans la main; pour bien *placer* il faut du goût & de la ſcience.

On *met* des colonnes pour ſoutenir un édifice; on les *poſe* ſur des baſes; on les *place* avec ſymétrie.

MOMENT. INSTANT.

Un *moment* n'eſt pas long, un *inſtant* eſt encore plus court.

Le mot de *moment* a une ſignification plus étendue; il ſe prend quelquefois pour le tems en général, & il eſt d'uſage dans le ſens figuré. Le mot d'*inſtant* a une ſignification plus reſſerrée; il marque la plus petite durée du tems, & n'eſt jamais employé que dans le ſens litéral.

Tout dépend de ſavoir prendre le *moment* favorable; quelquefois un *inſtant* trop tôt ou trop tard eſt tout ce qui fait la différence du ſuccès à l'infortune.

Quelque ſage & quelque heureux qu'on ſoit, on a toujours quelque fâcheux *moment* qu'on ne ſauroit prévoir. Il ne faut ſouvent qu'un *inſtant* pour changer la face entière des choſes qu'on croyoit le mieux établies.

Tous les *momens* ſont chers à qui connoit le prix du tems. Chaque *inſtant* de la vie eſt un pas vers la mort.

MONDE. UNIVERS.

Monde ne renferme dans ſa valeur que l'idée d'un Etre ſeul quoique général; c'eſt ce qui exiſte. *Univers* renferme l'idée de pluſieurs Etres, ou plutôt celle de toutes les parties du Monde; c'eſt tout ce qui exiſte. Le premier de ces mots

ſe

se prend quelquefois dans un sens particulier, comme quand on dit l'ancien & le nouveau *Monde*; & dans un sens figuré, comme quand on dit en ce *Monde* & en l'autre, le beau *monde*, le grand *monde*, le *monde* poli. Le second se prend toujours à la lettre, & dans un sens qui n'excepte rien. C'est pourquoi il faut souvent joindre le mot TOUT avec celui de *Monde;* mais il n'est pas nécessaire de donner cette épithète au mot d'*Univers*. On diroit, par exemple, que le Soleil échaufe tout le *Monde*, & qu'il est le foyer de l'*Univers*.

MOT. TERME. EXPRESSION.

Le *mot* est de la Langue; l'usage en décide. Le *terme* est du sujet; la convenance en fait la bonté. L'*expression* est de la pensée; le tour en fait le mérite.

La pureté du langage dépend des *mots;* sa précision dépend des *termes;* & son brillant dépend des *expressions*.

Tout discours travaillé demande que les *mots* soient françois, que les *termes* soient propres, & que les *expressions* soient nobles.

Un *mot* hasardé choque moins qu'un *mot* qui a vieilli. Les *termes* d'Art sont aujourd'hui moins ignorés dans le grand monde; il en est pourtant qui n'ont de grace que dans la bouche de ceux qui font profession de ces Arts. Les *expressions* guindées & trop recherchées font à l'égard du discours, ce que le fard fait à l'égard de la beauté du sexe : employées pour embellir, elles enlaidissent.

MOU. INDOLENT.

Un homme *mou* ne soutient pas ses entreprises. Un *indolent* ne veut rien entreprendre. Le premier manque de courage & de fermeté; on l'arrête, on le tourne, on l'intimide, & on le fait changer aisément. Le second manque de volonté & d'émulation; on ne peut le piquer ni le rendre sensible.

L'homme *mou* ne vaut rien à la tête d'un parti. L'homme *indolent* n'est pas propre à le former.

NEGOCE. COMMERCE. TRAFIC.

Le *négoce* regarde les affaires de Banque & de Marchandises. Le *Commerce* & le *Trafic* ne regardent que celles de marchandises; avec cette différence, ce me semble, que le *Commerce* se fait plus par vente & par achat, & le *Trafic* par échanges.

NEUF. NOUVEAU. RECENT.

Ce qui n'a point servi est *neuf*. Ce qui n'avoit pas encore paru est *nouveau*. Ce qui vient d'arriver est *récent*.

On dit d'un habit qu'il est *neuf*; d'une mode qu'elle est *nouvelle*; d'un fait qu'il est *récent*.

Une pensée est *neuve* par le tour qu'on lui donne; *nouvelle* par le sens qu'elle exprime; *récente* par le tems de sa production.

Celui qui n'a pas encore l'expérience & l'usage du monde est un homme *neuf*. Celui qui ne commence

mence que d'y entrer, ou qui eſt le premier de ſon nom, eſt un homme *nouveau*. L'on eſt moins touché des anciennes hiſtoires que des *récentes*.

NOMMER. APPELLER.

On *nomme* pour diſtinguer dans le diſcours. On *appelle* pour faire venir dans le beſoin.

Le Seigneur *appella* tous les animaux, & les *nomma* devant Adam, pour l'inſtruire de leurs noms; tel eſt le ſens du texte Hébreu.

Il ne faut pas toujours *nommer* les choſes par leurs noms, ni *appeller* toutes ſortes de gens à ſon ſecours.

NOTES. REMARQUES. OBSERVATIONS. REFLEXIONS.

Les *notes* diſent quelque choſe de court & de précis. Les *remarques* annoncent un choix & une diſtinction. Les *obſervations* déſignent quelque choſe de critique & de recherché. Les *réflexions* expriment ſeulement quelque choſe d'ajouté aux penſées de l'Auteur.

Les *notes* ſont ſouvent néceſſaires. Les *remarques* ſont quelquefois utiles. Les *obſervations* doivent être ſavantes. Les *réflexions* ne ſont pas toujours juſtes.

Le changement des mœurs & des uſages fait que la plupart des Auteurs ont beſoin de *notes*. Il y auroit peut-être d'auſſi bonnes *remarques* à faire ſur les Modernes que ſur les Anciens. Les *obſervations* hiſtoriques qu'on a faites rendent l'Antiquité plus connue. Les *réflexions* ne ſervent le plus ſouvent qu'à faire perdre de vue la première penſée.

GLOSE. COMMENTAIRE.

Ils ſont tous les deux des interprétations ou des explications d'un texte: mais la *gloſe* eſt plus littérale, & ſe fait presque mot à mot: le *commentaire* eſt plus libre, & moins ſcrupuleux à s'écarter de la lettre. Il leur eſt aſſez ordinaire d'être diffus ſur ce qui s'entend aiſément, & de garder le ſilence ſur les endroits difficiles.

OCCASION. OCCURRENCE. CONJONCTURE. CAS. CIRCONSTANCE.

Occaſion ſe dit pour l'arrivée de quelque choſe de nouveau, ſoit que cela ſe préſente ou qu'on le cherche; & dans un ſens aſſez indéterminé pour le tems comme pour l'objet. *Occurrence* ſe dit uniquement pour ce qui arrive ſans qu'on le cherche; & avec un rapport fixé au tems préſent. *Conjoncture* ſert à marquer la ſituation qui provient d'un concours d'évènemens, d'affaires, ou d'intérêts. *Cas* s'emploie pour indiquer le fond de l'affaire, avec un rapport ſingulier à l'eſpèce & à la particularité de la choſe. *Circonſtance* ne porte que l'idée d'un accompagnement, ou d'une choſe acceſſoire à une autre qui eſt la principale.

On connoit les gens dans l'*occaſion*. Il faut ſe comporter ſelon l'*occurrence* des tems. Ce ſont ordinairement les *conjonctures* qui déterminent au parti qu'on prend. Quelques Politiques prétendent qu'il y a des *cas* où la raiſon défend de conſulter la vertu. La diverſité des *circonſtances* fait que le même homme penſe différemment ſur la même choſe. Quoi-

Quoique tous ces mots s'unissent assez indifféremment avec les mêmes épithètes, il me semble pourtant qu'ils en affectent quelques-unes en propre, & qu'on dit quelquefois avec choix, une belle *occasion*, une *occurrence* favorable, une *conjoncture* avantageuse, un *cas* pressant, une *circonstance* délicate; & qu'on ne diroit pas une *occasion* heureuse, une *occurrence* délicate, une belle *conjoncture*, un *cas* avantageux, une *circonstance* pressante.

OEUVRE. OUVRAGE.

Oeuvre dit précisément une chose faite; mais *ouvrage* dit une chose travaillée & faite avec art. Les bons Chrétiens font de bonnes *œuvres*; les bons Ouvriers font de bons *ouvrages*.

Le mot d'*œuvre* convient mieux à l'égard de ce que le cœur & les passions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage* est plus propre à l'égard de ce qui dépend de l'esprit ou de la science. Ainsi l'on dit, une *œuvre* de miséricorde & une *œuvre* d'iniquité, un *Ouvrage* de bon goût & un *Ouvrage* de critique.

Oeuvres au pluriel se dit pour le recueil de tous les *Ouvrages* d'un Auteur; mais lorsqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*Ouvrages*.

Il y a dans les *Oeuvres* de Boileau un petit *ouvrage*, qui n'est presque rien, mais qu'on dit avoir produit un grand effet, en arrêtant le ridicule qu'on étoit prêt à se donner par la condamnation de la Philosophie de Descartes; c'est l'Arrêt de l'Université de Stagire.

ON. L'ON.

Ces deux expreſſions ſont entièrement ſemblables pour le ſens; elles ne diffèrent dans l'uſage que par rapport à la délicateſſe de l'oreille pour éviter la cacophonie. Il me paroit qu'on doit ſe ſervir de *l'on* après ET, SI, OU; & même après QUE, lorsque le mot qui ſuit commence par la ſillabe COM; qu'ailleurs il eſt ordinairement mieux de ſe ſervir d'*on*.

Que *l'on* convienne toujours de la valeur des termes ſi *l'on* veut s'entendre. *On* peut commencer à lire cet Ouvrage par où *l'on* voudra, & *l'on* doit le lire à plus d'une repriſe.

Quelquefois la Poëſie met *l'on* au-lieu d'*on* uniquement pour la meſure du vers.

ON EST ALLE'. ON A ETE'.

La première de ces expreſſions ſignifie qu'on eſt parti pour ſe rendre dans un lieu. La ſeconde marque qu'on en eſt de retour.

Tous ceux qui *ſont allés* à la guerre n'en reviendront pas. Tous ceux qui *ont été* à Rome n'en ſont pas meilleurs.

ON NE SAUROIT. ON NE PEUT.

On ne ſauroit paroit plus propre pour marquer l'impuiſſance où l'on eſt de faire une choſe. *On ne peut* ſemble marquer plus préciſément & avec plus d'énergie l'impoſſibilité de la choſe en elle-même. C'eſt peut-être par cette raiſon que la particule PAS qui fortifie la négation ne ſe joint jamais avec

avec la première de ces expreſſions, & qu'elle accompagne ſouvent l'autre avec grace.

Ce qu'*on ne ſauroit* faire eſt trop difficile. Ce qu'*on ne peut* pas faire eſt impoſſible.

On ne ſauroit bien ſervir deux maîtres. *On ne peut* pas obéir en même tems à deux ordres oppoſés.

On ne ſauroit aimer une perſonne dont on a lieu de ſe plaindre. *On ne peut* pas en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'averſion.

Un eſprit vif *ne ſauroit* s'apliquer à de longs ouvrages. Un eſprit groſſier *ne peut* pas en faire de délicats.

ORDRE. REGLE.

Ils ſont l'un & l'autre une ſage diſpoſition des choſes: mais le mot d'*ordre* a plus de rapport à l'effet qui réſulte de cette diſpoſition; & celui de *règle* en a davantage à l'autorité & au modèle qui conduiſent la diſpoſition.

On obſerve l'*ordre*, on ſuit la *règle*. Le premier eſt un effet de la ſeconde.

REGLE. REGLEMENT.

La *règle* regarde proprement les choſes qu'on doit faire; & le *règlement* la manière dont on les doit faire. Il entre dans l'idée de l'une quelque choſe qui tient plus du Droit naturel; & dans l'idée de l'autre quelque choſe qui tient plus du Droit poſitif.

L'équité & la charité doivent être les deux grandes *règles* de la conduite des hommes; elles ſont même en droit de déroger à tous les *règlemens* particuliers.

On se soumet à la *règle*, on se conforme au *règlement*. Quoique celle-là soit plus indispensable, elle est néanmoins plus transgressée; parce qu'on est plus frappé du détail du *règlement*, que de l'avantage de la *règle*.

ORGUEIL. VANITE'. PRESOMPTION.

L'*orgueil* fait que nous nous estimons. La *vanité* fait que nous voulons être estimés. La *présomtion* fait que nous nous flatons d'un vain pouvoir.

L'*orgueilleux* se considère dans ses propres idées; plein & bouffi de lui-même, il est uniquement occupé de sa personne. Le *vain* se regarde dans les idées d'autrui; avide d'estime, il desire d'occuper la pensée de tout le monde. Le *présomtueux* porte son espérance audacieuse jusqu'à la chimère; hardi à entreprendre, il s'imagine pouvoir venir à bout de tout.

La plus grande peine qu'on puisse faire à un *orgueilleux*, est de lui mettre ses défauts sous les yeux. On ne sauroit mieux mortifier un homme *vain*, qu'en ne faisant aucune attention aux avantages dont il veut se faire honneur. Pour confondre le *présomtueux*, il n'y a qu'à le présenter à l'exécution.

PARESSE. FAINEANTISE.

La *paresse* est un moindre vice que la *fainéantise*. Celle-là semble avoir sa source dans le tempérament, & celle-ci dans le caractère de l'ame. La première s'aplique à l'action de l'esprit comme

à

à celle du corps: la seconde ne convient qu'à cette dernière sorte d'action.

Le *paresseux* craint la peine & la fatigue, il est lent dans ses opérations, & fait traîner l'ouvrage. Le *faineant* aime à être desœuvré, il hait l'occupation, & fuit le travail.

PAROLE. MOT.

La *parole* exprime la pensée. Le *mot* représente l'idée qui sert à former la pensée. C'est pour faire usage de la *parole* que le *mot* est établi. La première est naturelle, générale, & universelle chez les hommes. Le second est arbitraire, & varie selon les divers usages des peuples. Le OUI & le NON sont toujours & en tous lieux les mêmes *paroles*; mais ce ne sont pas les mêmes *mots* qui les expriment en toutes sortes de langues, & dans toutes sortes d'occasions.

On a le don de la *parole* & la science des *mots*. On donne du tour & de la justesse à celle-là. On choisit & l'on range ceux-ci.

Il est de l'essence de la *parole* d'avoir un sens & de former une proposition: mais le *mot* n'a pour l'ordinaire qu'une valeur propre à faire partie de ce sens ou de cette proposition. Ainsi les *paroles* diffèrent entre elles par la différence des sens qu'elles ont; le mauvais sens fait la mauvaise *parole*: & les *mots* diffèrent entre eux, ou par la simple articulation de la voix, ou par les diverses significations qu'on leur a attachées; le mauvais *mot* n'est tel, que parce qu'il n'est point en usage dans le monde poli.

L'abondance des *paroles* ne vient pas toujours de la fécondité & de l'étendue de l'esprit. L'abondance des *mots* ne fait la richesse de la Langue,

qu'autant qu'elle a pour origine la diverſité & l'abondance des idées.

PARTIE. PART. PORTION.

La *partie* eſt ce qu'on détache du tout. La *part* eſt ce qui en doit revenir. La *portion* eſt ce qu'on en reçoit. Le premier de ces mots a rapport à l'aſſemblage; le ſecond au droit de propriété; & le troiſième à la quantité.

On dit une *partie* d'un livre, & une *partie* du corps humain; une *part* de gâteau, & une *part* d'enfant dans la ſucceſſion; une *portion* d'héritage & une *portion* de réfectoire.

Dans la Coutume de Normandie, toutes les filles qui viennent à partage ne peuvent pas avoir plus de la troiſième *partie* des biens pour leur *part*, qui ſe partage entre elles par égales *portions*.

PAS. POINT.

Pas énonce ſimplement la négation. *Point* apuye avec force & ſemble l'affirmer. Le premier ſouvent ne nie la choſe qu'en partie, ou avec modification. Le ſecond la nie toujours abſolument, totalement, & ſans réſerve. Voilà pourquoi l'un ſe place très bien devant les modificatifs, & que l'autre y auroit mauvaiſe grace. On diroit donc, n'être *pas* bien riche & n'avoir *pas* même le néceſſaire: mais ſi l'on vouloit ſe ſervir de *point*, il faudroit ôter les modificatifs & dire, n'être *point* riche, n'avoir *point* le néceſſaire.

Cette même raiſon fait que *pas* eſt toujours employé avec les mots qui ſervent à marquer le degré de qualité ou de quantité, tels que BEAUCOUP, FORT, UN, & autres ſemblables. Que *point* figure

gure mieux à la fin de la phraſe, devant la particule DE, & avec le mot DU-TOUT, qui au-lieu de reſtraindre la négation en confirme la totalité.

Pour l'ordinaire il n'y a *pas* beaucoup d'argent chez les Gens de Lettres. La plupart des Philoſophes ne ſont *pas* fort raiſonnables. Qui n'a *pas* un ſou à dépenſer, n'a *pas* un grain de mérite à faire paroître. Si pour avoir du bien il en coute à la probité je n'en veux *point*. Il n'y a *point* de reſſource dans une perſonne qui n'a *point* d'eſprit. Rien n'eſt ſûr avec les capricieux, vous croyez être bien, *point*-du-tout, l'inſtant de la plus belle humeur eſt ſuivi de la plus fâcheuſe.

PENSER. SONGER. REVER.

On *penſe* tranquilement & avec ordre, pour connoître ſon objet. On *ſonge* avec plus d'inquiétude & ſans ſuite, pour parvenir à ce qu'on ſouhaite. On *rêve* d'une manière abſtraite & profonde, pour s'occuper agréablement.

Le Philoſophe *penſe* à l'arrangement de ſon ſyſtême. L'homme embaraſſé d'affaires *ſonge* aux expédiens pour en ſortir. L'amant ſolitaire *rêve* à ſes amours.

J'ai ſouvent remarqué que les choſes obſcures ne paroiſſent claires qu'à ceux qui ne ſavent pas *penſer* nettement; ils entendent tout ſans pouvoir rien expliquer. Eſt-il ſage de *ſonger* aux beſoins de l'avenir d'une façon qui faſſe perdre la jouiſſance des biens préſens? Le plaiſir de *rêver* eſt peut-être le plus doux, mais le moins utile & le moins raiſonnable de tous.

PERÇANT. PENETRANT.

Le mot de *perçant* tient de la force de la lumière, & du coup d'œil. Celui de *pénétrant* tient de la force de l'attention, & de la réflexion. Un esprit *perçant* voit les choses au travers des voiles dont on les couvre; il est difficile de lui cacher la vérité; il ne se laisse pas tromper. Un esprit *pénétrant* aprofondit les choses sans s'arrêter à la superficie; il n'est pas aisé de lui donner le change; il ne se laisse point amuser.

PESANTEUR. POIDS. GRAVITE'.

La *pesanteur* est, dans le corps, une qualité qu'on sent & qu'on distingue par elle-même. Le *poids* est la mesure ou le degré de cette qualité, on ne le connoit que par comparaison. La *gravité* est précisément la même chose que la *pesanteur* avec un peu de mêlange de l'idée du *poids*, c'est-à-dire qu'elle désigne une certaine mesure générale & indéfinie de *pesanteur*. Ce mot, pris dans le sens physique, est un terme dogmatique ou de science, qui n'est guères d'usage que dans l'occasion où l'on parle d'équilibre, & lorsqu'on le joint avec le mot de CENTRE: ainsi l'on dit que pour mettre un corps dans l'équilibre il en faut trouver le centre de *gravité*; mais on s'en sert plus fréquemment au figuré, lorsqu'il s'agit de mœurs & de manières.

On dit absolument & dans un sens indéfini qu'une chose a de la *pesanteur*; mais on dit relativement & d'une manière déterminée qu'elle est d'un

d'un tel *poids*, de deux livres, par exemple, de trois ou de quatre, &c.

Mille raisons prouvent la *pesanteur* de l'air, & le mercure en marque le *poids*.

Au siècle d'Aristote, la *pesanteur* des corps étoit une qualité occulte qui les faisoit tendre vers leur centre; & de notre tems, elle est une impulsion ou un mouvement inconnu qui les envoie dans les places que la nature leur a assignées. Le *poids* seul a d'abord règlé la valeur des monnoies; ensuite l'autorité les a fait valoir par l'empreinte du coing.

Dans le sens figuré, la *pesanteur* se prend en mauvaise part; elle est alors une qualité opposée à celle qui provient de la pénétration & de la vivacité de l'esprit. Le *poids* s'y prend en bonne part; il s'aplique à cette sorte de mérite qui nait de l'habileté jointe à un extérieur réservé, & qui procure à celui qui le possède du crédit & de l'autorité sur l'esprit des autres.

Rien n'est si propre à délivrer l'esprit de sa *pesanteur* naturelle que le commerce des Dames & de la Cour. La réputation donne plus de *poids* chez le commun du peuple que le vrai mérite.

L'étude du cabinet rend savant, & la réflexion rend sage; mais l'une & l'autre émoussent quelquefois la vivacité de l'esprit, & le font paroître *pesant* dans la conversation, quoiqu'il pense finement.

PLAINDRE. REGRETTER.

On *plaint* le malheureux. On *regrette* l'absent. L'un est un mouvement de la pitié, & l'autre est un effet de l'attachement.

La douleur arrache nos *plaintes*. Le repentir excite nos *regrets*.

Un Courtisan en faveur est l'objet de l'envie; & lorsqu'il tombe dans la disgrace personne ne le *plaint*. Les Princes les plus loués pendant leur vie, ne sont pas toujours les plus *regrettés* après leur mort.

Le mot de *plaindre* employé pour soi-même change un peu la signification qu'il a lorsqu'il est employé pour autrui. Retenant alors l'idée commune & générale de sensibilité, il cesse de représenter ce mouvement particulier de pitié qu'il fait sentir lorsqu'il est question des autres; & au-lieu de marquer un simple sentiment, il emporte de plus dans sa signification la manifestation de ce sentiment. Nous *plaignons* les autres, lorsque nous sommes touchés de leurs maux; cela se passe au dedans de nous, ou du moins se peut y passer sans que nous le témoignions au dehors. Nous nous *plaignons* de nos maux, lorsque nous voulons que les autres en soient touchés; il faut pour cela les faire connoître. Ce mot est encore quelquefois employé dans un autre sens que celui dans lequel je viens de le définir; au-lieu d'un sentiment de pitié il en marque un de repentir: on dit en ce sens qu'on *plaint* ses pas; qu'un avare se *plaint* toutes choses jusqu'au pain qu'il mange.

Quelque occupé qu'on soit de soi-même, il est des momens où l'on *plaint* les autres malheureux. Il est bien difficile, quelque philosophie qu'on ait, de souffrir longtems sans se *plaindre*. Les gens intéressés *plaignent* tous les pas qui ne mènent à rien. Souvent on ne fait semblant de *regretter* le passé que pour insulter au présent.

Un cœur dur ne *plaint* personne. Un courage féroce ne se *plaint* jamais. Un paresseux *plaint*

ſa peine plus qu'un autre. Un parfait indifférent ne *regrette* rien.

La bonne maxime ſeroit, à mon avis, de *plaindre* les autres lorsqu'ils ſoufrent ſans l'avoir mérité; de ne ſe *plaindre* que quand on peut par-là ſe procurer du ſoulagement; de ne *plaindre* ſes peines que lorsque la ſageſſe n'a pas dicté de ſe les donner; & de *regretter* ſeulement ce qui méritoit d'être eſtimé.

PLAISIR. DELICE. VOLUPTE'.

L'idée du *plaiſir* eſt d'une bien plus vaſte étendue que celle de *délice* & de *volupté*, parce que ce mot a rapport à un plus grand nombre d'objets que les deux autres; ce qui concerne l'eſprit, le cœur, les ſens, la fortune, enfin tout eſt capable de nous procurer du *plaiſir*. L'idée de *délice* enchérit, par la force du ſentiment, ſur celle de *plaiſir*; mais elle eſt bien moins étendue par l'objet; elle ſe borne proprement à la ſenſation, & regarde ſur-tout celle de la bonne-chère. L'idée de *volupté* eſt toute ſenſuelle, & ſemble déſigner, dans les organes, quelque choſe de délicat qui rafine & augmente le goût.

Les vrais Philoſophes cherchent le *plaiſir* dans toutes leurs occupations, & ils s'en font un de remplir leur devoir. C'eſt un *délice* pour certaines perſonnes de boire à la glace même en hiver, & cela eſt indifférent pour d'autres même en été. Les femmes pouſſent ordinairement la ſenſibilité jusqu'à la *volupté:* mais ce moment de ſenſation ne dure guères; tout eſt chez elles auſſi rapide que raviſſant.

Tout ce que je viens de dire ne regarde ces mots que dans le ſens où ils marquent un ſenti-

ment, ou une situation gracieuse de l'ame. Mais ils ont encore, sur-tout au pluriel, un autre sens, selon lequel ils expriment l'objet ou la cause de ce sentiment; comme quand on dit d'une personne qu'elle se livre entièrement aux *plaisirs*; qu'elle jouit des *délices* de la campagne; qu'elle se plonge dans les *voluptés*. Pris dans ce dernier sens, ils ont également, comme dans l'autre, leurs différences & leurs délicatesses particulières. Alors le mot de *plaisirs* a plus de rapport aux pratiques personnelles, aux usages, & aux passe-tems, tels que la table, le jeu, les spectacles, & les galanteries. Celui de *délices* en a davantage aux agrémens que la nature, l'art, & l'opulence fournissent; telles que de belles habitations, des commodités recherchées, & des compagnies choisies. Celui de *voluptés* désigne proprement des excès qui tiennent de la mollesse, de la débauche, & du libertinage; recherchés par un goût outré, assaisonnés par l'oisiveté, & préparés par la dépense; tels qu'on dit avoir été ceux où Tibère s'abandonnoit dans l'Ile de Caprée.

PLEIN. REMPLI.

Il n'en peut plus tenir dans ce qui est *plein*. On n'en peut pas mettre davantage dans ce qui est *rempli*. Le premier a un rapport particulier à la capacité du vaisseau; & le second à ce qui doit être reçu dans cette capacité.

Aux nôces de Cana, les pots furent *remplis* d'eau; & par miracle ils se trouvérent *pleins* de vin.

POUR-

POURTANT. CEPENDANT. NEANMOINS. TOUTEFOIS.

Pourtant a plus de force & plus d'énergie; il assure avec fermeté malgré tout ce qui pourroit être opposé. *Cependant* est moins absolu & moins ferme, il affirme seulement contre les apparences contraires. *Néanmoins* distingue deux choses qui paroissent opposées, & il en soutient une sans détruire l'autre. *Toutefois* dit proprement une chose par exception; il fait entendre qu'elle n'est arrivée que dans l'occasion dont on parle.

Que toute la terre s'arme contre la vérité, on n'empêchera *pourtant* pas qu'elle ne triomphe. Quelques Docteurs se piquent d'une morale sévère, ils recherchent *cependant* tout ce qui peut flater la sensualité. Corneille n'est pas toujours égal à lui-même, *néanmoins* Corneille est un excellent Auteur. Que ne haïssoit pas Néron? *toutefois* il aimoit Popéa.

POUVOIR. PUISSANCE. FACULTE.

Ces mots sont expliqués & pris ici dans le sens physique & litéral. Ils signifient tous une disposition dans le sujet, par le moyen de laquelle il est capable d'agir, ou de produire un effet: mais le *pouvoir* vient des secours ou de la liberté d'agir; la *puissance* vient des forces; & la *faculté* vient des propriétés naturelles.

L'homme sans la grace n'a pas le *pouvoir* de faire le bien. La jeunesse manque de sagesse pour délibérer, & la vieillesse manque de *puissance* pour exécuter. L'ame humaine a la *faculté* de raisonner,

ner, & en même tems la facilité de s'en acquiter tout de travers.

Faut-il regarder le *pouvoir* de mal-faire comme un défaut dans l'Etre raisonnable? & seroit-il mieux que toute sa *puissance* se bornât au bien? J'avois dit oui dans ma précédente édition, & dans celle-ci je laisse répondre Pope qui dit non. La *faculté* de desirer sert à rendre l'homme habile & laborieux, mais elle contribue aussi à le rendre malheureux.

Le *pouvoir* diminue. La *puissance* s'affoiblit. La *faculté* se perd.

L'habitude diminue beaucoup le *pouvoir* de la liberté. L'âge n'affoiblit que la *puissance*, & non le desir de satisfaire ses passions. L'ame ne perd de ses *facultés*, que par les accidens qui arrivent dans les organes du corps.

PREDICATION. SERMON.

On s'aplique à la *prédication*, & l'on fait un *sermon*. L'une est la fonction du Prédicateur, l'autre est son ouvrage.

Les jeunes Ecclésiastiques qui cherchent à briller s'attachent à la *prédication* & négligent la science. La plupart des *sermons* sont de la troisième main dans le débit; l'Auteur & le Copiste en ont fait leur profit avant l'Orateur.

Les discours faits aux Infidèles, pour leur annoncer l'Evangile, se nomment *prédications*. Ceux qui sont faits aux Chrétiens, pour nourrir leur piété, sont des *sermons*.

Les Apôtres ont fait autrefois des *prédications* remplies de solides vérités. Les Prêtres font aujourd'hui des *sermons* pleins de brillantes figures.

PRE-

PREROGATIVE. PRIVILEGE.

La *prérogative* regarde les honneurs & les préférences perſonnelles; elle vient principalement de la ſubordination, ou des relations que les perſonnes ont entre elles. Le *privilège* regarde quelque avantage d'intérêt ou de fonction; il vient de la conceſſion du Prince, ou des ſtatuts de la Société.

La naiſſance donne des *prérogatives*. Les charges donnent des *privilèges*.

PRIVE. APRIVOISE.

Les animaux *privés* le ſont naturellement; & les *aprivoiſés* le ſont par l'art & par l'induſtrie de l'homme.

Le chien, le bœuf & le cheval ſont des animaux *privés*. L'ours & le lion ſont quelquefois *aprivoiſés*.

Les bêtes ſauvages ne ſont pas *privées*; les farouches ne ſont pas *aprivoiſées*.

QUALITE. TALENT.

Les *qualités* forment le caractère de la perſonne, les *talens* en font l'ornement. Les premières rendent bon ou mauvais, & influent fortement ſur l'habitude des mœurs. Les ſeconds rendent utile ou amuſant, & ont grande part au cas qu'on fait des gens.

On peut ſe ſervir du mot de *qualité* en bien & en mal; mais on ne prend qu'en bonne part celui de *talent*.

L'homme eſt un mêlange de bonnes & de mauvaiſes

vaiſes *qualités*, quelquefois bizarre juſqu'à raſſembler en lui les extrêmes. Il y a des gens à *talens* ſujets à ſe faire valoir, & dont il faut ſoufrir pour en jouir: mais à cet égard, je crois qu'il vaut encore mieux eſſuyer le caprice du renchéri que la fatigue de l'ennuyeux.

Les *qualités* du cœur ſont les plus eſſentielles: celles de l'eſprit ſont les plus brillantes. Les *talens* qui ſervent aux beſoins ſont les plus néceſſaires; ceux qui ſervent aux plaiſirs ſont les mieux récompenſés.

On ſe fait aimer ou haïr par ſes *qualités*. On ſe fait rechercher par ſes *talens*.

Des *qualités* excellentes jointes à de rares *talens* ſont le parfait mérite.

QUAND. LORSQUE.

Ce ſont deux mots de l'ordre de ceux que la Grammaire nomme CONJONCTIONS, établis pour marquer de certaines dépendances & circonſtances dans les évènemens qu'ils joignent. Mais *quand* paroit plus propre pour marquer la circonſtance du tems, & *lorsque* ſemble mieux convenir pour marquer celle de l'occaſion. Ainſi je dirois, il faut travailler *quand* on eſt jeune, il faut être dociles *lorsqu'*on nous reprend à propos; on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime; on ſe fait aimer *lorsqu'*on aime; le Chanoine va à l'Egliſe *quand* la cloche l'avertit d'y aller; & il fait ſon devoir *lorsqu'*il aſſiſte aux Offices.

Cette différence paroîtra peut-être trop ſubtile; mais pour être délicate elle n'en eſt pas moins réelle; on peut même ſe la rendre plus ſenſible ſi l'on veut. Il n'y a pour cet effet qu'à ſubſtituer, dans les exemples que je viens de donner, d'autres

tres termes à la place de *quand* & de *lorsque*; & l'on verra que des expreſſions qui ne marquent préciſément que la circonſtance du tems, telles que ſont celles-ci, DANS LE TEMS QUE, AU MOMENT QUE, AUX HEURES QUE, conviendroient parfaitement à la place du mot *quand*, & qu'elles n'y changeroient rien au ſens; mais qu'elles ne conviendroient point à la place du mot *lorsque*, & qu'elles y altèreroient le ſens. Au-lieu que des expreſſions qui marquent d'autres circonſtances que celles du tems, y conviendroient bien à la place du mot *lorsque*, & n'y conviendroient pas à la place du mot *quand*. Car enfin, dire qu'il faut travailler *quand* on eſt jeune, c'eſt dire qu'il faut travailler dans le tems & non dans l'occaſion de la jeuneſſe: mais dire qu'il faut être dociles *lorsqu'*on nous reprend à propos, c'eſt dire qu'il faut l'être dans les occaſions & non dans le tems où l'on nous reprend. De-même, en diſant qu'on ne fait jamais tant de folies que *quand* on aime, on veut dire que le tems où l'on eſt amoureux eſt le tems où l'on fait le plus de folies, & non que ce ſoit faire des folies que d'aimer: mais en diſant qu'on ſe fait aimer *lorsqu'*on aime, on veut dire qu'on ſe fait aimer en aimant, il n'eſt point alors queſtion du tems où l'on ſe fait aimer, mais de ce qui eſt propre à ſe faire aimer. Il eſt auſſi très clair, dans le troiſième exemple, que *quand* ſignifie que le Chanoine va à l'Egliſe aux heures que la cloche l'y appelle; & que *lorsque* marque uniquement qu'il fait ſon devoir en aſſiſtant aux Offices, & non qu'il le remplit dans le tems qu'il y aſſiſte, car peut-être y manque-t-il alors en n'y aſſiſtant pas comme il faut.

Cette ſubſtitution de termes juſtifie mes obſervations ſur la différence de ces deux mots, &

peut

peut servir en d'autres occasions pour faire un choix entre eux. Il y aura peut-être quelques personnes qui, en lisant cet éclaircissement, penseront que je n'aurois pas mal fait d'en mettre à quelques articles. Mais je prens la liberté de leur dire, que je n'ai jamais eu dessein d'ennuyer par de longues dissertations, je prie même de me pardonner celle-ci. Je ne veux qu'indiquer les différences des synonymes, & le faire d'une manière que cet ouvrage n'ôte pas au lecteur le plaisir d'y mettre quelque chose de lui.

QUESTIONNER. INTERROGER. DEMANDER.

On *questionne*, on *interroge*, & l'on *demande* pour savoir; mais il semble que *questionner* fasse sentir un esprit de curiosité; qu'*interroger* suppose de l'autorité; & que *demander* ait quelque chose de plus civil & de plus respectueux.

Questionner & *interroger* sont seuls un sens; mais il faut ajouter un cas à *demander*, c'est-à-dire que pour faire un sens parfait, il faut marquer la chose qu'on *demande*.

L'Espion *questionne* les gens. Le Juge *interroge* les criminels. Le Soldat *demande* l'ordre au Général.

RECEVOIR. ACCEPTER.

Nous *recevons* ce qu'on nous donne, ou ce qu'on nous envoie. Nous *acceptons* ce qu'on nous offre.

On *reçoit* les graces. On *accepte* les services. *Recevoir* exclud simplement le refus. *Accepter* sem-

ſemble marquer un conſentement, ou une aprobation plus expreſſe.

Il faut toujours être reconnoiſſant des bienfaits qu'on a *reçus*. Il ne faut jamais rejetter ce qu'on a *accepté*.

REFORMATION. REFORME.

La *réformation* eſt l'action de réformer; la *réforme* en eſt l'effet.

Dans le tems de la *réformation* on travaille à mettre en règle, & l'on cherche les moyens de remédier aux abus. Dans le tems de la *réforme* on eſt règlé, & les abus ſont corrigés.

Il arrive quelquefois que la *réforme* d'une choſe dure moins que le tems qu'on a mis à ſa *réformation*.

REGIE. DIRECTION. ADMINISTRATION. CONDUITE. GOUVERNEMENT.

La *règle* regarde uniquement des biens temporels confiés aux ſoins de quelqu'un, pour les faire valoir au profit d'un autre à qui ils appartiennent, desquels on doit rendre compte de clerc à maître. La *direction* eſt pour certaines affaires où il y a diſtribution, ſoit de finances, ſoit d'occupations, & auxquelles on eſt commis pour y maintenir l'ordre convenable. L'*adminiſtration* a des objets d'une plus grande conſéquence, tels que la juſtice ou les finances d'un Etat; elle ſuppoſe une prééminence d'emploi qui donne du pouvoir, du crédit, & une ſorte de liberté dans le département dont on eſt chargé. La *conduite* déſigne quelque ſageſſe & quelque habileté à l'égard des choſes, & une ſubor-

ſubordination à l'égard des perſonnes. Le *gouvernement* réſulte de l'autorité & de la dépendance; il indique une ſupériorité de place ſur des inférieurs, & a un rapport particulier à la Politique.

REGLE'. RANGE'.

On eſt *règlé* par ſes mœurs & par ſa conduite. On eſt *rangé* dans ſes affaires & dans ſes occupations.

L'homme *règlé* ménage ſa réputation & ſa perſonne; il a de la modération, & il ne fait point d'excès. L'homme *rangé* ménage ſon tems & ſon bien; il a de l'ordre, & il ne fait point de diſſipation.

A l'égard de la dépenſe à qui l'on aplique ſouvent ces deux épithètes, elle eſt *règlée* par les bornes qu'on y met, & *rangée* par la manière dont on la fait. Il faut la *règler* ſur ſes moyens, & la *ranger* ſelon le goût de la ſociété où l'on vit, de façon néanmoins que les commodités domeſtiques ne ſoufrent point de l'envie de briller.

RELACHE. RELACHEMENT.

Le *relâche* eſt une ceſſation de travail; on en prend quand on eſt las; il ſert à réparer les forces. Le *relâchement* eſt une ceſſation d'auſtérité ou de zèle; on y tombe quand la ferveur diminue; il peut mener au dérèglement, ou à une inattention coupable.

L'homme infatigable travaille ſans *relâche*. L'homme exact remplit ſon devoir ſans *relâchement*.

RELEVE. SUBLIME.

On ne prend ici ces deux mots que dans le sens où ils s'apliquent au discours. Alors il me semble que celui de *relevé* a plus de rapport à la science, & à la nature des choses qu'on traite; & que celui de *sublime* en a davantage à l'esprit, & à la manière dont on traite les choses.

L'ENTENDEMENT HUMAIN de LOCKE est un Ouvrage très *relevé*. On trouve du *sublime* dans les narrations de LA FONTAINE.

Un discours *relevé* est quelquefois guindé, & fait sentir la peine qu'il a couté à l'Auteur: mais un discours *sublime*, quoique travaillé avec beaucoup d'art, paroit toujours naturel.

Des mots recherchés, connus seulement des Doctes, joints à des raisonnemens profonds & métaphysiques, forment le stile *relevé*. Des expressions également justes & brillantes, jointes à des pensées vraies, finement & noblement tournées, font le stile *sublime*.

Tous les différens ouvrages de l'esprit ne peuvent pas être *relevés*, mais ils peuvent tous être *sublimes:* il est cependant plus rare d'en trouver de *sublimes* que de *relevés*.

RELIGION. PIETE. DEVOTION.

Le mot de *Religion* n'est pas pris ici dans un sens objectif, qui signifie le culte que nous devons à la Divinité, & le tribut de dépendance que nous lui rendons; mais dans un sens formel, qui marque une qualité de l'ame & une disposition de cœur à l'égard de Dieu: ce n'est que dans ce seul

seul sens qu'il est synonyme avec les deux autres ; & cette disposition fait simplement qu'on ne manque point à ce qu'on doit à l'Etre Suprême. La *piété* fait qu'on s'en acquite avec plus de respect & plus de zèle. La *dévotion* ajoute un extérieur plus composé.

C'est assez pour une personne du monde d'avoir de la *religion* ; la *piété* convient aux personnes qui se piquent de vertu ; & la *dévotion* est le partage des gens entièrement retirés.

La *religion* est plus dans le cœur qu'elle ne paroit au dehors. La *piété* est dans le cœur & paroit au dehors. La *dévotion* paroit quelquefois au dehors sans être dans le cœur.

Où il n'y a point de probité il n'y a point de *religion*. Qui manque de respect pour les Temples, manque de *piété*. Point de *dévotion* sans attachement au culte des autels.

REMARQUER. OBSERVER.

On *remarque* les choses par attention, pour s'en ressouvenir. On les *observe* par examen, pour en juger.

Le Voyageur *remarque* ce qui le frappe le plus. L'Espion *observe* les démarches qu'il croit de conséquence.

Le Général doit *remarquer* ceux qui se distinguent dans ses troupes, & *observer* les mouvemens de l'ennemi.

On peut *observer* pour *remarquer* ; mais l'usage ne permet pas de retourner la phrase.

Ceux qui *observent* la conduite des autres pour en *remarquer* les fautes, le font ordinairement pour avoir le plaisir de censurer, plutôt que pour aprendre à rectifier leur propre conduite.

Lors-

Lorsqu'on parle de soi, on *s'observe*, & l'on se fait *remarquer*.

Les femmes ne *s'observent* plus tant qu'autrefois; leur indiscrétion va de pair avec celle des hommes. Elles aiment mieux se faire *remarquer* par leurs foiblesses, que de n'être point fêtées par la Renommée.

RENDRE. REMETTRE. RESTITUER.

Nous *rendons* ce qu'on nous avoit prêté ou donné. Nous *remettons* ce que nous avions en gage ou en dépôt. Nous *restituons* ce que nous avions pris ou volé.

On doit *rendre* exactement, *remettre* fidèlement, & *restituer* entièrement.

On emprunte pour *rendre:* on se charge d'une chose pour la *remettre:* mais on ne prend guères à dessein de *restituer*.

L'usage emploie & distingue encore ces mots dans les occasions suivantes. Il se sert du premier à l'égard des devoirs civils, des faveurs interrompues, & des présens ou monumens de tendresse; on *rend* hommage à son Seigneur suzerain; son amitié à qui en avoit été privé; les lettres à une maîtresse abandonnée. Le second se dit à l'égard de ce qui a été confié, & des honneurs, emplois ou charges dont on est revétu; on *remet* un enfant à ses parens; le cordon de l'Ordre, le bâton de commandement, les sceaux, & les dignités au Prince. Le troisième se place pour les choses qui ayant été ôtées ou retenues se trouvent dues; on *restitue* à l'innocent accusé son état & son honneur; on *restitue* un mineur dans la possession de ses biens aliénés.

RENONCER RENIER. ABJURER.

On *renonce* à des maximes & à des usages qu'on ne veut plus suivre, ou à des prétentions dont on se désiste. On *renie* le maître qu'on sert, ou la religion qu'on avoit embrassée. On *abjure* l'erreur dans laquelle on s'étoit engagé, ou dont on faisoit profession publique.

Philippe V. a *renoncé* à la Couronne de France. St. Pierre a *renié* Jésus-Christ. Henri IV. a fait *abjuration* du Calvinisme.

Abjurer se dit toujours en bonne part : c'est l'amour de la vérité & l'aversion du faux, ou du moins de ce que nous regardons comme tels, qui nous engagent à faire *abjuration*. *Renier* s'emploie toujours en mauvaise part : un libertinage outré ou un intérêt criminel fait les *renegats*. *Renoncer* est d'usage de l'une & de l'autre façon, tantôt en bien, tantôt en mal : le choix du bon nous fait quelquefois *renoncer* à nos anciennes habitudes, pour en prendre de meilleures : mais il arrive encore plus souvent que le caprice & le goût dépravé nous font *renoncer* à ce qui est bon, pour nous livrer à ce qui est mauvais.

L'Hérétique *abjure*, quand il rentre dans le sein de l'Eglise. Le Chrétien *renie*, quand il se fait Mahométan. Le Schismatique *renonce* à la communion universelle des Fidèles, pour s'attacher à une Société particulière.

Ce n'est que par formalité que les Princes *renoncent* à leurs prétentions ; ils sont toujours prêts à les faire valoir, quand la force & l'occasion leur en fournissent les moyens. Tel résiste aux persécutions qui n'est pas à l'épreuve des caresses ; ce qu'il

qu'il défendoit avec fermeté dans l'oppreſſion, il le *renie* enſuite avec lâcheté dans la faveur. Quoique l'intérêt ſoit très ſouvent le véritable motif des *abjurations*, je ne me défie pourtant pas toujours de leur ſincérité; parce que je ſai que l'intérêt agit ſur l'eſprit comme ſur le cœur.

REVENIR. RETOURNER.

On *revient* au lieu d'où l'on étoit parti. On *retourne* au lieu où l'on étoit allé.

On *revient* dans ſa patrie. On *retourne* dans ſon exil.

On dit auſſi *revenir* à la vertu, *retourner* au crime.

ROUTE. VOIE. CHEMIN.

Le mot de *route* enferme dans ſon idée quelque choſe d'ordinaire & de fréquenté; c'eſt pourquoi l'on dit la *route* de Lyon, la *route* de Flandres. Le mot de *voie* marque une conduite certaine vers le lieu dont il eſt queſtion; ainſi l'on dit que les ſoufrances ſont la *voie* du Ciel. Le mot de *chemin* ſignifie préciſément le terrein qu'on ſuit & dans lequel on marche; & en ce ſens on dit que les *chemins* coupés ſont quelquefois les plus courts, mais que le grand *chemin* eſt toujours plus ſûr.

Les *routes* diffèrent proprement entre elles par la diverſité des places ou des pays par où l'on peut paſſer; on va de Paris à Lyon par la *route* de Bourgogne ou par la *route* de Nivernois. La différence qu'il y a entre les *voies* ſemble venir de la diverſité des manières dont on peut voyager; on va à Rome, ou par la *voie* de l'eau, ou par la *voie* de terre. Les *chemins* paroiſſent différer entre eux

par la diverſité de leur ſituation & de leurs contours; on ſuit le *chemin* pavé ou le *chemin* des terres.

Dans le ſens figuré, la bonne *route* conduit ſurement au but; la bonne *voie* y mène avec honneur; le bon *chemin* y mène facilement.

On ſe ſert auſſi des mots de *route* & de *chemin* pour déſigner la marche; avec cette différence, que le premier, ne regardant alors que la marche en elle-même, s'emploie dans un ſens abſolu & général, ſans admettre aucune idée de meſure ni de quantité: ainſi l'on dit ſimplement, être en *route*, faire *route:* au-lieu que le ſecond, ayant non ſeulement rapport à la marche, mais encore à l'arrivée qui en eſt le but, s'emploie dans un ſens relatif à une idée de quantité, marquée par un terme exprès, ou indiquée par la valeur de celui qui lui eſt joint; deſorte qu'on dit, faire peu ou beaucoup de *chemin*, avancer *chemin*. Quant au mot de *voie*, s'il n'eſt en aucune façon d'uſage pour déſigner la marche, il l'eſt en revanche pour déſigner la voiture ou la façon dont on fait cette marche: ainſi l'on dit d'un voyageur qu'il va par la *voie* de la poſte, par la *voie* du coche, par la *voie* du meſſager: mais cette idée eſt tout-à-fait étrangère aux deux autres, & tire par conſéquent celui-ci hors du rang de leurs ſynonymes à cet égard.

SAGESSE. PRUDENCE.

La *ſageſſe* fait agir & parler à propos. La *prudence* empêche de parler & d'agir mal-à-propos. La première, pour aller à ſes fins, cherche à découvrir les bonnes routes, afin de les ſuivre. La ſeconde, pour ne pas manquer ſon but, tâche de con-

connoître les mauvaises routes, afin de s'en écarter.

Il semble que la *sagesse* soit plus éclairée, & que la *prudence* soit plus réservée.

Le *sage* emploie les moyens qui paroissent les plus propres pour réussir; il se conduit par les lumières de la raison. Le *prudent* prend les voies qu'il croit les plus sures; il ne s'expose point dans des chemins inconnus.

Un Ancien a dit qu'il est de la *sagesse* de ne parler que de ce qu'on sait parfaitement, sur-tout lorsqu'on veut se faire estimer: l'on peut ajouter à cette maxime, qu'il est de la *prudence* de ne parler que de ce qui peut plaire, sur-tout quand on a dessein de se faire aimer.

SECOURIR. AIDER. ASSISTER.

On dit *secourir*, dans le danger; *aider*, dans la peine; *assister*, dans le besoin. Le premier part d'un mouvement de générosité; le second d'un sentiment d'humanité; & le troisième d'un mouvement de compassion.

On va au *secours* dans le combat. On *aide* à porter un fardeau. On *assiste* les pauvres.

SENTIMENT. SENSATION. PERCEPTION.

Ces mots désignent l'impression que les objets font sur l'ame: mais le *sentiment* va au cœur; la *sensation* s'arrête aux sens; & la *perception* s'adresse à l'esprit.

La vie la plus agréable est sans doute celle qui roule sur des *sentimens* vifs, des *sensations* gra-

cieuſes, & des *perceptions* claires. C'eſt aimer, goûter, & connoître.

Le *ſentiment* étend ſon reſſort juſques aux mœurs; il fait que nous ſommes également touchés de l'honneur & de la vertu, comme des autres avantages. La *ſenſation* ne va pas au-delà du phyſique; elle fait uniquement ſentir ce que le mouvement des choſes matérielles peut occaſionner de plaiſir ou de douleur par la mécanique des organes. La *perception* enferme dans ſon diſtrict les ſciences, & tout ce dont l'ame peut ſe former une image; mais ſes impreſſions ſont plus tranquiles que celles du *ſentiment* & de la *ſenſation*, quoique plus promtes.

Un homme d'eſprit & de courage reçoit les honneurs ou ſoufre les injures avec des *ſentimens* bien différens de ceux d'une bête ou d'un poltron. Quand on ne connoit point d'autre félicité que celle de la vie préſente, on ne travaille qu'à ſe procurer des *ſenſations* gracieuſes. Nous ne jugeons de la compoſition ou de la ſimplicité des objets, que par le nombre des *perceptions* qu'ils produiſent en nous.

SENTIMENT. AVIS. OPINION.

Il y a un ſens général, qui rend ces mots ſynonymes lorsqu'il eſt queſtion de conſeiller ou de juger: mais le premier a plus de rapport à la délibération, on dit ſon *ſentiment;* le ſecond en a davantage à la déciſion, on donne ſon *avis;* le troiſième en a un particulier à la formalité de Judicature, on va aux *opinions*.

Le *ſentiment* emporte toujours dans ſon idée celle de ſincérité, c'eſt-à-dire une conformité avec ce qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne ſuppoſe

poſe pas rigoureuſement cette ſincérité, il n'eſt préciſément qu'un témoignage en faveur d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un ſuffrage donné en concours de pluralité de voix.

Il peut y avoir des occaſions où un Juge ſoit obligé de donner ſon *avis* contre ſon *ſentiment*, & de ſe conformer aux *opinions* de ſa compagnie.

SENTIMENT. OPINION. PENSEE.

Ils ſont tous les trois d'uſage lorsqu'il ne s'agit que de la ſimple énonciation de ſes idées: en ce ſens, le *ſentiment* eſt plus certain; c'eſt une croyance qu'on a par des raiſons ou ſolides ou apparentes. L'*opinion* eſt plus douteuſe; c'eſt un jugement qu'on fait avec quelque fondement. La *penſée* eſt moins fixe & moins aſſurée; elle tient de la conjecture.

On dit rejetter & ſoutenir un *ſentiment*; attaquer & défendre une *opinion*; deſaprouver & juſtifier une *penſée*.

Le mot de *ſentiment* eſt plus propre en fait de goût; c'eſt un *ſentiment* général qu'Homère eſt un excellent Poëte. Le mot d'*opinion* convient mieux en fait de ſcience; l'*opinion* commune eſt que le Soleil eſt au centre du Monde. Le mot de *penſée* ſe dit plus particulièrement lorsqu'il s'agit de juger des évènemens des choſes ou des actions des hommes: la *penſée* de quelques Politiques eſt que le Moſcovite trouveroit mieux ſes vrais avantages du côté de l'Aſie que du côté de l'Europe.

Les *ſentimens* ſont un peu ſoumis à l'influence du cœur; il n'eſt pas rare de les voir ſe conformer à ceux des perſonnes qu'on aime. Les *opinions* doivent beaucoup à la prévention; il eſt ordinaire

dinaire aux écoliers de tenir celles de leurs Maîtres. Les *penſées* tiennent aſſez de l'imagination; on en a ſouvent de chimériques.

SERMENT. JUREMENT. JURON.

Le *ſerment* ſe fait proprement pour confirmer la ſincérité d'une promeſſe; le *jurement* pour confirmer la vérité d'un témoignage; & le *juron* n'eſt qu'un ſtile, dont le peuple ſe ſert, pour donner au diſcours un air aſſuré & prévenir la défiance.

Le mot de *ſerment* eſt plus d'uſage pour exprimer l'action de jurer en public & d'une manière ſolemnelle. Celui de *jurement* exprime quelquefois de l'emportement entre particuliers. Celui de *juron* tient de l'habitude dans la façon de parler.

Le *ſerment* du Prince ne l'engage point contre les loix ni contre les intérêts de ſon Etat. Les fréquens *juremens* ne rendent pas le menteur plus digne d'être cru. Les *jurons* ſont preſque toujours du bas ſtile ou du très familier; il y a peu d'occaſions ſérieuſes où ils puiſſent être placés avec grace.

SEVERITE. RIGUEUR.

La *ſévérité* ſe trouve principalement dans la manière de penſer & de juger; elle condamne facilement, & n'excuſe pas. La *rigueur* ſe trouve particulièrement dans la manière de punir; elle n'adoucit pas la peine, & ne pardonne rien.

Les faux-dévots n'ont de *ſévérité* que pour autrui; prêts à tout blâmer, ils ne ceſſent de s'applaudir eux-mêmes. La *rigueur* ne me paroit bonne que dans les occaſions où l'exemple ſeroit de con-

conséquence; il me semble que par-tout ailleurs on doit avoir un peu d'égard à la foiblesse humaine.

SIGNE. SIGNAL.

Le *signe* fait connoître; il est quelquefois naturel. Le *signal* avertit; il est toujours arbitraire.

Les mouvemens qui paroissent dans le visage sont ordinairement les *signes* de ce qui se passe dans le cœur. Le coup de cloche est le *signal* qui appelle le Chanoine à l'Eglise.

On s'explique par *signes* avec les muëts ou les sourds; & l'on convient d'un *signal* pour se faire entendre des gens éloignés.

SINCERITE'. FRANCHISE. NAIVETE'. INGENUITE'.

La *sincérité* empêche de parler autrement qu'on ne pense; c'est une vertu. La *franchise* fait parler comme on pense; c'est un effet du naturel. La *naïveté* fait dire librement ce qu'on pense; cela vient quelquefois d'un défaut de réflexion. L'*ingénuité* fait avouer ce qu'on sait & ce qu'on sent; c'est souvent une bêtise.

Un homme *sincère* ne veut point tromper. Un homme *franc* ne sauroit dissimuler. Un homme *naïf* n'est guères propre à flater. Un homme *ingénu* ne sait rien cacher.

La *sincérité* fait le plus grand mérite dans le commerce du cœur. La *franchise* facilite le commerce des affaires civiles. La *naïveté* fait souvent manquer à la politesse. L'*ingénuité* fait pécher contre la prudence.

Le *sincère* est toujours estimable. Le *franc* plaît

à tout le monde. Le *naïf* offenſe quelquefois. L'*ingénu* ſe trahit.

SITUATION. ETAT.

Situation dit quelque choſe d'accidentel & de paſſager *Etat* dit quelque choſe d'habituel & de permanent.

On ſe ſert aſſez communément du mot de *ſituation* pour les affaires, le rang, ou la fortune; & de celui d'*état* pour la ſanté.

Le mauvais *état* de la ſanté eſt un prétexte aſſez ordinaire, dans le monde, pour éviter des *ſituations* embaraſſantes ou deſagréables.

La viciſſitude des évènemens de la vie fait ſouvent que les plus ſages ſe trouvent dans de triſtes *ſituations;* & que l'on peut être réduit dans un *état* déplorable, après avoir longtems vécu dans un *état* brillant.

STABILITE'. CONSTANCE. FERMETE'.

La *ſtabilité* empêche de varier, & ſoutient le cœur contre les mouvemens de légèreté & de curioſité, que la diverſité des objets pourroit y produire; elle tient de la préférence, & juſtifie le choix. La *conſtance* empêche de changer, & fournit au cœur des reſſources contre le dégoût & l'ennui d'un même objet; elle tient de la perſévérance, & fait briller l'attachement. La *fermeté* empêche de céder, & donne au cœur des forces contre les attaques qu'on lui porte; elle tient de la réſiſtance, & répand un éclat de victoire.

Les petits-maîtres ſe piquent aujourd'hui d'être volages, bien loin de ſe piquer de *ſtabilité* dans leurs

leurs engagemens Si ceux des Dames ne durent pas éternellement, c'eſt moins par défaut de conſtance pour ce qu'elles aiment, que par défaut de *fermeté* contre ceux qui veulent s'en faire aimer.

SOLIDITE'. SOLIDE.

Le mot de *ſolidité* a plus de rapport à la durée; celui de *ſolide* en a davantage à l'utilité. On donne de la *ſolidité* à ſes ouvrages; & l'on cherche le *ſolide* dans ſes deſſeins.

Il y a dans quelques Auteurs & dans quelques Bâtimens plus de grace que de *ſolidité*. Les biens & la ſanté joints à l'art d'en jouir ſont le *ſolide* de la vie; les honneurs n'en ſont que l'ornement.

SOUFRIR. ENDURER. SUPPORTER.

Soufrir ſe dit d'une manière abſolue; on *ſoufre* le mal dont on ne ſe venge point. *Endurer* a rapport au tems; on *endure* le mal dont on diffère à ſe venger. *Supporter* regarde proprement les défauts perſonnels; on *ſupporte* la mauvaiſe humeur de ſes proches.

L'humilité chrétienne fait *ſoufrir* les mépris ſans reſſentiment. La politique fait *endurer* le joug qu'on n'eſt pas en état de ſecouer. La politeſſe fait *ſupporter*, dans la ſociété, une infinité de choſes qui déplaiſent.

On *ſoufre* avec patience. On *endure* avec diſſimulation. On *ſupporte* avec douceur.

SOUVENT. FREQUEMMENT.

L'un eſt pour la répétition des mêmes actes,

l'autre pour la pluralité des objets. On déguiſe *ſouvent* ſes penſées. On rencontre *fréquemment* des traîtres.

SURPRENDRE. TROMPER. LEURRER. DUPER.

Faire donner dans le faux eſt l'idée commune qui rend ſynonymes ces quatre mots. Mais *ſurprendre* c'eſt y faire donner par adreſſe, en ſaiſiſſant la circonſtance de l'inattention à diſtinguer le vrai. *Tromper* c'eſt y faire donner par déguiſement, en donnant au faux l'air & la figure du vrai. *Leurrer* c'eſt y faire donner par les appas de l'eſpérance, en le faiſant briller comme quelque choſe de très avantageux. *Duper* c'eſt y faire donner par habileté, en faiſant uſage de ſes connoiſſances aux dépens de ceux qui n'en ont pas ou qui en ont moins.

Il ſemble que *ſurprendre* marque plus particuliérement quelque choſe qui induit l'eſprit en erreur: que *tromper* diſe nettement quelque choſe qui bleſſe la probité ou la fidélité: que *leurrer* exprime quelque choſe qui attaque directement l'attente ou le deſir: que *duper* ait proprement pour objet les choſes où il eſt queſtion d'intérêt & de profit.

Il eſt difficile que la religion du Prince ne ſoit pas *ſurpriſe* par l'un ou l'autre des partis, lorſqu'il y en a pluſieurs dans ſes Etats. Il y a des gens à qui la vérité eſt odieuſe, il faut néceſſairement les *tromper* pour leur plaîre. L'art des Grands eſt de *leurrer* les petits par des promeſſes magnifiques; & l'art des petits eſt de *duper* les Grands dans les choſes que ceux-ci commettent à leurs ſoins.

CA-

CAPACITE. HABILETE.

Capacité a plus de rapport à la connoissance des préceptes, & *habileté* en a davantage à leur aplication. L'une s'acquiert par l'étude, & l'autre par la pratique.

Qui a de la *capacité* est propre à entreprendre. Qui a de l'*habileté* est propre à réussir.

Il faut de la *capacité* pour commander en chef, & de l'*habileté* pour commander à propos.

TENEBRES. OBSCURITE. NUIT.

Les *ténèbres* semblent signifier quelque chose de réel & d'opposé à la lumière. L'*obscurité* est une pure privation de clarté. La *nuit* est la cessation du jour, c'est-à-dire le tems où le Soleil n'éclaire plus.

On dit des *ténèbres*, qu'elles sont épaisses; de l'*obscurité*, qu'elle est grande; de *la nuit*, qu'elle est sombre.

On marche dans les *ténèbres*, à l'*obscurité*, & pendant la *nuit*.

TORT. INJURE.

Le *tort* regarde particulièrement les biens & la réputation; il ravit ce qui est du. L'*injure* regarde proprement les qualités personnelles, elle impute des défauts. Le premier nuit, la seconde offense.

Le zèle imprudent d'un ami fait quelquefois plus de *tort* que la colère d'un ennemi. La plus

grande *injure* qu'on puiſſe faire à un honnête-homme, eſt de ſe défier de ſa probité.

AFFRONT. INSULTE. OUTRAGE. AVANIE.

L'*affront* eſt un trait de reproche ou de mépris lancé en face de témoins; il pique & mortifie ceux qui ſont ſenſibles à l'honneur. L'*inſulte* eſt une attaque faite avec inſolence; on la repouſſe ordinairement avec vivacité. L'*outrage* ajoute à l'*inſulte* un excès de violence, qui irrite. L'*avanie* eſt un traitement humiliant, qui expoſe au mépris & à la moquerie du public.

Ce n'eſt pas réparer ſon honneur que de plaider pour un *affront* reçu. Les honnêtes-gens ne font jamais d'*inſulte* à perſonne. Il eſt difficile de décider en quelle occaſion l'*outrage* eſt plus grand, ou de ravir aux Dames par violence ce qu'elles refuſent, ou de rejetter avec dédain ce qu'elles offrent. Quand on eſt en bute au peuple, il faut s'attendre aux *avanies*, ou ne ſe point montrer.

TAS. MONCEAU.

Ils ſont également un aſſemblage de pluſieurs choſes placées les unes ſur les autres, avec cette différence, que le *tas* peut être rangé avec ſymétrie, & que le *monceau* n'a d'autre arrangement que celui que le haſard lui donne.

Il paroit que le mot de *tas* marque toujours un amas fait exprès, afin que les choſes, n'étant point écartées, occupent moins de place; & que celui de *monceau* ne déſigne quelquefois qu'une portion détachée, par accident, d'une maſſe ou d'un amas.

On

On dit un *tas* de pierres, lorsqu'elles sont des matériaux préparés pour faire un bâtiment : & l'on dit un *monceau* de pierres, lorsqu'elles sont les restes d'un édifice renversé.

TEMPLE. EGLISE.

Ces mots signifient un édifice destiné à l'exercice public de la Religion : mais *Temple* est du stile pompeux ; *Eglise* du stile ordinaire, du moins à l'égard de la Religion Romaine ; car à l'égard du Paganisme & de la Religion Protestante, on se sert du mot de *Temple*, même dans le stile ordinaire, au-lieu de celui d'*Eglise*. Ainsi l'on dit le *Temple* de Janus, le *Temple* de Charenton, l'*Eglise* de Saint Sulpice.

Temple paroit exprimer quelque chose d'auguste, & signifier proprement un édifice consacré à la Divinité. *Eglise* paroit marquer quelque chose de plus commun, & signifier particulièrement un édifice fait pour l'assemblée des Fidèles.

Rien de profane ne doit entrer dans le *Temple* du Seigneur. On ne devroit permettre dans nos *Eglises* que ce qui peut contribuer à l'édification des Chrétiens.

L'esprit & le cœur de l'homme sont les *temples* chéris du vrai Dieu ; c'est là qu'il veut être adoré ; en vain on fréquente les *Eglises*, il n'écoute que ceux qui lui parlent dans leur intérieur.

Les *Temples* des faux-Dieux étoient autrefois des asyles pour les criminels : mais c'est, ce me semble, deshonorer celui du Très-haut que d'en faire un réfuge de malfaiteurs. Si l'on ne peut apporter à l'*Eglise* un esprit de recueillement, il faut du moins y être d'un air modeste ; la bienséance l'exige ainsi que la piété.

TETE. CHEF.

Le second de ces mots n'est d'usage, dans le sens litéral, que lorsqu'on parle des reliques des Saints; comme quand on dit, le *chef* de Saint Jean & de Saint Denis: mais ils sont tous les deux fort usités dans le sens figuré; avec cette différence, que le mot de *tête* convient mieux lorsqu'il est question de place ou d'arrangement; & que le mot de *chef* s'emploie très proprement lorsqu'il s'agit d'ordre ou de subordination.

On dit la *tête* d'un bataillon, d'un bâtiment; & le *chef* d'une entreprise, d'un parti. On dit aussi, être à la *tête* d'une armée, & commander en *chef*.

Il sied bien au *chef* de marcher à la *tête* des troupes.

TOLERER. SOUFRIR. PERMETTRE.

On *tolère* les choses, lorsque, les connoissant & ayant le pouvoir en main, on ne les empêche pas. On les *soufre*, lorsqu'on ne s'y oppose pas, faisant semblant de les ignorer, ou ne pouvant les empêcher. On les *permet*, lorsqu'on les autorise par un consentement formel.

Tolérer & *soufrir* ne se disent que pour des choses mauvaises, ou qu'on croit telles. *Permettre* se dit & pour le bien & pour le mal.

Les Magistrats sont quelquefois obligés de *tolérer* certains maux, de crainte qu'il n'en arrive de plus grands. Il est quelquefois de la prudence de *soufrir* des abus dans la discipline de l'Eglise, plutôt que d'en rompre l'unité. Les Loix humaines ne

ne peuvent jamais *permettre* ce que la Loi divine défend, mais elles défendent quelquefois ce que celle-ci *permet*.

TOUCHER. MANIER.

On *touche* plus légèrement. On *manie* à pleine main.

On *touche* une colonne, pour savoir si elle est de marbre ou de bois. On *manie* une étoffe, pour connoître si elle a du corps & de la force.

Il y a du danger à *toucher* ce qui est fragile. Il n'y a point de plaisir à *manier* ce qui est rude.

TOUJOURS. CONTINUELLEMENT.

Ce qu'on fait *toujours* se fait en tout tems & en toute occasion. Ce qu'on fait *continuellement* se fait sans interruption & sans relâche.

Il faut *toujours* préférer son devoir à son plaisir. Il est difficile d'être *continuellement* apliqué au travail.

Pour plaire en compagnie, il faut y parler *toujours* bien, mais non pas *continuellement*.

TRADUCTION. VERSION.

La *traduction* est en langue moderne, & la *version* en langue ancienne. Ainsi la Bible Françoise de Sacy est une *traduction*; & les Bibles Latines, Grecques, Arabes & Syriaques sont des *versions*.

Les *traductions*, pour être parfaitement bonnes, ne doivent être ni plus ornées ni moins belles que l'original. Les anciennes *versions* de l'Ecri-

criture Sainte ont acquis presqu'autant d'autorité que le texte Hébreu.

Une nouvelle *traduction* de Virgile & d'Horace pourroit plaire après toutes celles qui ont paru. L'auteur & le tems de la *Version* des Septante sont inconnus.

TRAIN. EQUIPAGE.

Le *train* regarde la suite, & l'*équipage* le service.

On dit un grand *train*, & un bel *équipage*.

Il n'appartient qu'aux Princes d'avoir des *trains* nombreux, & de superbes *équipages*.

TRANQUILITÉ. PAIX. CALME.

Ces mots, soit qu'on les aplique à l'Ame, à la République, ou à quelque Société particulière, expriment également une situation exemte de trouble & d'agitation: mais celui de *tranquilité* ne regarde précisément que la situation en elle-même, & dans le tems présent, indépendamment de toute relation: celui de *paix* regarde cette situation par rapport au dehors, & aux ennemis qui pourroient y causer de l'altération: celui de *calme* la regarde par rapport à l'évènement, soit passé, soit futur; ensorte qu'il la désigne comme succédant à une situation agitée, ou comme la précédant.

On a la *tranquilité* en soi-même, la *paix* avec les autres, & le *calme* après l'agitation.

Les gens inquiets n'ont point de *tranquilité* dans leur domestique. Les querelleurs ne sont guères en *paix* avec leurs voisins. Plus la passion a été orageuse, plus on goûte le *calme*.

Pour

Pour conſerver la *tranquilité* de l'Etat, il faut faire valoir l'autorité ſans abuſer du pouvoir. Pour maintenir la *paix*, il faut être en état de faire la guerre. Ce n'eſt pas toujours en molliſſant qu'on rétablit le *calme* chez un peuple mutiné.

TREPAS. MORT. DECÈS.

Trépas eſt poëtique, & emporte dans ſon idée le paſſage d'une vie à l'autre. *Mort* eſt du ſtile ordinaire, & ſignifie préciſément la ceſſation de vivre. *Décès* eſt d'un ſtile plus recherché, tenant un peu de l'uſage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Le ſecond de ces mots ſe dit à l'égard de toutes ſortes d'animaux, & les deux autres ne ſe diſent qu'à l'égard de l'homme. Un *trépas* glorieux eſt préférable à une vie honteuſe. La *mort* eſt le terme commun de tout ce qui eſt animé ſur la Terre. Toute ſucceſſion n'eſt ouverte qu'au moment du *décès*.

Le *trépas* ne préſente rien de laid à l'imagination; il peut même faire enviſager quelque choſe de gracieux dans l'éternité. Le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine, cauſée par la ſéparation des choſes auxquelles on étoit attaché. Mais la *mort* préſente quelque choſe de laid & d'affreux.

TRES. FORT. BIEN.

On ſe ſert aſſez indifféremment de l'un ou de l'autre de ces trois mots, pour marquer ce que les Grammairiens nomment SUPERLATIF, c'eſt-à-dire le plus haut degré: par exemple, on dit dans le même ſens, *très* ſage, *fort* ſage, *bien* ſage. Il me paroit cependant qu'il y a entre eux quelque petite

petite différence; en ce que le mot de *très* marque précisément & clairement ce superlatif, sans mêlange d'autre idée ni d'aucun sentiment; que le mot de *fort* le marque peut-être moins précisément, mais qu'il y ajoute une espèce d'affirmation; & que le mot de *bien* exprime deplus un sentiment d'admiration. Ainsi l'on dit, Dieu est *très* juste; les Hommes sont *fort* mauvais; la Providence est *bien* grande.

Outre cette différence, il y en a une autre plus sensible, ce me semble; c'est que *très* ne convient que dans le sens naturel & litéral; car lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *très* sage, cela veut dire qu'il l'est véritablement: au-lieu que *fort* & *bien* peuvent quelquefois être employés dans un sens ironique; avec cette différence, que *fort* convient mieux lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par défaut; & que *bien* est plus d'usage lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par excès. On diroit donc en raillant, c'est être *fort* sage que de quiter ce qu'on a pour courir après ce qu'on ne sauroit avoir, & c'est être *bien* patient que de soufrir des coups de bâton sans en rendre.

ORDINAIRE. COMMUN. VULGAIRE. TRIVIAL.

Le fréquent usage rend les choses *ordinaires*, *communes*, *vulgaires* & *triviales:* mais il y a à cet égard un ordre de gradation entre ces mots, qui fait que *trivial* dit quelque chose de plus usité que *vulgaire*, qui à son tour enchérit sur *commun*; & celui-ci sur *ordinaire*. Il me paroit aussi qu'*ordinaire* est d'un usage plus marqué pour la répétition des actions; *commun* pour la multitude des objets;

jets; *vulgaire* pour la connoissance des faits; & *trivial* pour la tournure du discours.

La dissimulation est *ordinaire* à la Cour. Les monstres sont *communs* en Afrique. Les disputes de Religion ont rendu *vulgaires* bien des faits qui n'étoient connus que des Savans. De tous les genres d'écrire, il n'y a que le comique où les expressions *triviales* puissent trouver place.

Ces mots peuvent être considérés dans un autre sens que dans celui du fréquent usage; ils se disent souvent par rapport au petit mérite des choses; & ils ont encore un ordre de gradation, de façon que le dernier de ces mots est celui qui ôte le plus au mérite. Ce qui est *ordinaire* n'a rien de distingué. Ce qui est *commun* n'a rien de recherché. Ce qui est *vulgaire* n'a rien de noble. Ce qui est *trivial* a quelque chose de bas.

CHANGE. TROC. ECHANGE. PERMUTATION.

Le mot de *change* marque simplement l'action de changer dans un sens abstrait, qui non seulement n'exprime pas, mais qui de plus exclud tout rapport & toute idée accessoire: c'est peut-être par cette raison qu'on ne l'emploie pas à dénommer directement aucune espèce; car on ne dit pas le *change* d'une chose: qu'on l'emploie néanmoins dans toutes les espèces, en régime indirect avec une prépositon, pour indiquer l'essentiel de l'acte; ensorte que, dans toutes les occasions, on dit également bien, perdre ou gagner au *change*. Les trois autres mots servent à dénommer les espèces ou façons de changer les choses les unes pour les autres, dont voici les différences. *Troc* se dit pour les choses de service, & pour tout ce qui

qui eſt meuble; ainſi l'on fait des *trocs* de chevaux, de bijoux, & d'uſtenciles. *Echange* ſe dit pour les terres, les perſonnes, tout ce qui eſt bien-fonds; ainſi l'on fait des *échanges* d'Etats, de Charges, & de Priſonniers *Permutation* n'eſt d'uſage que pour les biens & titres Eccléſiaſtiques; ainſi l'on *permute* une Cure, un Canonicat, un Prieuré avec un autre Bénéfice de même ou de différent ordre, il n'importe.

TROUPE. BANDE. COMPAGNIE.

Pluſieurs perſonnes jointes pour aller enſemble font la *troupe*. Pluſieurs perſonnes ſéparées des autres pour ſe ſuivre & ne ſe point quiter, font la *bande*. Pluſieurs perſonnes réunies par l'occupation, l'emploi ou l'intérêt, font la *compagnie*.

On dit une *troupe* de Comédiens, une *bande* de Violons, & la *compagnie* des Indes.

Il n'eſt pas honnête de ſe ſéparer de ſa *troupe* pour faire *bande* à part; & il faut toujours prendre l'intérêt de la *compagnie* où l'on ſe trouve engagé.

TROUVER. RENCONTRER.

Nous *trouvons* les choſes inconnues, ou celles que nous cherchons. Nous *rencontrons* les choſes qui ſont à notre chemin, ou qui ſe préſentent à nous, & que nous ne cherchons point.

Les plus infortunés *trouvent* toujours quelque reſſource dans leurs diſgraces. Les gens qui ſe lient aiſément avec tout le monde, ſont ſujets à *rencontrer* mauvaiſe compagnie.

VA-

VACARME. TUMULTE.

Vacarme emporte par ſa valeur l'idée d'un plus grand bruit, & *tumulte* celle d'un plus grand deſordre.

Une ſeule perſonne fait quelquefois du *vacarme:* mais le *tumulte* ſuppoſe toujours qu'il y a un grand nombre de gens.

Les maiſons de débauche ſont ſujettes aux *vacarmes.* Il arrive ſouvent du *tumulte* dans les villes mal policées.

LIBERTIN. VAGABOND. BANDI.

Le dérèglement eſt le partage de tous les trois: mais le *libertin* pèche proprement contre les bonnes mœurs; la paſſion ou l'amour du plaiſir le domine: le *vagabond* manque par la conduite; l'indocilité ou l'amour exceſſif de la liberté l'écarte des bonnes compagnies: le *bandi* pèche par le cœur & la probité; il ne ſe conforme pas même aux Loix civiles.

ONDES. FLOTS. VAGUES.

Les *ondes* ſont l'effet naturel de la fluïdité d'une eau qui coule; elles ne s'apliquent guères qu'à l'égard des rivières, & laiſſent une idée de calme ou de cours paiſible. Les *flots* viennent d'un mouvement accidentel, mais aſſez ordinaire; ils indiquent un peu d'agitation, & s'apliquent proprement à la mer. Les *vagues* proviennent d'un mouvement plus violent; elles marquent par conſéquent une plus forte agitation, & s'apliquent égale-

galement aux rivières comme à la mer.

On coule sur les *ondes :* on est porté sur les *flots :* on est entraîné par les *vagues.*

Un terrein rabotteux rend les *ondes* inégales. Un grand vent fait enfler les *flots*, & excite des *vagues.*

VAINCRE. SURMONTER.

Vaincre suppose un combat contre un ennemi qu'on attaque & qui se défend. *Surmonter* suppose seulement des efforts contre quelque obstacle qu'on rencontre & qui fait de la résistance.

On a *vaincu* ses ennemis, quand on les a si bien battus qu'ils sont hors d'état de nuire. On a *surmonté* ses adversaires, quand on est venu à bout de ses desseins malgré leur opposition.

Il faut du courage & de la valeur pour *vaincre*, de la patience & de la force pour *surmonter.*

On se sert du mot de *vaincre* à l'égard des passions, & de celui de *surmonter* pour les difficultés.

De toutes les passions, l'avarice est la plus difficile à *vaincre ;* parce qu'on ne trouve point de secours contre elle, ni dans l'âge, ni dans la foiblesse du tempérament, comme on en trouve contre les autres ; & que d'ailleurs, étant plus resserrée qu'entreprenante, les choses extérieures ne lui opposent aucune difficulté à *surmonter.*

VAINEMENT. INUTILEMENT. ENVAIN.

On a travaillé *vainement*, lorsqu'on n'est pas récompensé de son travail, ou qu'il n'est pas agréé. On a travaillé *inutilement*, lorsque l'ouvrage qu'on

a fait ne ſert à rien. On a travaillé *envain*, lorſqu'on n'eſt pas venu à bout de ce qu'on vouloit faire.

J'aurai travaillé *vainement*, ſi cet Ouvrage ne me procure pas l'eſtime du Public; je l'aurai fait *inutilement*, ſi l'on n'en profite pas pour rendre ſes idées & ſes expreſſions juſtes; & c'eſt *envain* que je me ſerai donné beaucoup de peine, ſi je n'ai pas rencontré la vraie différence & le propre caractère des Synonymes de notre Langue.

VALET. LAQUAIS.

Le mot de *valet* a un ſens général, qu'on apliſque à tous ceux qui ſervent. Celui de *laquais* a un ſens particulier, qui ne convient qu'à une ſorte de domeſtiques. Le premier déſigne proprement un homme de ſervice, & le ſecond un homme de ſuite. L'un emporte une idée d'utilité, l'autre une idée d'oſtentation. Voilà pourquoi il eſt plus honorable d'avoir un *laquais* que d'avoir un *valet;* & qu'on dit que le *laquais* ne déroge point à ſa nobleſſe, au-lieu que le *valet*-de-chambre y déroge, quoique la qualité & l'office de celui-ci ſoient au-deſſus de l'autre.

Les Princes & les gens de baſſe condition n'ont point de *laquais:* mais les premiers ont des *valets* de pié, qui en font la fonction, & qui en portoient même autrefois le nom; & les ſeconds ont des *valets* de labeur.

VALEUR. PRIX.

Le mérite des choſes en elles-mêmes en fait la *valeur*, & l'eſtimation en fait le *prix*.

La *valeur* eſt la règle du *prix*, mais une règle

assez incertaine, & qu'on ne suit pas toujours.

De deux choses, celle qui est d'une plus grande *valeur* vaut mieux, & celle qui est d'un plus grand *prix* vaut plus.

Il semble que le mot de *prix* suppose quelque rapport à l'achat ou à la vente, ce qui ne se trouve pas dans le mot de *valeur*. Ainsi l'on dit que ce n'est pas être connoisseur, que de ne juger de la *valeur* des choses que par le *prix* qu'elles coutent.

VALLEE. VALLON.

Vallée semble signifier un espace plus étendu. *Vallon* semble en marquer un plus resserré.

Les Poëtes ont rendu le mot de *vallon* plus usité, parce qu'ils ont ajouté à la force de ce mot une idée de quelque chose d'agréable ou de champêtre; & que celui de *vallée* n'a retenu que l'idée d'un lieu bas & situé entre d'autres lieux plus élevés.

On dit, la *vallée* de Josaphat, où le Vulgaire pense que se doit faire le Jugement universel; & l'on dit, le sacré *vallon*, où la Fable établit une demeure des Muses.

VANTER. LOUER.

On *vante* une personne pour lui procurer l'estime des autres, ou pour lui donner de la réputation. On la *loue* pour témoigner l'estime qu'on fait d'elle, ou pour lui aplaudir.

Vanter c'est dire beaucoup de bien des gens & leur attribuer de grandes qualités, soit qu'ils les aient ou qu'ils ne les aient pas. *Louer* c'est aprouver avec une sorte d'admiration ce qu'ils ont dit

ou

ou ce qu'ils ont fait, soit que cela le mérite ou ne le mérite point.

On *vante* les forces d'un homme, on *loue* sa conduite.

Le mot de *vanter* suppose que la personne dont on parle est différente de celle à qui la parole s'adresse; ce que le mot de *louer* ne suppose point.

Les charlatans ne manquent jamais de se *vanter*; ils promettent toujours plus qu'ils ne peuvent tenir, ou se font honneur d'une estime qui ne leur a pas été accordée. Les personnes pleines d'amour-propre se donnent souvent des *louanges*; elles sont ordinairement très contentes d'elles-mêmes.

Il est plus ridicule, selon mon sens, de se *louer* soi-même que de se *vanter*; car on se *vante* par un grand desir d'être estimé, c'est une vanité qu'on pardonne; mais on se *loue* par une grande estime qu'on a de soi, c'est un orgueil dont on se moque.

VARIATION. CHANGEMENT.

La *variation* consiste à être tantôt d'une façon & tantôt d'une autre. Le *changement* consiste seulement à cesser d'être le même.

C'est *varier* dans ses sentimens, que de les abandonner & les reprendre successivement. C'est *changer* d'opinion, que de rejetter celle qu'on avoit embrassée pour en suivre une nouvelle.

Les *variations* sont ordinaires aux personnes qui n'ont point de volonté déterminée. Le *changement* est le propre des inconstans.

Qui n'a point de principes certains, est sujet à *varier*. Qui est plus attaché à la fortune qu'à la vérité, n'a pas de peine à *changer* de doctrine.

VARIATION. VARIETE'.

Les changemens ſucceſſifs dans le même ſujet ſont la *variation*. La multitude des différens objets fait la *variété*. Ainſi l'on dit la *variation* du tems, la *variété* des couleurs.

Il n'y a point de Gouvernement où il n'y ait eu des *variations*. Il n'y a point d'Eſpèces dans la Nature où l'on ne remarque beaucoup de *variétés*.

VEDETTE. SENTINELLE.

Une *vedette* eſt à cheval, une *ſentinelle* eſt à pié. L'un & l'autre veillent à la ſureté du corps dont ils ſont détachés, & pour la garde duquel ils ſont mis en faction.

VENERATION. RESPECT.

Ce ſont des égards qu'on a pour les gens: mais on leur témoigne de l'eſtime par la *vénération*, & on leur marque de la ſoumiſſion par le *reſpect*.

Nous avons de la *vénération* pour les perſonnes en qui nous reconnoiſſons des qualités éminentes; & nous avons du *reſpect* pour celles qui ſont fort au-deſſus de nous, ou par leur naiſſance, ou par leur fortune.

L'âge & le mérite rendent *vénérable*. Le rang & la dignité rendent *reſpectable*.

La gravité attire la *vénération* du peuple: la crainte qu'on lui inſpire le tient dans le *reſpect*.

VETE-

VETEMENT. HABILLEMENT. HABIT.

Vêtement exprime ſimplement ce qui ſert à couvrir le corps; & il comprend tout ce qui eſt à cet uſage, même la coifure & la chauſſure, & rien au-delà: voilà pourquoi l'on s'en ſert avec grace, en diſant que tout le néceſſaire conſiſte dans la nourriture, le *vêtement*, & le logement. *Habillement* a une ſignification plus compoſée; outre l'eſſentiel de vêtir, il renferme dans ſon idée un rapport à la forme & à la façon dont on eſt vétu; & ſon diſtrict s'étend non ſeulement à tout ce qui ſert à couvrir le corps, mais encore à la parure & à tout ce qui n'eſt que pur ornement, comme les rubans, les colliers, les pierreries; c'eſt par cette raiſon qu'on dit, la deſcription d'un *habillement* de cérémonie & de théatre. *Habit* a un ſens bien plus reſtraint que les deux autres mots; il ne ſignifie que ce qui eſt robe, ou ce qui tient de la robe; enſorte que le linge, le chapeau & les ſouliers ne ſont pas compris ſous l'idée de ce mot; ainſi l'on ne s'en ſert que pour marquer ce qui eſt l'ouvrage du Tailleur ou de la Couturiére: le juſtaucorps, la veſte, la culotte, la robe, la jupe, le corſet ſont des *habits;* mais la chemiſe & la cravate ne le ſont point, quoiqu'ils ſoient *vêtemens;* & l'épée n'eſt ni *habit* ni *vêtement*, quoiqu'elle ſoit de l'*habillement* du cavalier.

VESTIGES. TRACES.

Les *veſtiges* ſont les reſtes de ce qui a été dans un lieu. Les *traces* ſont des marques de ce qui y a paſſé. On connoit les *veſtiges*. On ſuit les *traces*.

On voit les *vestiges* d'un vieux château. On remarque les *traces* d'un cerf ou d'un sanglier.

VIANDE. CHAIR.

Le mot de *viande* porte avec lui une idée de nourriture, que n'a pas celui de *chair:* mais ce dernier a un rapport à la composition physique de l'animal, que n'a pas le premier. Ainsi l'on dit que le poisson & les légumes sont *viandes* de Carême; que la perdrix a la *chair* courte & tendre.

VIEUX. ANCIEN. ANTIQUE.

Ils enchérissent l'un sur l'autre, *antique* sur *ancien*, & celui-ci au-dessus de *vieux*.

Une mode est *vieille* quand elle cesse d'être en usage: elle est *ancienne* lorsque l'usage en est entièrement passé: elle est *antique* lorsqu'il y a déja longtems qu'elle est *ancienne*.

Ce qui est récent n'est pas *vieux*. Ce qui est nouveau n'est pas *ancien*. Ce qui est moderne n'est pas *antique*.

La *vieillesse* regarde particulièrement l'âge. L'*ancienneté* est plus propre à l'égard de l'origine des familles. L'*antiquité* convient mieux à ce qui a été dans des tems fort éloignés de ceux où nous vivons.

On dit, *vieillesse* décrépite, *ancienneté* immémorable, *antiquité* reculée.

La *vieillesse* diminue les forces du corps, & augmente les lumières de l'esprit. L'*ancienneté* fait perdre aux Modes leurs agrémens, & donne de l'éclat à la Noblesse. L'*antiquité* faisant périr les preuves de l'Histoire en affoiblit la vérité, &

fait

fait valoir les monumens qui se conservent.

VIVACITE'. PROMTITUDE.

La *vivacité* tient beaucoup de la sensibilité & de l'esprit; les moindres choses piquent un homme *vif*; il sent d'abord ce qu'on lui dit, & réfléchit moins qu'un autre dans ses réponses. La *promtitude* tient davantage de l'humeur & de l'action; un homme *promt* est plus sujet aux emportemens qu'un autre; il a la main légère; & il est expéditif au travail. L'indolence est l'opposé de la *vivacité*, & la lenteur l'est de la *promtitude*.

VIGOUREUX. FORT. ROBUSTE.

Le *vigoureux* semble plus agile, & doit beaucoup au courage. Le *fort* paroit être plus ferme, & doit beaucoup à la construction des muscles. Le *robuste* est moins sujet aux infirmités, & doit beaucoup à la nature du tempérament.

On est *vigoureux* par le mouvement & par les efforts qu'on fait. On est *fort* par la solidité & par la résistance des membres. On est *robuste* par la bonne conformation des parties qui servent aux fonctions naturelles.

Vigoureux est d'un usage propre pour le combat, & pour tout ce qui demande de la vivacité dans l'action. *Fort* convient en fait de fardeaux, & de tout ce qui est défense. *Robuste* se dit à l'égard de la santé, & de l'assiduité au travail.

Un homme *vigoureux* attaque avec violence. Un homme *fort* porte d'un air aisé ce qui accableroit un autre. Un homme *robuste* est à l'épreuve de la fatigue.

VIOLENT. EMPORTE'.

Il me ſemble que le *violent* va jusqu'à l'action; & que l'*emporté* s'arrête ordinairement aux diſcours.

Un homme *violent* eſt promt à lever la main; il frappe auſſitôt qu'il menace. Un homme *emporté* eſt promt à dire des injures, il ſe fâche aiſément.

Les *emportés* n'ont quelquefois que le prémier feu de mauvais: les *violens* ſont plus dangereux.

Il faut ſe tenir ſur ſes gardes avec les perſonnes *violentes*; & il ne faut ſouvent que de la patience avec les perſonnes *emportées*

VISION. APPARITION.

La *viſion* ſe paſſe dans les ſens intérieurs, & ne ſuppoſe que l'action de l'imagination. L'*apparition* frappe de plus les ſens extérieurs, & ſuppoſe un objet au dehors.

Saint Joſeph fut averti par une *viſion* de fuir en Egypte avec ſa famille. La Madeleine fut inſtruite de la réſurrection du Sauveur par une *apparition*.

Les cerveaux échaufés & vuides de nourriture croient ſouvent avoir des *viſions*. Les eſprits timides & crédules prennent quelquefois pour des *apparitions* ce qui n'eſt rien, ou qui n'eſt qu'un jeu.

VITE. TOT. PROMTEMENT.

Le mot de *vite* paroit plus propre pour exprimer le mouvement avec lequel on agit: ſon oppoſé

posé est lentement. Le mot de *tôt* regarde le moment où l'action se fait : son opposé est tard. Le mot de *promtement* semble avoir plus de rapport au tems qu'on emploie à la chose : son opposé est longtems.

On avance en allant *vite*, mais on va surement en allant lentement. Le crime est toujours puni, si ce n'est *tôt* c'est tard. Il faut être longtems à délibérer, mais il faut exécuter *promtement*.

Qui commence *tôt* & travaille *vite*, achève *promtement*.

UNI. PLAIN.

Ce qui est *uni* n'est pas rabotteux. Ce qui est *plain* n'a ni enfoncemens ni élevations.

Le marbre le plus *uni* est le plus beau. Un pays où il n'y a ni montagnes ni vallées est un pays *plain*.

UNION. JONCTION.

L'*union* regarde particulièrement deux différentes choses qui se trouvent bien ensemble. La *jonction* regarde proprement deux choses éloignées qui se raprochent l'une auprès de l'autre.

Le mot d'*union* enferme une idée d'accord ou de convenance. Celui de *jonction* semble supposer une marche ou quelque mouvement.

On dit l'*union* des couleurs, & la *jonction* des armées ; l'*union* de deux voisins, & la *jonction* de deux rivières.

Ce qui n'est pas *uni* est divisé. Ce qui n'est pas *joint* est séparé.

On s'*unit* pour former des corps de société. On se *joint* pour se rassembler & n'être pas seuls.

Union s'emploie souvent au figuré; mais on ne se sert de *jonction* que dans le sens litéral.

L'*union* soutient les familles, & fait la puissance des Etats. La *jonction* des ruisseaux forme les grands fleuves.

UNIQUE. SEUL.

Une chose est *unique* lorsqu'il n'y en a point d'autre de la même espèce. Elle est *seule* lorsqu'elle n'est pas accompagnée.

Un enfant qui n'a ni frères ni sœurs est *unique*. Un homme abandonné de tout le monde reste *seul*.

Rien n'est plus rare que ce qui est *unique*. Rien n'est plus ennuyant que d'être toujours *seul*.

VOIE. MOYEN.

On suit les *voies*, on se sert des *moyens*.

La *voie* est la manière de s'y prendre pour réussir. Le *moyen* est ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La première a un rapport particulier aux mœurs, & le second aux évènemens. On a égard à ce rapport lorsqu'il s'agit de s'énoncer sur leur bonté: celle de la *voie* dépend de l'honneur & de la probité: celle du *moyen* consiste dans la conséquence & dans l'effet. Ainsi la bonne *voie* est celle qui est juste, le bon *moyen* est celui qui est sûr.

La simonie est une très mauvaise *voie*, mais un fort bon *moyen* pour avoir des Bénéfices.

VOIR. REGARDER.

On *voit* ce qui frappe la vue. On *regarde* où l'on jette le coup d'œil. Nous

Nous *voyons* les objets qui se présentent à nos yeux. Nous *regardons* ceux qui excitent notre curiosité.

On *voit*, ou distinctement, ou confusément. On *regarde*, ou de loin, ou de près. Les yeux s'ouvrent pour *voir*, ils se tournent pour *regarder*.

Les hommes indifférens *voient*, comme les autres, les agrémens du sexe; mais ceux qui en sont frappés les *regardent*.

Le connoisseur *regarde* les beautés d'un tableau qu'il *voit*: celui qui ne l'est pas *regarde* le tableau sans en *voir* les beautés.

VOIR. APPERCEVOIR.

Les objets qui ont quelque durée ou qui se montrent sont *vus*. Ceux qui fuyent ou qui se cachent sont *apperçus*.

On *voit* dans un visage la régularité des traits, & l'on y *apperçoit* les mouvemens de l'ame.

Dans une nombreuse Cour les premiers sont *vus* du Prince, à peine les autres en sont-ils *apperçus*.

Une complaisance *vue* de tout le monde, en explique quelquefois moins qu'un coup d'œil *apperçu*.

Les novices & les sottes en amour ignorent les avantages du mistère, & font *voir* ce qu'elles ont intérêt de cacher. Les plus fines, quelque attention qu'elles ayent, ont bien de la peine à empêcher qu'on ne s'*apperçoive* de ce qui se passe au fond de leur cœur.

L'amour qui se fait *voir* tombe dans le ridicule aux yeux du spectateur. Celui qui se laisse seulement *appercevoir* fait, sur le théatre du monde,

une scène amusante pour ceux à qui plaît le jeu des passions.

VOLONTÉ. INTENTION. DESSEIN.

La *volonté* est une détermination fixe, qui regarde quelque chose de prochain; elle le fait rechercher. L'*intention* est un mouvement ou un panchant de l'ame, qui envisage quelque chose d'éloigné; elle y fait tendre. Le *dessein* est une idée adoptée & choisie, qui paroit supposer quelque chose de médité & de méthodique; il fait chercher les moyens de l'exécution.

Quand la *volonté* de servir Dieu vint à l'Abbé de la Trape, ses premières *intentions* furent de faire une austère pénitence, & il forma pour cela le *dessein* de se retirer dans son Abbaïe & d'y établir la réforme.

Les *volontés* sont plus connues & plus préciſes. Les *intentions* sont plus cachées & plus vagues. Les *desseins* sont plus vastes & plus raisonnés.

La *volonté* suffit pour nous rendre criminels devant Dieu; mais elle ne suffit pas pour nous rendre vertueux, ni devant Dieu ni devant les hommes. L'*intention* est l'ame de l'action & la source de son vrai mérite; mais il est difficile d'en juger bien sainement. Le *dessein* est un effet de la réflexion; mais cette réflexion peut être bonne ou mauvaise.

On dit faire une chose de bonne *volonté*, avec une *intention* pure, & de *dessein* prémédité.

Personne n'aime à être contrarié dans ses *volontés*, ni trompé dans ses *intentions*, ni traversé dans ses *desseins*: pour cet effet il ne faut point avoir d'autre *volonté* que celle de ses Maîtres, d'autre *intention* que de faire son devoir, ni d'autre

dessein

deſſein que de ſe conformer à l'ordre de la Providence.

Il n'y a rien dont on ſoit moins le maître que de l'exécution de ſes dernières *volontés*. Rien de moins ſuivi que l'*intention* de la plupart des Fondateurs de Bénéfices. Rien n'eſt plus extravagant que le *deſſein* de réunir tous les hommes à une même opinion.

Il eſt d'un grand homme d'être ferme dans ſes *volontés*, droit dans ſes *intentions*, & raiſonnable dans ſes *deſſeins*.

VOLUME. TOME.

Le *volume* peut contenir pluſieurs *tomes*, & le *tome* peut faire pluſieurs *volumes* : mais la reliure ſépare les *volumes*, & la diviſion de l'Ouvrage diſtingue les *tomes*.

Il ne faut pas toujours juger de la ſcience de l'Auteur par la groſſeur du *volume*. Il y a beaucoup d'Ouvrages en pluſieurs *tomes*, qui ſeroient meilleurs s'ils étoient réduits en un ſeul.

VOULOIR. AVOIR ENVIE. SOUHAITER. DESIRER. SOUPIRER. CONVOITER.

Le dernier de ces mots n'eſt d'uſage que dans la Théologie morale, & il ſuppoſe toujours un objet illicite & défendu par la loi de Dieu; on *convoite* la femme ou le bien d'autrui. Les autres mots ſont d'un uſage ordinaire; & la force de leur ſignification ne dit rien de bon ou de mauvais dans l'objet, elle n'exprime que le mouvement par lequel l'ame ſe porte vers lui, quel qu'il ſoit, avec les différences ſuivantes pour chacun d'eux. On

veut & on *a envie* d'un objet préſent: mais on le *veut*, ce me ſemble, avec plus de connoiſſance & de réflexion; & l'on en *a envie* avec plus de ſentiment & plus de goût. On *ſouhaite* & on *deſire* des choſes plus éloignées: mais les *ſouhaits* ſont plus vagues, & les *deſirs* plus ardens. On *ſoupire* pour des choſes plus touchantes.

Les *volontés* ſe conduiſent par l'eſprit, elles doivent être juſtes. Les *envies* tiennent des ſens, elles doivent être règlées. Les *ſouhaits* ſe nourriſſent d'imaginations, ils doivent être bornés. Les *deſirs* viennent des paſſions, ils doivent être modérés. Les *ſoupirs* partent du cœur, ils doivent être bien adreſſés.

On fait ſa *volonté*. On ſatisfait ſon *envie*. On ſe repaît de *ſouhaits*. On s'abandonne à ſes *deſirs*. On pouſſe des *ſoupirs*.

Nous *voulons* ce qui peut nous convenir. Nous *avons envie* de ce qui nous plaît. Nous *ſouhaitons* ce qui nous flate. Nous *deſirons* ce que nous eſtimons. Nous *ſoupirons* pour ce qui nous attire.

On dit de la *volonté*, qu'elle eſt éclairée ou aveugle; de l'*envie*, qu'elle eſt bonne ou mauvaiſe; du *ſouhait*, qu'il eſt raiſonnable ou ridicule; du *deſir*, qu'il eſt foible ou violent; & du *ſoupir*, qu'il eſt naturel ou affecté.

Les Princes *veulent* d'une manière abſolue. Les femmes ont de fortes *envies*. Les pareſſeux s'occupent à faire des *ſouhaits* chimériques. Les Courtiſans ſe tourmentent par des *deſirs* ambitieux. Les amans romaneſques s'amuſent à de vains *ſoupirs*.

VRAI. VERITABLE.

Vrai marque préciſément la vérité objective; c'eſt-à-dire qu'il tombe directement ſur la réalité de la choſe, & il ſignifie qu'elle eſt telle qu'on la dit. *Véritable* déſigne proprement la vérité expreſſive, c'eſt-à-dire qu'il ſe rapporte principalement à l'expoſition de la choſe, & il ſignifie qu'on la dit telle qu'elle eſt. Ainſi le premier de ces mots aura une grace particulière, lorsque, dans l'emploi, on portera d'abord ſon point de vue ſur le ſujet en lui-même; & le ſecond conviendra mieux, lorsqu'on portera ce point de vue ſur le diſcours. Cette différence eſt extrêmement métaphyſique, & j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'appercevoir; mais elle n'en ſubſiſte pas moins; & d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées où l'uſage n'en a mis que de très délicates : peut-être que l'exemple ſuivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer, & qu'on ſentira mieux cette diſtinction dans l'aplication que dans la définition.

Quelques Auteurs, même Proteſtans, ſoutiennent qu'il n'eſt pas *vrai* qu'il y ait eu une Papeſſe JEANNE, & que l'hiſtoire qu'on en a faite n'eſt pas *véritable*.

USAGE. COUTUME.

L'*uſage* ſemble être plus univerſel. La *coutume* paroit être plus ancienne. Ce que la plus grande partie des gens pratique eſt un *uſage*. Ce qui s'eſt pratiqué depuis longtems eſt une *coutume*.

L'*uſage* s'introduit & s'étend. La *coutume* s'établit & acquiert de l'autorité. Le premier fait la mode.

mode. La seconde forme l'habitude. L'un & l'autre sont des espèces de loix, entièrement indépendantes de la raison dans ce qui regarde l'extérieur de la conduite.

Il est quelquefois plus à propos de se conformer à un mauvais *usage* que de se distinguer, même par quelque chose de bon. Bien des gens suivent la *coutume* dans la façon de penser comme dans le cérémonial; ils s'en tiennent à ce que leurs mères & leurs nourrices ont pensé avant eux.

USURPER. ENVAHIR. S'EMPARER.

Usurper c'est prendre injustement une chose à son légitime maître par voie d'autorité & de puissance: il se dit également des biens, des droits, & du pouvoir. *Envahir* c'est prendre tout d'un coup par voie de fait quelque pays ou quelque canton, sans prévenir par aucun acte d'hostilité. *S'emparer* c'est précisément se rendre maître d'une chose en prévenant les concurrens, & tous ceux qui peuvent y prétendre avec plus de droit.

Il me semble aussi que le mot d'*usurper* renferme quelquefois une idée de trahison; que celui d'*envahir* fait entendre qu'il y a du mauvais procédé; que celui de *s'emparer* emporte une idée d'adresse & de diligence.

On n'*usurpe* point la couronne, lorsqu'on la reçoit des mains de la Nation. Prendre des provinces après que la guerre est déclarée, c'est en faire la conquête & non les *envahir*. Il n'y a point d'injustice à *s'emparer* des choses qui nous appartiennent, quoique nos droits & nos prétentions soient contestées.

UTILITE'. PROFIT. AVANTAGE.

L'*utilité* nait du ſervice qu'on tire des choſes. Le *profit* nait du gain qu'elles produiſent. L'*avantage* nait de l'honneur ou de la commodité qu'on y trouve.

Un meuble a ſon *utilité*. Une terre apporte du *profit*. Une grande maiſon a ſon *avantage*.

Les richeſſes ne ſont d'aucune *utilité* quand on n'en fait point uſage. Les *profits* ſont plus grands dans les Finances, & plus fréquens dans le Commerce. L'argent donne beaucoup d'*avantage* dans les affaires, il en facilite le ſuccès.

Je ſouhaite que cet Ouvrage ſoit *utile* au Lecteur; qu'il faſſe le *profit* du Libraire; & qu'il me procure l'*avantage* de l'eſtime publique.

OPTER. CHOISIR.

On *opte* en ſe déterminant pour une choſe, parce qu'on ne peut les avoir toutes. On *choiſit* en comparant les choſes, parce qu'on veut avoir la meilleure. L'un ne ſuppoſe qu'une ſimple déciſion de la volonté, pour ſavoir à quoi s'en tenir. L'autre ſuppoſe un diſcernement de l'eſprit, pour s'en tenir à ce qu'il y a de mieux.

Entre deux choſes parfaitement égales, il y a à *opter*, mais il n'y a pas à *choiſir*.

On eſt quelquefois contraint d'*opter*, mais on ne l'eſt jamais de *choiſir*. Le *choix* eſt un plein exercice de la liberté: c'eſt pourquoi, lorsque le ſens ou l'expreſſion marque une néceſſité abſolue, il eſt mieux de ſe ſervir du mot d'*opter* que de celui de *choiſir*: delà vient que l'uſage dit, puiſqu'il

est impossible de servir en même tems deux maîtres, il faut *opter*.

Le mot de *choisir* ne me paroit pas non plus être tout-à-fait à sa place lorsqu'on parle de choses entièrement disproportionnées, à moins qu'il n'y soit employé dans un sens ironique: par exemple, je ne dirois pas, il faut *choisir* ou de Dieu ou du Monde, mais je dirois, il faut *opter:* car le *choix* étant une préférence fondée sur la comparaison des choses, il n'a pas lieu où il n'y a point de comparaison à faire: un Prédicateur diroit cependant avec beaucoup de graces: [Messieurs, le joug du Seigneur est doux & nous conduit au comble de tous biens, le joug du Monde est dur & nous plonge dans l'abîme de tous maux, *choisissez* maintenant auquel des deux vous voulez vous soumettre:] parce qu'alors il se trouve une fine ironie dans l'emploi de *choisir*.

Je ne connois point de droit de *choix*, mais il y a un droit d'*option:* c'est lorsqu'entre plusieurs choses à distribuer, on a droit de prendre avant les autres celles qu'on veut. Quand on a ce droit, on a par conséquent la liberté de *choisir;* car on peut *opter* par *choix*, en examinant qu'elle est la meilleure; comme on peut *opter* sans *choix*, en se déterminant indifféremment pour la première venue.

Nous n'*optons* que pour nous, mais nous *choisissons* quelquefois pour les autres.

On peut *opter* sans *choisir;* il n'y a qu'à suivre le hasard ou le conseil d'autrui: mais on ne peut *choisir* sans *opter* quand on *choisit* pour soi.

Lorsque les choses sont à notre *option*, il faut tâcher de faire un bon *choix*.

Entre le vice & la vertu il n'y a point d'accommodement; il faut *opter* pour l'un ou pour l'autre.

tre. Rien ne me paroit plus difficile à *choisir* qu'un ami.

Si j'avois à *opter* entre un ami fort zèlé mais indiscret, & un ami discret mais moins zèlé, je *choisirois* le dernier.

CHOISIR. FAIRE CHOIX.

Choisir se dit ordinairement de choses dont on veut faire usage. *Faire choix* se dit proprement des personnes qu'on veut élever à quelque dignité, charge, ou emploi.

Louis XIV. *choisit* Versailles pour le lieu de sa résidence ordinaire, & il *fit choix* du Maréchal de Villeroi pour être Gouverneur de son Petit-fils Louis XV.

Le mot de *choisir* marque plus particulièrement la comparaison qu'on fait de tout ce qui se présente, pour connoître ce qui vaut le mieux & le prendre. Le mot de *faire choix* marque plus précisément la simple distinction qu'on fait d'un sujet préférablement aux autres.

Les Princes ne *choisissent* pas toujours leurs Ministres: on n'a pas *fait choix* en tout tems d'un Colbert pour les Finances, ni d'un Louvoi pour la Guerre.

CHOISIR. PREFERER.

On ne *choisit* pas toujours ce qu'on *préfère*, mais on *préfère* toujours ce qu'on *choisit*.

Choisir c'est se déterminer en faveur de la chose par le mérite qu'elle a, ou par l'estime qu'on en fait. *Préférer* c'est se déterminer en sa faveur par quelque motif que ce soit, mérite, affection, complaisance, ou politique, n'importe.

L'es-

L'esprit fait le *choix*. Le cœur donne la *préférence*. C'est par cette raison qu'on *choisit* ordinairement ce que l'on connoit, & qu'on *préfère* ce qu'on aime.

La sagesse nous défend quelquefois de *choisir* ce qui paroit le plus brillant à nos yeux; & souvent la justice ne nous permet pas de *préférer* nos amis à d'autres.

Lorsqu'il est question de *choisir* un état de vie, je ne crois pas qu'on fasse mal de *préférer* celui où l'inclination porte: c'est le moyen de réussir plus facilement, & de trouver sa satisfaction dans son devoir.

On *choisit* l'étoffe. On *préfère* le marchand.

Le *choix* est bon ou mauvais, selon le goût & la connoissance qu'on a des choses. La *préférence* est juste ou injuste, selon qu'elle est dictée par la raison, ou qu'elle est inspirée par la passion.

Les *préférences* de pure faveur sont quelquefois permises aux Princes dans la distribution des graces; mais ils ne doivent jamais agir que par *choix* dans la distribution des charges & des emplois publics.

L'amour *préfère* & ne *choisit* point: par conséquent il n'y a ni aplaudissemens à donner, ni de reproches à faire aux Amans sur le bon ou le mauvais *choix:* le mérite ne doit pas non plus se flater d'y obtenir la *préférence*, ni se piquer de ce qu'on la lui refuse: cette passion, uniquement produite & guidée par un goût sensitif, est toute pour le plaisir & rien pour l'honneur.

CHOISIR. ELIRE.

Je ne mets ces deux mots au rang des synonymes, que parce que notre Dictionaire les a définis

finis l'un par l'autre. *Choisir* c'eſt, comme je viens de le dire, ſe déterminer par la comparaiſon qu'on fait des choſes en faveur de ce qu'on juge être le mieux. *Elire* c'eſt nommer à une Dignité, à un Emploi, à un Bénéfice, ou à quelque choſe de ſemblable. Ainſi le *choix* eſt un acte de diſcernement, qui fixe la volonté à ce qui paroit le meilleur: & l'*élection* eſt un concours de ſuffrages, qui donne à un ſujet une place dans l'Etat ou dans l'Egliſe.

Il peut très aiſément arriver que le *choix* n'ait nulle part dans l'*élection*.

CHETIF. MAUVAIS.

Le premier de ces mots commence à vieillir, & n'eſt pas d'un uſage fort fréquent; il n'eſt pas néanmoins tout-à-fait ſuranné, & il trouve encore des places où il figure: nous pouvons donc le caractériſer, ſans craindre de rien faire hors de propos. Quant au ſecond mot, il n'eſt pas pris ici dans toutes ſes ſignifications, mais ſeulement dans celle qui le rend ſynonyme au premier; je veux dire, pour marquer uniquement une ſorte d'ineptitude à être avantageuſement placé ou mis en uſage.

L'inutilité & le peu de valeur rendent une choſe *chetive*. Les défauts & la perte de ſon mérite la rendent *mauvaiſe*. De-là vient qu'on dit, dans le ſtile myſtique, que nous ſommes de *chetives* créatures, pour marquer que nous ne ſommes rien à l'égard de Dieu, ou qu'il n'a pas beſoin de nos ſervices; & qu'on appelle *mauvais* Chrétien celui qui manque de foi, ou qui a perdu par le péché la grace du Baptême.

Un *chetif* ſujet eſt celui qui, n'étant propre à rien,

rien, ne peut rendre aucun service dans la République. Un *mauvais* sujet est celui qui, se laissant aller à un panchant vicieux, ne veut pas travailler au bien.

Qui est *chetif* est méprisable, & devient le rebut de tout le monde. Qui est *mauvais* est condamnable, & s'attire la haine des honnêtes-gens.

En fait de choses d'usage, comme étoffes, linge, & semblables, le terme de *chetif* enchérit sur celui de *mauvais*. Ce qui est usé mais qu'on peut encore porter au besoin est *mauvais*; ce qui ne peut plus servir & ne sauroit être mis honnêtement est *chetif*.

Un *mauvais* habit n'est pas toujours la marque du peu de bien. Il y a quelquefois sous un *chetif* haillon plus d'orgueil que sous l'or & sous la pourpre.

FUIR. EVITER. ELUDER.

On *fuit* les choses & les personnes qu'on craint, & celles qu'on a en horreur. On *évite* les choses qu'on ne veut pas rencontrer, & les personnes qu'on ne veut pas voir ou dont on ne veut pas être vu. On *élude* les questions auxquelles on ne veut ou l'on ne peut répondre.

Pour *fuir*, on tourne vers le côté opposé, & l'on s'éloigne avec vitesse, afin de n'être pas pris. Pour *éviter*, on prend une autre route, & l'on s'écarte subtilement, afin de n'être point apperçu, ou de ne pas donner dans le panneau. Pour *éluder*, on fait semblant de n'avoir pas entendu, & l'on change adroitement de propos, afin de n'être pas obligé à s'expliquer.

On *fuit* en courant. On *évite* en se détournant. On *élude* en donnant le change.

Nous

Nous *fuyons* ceux qui nous poursuivent. Nous *évitons* ceux qui nous font peine. Nous *éludons* les conversations qui nous déplaîsent.

La peur fait *fuir* devant son ennemi; la prudence en fait quelquefois *éviter* la présence; & l'adresse en fait *éluder* les attaques.

On dit, *fuir* & *éviter* le danger: mais le *fuir*, c'est ne s'y pas exposer; l'*éviter*, c'est n'y pas tomber. On dit *éluder* le coup.

Le remède le plus sûr contre la peste est de *fuir* bien loin des lieux où elle est. Le moyen le plus propre pour conserver l'innocence des mœurs est d'*éviter* les mauvaises compagnies. L'art de garder le secret demande de l'habileté à *éluder* les questions curieuses.

AMOUR. GALANTERIE.

L'*amour* est plus vif que la *galanterie:* il a pour objet la personne; fait qu'on cherche à lui plaîre dans la vue de la posséder; & qu'on l'aime autant pour elle-même que pour soi: il s'empare brusquement du cœur; & doit sa naissance à un je ne sai quoi d'indéfinissable, qui entraîne les sentimens, & arrache l'estime avant tout examen & sans aucune information. La *galanterie* est une passion plus voluptueuse que l'*amour:* elle a pour objet le sexe; fait qu'on noue des intrigues dans le dessein de jouir, & qu'on aime plus pour sa propre satisfaction que pour celle de sa maîtresse: elle attaque moins le cœur que les sens; & doit plus au tempérament & à la complexion qu'au pouvoir de la beauté, dont elle démêle pourtant le détail, & en observe le mérite avec des yeux plus connoisseurs ou moins prévenus que ceux de l'*amour*.

L'un

L'un a le pouvoir de rendre agréables à nos yeux les personnes qui plaîsent à celle que nous aimons, pourvu qu'elles ne soient pas du nombre de celles qui peuvent exciter notre jalousie. L'autre nous engage à ménager toutes les personnes qui sont capables de servir ou de nuire à nos desseins, jusqu'à notre rival même si nous voyons jour à pouvoir en tirer avantage.

Le premier ne laisse pas la liberté du choix: il commande d'abord en maître, & règne ensuite en tiran, jusqu'à ce que ses chaînes soient usées par la longueur du tems, ou qu'elles soient brisées par l'effort d'une raison puissante ou par le caprice d'un dépit soutenu. La seconde permet quelquefois qu'une autre passion décide de la préférence: la raison & l'intérêt lui servent souvent de frein; & elle s'accommode aisément à notre situation & à nos affaires.

L'*amour* nous attache uniquement à une personne, & lui livre notre cœur sans aucune réserve; ensorte qu'elle le remplit entièrement, & qu'il ne nous reste que de l'indifférence pour toutes les autres, quelque beauté & quelque mérite qu'elles ayent. La *galanterie* nous entraîne généralement vers toutes les personnes qui ont de la beauté ou de l'agrément, & nous unit à celles qui répondent à nos empressemens & à nos desirs; de façon cependant qu'il nous reste encore du goût pour les autres.

Il semble que l'*amour* se plaîse dans les difficultés: bien loin que les obstacles l'affoiblissent, ils ne servent d'ordinaire qu'à l'augmenter; on en fait toujours une de ses plus sérieuses occupations. Pour la *galanterie*, elle ne veut qu'abréger les formalités: le facile l'emporte souvent chez elle sur le difficile: elle ne sert quelquefois que d'amuse-

ment.

ment. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'il ſe trouve dans l'homme un fond plus inépuiſable pour la *galanterie* que pour l'*amour*: car il eſt rare de voir un premier *amour* ſuivi d'un ſecond, & je doute qu'on ait jamais pouſſé jusqu'à un troiſième; il en coute trop au cœur pour faire ſouvent de pareilles dépenſes: mais les *galanteries* ſont quelquefois ſans nombre, & ſe ſuccèdent jusqu'à ce que l'âge vienne en tarir la ſource.

Il y a toujours de la bonne-foi dans l'*amour*, mais il eſt gênant & capricieux; on le regarde aujourd'hui comme une maladie, ou comme foible d'eſprit. Il entre quelquefois un peu de fripponnerie dans la *galanterie*, mais elle eſt libre & enjouée; c'eſt le goût de notre ſiècle.

L'*amour* grave dans l'imagination l'idée flateuſe d'un bonheur éternel, dans l'entière & conſtante poſſeſſion de l'objet qu'on aime: la *galanterie* ne manque pas d'y peindre l'image agréable d'un plaiſir ſingulier, dans la jouiſſance de l'objet qu'on pourſuit: mais ni l'un ni l'autre ne peint alors d'après nature; & l'expérience fait voir que leurs couleurs, quoique gracieuſes, ſont également trompeuſes. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que l'*amour* étant plus ſérieux, on eſt plus piqué de l'infidélité de ſon pinceau; & que le ſouvenir des peines qu'il a données ſert, en les voyant ſi mal récompenſées, à nous dégoûter entièrement de lui; au-lieu que la *galanterie* étant plus badine, on eſt moins ſenſible à la tricherie de ſes peintures; & la vanité qu'on a d'être venu à bout de ſes projets, conſole de n'avoir pas trouvé le plaiſir qu'on s'étoit figuré.

En *amour*, c'eſt le cœur qui goûte principalement le plaiſir; l'eſprit l'y ſert en eſclave ſans ſe regarder lui-même; & la ſatisfaction des ſens y

contribue moins à la douceur de la jouiſſance, qu'un certain contentement dans l'intérieur de l'ame, que produit la douce idée d'être en poſſeſſion de ce qu'on aime, & d'avoir les plus ſenſibles preuves d'un tendre retour. En *galanterie*, le cœur moins vivement frappé de l'objet, l'eſprit plus libre pour ſe replier ſur lui-même, & les ſens plus attentifs à ſe ſatisfaire, y partagent le plaiſir avec plus d'égalité; la jouiſſance y eſt plus agréable par la volupté, que par la délicateſſe des ſentimens.

Lorsqu'on eſt trop tourmenté par les caprices de l'*amour*, on travaille à ſe détacher, & l'on devient indifférent. Quand on eſt trop fatigué par les exercices de la *galanterie*, on prend le parti de ſe repoſer, & l'on devient ſobre.

L'excès fait dégénérer l'*amour* en jalouſie, & la *galanterie* en libertinage. Dans le premier cas, on eſt ſujet à ſe troubler la cervelle. Dans le ſecond, on eſt en danger de perdre la ſanté.

L'*amour* ne meſſied pas aux filles, mais la *galanterie* ne leur convient nullement; parce que le monde ne leur permet que de s'attacher, & non de ſe ſatisfaire. Il n'en eſt pas ainſi à l'égard des femmes; on leur paſſe la *galanterie*, mais l'*amour* leur donne du ridicule. Il eſt à ſa place qu'un jeune cœur ſe laiſſe prendre d'une belle paſſion; le ſpectateur naturellement touché s'intéreſſe aſſez volontiers à ce ſpectacle, & par conſéquent n'y trouve point à blâmer. Au-lieu qu'un cœur ſoumis au joug du mariage, qui cherche encore à ſe livrer à une paſſion auſſi tirannique qu'aveugle, lui paroit faire un écart digne de cenſure ou de riſée. C'eſt peut-être par cette raiſon qu'une fille peut, avec l'*amour* le plus fort, ſe conſerver encore la tendre amitié de ceux de ſes amis qui ſe bor-

bornent aux sentimens que produisent l'estime & le respect; & qu'il est bien difficile qu'une femme mariée, qui s'avise d'aimer quelqu'un de ce tendre & parfait *amour*, n'éloigne ses autres amis, ou qu'elle ne perde beaucoup de l'estime & de l'attachement qu'ils avoient pour elle. Cela vient de ce que, dans la première circonstance, l'*amour* parle toujours son ton, & jamais ne prend celui de la simple amitié: ainsi les amis, ne perdant rien de ce qui leur est du, ne sont point allarmés de ce qu'on donne à l'amant. Mais, dans la seconde circonstance, l'*amour* parle & se conduit sur l'un & l'autre ton, l'amant fait l'ami; de façon que les autres, s'ils ne sont écartés, sentent du moins diminuer la confiance, voient changer les manières, & ont leur part de l'indifférence universelle qui nait de ce nouvel attachement, ce qui suffit pour leur donner de justes allarmes; & plus leur amitié est délicate, noble, & fondée sur l'estime, plus ils sont touchés de se voir ôter ce qu'ils méritent, pour être accordé le plus souvent à un étourdi, que l'*amour* peint comme sage aux yeux d'une folle.

Le mistère est, pour une femme mariée, encore plus nécessaire dans le cas de l'*amour* que dans celui de la *galanterie;* parce que, dans celui-ci, elle risque seulement la réputation de sa vertu, & dans l'autre elle risque également celle de sa vertu & de son esprit; car on dit alors qu'elle n'est pas plus sage qu'une autre, mais qu'elle est plus novice.

On a dit que l'*amour* étoit propre à conserver les bonnes qualités du cœur, mais qu'il pouvoit gâter l'esprit; & que la *galanterie* étoit propre à former l'esprit, mais qu'elle pouvoit gâter le cœur. L'usage du monde justifie cet axiôme en ce qui re-

regarde l'esprit; l'*amour* lui ôtant & la liberté & le discernement, au-lieu que la *galanterie* en fait jouer les ressorts. Pour le cœur, c'est toujours le caractère personnel qui en décide : ces deux passions s'y conforment dans les divers sujets qui en sont atteints; & si l'une avoit du desavantage à cet égard, ce seroit sans doute l'*amour;* parce qu'étant plus violent que la *galanterie*, il excite plus la vindication contre ceux qui le barrent ou qui lui occasionnent du mécontentement; & qu'étant aussi plus personnel, il fait agir avec plus d'indifférence envers tous ceux qui n'en sont point l'objet, ou qui ne le flatent pas. La preuve en est dans l'expérience: on voit assez ordinairement une femme *galante* caresser son mari de bonne grace & ménager ses amis; au-lieu que ceux-ci deviennent insipides, & le mari un objet d'aversion à une femme prise dans les filets de l'*amour*. On voit aussi plus de choix dans la *galanterie*; c'est toujours ou la figure, ou l'esprit, ou l'intérêt, ou les services, ou la commodité du commerce qui déterminent: mais dans l'*amour* toutes ces choses manquent quelquefois à l'objet auquel on s'attache; & ses liens sont alors comme des miracles, dont la cause est également invisible & impénétrable.

BAISSER. ABAISSER.

Baisser se dit des choses qu'on veut placer plus bas, de celles dont on veut diminuer la hauteur, & de certains mouvemens de corps : on *baisse* une poutre, on *baisse* les voiles d'un navire, on *baisse* un bâtiment, on *baisse* les yeux & la tête. *Abaisser* se dit des choses faites pour en couvrir d'autres, mais qui étant relevées les laissent à découvert.

couvert; on *abaisse* le dessus d'une cassette, on *abaisse* les paupières, on *abaisse* sa coife & sa robe.

Les opposés de *baisser* sont élever & exhausser, ceux d'*abaisser* sont lever & relever, chacun selon les différentes occasions où ils sont employés, & les divers sujets dont il est question. On *baisse* un toit trop élevé, & un mur trop exhaussé. On *abaisse* la trape qu'on avoit levée, & son voile qu'on avoit relevé.

Baisser est d'usage dans le sens neutre, *abaisser* ne l'est pas. Ils se joignent également au pronom réciproque: mais alors le premier garde toujours le sens litéral, & le second prend toujours le figuré.

On *baisse* en diminuant. On se *baisse* en se courbant. On s'*abaisse* en s'humiliant, ou en se proportionnant aux personnes qui nous sont inférieures par la condition ou par l'esprit.

Les rivières *baissent* en été. Les grandes personnes sont obligées de se *baisser* pour passer par les petites portes. Il est quelquefois dangereux de s'*abaisser*; car on prend au mot notre humilité, & l'on nous méprise sur notre parole. Ce n'est pas en s'*abaissant* jusqu'à la familiarité qu'un Prince acquiert la qualité & la réputation de bon; c'est par la douceur & la justice de son gouvernement. L'on n'est jamais bon Maître, si l'on ne sait s'*abaisser* jusqu'au niveau de l'esprit de son écolier.

Le mot de *baisser* n'est jamais employé dans le sens figuré à l'actif, soit qu'il soit joint au pronom réciproque, ou qu'il ait un autre cas, l'usage ne s'en sert en ce sens qu'au neutre: ainsi l'on dit que les forces *baissent* quand on a passé quarante ans. Pour le mot d'*abaisser*, il a quelquefois à l'actif un sens figuré; & le bon usage ne

l'emploie jamais autrement avec le pronom réciproque; il seroit tout-à-fait déplacé si on lui donnoit alors le sens propre & litéral; on ne dit pas d'un dessus de coffre qu'il s'*abaisse*, on dit qu'il tombe.

L'adversité fait *baisser* l'esprit aux uns & le réveille aux autres. L'homme sage & simple ne s'*abaisse* point, ni ne se soucie d'*abaisser* l'orgueil d'autrui.

ABSTRAIT. DISTRAIT.

Ces deux mots emportent également, dans leur signification, l'idée d'un défaut d'attention: mais avec cette différence, que c'est nos propres idées intérieures qui nous rendent *abstraits*, en nous occupant si fortement qu'elles nous empêchent d'être attentifs à autre chose qu'à ce qu'elles nous représentent: au-lieu que c'est un nouvel objet extérieur qui nous rend *distraits*, en attirant notre attention de façon qu'il la détourne de celui à qui nous l'avons d'abord donnée, ou à qui nous devons la donner. Si ces défauts sont d'habitude, ils sont graves dans le commerce du monde.

On est *abstrait*, lorsqu'on ne pense à aucun objet présent, ni à rien de ce qu'on dit. On est *distrait*, lorsqu'on regarde un autre objet que celui qu'on nous propose, ou qu'on écoute d'autres discours que ceux qu'on nous adresse.

Les personnes qui font de profondes études, & celles qui ont de grandes affaires ou de fortes passions, sont plus sujettes que les autres à avoir des *abstractions*; leurs idées ou leurs desseins les frappent si vivement, qu'ils leur sont toujours présens. Les *distractions* sont le partage ordinaire des jeunes gens, un rien les détourne & les amuse.

La

La rêverie produit des *abſtractions*, & la curioſité cauſe des *diſtractions*.

Un homme *abſtrait* n'a point l'eſprit où il eſt; rien de ce qui l'environne ne le frappe; il eſt ſouvent à Rome au milieu de Paris; & quelquefois il penſe politique ou géométrie, dans le tems que la converſation roule ſur la galanterie. Un homme *diſtrait* veut avoir l'eſprit à tout ce qui lui eſt préſent; il eſt frappé de tout ce qui eſt autour de lui, & ceſſe d'être attentif à une choſe pour le vouloir être à l'autre; en écoutant tout ce qu'on dit à droite & à gauche, ſouvent il n'entend rien ou n'entend qu'à demi, & ſe met au haſard de prendre les choſes de travers.

Les gens *abſtraits* ſe ſoucient peu de la converſation, les *diſtraits* en perdent le fruit. Lorsqu'on ſe trouve avec les premiers, il faut de ſon côté ſe livrer à ſoi-même & méditer: avec les ſeconds il faut attendre à leur parler que tout autre objet ſoit écarté de leur préſence.

Une nouvelle paſſion, ſi elle eſt forte, ne manque guères de nous rendre *abſtraits*. Il eſt bien difficile de n'être pas *diſtraits*, quand on nous tient des diſcours ennuyeux, & que nous entendons dire de l'autre côté quelque choſe d'intéreſſant.

AMANT. GALANT.

Il me ſemble que le mot de *galant*, dans le ſens où il eſt ſynonyme avec *amant*, n'eſt plus ſi en uſage qu'il l'étoit autrefois, & que celui-ci s'eſt ſeul emparé de la place. Je ne doute pas que la préférence ne vienne des idées acceſſoires qui les caractériſent, & qui repréſentent un *amant* comme quelque choſe de plus permis & de plus hon-

nête que n'eſt un *galant*; car le premier parle au cœur & ne demande que d'être aimé; le ſecond s'adreſſe au corps & veut être favoriſé. On peut être l'un & l'autre ſans aimer véritablement, & uniquement par des vues d'intérêt. Une laide fille qui eſt riche eſt ſujette à trouver de tels *amans*, & une vieille femme qui paye peut avoir de pareils *galans*.

Un homme ſe fait *amant* d'une perſonne qui lui plaît, il devient le *galant* de celle à qui il plaît. Dans le premier cas, il peut n'avoir aucun retour: dans le ſecond, il en a toujours.

Les *amans* font honneur aux Dames, & flatent leur amour-propre; elles ne les ſoufrent ſouvent que par vanité, & demandent en eux de la conſtance. Les *galans* leur font plaiſir, & fourniſſent matière à la cronique ſcandaleuſe; elles ſe les donnent par choix, & veulent qu'ils ſoient diſcrets.

Une fille bien élevée ne doit jamais ſoufrir auprès d'elle d'autres *amans* que ceux que ſes parens agréent. Une femme adroite & prudente ſait mettre ſon *galant* au rang des amis de ſon mari.

ABANDONNER. DELAISSER.

Abandonner ſe dit des choſes & des perſonnes. *Délaiſſer* ne ſe dit que des perſonnes.

Nous *abandonnons* les choſes dont nous n'avons pas ſoin. Nous *délaiſſons* les malheureux à qui nous ne donnons aucun ſecours.

On ſe ſert plus communément du mot d'*abandonner* que de celui de *délaiſſer*. Le premier eſt également bien employé à l'actif & au paſſif. Le dernier a meilleure grace au participe qu'à ſes autres modes; & il a par lui ſeul une énergie d'univerſalité, qu'on ne donne au premier qu'en y joignant

gnant quelque terme qui la marque préciſément. Ainſi l'on dit, c'eſt un pauvre *délaiſſé*, il eſt généralement *abandonné* de tout le monde.

On eſt *abandonné* de ceux qui doivent être dans nos intérêts. On eſt *délaiſſé* de tous ceux qui peuvent nous ſecourir.

Souvent nos parens nous *abandonnent* plutôt que nos amis. Dieu permet quelquefois que les hommes nous *délaiſſent*, pour nous obliger à avoir recours à lui.

Quand on a été *abandonné* dans l'infortune, on ne connoit plus d'amis dans le bonheur; on ne compte que ſur ſa propre conduite; & l'on ne congratule que ſoi-même de tous les ſervices que l'on reçoit alors de la part des hommes. Une perſonne qui ſe voit *délaiſſée* dans ſa miſère, ne regarde la charité que comme un paradoxe, qui occupe inutilement une quantité de vains diſcoureurs.

Il a été heureux pour certaines perſonnes d'être *abandonnées* de leurs proches; c'eſt par-là qu'a commencé la chaîne des évènemens qui les ont conduites à la fortune. Il y a des gens dont le mérite & le courage ont beſoin d'être ſoutenus, & d'autres qui ne les font valoir que lorſqu'ils ſe voient *délaiſſés*.

PRECISION. ABSTRACTION.

Seroit-il néceſſaire d'avertir que le mot d'*abſtraction* n'eſt pris ici que dans le ſens phyſique, ſelon lequel on dit communément, faire *abſtraction* d'une choſe, & non dans le ſens qui a rapport à celui de diſtraction? Je crois l'obſervation inutile; la voilà néanmoins faite, en faveur d'un lecteur à qui la concurrence du mot de *préciſion* ne feroit pas d'abord ſaiſir mon juſte point de vue.

J'ajoute que ces deux mots ont une idée commune qui les rend synonymes : que cette idée est peinte aux yeux-mêmes dans leur étymologie : qu'elle est celle d'une séparation faite par la force de l'esprit dans la considération des objets : & que bien loin qu'il faille s'écarter de cette signification essentielle à l'un & à l'autre de ces mots pour chercher leur propre différence, je pense qu'il seroit très difficile de la trouver ailleurs que dans les diversités de cette idée principale & synonyme, & de former sans elle leurs caractères particuliers. Les voici donc sur ce plan, tels que je suis capable de les représenter.

La *précision* sépare les choses véritablement distinctes, pour empêcher la confusion qui nait du mêlange des idées. L'*abstraction* sépare les choses réellement inséparables, pour les considérer à part indépendamment les unes des autres. La première est un effet de la justesse & de la netteté de l'entendement, qui fait qu'on n'ajoute rien d'inutile & hors d'œuvre au sujet qu'on traite, en le prenant néanmoins dans sa juste totalité : par conséquent elle convient par-tout, dans les affaires comme dans les sciences. La seconde est l'effort d'un esprit métaphysique, qui écarte du point de vue tout ce qu'on veut détacher du sujet qu'on traite ; elle le mutile un peu, mais elle contribue quelquefois à la découverte de la vérité, & quelquefois elle entraîne dans l'erreur : il s'en faut donc servir, mais en même tems s'en défier.

Il me semble que la *précision* a plus de rapport aux choses qu'on peut non seulement considérer à part, mais qu'on peut aussi concevoir être l'une sans l'autre ; telles que seroient, par exemple, l'aumône & l'esprit de charité. Il me paroit que l'*abstraction* regarde plus particulièrement les choses qu'on

qu'on peut à-la-vérité considérer à part, mais qu'on ne sauroit concevoir être l'une sans l'autre; telles que sont, par exemple, le corps & l'étendue. Ainsi le but de la *précision* est de ne point sortir du sujet, en éloignant pour cet effet tout ce qui lui est étranger; & celui de l'*abstraction* est de ne pas entrer dans toute l'étendue du sujet, en n'en prenant qu'une partie sans aucun égard à l'autre.

Il n'y a point de science plus certaine ni plus claire que la Géométrie, parce qu'elle fait des *précisions* exactes: on y a cependant mêlé certaines *abstractions* métaphysiques, qui font que les Géomètres tombent dans l'erreur comme les autres; non pas à-la-vérité quand il est question de grandeur & de mesure, mais quand il est question de physique.

On ne sauroit se faire des idées trop *précises*; mais il est quelquefois dangereux d'en avoir de trop *abstraites*. Les premières sont la voie la plus sure pour aller au vrai dans les sciences & au but dans les affaires; au-lieu que les secondes souvent nous en éloignent.

La *précision* est un don de la nature né avec l'esprit: ceux qui en sont doués sont d'un excellent commerce pour la conversation; on les écoute avec plaisir, parce qu'ils écoutent aussi de leur côté; ils entendent également ce qu'on leur dit, comme ils font entendre ce qu'ils disent. L'*abstraction* est un fruit de l'étude produit par une profonde application: ceux à qui elle est familière parlent quelquefois avec trop de subtilité des choses communes; les sujets simples & naturels deviennent, dans leurs discours, très difficiles à comprendre par la manière dont ils les traitent.

Les idées *précises* embellissent le langage ordinaire, & en font selon moi le sublime. Les

idées *abſtraites* y ſont fatigantes; elles ne me paroiſſent bien placées que dans les écoles, ou dans certaines converſations ſavantes.

On exprime par des idées *préciſes* les vérités les plus ſimples & les plus ſenſibles: mais on ne peut ſouvent les prouver que par des idées très *abſtraites*.

DIFFEREND. DEMELE'.

Le ſujet du *différend* eſt une choſe préciſe & déterminée ſur laquelle on ſe contrarie, l'un diſant oui & l'autre non. Le ſujet du *démêlé* eſt une choſe moins éclaircie, dont on n'eſt pas d'accord, & ſur laquelle on cherche à s'expliquer pour ſavoir à quoi s'en tenir.

La concurrence cauſe des *différends* entre les Particuliers. L'ambition eſt la ſource de bien des *démêlés* entre les Puiſſances.

CONTINUEL. CONTINU.

Il peut y avoir de l'interruption dans ce qui eſt *continuel*, mais ce qui eſt *continu* n'en ſoufre point. Deſorte que le premier de ces mots marque proprement la longueur de la durée, quoique par intervales & à diverſes repriſes; & le ſecond marque ſimplement l'unité de la durée, indépendamment de la longueur ou de la brièveté du tems que la choſe dure. Voilà pourquoi l'on dit un jeu *continuel*, des pluies *continuelles*; & une fièvre *continue*, une baſſe *continue*.

REPONSE. REPLIQUE. REPARTIE.

La *réponſe* ſe fait à une demande ou à une queſtion.

tion. La *replique* se fait à une *réponse* ou à une remontrance. La *repartie* se fait à une raillerie ou à un discours offensant.

Les Scolastiques enseignent à proposer de mauvaises difficultés, & à y donner encore de plus mauvaises *réponses*. Il est plus grand d'écouter une sage remontrance & d'en profiter, que d'y *repliquer*. On ne se défend jamais mieux contre des paroles piquantes, que par des *reparties* fines & honnêtes.

Le mot de *réponse* a, dans sa signification, plus d'étendue que les deux autres; on *répond* aux questions des personnes qui s'informent; aux demandes de celles qui attendent des graces ou des services; aux interrogations des Maîtres & des Juges; aux argumens de ceux qui nous exercent dans les écoles, aux lettres qu'on nous écrit, & aux difficultés qu'on nous propose touchant la conduite, les affaires, & les sentimens. Le mot de *replique* a un sens plus restraint; il suppose une dispute commencée à l'occasion des diverses opinions qu'on suit, ou des différens sentimens dans lesquels on est, ou des partis & des intérêts opposés qu'on a embrassés: on *replique* à la réponse d'un Auteur qu'on a critiqué; aux reprimandes de ceux dont on ne veut pas recevoir de correction; & aux plaidoyers ou aux écritures de l'Avocat de la partie adverse. Le mot de *repartie* a une énergie propre & particulière pour faire naître l'idée d'une apostrophe personnelle contre laquelle on se défend, soit sur le même ton en apostrophant aussi de son côté, soit sur un ton plus honnête, en émoussant seulement les traits qu'on nous lance: on fait des *reparties* aux gens qui veulent se divertir à nos dépens; à ceux qui cherchent à nous tourner en ridicules; & aux personnes qui n'ont,

dans la conversation, aucun ménagement pour nous.

La *réponse* doit être claire & juste; il faut que ce soit le bon-sens & la raison qui la dictent. La *replique* doit être forte & convaincante; il faut que la vérité y paroisse armée & fortifiée de toutes ses preuves. La *repartie* doit être vive & promte; il faut que le sel de l'esprit y domine & la fasse briller.

Il faut élever les enfans à faire toujours, autant qu'il se peut, des *réponses* précises & judicieuses; & leur faire sentir qu'il y a plus d'honneur pour eux à écouter, qu'à faire des *repliques* à ceux qui ont la bonté de les instruire: mais il n'est pas toujours à propos de blâmer leurs petites *reparties*, quoiqu'un peu contraires à la docilité, de peur d'émousser leur esprit par une gêne trop sévère.

C'EST POURQUOI. AINSI.

C'est pourquoi renferme, dans sa signification particulière, un rapport de cause & d'effet. *Ainsi* ne renferme qu'un rapport de prémice & de conséquence. Le premier est plus propre à marquer la suite d'un évènement ou d'un fait; & le second à faire entendre la conclusion d'un raisonnement.

Les femmes pour l'ordinaire sont changeantes; *c'est pourquoi* les hommes deviennent inconstans à leur égard. Les Orientaux les enferment, & nous leur donnons une entière liberté; *ainsi* nous paroissons avoir pour elles plus d'estime.

Rome est non seulement un Siège Ecclésiastique revêtu d'une autorité spirituelle, mais encore un Etat Temporel, qui a, comme tous les autres Etats, des vues de politique & des intérêts à ménager; *c'est pourquoi* l'on y peut très aisément confondre

fondre les deux autorités. Tout homme est sujet à se tromper ; *ainsi* il faut tout examiner avant que de croire.

CROITRE. AUGMENTER.

Les choses *croissent* par la nourriture qu'elles prennent. Elles *augmentent* par l'addition qui s'y fait de choses de la même espèce. Les blés *croissent*, la récolte *augmente*.

Mieux on cultive un terrein, plus les arbres y *croissent*, & plus les revenus *augmentent*.

Le mot de *croître* ne signifie précisément que l'agrandissement de la chose, indépendamment de ce qui le produit. Le mot d'*augmenter* fait sentir que cet agrandissement est causé par une nouvelle quantité qui y survient. Ainsi dire que la rivière *croît*, c'est dire uniquement qu'elle devient plus haute, sans exprimer qu'elle le devient par l'arrivée d'une nouvelle quantité d'eau : mais dire que la rivière *augmente*, c'est dire qu'il y arrive une nouvelle quantité d'eau qui la fait hausser. Cette différence est extrêmement délicate ; c'est pourquoi l'on se sert assez indifféremment de *croître* ou d'*augmenter* en beaucoup d'occasions où cette délicatesse de choix n'est de nulle importance, comme dans l'exemple que je viens de citer ; car on dit également bien, la rivière *croît* & la rivière *augmente*, quoique chacun de ces mots ait même-là son idée particulière. Mais il y a d'autres occasions où il est à propos & quelquefois même nécessaire d'avoir égard à l'idée particulière, & de faire un choix entre ces deux termes, selon la force du sens qu'on veut donner à son discours : par exemple, lorsqu'on veut faire entendre, en parlant des passions, qu'elles sont dans notre nature ;

ture, que ce qui nous sert d'alimens leur sert aussi de nourriture & leur donne des forces, on se sert alors élégamment du mot de *croître;* ailleurs on emploie celui d'*augmenter*, soit pour les passions, soit pour les talens de l'esprit.

Toutes les passions naissent & *croissent* avec l'homme: mais il y en a quelques-unes qui n'ont qu'un tems, & qui, après avoir *augmenté* jusqu'à certain âge, diminuent ensuite & disparoissent avec les forces de la nature: il y en a d'autres qui durent toute la vie, & qui, *augmentant* toujours, sont encore plus fortes dans la vieillesse que dans la jeunesse.

L'amour qui se forme dans l'enfance *croît* avec l'âge Le vrai courage n'est jamais fanfaron, il *augmente* à la vue du péril. L'ambition *croît* à mesure que les biens *augmentent*.

Il est aisé de voir, par tous ces exemples, que l'un de ces mots a des places qui ne conviennent point à l'autre: car quelle est la personne assez peu délicate en fait d'expressions pour ne pas sentir, du moins par goût naturel si ce n'est par réflexion, qu'il est mieux de dire, l'ambition *croît* à mesure que les biens *augmentent*, que de dire, l'ambition *augmente* à mesure que les biens *croissent*. S'il n'est pas difficile de sentir cette délicatesse, il l'est d'en expliquer la raison: il faut pour cela un peu de métaphysique, & avoir recours à l'idée propre que je viens d'exposer du mieux qu'il m'a été possible. Car enfin les biens consistant dans plusieurs différentes choses, qui se réunissent dans la possession d'une seule personne, le mot d'*augmenter* qui, comme on l'a dit, marque l'addition d'une nouvelle quantité, leur convient mieux que celui de *croître*, qui ne marque précisément que l'agrandissement d'une chose unique,

fait

fait par la nourriture ou par une eſpèce de nourriture. Cette même force de ſignification eſt la raiſon pourquoi le mot de *croître* figure parfaitement bien en cet endroit avec l'ambition; puiſqu'elle eſt une ſeule paſſion, à qui les biens de la fortune ſemblent ſervir d'alimens, pour la ſoutenir & la faire agir avec plus de force & plus d'ardeur.

Les choſes matérielles *croiſſent* par une addition intérieure & mécanique, qui fait l'eſſence de la nourriture propre & réelle; elles *augmentent* par la ſimple addition extérieure d'une nouvelle quantité de même matière. Les choſes ſpirituelles *croiſſent* par une eſpèce de nourriture priſe dans un ſens figuré; elles *augmentent* par l'addition des degrés juſqu'où elles ſont portées.

L'œuf ne commence à *croître* dans l'ovaire, que lorſque la fécondité l'a rendu propre à prendre de la nourriture; & il n'en ſort que lorſque ſon volume eſt aſſez *augmenté*, pour cauſer de l'altération dans la membrane qui l'y renferme.

Notre orgueil *croît* à meſure que nous nous élevons; & il *augmente* quelquefois juſqu'à nous rendre haïſſables à tout le monde.

HARDIESSE. AUDACE. EFFRONTERIE.

Il y a dans la *hardieſſe* quelque choſe de mâle; dans l'*audace* quelque choſe d'emporté; & dans l'*effronterie* quelque choſe d'incivil.

La *hardieſſe* marque du courage & de l'aſſurance. L'*audace* marque de la hauteur & de la témérité. L'*effronterie* marque de l'impudence.

Une perſonne *hardie* parle avec fermeté; ni la qualité, ni le rang, ni la fierté de ceux à qui elle adreſſe

adreſſe le diſcours ne la démontent point. Une perſonne *audacieuſe* parle d'un ton élevé; ſon humeur hautaine lui fait oublier ce qu'elle doit à ſes ſupérieurs. Une perſonne *effrontée* parle d'un air inſolent; ſon peu d'éducation fait qu'elle n'obſerve ni les uſages de la politeſſe, ni les devoirs de l'honnêteté, ni les règles de la bienſéance.

La *hardieſſe* eſt de miſe auprès des Grands; les gens timides paſſent chez eux pour des ſots. L'*audace* nuit aux ſubalternes; les ſupérieurs veulent de la ſoumiſſion, & rendent toujours de mauvais ſervices à ceux qui n'ont pas aſſez reſpecté leur autorité. L'*effronterie* fait qu'on déplaît à tout le monde, & qu'on paſſe chez les honnêtes-gens pour être d'une vile naiſſance.

On n'eſt guères propre aux grands emplois ſi l'on n'eſt un peu *hardi*. Un homme d'un caractère *audacieux* peut ſervir à inſulter l'ennemi. Un *effronté* n'eſt bon qu'à faire rougir ceux qui l'emploient.

Il me ſemble que la *hardieſſe* eſt pour les grandes qualités de l'ame, ce que le reſſort eſt pour les autres pièces d'une Montre; elle met tout en mouvement ſans rien déranger: au-lieu que l'*audace*, ſemblable à la main impétueuſe d'un étourdi, met le deſordre & le fracas dans cē qui étoit fait pour l'accord & pour l'harmonie. A l'égard de l'*effronterie*, elle n'agit point-du-tout ſur les grandes qualités, parce qu'elles ne ſe trouvent jamais enſemble; ſon influence ne regarde que ce qu'il y a de mauvais; elle répand ſur les défauts de l'ame un coloris qui les rend encore plus laids qu'ils ne ſont par eux-mêmes.

DE

DE MEME QUE. AINSI QUE. COMME.

De même que eſt toujours un terme de comparaiſon; mais il y a des occaſions où *ainſi que* & *comme* ne le ſont pas, ayant d'autres ſignifications, qu'on peut voir dans les Dictionaires, & qu'il n'eſt pas de ma tâche de rapporter ici, puiſque je ne dois traiter des mots qu'autant qu'ils ſont ſynonymes. Ceux-ci ne l'étant donc que comme termes de comparaiſon, c'eſt en ce ſeul ſens que je les place dans cet Ouvrage, & que je vas en faire la différence, qui eſt aſſurément une des plus délicates de nôtre Langue, & des plus difficiles à démêler.

De même que marque proprement une comparaiſon qui tombe ſur la manière dont eſt la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de modifications. *Ainſi que* marque particulièrement une comparaiſon qui tombe ſur la réalité de la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de faits ou d'actions. *Comme* marque mieux une comparaiſon qui tombe ſur la qualité de la choſe; ce qu'on peut nommer comparaiſon de qualifications. Je dirois donc, ſelon cette différence, les François penſent *de même que* les autres nations, mais ils ne ſe conduiſent pas *de même;* parce qu'il n'eſt préciſément queſtion que d'une certaine manière de penſer & de ſe conduire, qui eſt une modification de la penſée & de la conduite qu'on ſuppoſe en eux. Mais je dirois, il y a des Philoſophes qui croient que les bêtes penſent *ainſi que* les hommes; parce qu'il s'agit de la réalité de la penſée, qu'on attribue-là à la bête auſſi-bien qu'à l'homme, & non d'aucune modification ou manière

nière de penser ; puisqu'on peut ajouter que, quoique ces Philosophes croient que les bêtes pensent *ainsi que* les hommes, ils ne croient pourtant pas qu'elles pensent *de même qu'*eux. Je dirois enfin que les expressions d'une personne qui ne conçoit les choses que confusément, ne sont jamais justes *comme* celles d'une personne qui les conçoit clairement ; parce qu'il est-là question d'une qualité de l'expression, ou d'une qualification qu'on lui donne. Par cette même raison on dit, hardi *comme* un lion, blanc *comme* neige, doux *comme* miel, & non pas *ainsi que* ni *de même qu'*un lion, &c. L'usage est fixe à cet égard, même parmi ceux qui parlent le moins bien.

Lorsque ces mots sont placés à la tête de la comparaison, alors elle a deux membres, dont le second, qui est la réduction de la comparaison, commence par le mot *ainsi*, si c'est *ainsi que* ou *comme* qui se trouve à la tête du premier membre ; mais si c'est *de même que*, ce second membre commence par le mot *de même*. L'exemple suivant va rendre cette observation sensible.

De même que l'ambitieux n'est jamais content, *de même* le débauché n'est jamais satisfait. *Ainsi que* l'ordonne la Providence, *ainsi* va la fortune des Etats & des Particuliers, des Princes & des Sujets. *Comme* les Hommes vieillissent par le nombre des années, *ainsi* vieillissent les Empires par le nombre des siècles ; tout a un terme prescrit, au-delà duquel il ne passe pas.

POUR. AFIN.

Ces deux conjonctions sont synonymes dans le sens où elles signifient qu'on fait une chose en vue d'une

d'une autre : mais *pour* marque une vue plus présente, *afin* en marque une plus éloignée.

On se présente devant le Prince *pour* lui faire sa cour. On lui fait sa cour *afin* d'en obtenir des graces.

Il me semble que le premier de ces mots convient mieux, lorsque la chose qu'on fait en vue de l'autre en est une cause plus infaillible ; & que le second est plus à sa place, lorsque la chose qu'on a en vue en faisant l'autre en est une suite moins nécessaire.

On tire le canon sur une Place assiégée *pour* y faire une brèche, & *afin* de pouvoir la prendre par assaut, ou de l'obliger à se rendre.

Pour regarde plus particulièrement un effet qui doit être produit. *Afin* regarde proprement un but où l'on veut parvenir.

Les filles d'un certain âge font tout ce qu'elles peuvent *pour* plaire, *afin* de se procurer un mari.

AGRANDIR. AUGMENTER.

On se sert d'*agrandir* lorsqu'il est question d'étendue : & lorsqu'il s'agit de nombre, d'élevation, ou d'abondance, on se sert d'*augmenter*. On *agrandit* une ville, une cour, un jardin. On *augmente* le nombre des citoyens, la dépense, les revenus. Le premier regarde particulièrement la quantité vaste & spacieuse : le second a plus de rapport à la quantité grosse & multipliée. Ainsi l'on dit qu'on *agrandit* sa maison, quand on lui donne plus d'étendue par la jonction de quelques bâtimens faits sur les côtés : mais on dit qu'on l'*augmente* d'un étage ou de plusieurs chambres.

En *agrandissant* son terrein, on *augmente* son bien.

Les

Les Princes *s'agrandiſſent* en reculant les bornes de leurs Etats, & croient par-là *augmenter* leur puiſſance : mais ils ſe trompent quelquefois en cela ; car cet *agrandiſſement* ne produit qu'une *augmentation* de ſoins, & ſouvent même eſt la première cauſe de la décadence d'une Monarchie.

Il n'eſt pas de plus incommode voiſin que celui qui ne penſe qu'à *s'agrandir*. Un Roi, qui s'occupe plus à *augmenter* ſon autorité qu'à faire un bon uſage de celle que les Loix lui ont donnée, eſt un Maître fâcheux pour ſes Sujets.

Toutes les choſes de ce Monde ſe font aux dépens les unes des autres ; le riche n'*agrandit* ſes domaines qu'en reſſerrant ceux du pauvre ; le pouvoir n'*augmente* jamais que par la diminution de la liberté ; & je croirois presque que la Nature n'a fait les gens d'eſprit qu'aux dépens des ſots.

Le deſir de l'*agrandiſſement* cauſe dans la Politique la circulation des Etats, dans la Police celle des Conditions, dans la Morale celle des Vertus & des Vices, & dans la Phyſique celle des Corps ; c'eſt le reſſort qui fait jouer la machine univerſelle, & qui nous en repréſente toutes les parties dans une viciſſitude perpétuelle, ou d'*augmentation* ou de diminution : mais il y a pour chaque choſe, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, un point marqué juſqu'où il lui eſt permis de *s'agrandir :* ſon arrivée à ce point eſt le ſignal fatal, qui avertit ſes adverſaires de redoubler leurs efforts & d'*augmenter* leurs forces, pour ſe mettre en état de profiter de ce qu'elle va perdre.

COMPLIQUE'. IMPLIQUE'.

Les affaires ou les faits ſont *compliqués* les uns avec les autres, par leur mêlange & par leur dépen-

pendance. Les personnes sont *impliquées* dans les faits ou dans les affaires, lorsqu'elles y trempent ou qu'elles y ont quelque part.

Les choses extrêmement *compliquées* deviennent obscures à ceux qui n'ont ni assez d'étendue ni assez de justesse d'esprit pour les démêler. Quand on est souvent à la compagnie des étourdis, on est exposé à se voir *impliqué* dans quelque fâcheuse avanture.

Les affaires les plus *compliquées* deviennent simples & faciles à entendre, dans la bouche ou dans les écrits d'un habile Avocat. Il est dangereux de se trouver *impliqué*, même innocemment, dans les crimes des Grands; on en est toulours la dupe; ils sacrifient à leurs intérêts leurs meilleurs serviteurs.

Compliqué a un substantif qui est d'usage; *impliqué* n'en a point, mais en revanche il a un verbe que l'autre n'a pas; on dit *complication* & *impliquer*; mais on ne dit pas *implication* ni *compliquer*.

Rien n'embarrasse plus les Médecins que la *complication* des maux dont le remède de l'un est contraire à la guérison de l'autre. Il n'est pas gracieux d'avoir pour amis des personnes qui vous *impliquent* toujours mal-à-propos dans les fautes qu'elles commettent.

POUR. QUANT.

Ces deux mots sont très synonymes: *pour* me paroit cependant avoir meilleure grace dans le discours, lorsqu'il s'agit de la personne ou de la chose qui régit le verbe suivant: *quant* me paroit y mieux figurer, lorsqu'il s'agit de ce qui est régi par le verbe. Je dirois donc, *pour* moi je ne me mêle

mêle d'aucune affaire étrangère; *quant* à moi tout m'eſt indifférent.

La Religion des perſonnes éclairées conſiſte dans une foi vive, dans une morale pure, & dans une conduite ſimple, guidées par l'Autorité Divine, & ſoutenues par la Raiſon. *Pour* celle du peuple, elle conſiſte dans une crédulité aveugle, & dans les pratiques extérieures, autoriſées par l'éducation, & affermies par la force de l'habitude. *Quant* à celle des gens d'Egliſe, on ne la connoîtra au juſte que quand on en aura ſéparé les intérêts temporels.

DECISION. RESOLUTION.

La *déciſion* eſt un acte de l'eſprit, & ſuppoſe l'examen. La *réſolution* eſt un acte de la volonté, & ſuppoſe la délibération. La première attaque le doute, & fait qu'on ſe déclare. La ſeconde attaque l'incertitude, & fait qu'on ſe détermine.

Nos *déciſions* doivent être juſtes, pour éviter le repentir. Nos *réſolutions* doivent être fermes, pour éviter les variations.

Rien de plus deſagréable pour ſoi-même & pour les autres, que d'être toujours *indécis* dans les affaires, & *irréſolu* dans les démarches.

On a ſouvent plus d'embarras & de peine à *décider* ſur le rang & ſur la prééminence que ſur les intérêts ſolides & réels. Il n'eſt point de *réſolutions* plus foibles que celles que prennent au confeſſionnal & au lit le pécheur & le malade; l'occaſion & la ſanté rétabliſſent bientôt la première manière de vivre.

Il ſemble que la *réſolution* emporte la *déciſion*, & que celle-ci puiſſe être abandonnée de l'autre; puiſ-

puisqu'il arrive quelquefois qu'on n'est pas encore *résolu* à entreprendre une chose pour laquelle on a déjà *décidé;* la crainte, la timidité, ou quelqu'autre motif s'opposant à l'exécution de l'Arrêt prononcé.

Il est rare que les *décisions* ayent chez les femmes d'autre fondement que l'imagination & le cœur. Envain les hommes prennent des *résolutions;* le goût & l'habitude triomphent toujours de leur raison.

En fait de Science, on dit la *décision* d'une question, & la *résolution* d'une difficulté.

C'est ordinairement où l'on *décide* le plus qu'on prouve le moins. Quoiqu'on réponde dans les Écoles à toutes les difficultés, on y en *résout* très peu.

PORTER. APORTER. TRANSPORTER. EMPORTER.

Porter n'a précisément rapport qu'à la charge du fardeau. *Aporter* renferme l'idée du fardeau & celle du lieu où l'on le *porte*. *Transporter* a non seulement rapport au fardeau & au lieu où l'on doit le porter, mais encore à l'endroit d'où l'on le prend. *Emporter* enchérit par-dessus toutes ces idées, en y ajoutant une attribution de propriété à l'égard de la chose dont on se charge.

Nous faisons *porter* ce que, par foiblesse ou par bienséance, nous ne pouvons *porter* nous-mêmes. Nous ordonnons qu'on nous *aporte* ce que nous souhaitons avoir. Nous faisons *transporter* ce que nous voulons changer de place. Nous permettons d'*emporter* ce que nous laissons aux autres, ou ce que nous leur donnons.

Les crocheteurs *portent* les fardeaux dont on les

charge. Les domeſtiques *aportent* ce que leurs Maîtres les envoyent chercher. Les voituriers *tranſportent* les marchandiſes que les Commerçans envoient d'une ville dans une autre. Les voleurs *emportent* ce qu'ils ont pris.

Virgile a loué le pieux Enée d'avoir *porté* ſon père Anchiſe ſur ſes épaules, pour le ſauver du ſac de Troie. Saint Luc nous aprend que les premiers Fidèles *aportoient* aux Apôtres le prix des biens qu'ils vendoient. L'Hiſtoire nous montre, à n'en pouvoir douter, que la Providence punit toujours l'abus de l'autorité, en la *tranſportant* en d'autres mains. Si un de nos Traducteurs avoit bien fait attention aux idées acceſſoires qui caractériſent les ſynonymes, il n'auroit pas dit que le malin Eſprit *emporta* au-lieu de dire *tranſporta* Jéſus-Chriſt.

PROJET. DESSEIN.

Le *projet* eſt un plan ou un arrangement de moyens, pour l'exécution d'un *deſſein:* le *deſſein* eſt ce qu'on veut exécuter.

On dit ordinairement des *projets*, qu'ils ſont beaux; des *deſſeins*, qu'ils ſont grands.

La beauté des *projets* dépend de l'ordre & de la magnificence qu'on y remarque. La grandeur des *deſſeins* dépend de l'avantage & de la gloire qu'ils peuvent procurer. Il ne faut pas toujours ſe laiſſer éblouir par cette beauté ni par cette grandeur; car ſouvent la pratique ne s'accorde pas avec la ſpéculation; l'ordre admirable d'un ſyſtême, & l'idée avantageuſe qu'on s'en eſt formée, n'empêchent pas quelquefois que les *projets* n'échouent, & qu'on ne ſe trouve dans l'impoſſibilité de venir à bout de ſon *deſſein*.

L'expé-

L'expérience de tous les siècles nous aprend que les têtes à grands *desseins* & les esprits féconds en beaux *projets* sont sujets à donner dans la chimère.

Le mot de *projets* se prend aussi pour la chose même qu'on veut exécuter, ainsi que celui de *dessein*. Mais quoique ces mots soient alors encore plus synonymes, on ne laisse pas d'y trouver une différence, qui se fait sentir à ceux qui ont le goût fin & délicat. La voici telle que j'ai pu la développer. Il me semble que le *projet* regarde alors quelque chose de plus éloigné, & le *dessein* quelque chose de plus près. On fait des *projets* pour l'avenir, on forme des *desseins* pour le tems présent Le premier est plus vague, l'autre est plus déterminé.

Le *projet* d'un avare est de s'enrichir, son *dessein* est d'amasser.

Un bon Ministre d'Etat n'a d'autre *projet* que la gloire du Prince & le bonheur des Sujets. Un bon Général d'Armée a autant d'attention à cacher ses *desseins*, qu'à découvrir ceux de l'ennemi.

L'union de tous les Etats de l'Europe dans un seul corps de République, pour le gouvernement général ou la discussion des intérêts, sans rien changer néanmoins dans le gouvernement intérieur & particulier de chacun d'eux, étoit un *projet* digne de Henri IV, plus noble mais peut-être plus difficile à exécuter que le *dessein* de la Monarchie universelle, dont l'Espagne étoit alors occupée.

SEMER. ENSEMENCER.

Semer a rapport au grain; c'est le blé qu'on *sème* dans le champ. *Ensemencer* a rapport à la ter-

re; c'eſt le champ qu'on *enſemence* de blé. Le premier de ces mots a une ſignification plus étendue & plus vaſte; on s'en ſert à l'égard de toutes ſortes de grains ou de graines, & dans toutes ſortes de terreins. Le ſecond a un ſens plus particulier & plus reſtraint; on ne s'en ſert qu'à l'égard des grandes pièces de terre préparées par le labourage. Ainſi l'on *ſème* dans ſes terres & dans ſes jardins; mais l'on n'*enſemence* que ſes terres & non ſes jardins.

On dit dans le ſens figuré, *ſemer* de l'argent, *ſemer* la parole. *Enſemencer* n'eſt jamais employé que dans le ſens propre & litéral.

L'âge viril ne produit point des fruits de ſcience & de ſageſſe, ſi les principes n'en ont été *ſemés* dans le tems de la jeuneſſe. C'eſt en *ſemant* de l'argent à propos qu'on peut plus aiſément venir à bout de ſes projets. Envain l'on *enſemence* ſon champ, ſi le Ciel n'y répand ſes fécondes influences.

GRAIN. GRAINE.

Ces deux mots ſont ſynonymes en ce qu'ils ſignifient également une ſemence qu'on jette en terre pour y fructifier: mais le *grain* eſt une ſemence de lui-même, c'eſt-à-dire, qu'il eſt auſſi le fruit qu'on en doit recueillir: la *graine* eſt une ſemence de choſes différentes, c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas elle-même le fruit qu'elle doit produire.

On ſème des *grains* de blé & d'avoine pour avoir de ces mêmes *grains*. On ſème des *graines* pour avoir des melons, des fleurs, des herbages, &c.

On fait la récolte des *grains*, on ramaſſe les

grai-

graines. Les premiers se sèment ordinairement dans les champs, & les secondes sont le partage des jardins.

Le mot de *graine* fait précisément naître l'idée d'une semence propre à germer & à fructifier, ce que ne fait pas celui de *grain*. Ainsi l'on dit que le chenevi est la *graine* du chanvre, mais on ne dit pas qu'il en est le *grain*. Ils conservent même cette analogie de signification dans le sens figuré.

Tel a sa mémoire chargée des sages & prudentes maximes des grands hommes, qui n'a pas lui-même un *grain* de bon-sens. Il est difficile que d'une mauvaise *graine* il vienne un bon fruit.

FINIR. CESSER. DISCONTINUER.

On *finit* en achevant l'entreprise. On *cesse* en l'abandonnant. On *discontinue* en l'interrompant.

Pour *finir* son discours à propos, il faut le faire un moment avant que d'ennuyer. On doit *cesser* ses poursuites dès qu'on s'apperçoit qu'elles sont inutiles. Il ne faut *discontinuer* le travail que pour se délasser, & pour le reprendre ensuite avec plus de goût & plus d'ardeur.

L'homme est né pour la peine; il n'a pas *fini* une affaire qu'il lui en survient une autre; il a beau chercher le repos & la tranquillité, la Providence ne lui permet pas en cette vie de *cesser* de travailler; & si l'ennui ou l'épuisement lui font quelquefois *discontinuer* son labeur, ce n'est pas pour longtems; il est bientôt contraint de retourner à sa tâche, & de reprendre la charue.

La maxime qui dit qu'il ne faut rien commencer qu'on ne puisse *finir* est bonne: celle qui dé-

fend de *ceſſer* un ouvrage pour en commencer un autre ſans néceſſité, me paroit encore meilleure. Il eſt ſouvent à propos de *diſcontinuer* le travail de l'eſprit; mais ce n'eſt pas dans le tems que l'imagination, pleine de feu, ſe trouve en état de mieux manier ſon ſujet; c'eſt ſeulement au premier inſtant qu'on s'apperçoit qu'elle ſe ralentit; parce qu'il ne faut ni l'arrêter quand elle eſt en train, ni la forcer lorſqu'elle s'arrête.

Les perſonnes qui ne *finiſſent* point leurs narrations & ne *ceſſent* de parler ſans *diſcontinuer*, ſont auſſi peu propres à la converſation que celles qui ne diſent mot.

PRECIPICE. GOUFRE. ABIME.

On tombe dans le *précipice*. On eſt englouti par le *gouffre*. On ſe perd dans l'*abime*. Le premier emporte avec lui l'idée d'un vuide eſcarpé de toutes parts, d'où il eſt presqu'impoſſible de ſe retirer quand on y eſt. Le ſecond renferme une idée particulière de voracité inſatiable, qui entraîne, fait diſparoître, & conſume tout ce qui en aproche. Le troiſième emporte l'idée d'une profondeur immenſe, jusqu'où l'on ne ſauroit parvenir, & où l'on perd également de vue le point d'où l'on eſt parti & celui où l'on vouloit aller.

Le *précipice* a des bords gliſſans & dangereux pour ceux qui marchent ſans précaution, & inacceſſibles pour ceux qui ſont dedans; la chute y eſt rude. Le *gouffre* a des tours & des circuits dont on ne peut ſe dégager dès qu'on y a fait un pas, & l'on y eſt emporté malgré ſoi. L'*abime* ne préſente que des routes obſcures & incertaines qu'aucun but ne termine; on s'y jette quelquefois tête baiſſée dans l'eſpérance de trouver une iſſue;

iſſue; mais le courage rebuté y abandonne l'homme, & le laiſſe dans un cahos de doutes & d'inquiétudes accablantes.

Le chemin de la fortune eſt à la Cour environné de mille *précipices*, où chacun vous pouſſe de ſon mieux. Une femme débauchée eſt un *goufre* de malheurs; tout y périt, la vertu, les biens, & la ſanté. Souvent la raiſon du Philoſophe, à force de chercher de l'évidence en tout, ne fait que ſe creuſer un *abîme* de ténèbres.

L'avarice eſt le *précipice* de l'équité. Paris eſt le *goufre* des provinces. L'infini eſt l'*abîme* du raiſonnement.

ABANDONNEMENT. ABDICATION. RENONCIATION. DEMISSION. DESISTEMENT.

L'*abandonnement*, l'*abdication*, & la *renonciation* ſe font; le *déſiſtement* ſe donne; la *démiſſion* ſe fait & ſe donne.

On fait un *abandonnement* de ſes biens; une *abdication* de ſa dignité & de ſon pouvoir; une *renonciation* à ſes droits & à ſes prétentions; une *démiſſion* de ſes charges, emplois, & bénéfices; & l'on donne un *déſiſtement* de ſes pourſuites.

Il vaut mieux faire un *abandonnement* d'une partie de ſes revenus à ſes créanciers, que de laiſſer ſaiſir & vendre le fond de ſon bien. Quelques Politiques regardent l'*abdication* d'une Couronne comme un effet du caprice ou de la foibleſſe de l'eſprit, plutôt que comme une grandeur d'ame. Les loix & la juſtice maintiennent les *renonciations* des Particuliers: mais celles des Princes n'ont lieu qu'autant que leur ſituation & leurs intérêts les empêchent d'en appeller à la force des armes.

L'amour du repos n'eſt pas toujours le motif des *démiſſions*; le mécontentement ou le ſoin de ſa famille en eſt ſouvent la cauſe. Certains plaideurs de profeſſion ne ſe mêlent & n'interviennent dans les procès que pour faire acheter leur *déſiſtement*.

Il ne faut *abandonner* que ce qu'on ne ſauroit retenir; *abdiquer* que lorsqu'on n'eſt plus en état de gouverner; *renoncer* que pour avoir quelque choſe de meilleur; ſe *démettre* que quand il n'eſt plus permis de remplir ſes devoirs avec honneur; & ſe *déſiſter* que lorsque ſes pourſuites ſont injuſtes, ou inutiles, ou plus fatigantes qu'avantageuſes.

CURE. GUERISON.

On fait une *cure*, on procure une *guériſon*. La première a plus de rapport au mal & à l'action de celui qui traite le malade. La ſeconde a plus de rapport à la ſanté & à l'état du malade qu'on traite. On dit de l'une qu'elle eſt belle; alors le ſuccès fait honneur à celui qui l'a entrepriſe: on dit de l'autre qu'elle eſt prompte & parfaite; c'eſt tout ce qu'on doit deſirer dans la maladie: & l'on dit de toutes les deux qu'elles ſont faciles ou difficiles.

Il ſemble que la *cure* n'ait pour objet que les maux opiniâtres & d'habitude; au-lieu que la *guériſon* regarde auſſi les maladies légères & de peu de durée.

Plus le mal eſt invétéré, plus la *cure* en eſt difficile. C'eſt ſouvent plus à la force du tempérament qu'à l'effet des remèdes qu'on doit ſa *guériſon*.

Les maux incurables ne ſont pas ſeulement ceux dont la *cure* eſt abſolument impoſſible, mais encore

core ceux dont on ignore la manière d'en procurer la *guérison*.

ABHORRER. DETESTER.

Ces deux mots ne sont guères d'usage qu'au présent, & marquent également des sentimens d'aversion, dont l'un est l'effet du goût naturel ou du panchant du cœur, & l'autre est l'effet de la raison ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut soufrir, & tout ce qui est l'objet de l'antipathie. On *déteste* ce qu'on desaprouve, & ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remèdes. Le malheureux *déteste* le jour de sa naissance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il seroit avantageux d'aimer; & l'on *déteste* ce qu'on estimeroit si on le connoissoit mieux.

Une ame bien placée *abhorre* tout ce qui est bassesse & lâcheté. Une personne vertueuse *déteste* tout ce qui est crime & injustice.

ABJECTION. BASSESSE.

Ces mots ne sont synonymes que lorsqu'ils marquent l'état où l'on est; & la première de leurs différences se rencontre dans leur construction avec le mot d'ETAT, auquel on les joint souvent. La délicatesse de notre Langue veut alors que l'un ne vienne qu'après, & que l'autre marche toujours devant. Ainsi l'on dit, état d'*abjection*, & *bassesse* d'état.

L'*abjection* se trouve dans l'obscurité où nous nous enveloppons de notre propre mouvement, dans le peu d'estime qu'on a pour nous, dans le rebut qu'on en fait, & dans les situations humi-

liantes où l'on nous réduit. La *baſſeſſe* ſe trouve dans le peu de naiſſance, de mérite, de fortune, & de condition.

La nature a placé des êtres dans l'élevation, & d'autres dans la *baſſeſſe:* mais elle ne place perſonne dans l'*abjection:* l'homme s'y jette de ſon choix, ou y eſt plongé par la dureté d'autrui.

La piété diminue les amertumes de l'état d'*abjection.* La ſtupidité empêche de ſentir tous les deſagrémens de la *baſſeſſe* de l'état. L'eſprit & la grandeur d'ame font qu'on ſe chagrine de l'un, & qu'on rougit de l'autre.

Il faut tâcher de ſe tirer de la *baſſeſſe;* on n'en vient pas à bout ſans travail & ſans bonheur. Il faut prendre garde de ne pas tomber dans l'*abjection;* le ſage uſage de ſa fortune & de ſon crédit en eſt le plus ſûr moyen.

Les ſecrets reſſorts de l'amour-propre jouent ſouvent dans une *abjection* volontaire, & y font quelquefois trouver de la ſatisfaction: mais il n'y a que la vertu la plus pure qui puiſſe faire goûter à une ame noble la *baſſeſſe* d'état.

ABOLIR. ABROGER.

Abolir ſe dit plutôt à l'égard des coutumes, & *abroger* à l'égard des loix. Le non-uſage ſuffit pour l'*abolition*, mais il faut un acte poſitif pour l'*abrogation.*

Le changement de goût, aidé de la politique, a *aboli* en France les joutes, les tournois, & les autres divertiſſemens brillans. De grandes raiſons d'intérêt, & peut-être même de bonne diſcipline, ont été cauſe que la Pragmatique-Sanction a été *abrogée* par le Concordat.

Les nouvelles pratiques font que les anciennes

s'abo-

s'*aboliſſent*. La puiſſance deſpotique *abroge* ſouvent ce que l'équité avoit établi.

On voit l'intérêt particulier travailler avec ardeur à *abolir* la mémoire de certains faits honteux; mais le tems ſeul vient à bout de tout *abolir*, & la gloire & le deshonneur. Le Peuple Romain a quelquefois *abrogé*, par pure haine perſonnelle, ce que ſes Magiſtrats avoient ordonné de bon & d'avantageux à la République.

L'*abolition* d'une Religion coute toujours du ſang; & la victoire peut n'être pas attachée, en cette occaſion, à celui qui le répand, le perſécuté y triomphant quelquefois du perſécuteur; c'eſt ainſi que le Chriſtianiſme a triomphé du Paganiſme par le martire des premiers Fidèles. L'*abrogation* d'une loi fondamentale eſt ſouvent la cauſe de la ruïne du Prince ou du Peuple, & quelquefois de tous les deux.

GARDIEN. GARDE.

Ces deux mots marquent également une perſonne au ſoin ou à la garde de qui l'on a confié quelque choſe; mais celui de *gardien* n'a pour objet que la conſervation de la choſe; au-lieu que celui de *garde* renferme de plus dans ſon idée un office économique, dont on doit s'acquiter ſelon les ordres du ſupérieur ou du maître de la choſe. Ainſi l'on dit qu'on eſt *gardien* d'un dépôt, & *garde* du Tréſor Royal; parce que dans le premier cas il n'y a qu'à veiller à la ſureté de ce qui a été dépoſé; & dans le ſecond cas, il y a des devoirs à remplir, ſoit pour la recette, ſoit pour la diſtribution des deniers. Par la même raiſon on ſe ſert, dans le ſtile de la procédure, du terme de *gardien* pour des meubles exécutés ou des biens

saisis; & dans le stile militaire, du terme de *garde* pour certaines fonctions, soit auprès de la personne du Prince ou du Commandant, soit dans divers postes qu'on fait occuper. Le *gardien* est responsable de tout ce qui est porté par le procès verbal, à moins qu'il ne prouve fracture ou violence. Les *Gardes* du Roi occupent pendant la nuit les postes que les *Gardes* de la porte occupent pendant le jour.

Gardien a beaucoup plus de grace dans le sens figuré; de-même qu'à l'égard des choses morales; & de celles qui ne sont ni à notre usage ni à notre disposition, mais seulement sous notre protection, pour empêcher que d'autres n'en usent ou ne les enlèvent. *Garde* convient mieux dans le sens litéral; & à l'égard des choses matérielles; ainsi qu'à l'égard de celles qui sont entre nos mains ou en notre gouvernement, & sur lesquelles nous avons quelque droit d'usage ou de maniment.

Je ne crois pas que les parens puissent trouver de meilleurs *gardiens* de la virginité de leurs filles que le bon exemple, l'amitié, l'exactitude, & la douceur dans l'éducation. Il n'y a pas en France de plus belle commission que celle de *Garde* des Sceaux.

Il me semble que le *gardien* a un air de supériorité, & le *garde* un air de service. C'est peut-être par cette raison qu'on a donné le titre de *gardien* à certains Supérieurs de Moines, tel qu'est le *Gardien* des Cordeliers; & celui de *garde* à certaines fonctions pour le service du Roi ou du Public, comme *Garde*-notes, *Garde*-magasin.

Le sage ne doit jamais avoir d'autre *gardien* de son secret, que lui-même. Les meilleurs *gardes* sont les yeux du maître.

EMPIRE. REGNE.

Empire a une grace particulière lorsqu'on parle des peuples ou des nations, *règne* convient mieux à l'égard des Princes. Ainsi l'on dit, l'*Empire* des Assyriens, & l'*Empire* des Turcs; le *règne* des Césars, & le *règne* des Paléologues. Le premier de ces mots, outre l'idée d'un pouvoir de gouvernement ou de souveraineté, qui est celle qui le rend synonyme avec le second, a deux autres significations; dont l'une marque l'espèce ou plutôt le nom particulier de certains États, ce qui peut le rendre synonyme avec le mot de ROYAUME; l'autre marque une sorte d'autorité qu'on s'est acquise, ce qui le rend encore synonyme avec les mots d'AUTORITE' & de POUVOIR. Il n'est point ici question de ces deux derniers sens; c'est seulement sous la première idée, & par rapport à ce qu'il a de commun avec le mot de *règne* que nous le considérons à présent, & que nous en faisons le caractère.

L'époque glorieuse de l'*Empire* des Babiloniens est le *règne* de Nabucodonozor: celle de l'*Empire* des Perses est le *règne* de Cyrus: celle de l'*Empire* des Grecs est le *règne* d'Alexandre: & celle de l'*Empire* des Romains est le *règne* d'Auguste: ce sont les quatre grands *Empires* prédits par le Prophète Daniel.

Donner à Rome l'*empire* du Monde, c'est une pensée fausse dans le sens litéral; & quelque beauté qu'on y trouve dans le figuré, elle sent toujours la dépendance d'un sujet qui parle de ses maîtres, ou du moins de ceux qui l'ont été. Je ne crois pas qu'un Orateur Russien ou Chinois s'en servît

en faisant l'éloge des Romains; nous-mêmes nous ne nous en servons point en parlant de l'*empire* des autres nations sous la puissance desquelles nous n'avons pas été, quoiqu'elles ayent étendu leur domination aussi loin & sur d'aussi vastes contrées que l'a fait Rome. Louer un Prince par le nombre des guerres & des victoires arrivées sous son *règne*, c'est saisir ce que la gloire a de brillant: le louer par la douceur, par l'équité, & par la sagesse de son *règne*, c'est choisir ce que la gloire a de solide.

Le mot d'*empire* s'adapte au gouvernement domestique des Particuliers, aussi-bien qu'au gouvernement public des Souverains. On dit d'un Père, qu'il a un *empire* despotique sur ses enfans; d'un Maître, qu'il exerce un *empire* cruel sur ses valets; d'un Tiran, que la flaterie triomphe & que la vertu gémit sous son *empire*. Le mot de *règne* ne s'aplique qu'au gouvernement public ou général, & non au particulier: on ne dit pas qu'une femme est malheureuse sous le *règne* mais bien sous l'*empire* d'un jaloux: il entraîne même dans le figuré cette idée de pouvoir souverain & général; c'est par cette raison qu'on dit le *règne* & non l'*empire* de la vertu ou du vice; car alors on ne suppose ni dans l'un ni dans l'autre un simple pouvoir particulier, mais un pouvoir général sur tout le monde & en toute occasion. Telle est aussi la raison qui est cause d'une exception, dans l'emploi de ce mot, à l'égard des amans qui se succèdent dans un même objet, & de ce qu'on qualifie du nom de *règne* le tems passager de leurs amours; parce qu'on suppose que, selon l'effet ordinaire de cette aveugle passion, chacun d'eux a do-

dominé sur tous les sentimens de la personne qui s'est successivement laissé vaincre.

Ce n'est ni les longs *règnes* ni leurs fréquens changemens qui causent la chute des *Empires*; c'est l'abus de l'autorité.

Toutes les épithètes qu'on donne à *empire* pris dans le sens où il est synonyme avec *règne*, conviennent aussi à celui-ci: mais celles qu'on donne à *règne* ne conviennent pas toutes à *empire*, dans le sens même où ils sont synonymes. Par exemple, on ne joint pas avec *empire*, comme avec *règne*, les épithètes de LONG & de GLORIEUX; on se sert d'un autre tour de phrase pour exprimer la même chose.

L'*Empire* des Romains a été d'une plus longue durée que l'*Empire* des Grecs: mais la gloire de celui-ci a été plus brillante par la rapidité des conquêtes. Le *règne* de Louis XIV. a été le plus long & l'un des plus glorieux de la Monarchie.

EMPIRE. ROYAUME.

Ce sont des noms qu'on donne à différens Etats, dont les Princes prennent le titre d'Empereur ou de Roi: ce n'est pourtant pas cela seul qui en fait la différence.

Il me semble que le mot d'*Empire* fait naître l'idée d'un Etat vaste & composé de plusieurs peuples: que celui de *Royaume* marque un Etat plus borné, & fait sentir l'unité de la nation dont il est formé. C'est peut-être de cette différence d'idée que vient la différente dénomination de quelques Etats, & le titre qu'ont pris leurs Princes: je remarque du moins que, si ce n'en est pas la cause, cela se trouve ordinairement ainsi; comme on le

voit

voit dans l'*Empire* d'Allemagne, dans l'*Empire* de Ruſſie, & dans l'*Empire* Ottoman, dont tout le monde connoit la diverſité des peuples & des nations qui les compoſent; au-lieu que, dans les Etats qui portent le nom de *Royaume*, tels que la France, l'Eſpagne, l'Angleterre, & la Pologne, on voit que la diviſion en provinces n'empêche pas que ce ne ſoit toujours un même peuple; & que l'unité de la nation ne ſubſiſte, quoique partagée en pluſieurs cantons.

Il y a dans les *Royaumes* uniformité de loix fondamentales; les différences des loix particulières & de la Juriſprudence n'y ſont que des variétés d'uſage, qui ne nuiſent point à l'unité de l'adminiſtration politique: c'eſt même de cette uniformité ou de la fonction du gouvernement que les mots de *Roi* & de *Royaume* tirent leur origine: c'eſt pourquoi il n'y a jamais qu'un Prince, ou du moins qu'un Miniſtère Souverain quoiqu'adminiſtré par pluſieurs. Il n'en eſt pas de-même dans les *Empires:* une partie ſe gouverne quelquefois par des loix fondamentales très différentes de celles par leſquelles une autre partie du même *Empire* ſe gouverne: cette diverſité y rompt l'unité de gouvernement; & ce n'eſt que la ſoumiſſion, dans certains chefs, au commandement d'un Supérieur général qui fait l'union de l'Etat: c'eſt auſſi préciſément de ce droit de commander que tirent leur étimologie les mots d'*Empereur* & d'*Empire;* delà vient qu'on y voit pluſieurs Souverains & des *Royaumes* même en être membres.

L'Etat Romain fut un *Royaume* tant qu'il ne fut formé que d'un ſeul peuple, ſoit originaire, ſoit incorporé: le nom d'*Empire* ne lui convint & ne lui fut donné que lorſqu'il eut ſoumis d'autres peuples.

ples étrangers; qui, en devenant membres de cet Etat, ne cessérent pas pour cela d'être des nations différentes; & sur lesquels les Romains n'établirent qu'une domination de commandement, & non d'administration.

Un *Royaume* ne sauroit atteindre à l'étendue que peut avoir un *Empire:* parce que l'unité de gouvernement & d'administration, sur laquelle est fondé le *Royaume*, ne va pas si loin, & demande plus de tems que le simple exercice de la supériorité & le droit de recevoir certains hommages, qui suffisent pour former les *Empires.*

Les avantages qu'on trouve dans la société d'un corps politique contribuent autant, de la part des sujets, à former les *Royaumes* que l'envie de dominer de la part des Princes. La seule ambition forme le plan des *Empires*, qui pour l'ordinaire ne s'établissent & ne se soutiennent que par la force des armes.

AUTORITE'. POUVOIR. EMPIRE.

Il n'est pas ici question de toute l'étendue du sens de ces mots, tel qu'est, par exemple, celui dans lequel on les aplique aux Souverains & aux Magistrats; mais seulement du sens qui marque en général ce qu'on peut sur l'esprit des autres. Cela bien démêlé, voici ce que je pense sur leurs différences.

L'*autorité* laisse plus de liberté dans le choix. Le *pouvoir* paroit avoir plus de force. L'*empire* est plus absolu.

La supériorité du rang & de la raison donnent de l'*autorité*; c'est ordinairement par la persuasion qu'elle

qu'elle agit ; ſes manières ſont engageantes, & nous déterminent en faveur de ce qui nous eſt propoſé. L'attachement pour les perſonnes contribue beaucoup au *pouvoir* qu'elles ont ſur nous ; c'eſt par des inſtances qu'il obtient ; ſon action eſt preſſante, & fait que nous nous rendons à ce qu'on deſire de nous. L'art de trouver & de ſaiſir le foible des hommes forme l'*empire* qu'on prend ſur eux ; c'eſt par un ton affecté qu'il réuſſit ; ſes airs ſont tantôt ſouples, tantôt impérieux, & toujours propres à ſoumettre nos idées à celles qu'on veut nous inſinuer.

L'*autorité* qu'on a ſur les autres vient toujours de quelque mérite, ſoit d'eſprit, de naiſſance, ou d'état ; elle fait honneur. Le *pouvoir* vient pour l'ordinaire de quelque liaiſon, ſoit de cœur ou d'intérêt ; il augmente le crédit. L'*empire* vient d'un aſcendant de domination, arrogé avec art, ou cédé par imbécilité ; il donne quelquefois du ridicule.

C'eſt à un ami ſage & éclairé que nous devons donner quelque *autorité* & quelque *pouvoir* ſur notre eſprit : mais nous devons nous défendre de tout autre *empire* que celui de la raiſon. Les hommes cependant font ſouvent tout le contraire ; ils regardent les avertiſſemens, que l'honneur & la probité forcent un véritable ami à leur donner, comme une *autorité* odieuſe qu'il affecte, ou comme un *pouvoir* qu'il s'arroge mal-à-propos au préjudice de leur liberté ; tandis qu'ils ſe livrent à l'*empire* d'un flateur étourdi, quelquefois d'un valet, & ſouvent d'une maîtreſſe emportée, qui leur fait embraſſer avec effronterie le parti de l'injuſtice, & ſuivre opiniâtrement les routes de l'iniquité.

AU-

AUTORITE'. POUVOIR. PUISSANCE.

Il ſe trouve dans le mot d'*autorité* une énergie propre à faire ſentir un droit d'adminiſtration civile ou politique. Il y a dans le mot de *pouvoir* un rapport particulier à l'exécution ſubalterne des ordres ſupérieurs. Le mot de *puiſſance* renferme dans ſa valeur un droit & une force de domination.

Ce ſont les loix qui donnent l'*autorité*, elle y puiſe toute ſa force. Le *pouvoir* eſt communiqué par ceux qui, étant dépoſitaires des loix, ſont chargés de leur exécution; par conſéquent il eſt ſubordonné à l'*autorité*. La *puiſſance* vient du conſentement des peuples, ou de la force des armes; & elle eſt ou légitime, ou tirannique.

On eſt heureux de vivre ſous l'*autorité* d'un Prince qui aime la juſtice, dont les Miniſtres ne s'arrogent pas un *pouvoir* au-delà de celui qu'il leur donne, & qui regarde le zèle & l'amour de ſes ſujets comme les vrais fondemens de ſa *puiſſance*.

Il n'y a point d'*autorité* ſans loix; & il n'y a point de loi qui donne, ni même qui puiſſe donner à un homme une *autorité* ſans bornes ſur d'autres hommes; parce qu'ils ne ſont pas aſſez abſolument les maîtres d'eux-mêmes pour prendre ni pour céder une telle *autorité*; le Créateur & la Nature aiant toujours un droit impreſcriptible, qui rend nul tout ce qui ſe fait à leur préjudice. Il n'y a donc pas d'*autorité* plus autentique ni mieux fondée que celle qui a des bornes connues & preſcrites par les loix qui l'ont établie; celle qui ne

veut

veut point de bornes se met au-dessus des loix, par conséquent cesse d'être *autorité*, & dégénére en usurpation sur la liberté & sur les droits de la Divinité. Le *pouvoir* de ceux qui ont l'*autorité* en main n'est & ne peut jamais être exactement égal à la juste étendue de leur *autorité*; il est ordinairement plus grand que le droit qu'ils ont d'en user; c'est la modération ou l'excès dans l'usage de ce *pouvoir* qui les rend pères ou tirans des peuples. Il n'y a point de *puissance* légitime qui ne doive être soumise à celle de Dieu, & tempérée par des conventions tacites ou formelles entre le Prince & la Nation; c'est pourquoi St. Paul dit que toute *puissance* qui vient de Dieu est une *puissance* règlée, ou, comme d'autres interprètent ce passage, que toute *puissance* est règlée par celle de Dieu; car il seroit honteux de soutenir que St. Paul a prétendu-là autoriser & rendre légitime toute sorte de *puissance:* cela ne pouvoit pas tomber dans la pensée d'un homme raisonnable, & d'un homme chrétien, à qui l'idée de la *puissance* injuste de l'Antechrist étoit présente & familière.

Une *autorité* foible qui manque de vigueur s'expose à être mépriſée; il est également dangereux de n'en pas user dans l'occasion comme d'en abuser. Un *pouvoir* aveugle qui agit contre l'équité devient odieux, & prépare lui-même les justes causes de sa ruïne. Une *puissance* jalouse qui ne soufre point de compagne se rend formidable, réveille l'ardeur de ses ennemis, & prend par-là le chemin de sa décadence.

Je remarque particulièrement dans l'idée d'*autorité* quelque chose de juste & de respectable; dans l'idée de *pouvoir* quelque chose de fort & d'a-

d'agiſſant; & dans l'idée de *puiſſance* quelque choſe de grand & d'élevé.

Il n'y a que Dieu qui ait une *autorité* ſans bornes, comme il n'y a que lui qui ait un *pouvoir* infini, & qu'il n'y a de *puiſſance* abſolument ſouveraine & indépendante que la ſienne.

La nature n'a établi entre les hommes d'autre *autorité* que celle des pères ſur leurs enfans; toutes les autres viennent du droit poſitif; & elle a même preſcrit des bornes à celle-là, ſoit par rapport à l'objet, ſoit par rapport à la durée; car l'*autorité* paternelle ne s'étend qu'à l'éducation, & non à la deſtruction, quelle qu'ait été & ſoit encore la pratique de quelques peuples; & cette *autorité* ceſſe dès que l'âge met les enfans en état de ſavoir uſer de la liberté. Je ne crois pas qu'une raiſon pure & ſimple, entièrement dénuée du ſecours des paſſions, ait un grand *pouvoir* ſur la conduite ni ſur les actions de l'homme; parce qu'il me ſemble que le *pouvoir* de la raiſon n'eſt établi & n'agit effectivement que pour balancer le *pouvoir* des paſſions entre elles, & faire que la plus avantageuſe dans l'occurrence l'emporte ſur les autres. Ainſi le *pouvoir* des paſſions eſt le véritable reſſort qui nous fait agir, & qui nous détermine pour le bien comme pour le mal; & le *pouvoir* de la raiſon eſt un contrepoids, qui ſert à mettre en jeu ou à reprimer à propos tantôt l'un tantôt l'autre de ces différens reſſorts, qui ſont dans notre Etre pour le remuer, le pouſſer vers les objets, le rendre ſenſible aux peines & aux plaiſirs, & en faire un être véritablement vivant. Les paſſions ſont donc vivre: mais la raiſon fait vivre comme il faut pour ſon honneur & pour ſon avantage. Ce n'eſt pas ſeulement par la diſpoſi-

tion

tion des loix civiles que le mariage met la femme ſous la *puiſſance* de l'homme: le différent partage que la Nature a fait de ſes dons entre les deux ſexes, eſt encore la cauſe & le fondement de la *puiſſance* du mari ſur la femme: car enfin les graces & la beauté n'ont droit que ſur le cœur; elles en méritent ſans doute l'attachement; mais la *puiſſance* eſt toujours l'apanage de la force & de la ſageſſe de l'eſprit.

FIN.

TRAITÉ
DE LA
PROSODIE
FRANÇOISE.

Par M. l'Abbé D'OLIVET.

TRAITÉ

DE

PROSODIE

FRANÇOISE.

TRAITÉ

DE LA

PROSODIE FRANCOISE.

JE réduis ce Traité à cinq articles, dont le prémier ſera employé à éclaircir des queſtions préliminaires. Dans le ſecond, je parlerai des Accens. Dans le troiſième, de l'Aſpiration. Dans le quatrième, de la Quantité. Et dans le dernier, je ferai voir à quoi peut ſervir la connoiſſance de notre Proſodie.

Que ſi quelqu'un juge qu'il y ait de la petiteſſe à examiner des ſyllabes, une réflexion que je le prie de vouloir faire, c'eſt qu'il n'y a point d'Art, point de Science, dont les élémens aient rien de brillant; mais que rien de tout ce qui eſt néceſſaire pour arriver à quelque choſe d'eſtimable, ne doit être mépriſé. Ou renonçons à l'Eloquence, à la Poëſie, à l'Art d'écrire, & fermons l'Académie: ou convenons que s'il eſt beau de cultiver des Arts, qui ſont honneur à l'Eſprit humain, & qui ſont utiles à la Société, on auroit tort par conſéquent de négliger des connoiſſances, ſans leſquelles ces Arts ne peuvent être qu'imparfaits.

Peut-être même qu'aujourd'hui, après tout ce que le dernier ſiècle a fait pour embellir notre Lan-

gue, il ne nous reste qu'à en creuser davantage les fondemens, afin que s'il est possible d'élever l'édifice plus haut, on y travaille avec sûreté. Je n'ai à offrir qu'un foible essai. Puisse-t-il tôt ou tard donner lieu à un Ouvrage complet sur notre Prosodie! Ouvrage qui feroit naître de nouvelles beautés, & comme une nouvelle Langue, dans celle que nous croyons savoir.

ARTICLE PREMIER.

Questions préliminaires.

ON peut proposer ici trois questions, sur lesquelles, avant que d'aller plus loin, il est à propos de satisfaire ceux qui pourroient, ou n'avoir pas étudié la matière dont il s'agit, ou avoir des préjugés contraires à la vérité.

I. Qu'est-ce que Prosodie?

II. A-t-on connu autrefois notre Prosodie, & jusques à quel point?

III. Pourquoi notre Prosodie, si elle a été fort connue autrefois, l'est-elle aujourd'hui si peu?

I.

Par ce mot, *Prosodie*, on entend la manière de prononcer chaque syllabe régulièrement, c'est-à-dire, suivant ce qu'exige chaque syllabe prise à part, & considérée dans ses trois propriétés, qui sont, l'Accent, l'Aspiration, & la Quantité.

Prémièrement, il est certain que toutes les syllabes ne pouvant être prononcées sur le même ton, il y a par conséquent diverses inflexions de voix,

voix, les unes pour élever le ton, les autres pour le baiſſer: & c'eſt ce que les Grammairiens nomment *Accens*.

Toute ſyllabe, en ſecond lieu, eſt prononcée avec douceur, ou avec rudeſſe, ſans que cette douceur ni cette rudeſſe aient rapport à l'élévation, ou à l'abaiſſement de la voix: & c'eſt là ce que l'on nomme *Aſpiration*.

Troiſièmement, on met plus ou moins de tems à prononcer chaque ſyllabe, en ſorte que les unes ſont cenſées longues, & les autres brèves: & c'eſt ce qu'on appelle *Quantité*.

Voilà donc trois définitions bien diſtinctes, & qui font voir que dans la prononciation de chaque ſyllabe, l'organe de la voix ſe modifie tout à la fois de trois différentes manières, dont je donnerai une plus ample explication, lorſque je viendrai à traiter de chacune en particulier.

Or il me paroît que ces trois principes, qui conſtituent la Proſodie, ſont eſſentiels à toutes les Langues. Car enfin, quel fléau pour l'oreille, qu'une conſtante & invariable monotonie? Il n'y en a pas même d'exemple, ni dans le cri des animaux, ni dans quelque bruit que ce puiſſe être, pour peu qu'il ſoit continu.

Mais les principes de la Proſodie ſont-ils fixes? Sont-ils arbitraires? Voilà ce que chacun doit examiner dans ſa Langue. S'ils ſont arbitraires, diſpenſons-nous de pouſſer plus loin nos recherches. S'ils ſont fixes, il eſt honteux de les ignorer.

Pour moi, généralement parlant, je ſuis porté à les croire arbitraires dans deux ſortes de Langues: dans celles qui ſont encore trop récentes, & dans celles qui n'ont cours que parmi un peuple groſſier. Mais, par la même raiſon, je les crois fixes dans les Langues qui ont une certaine ancienne-

té, & qui ſont dans la bouche d'une nation polie.

Toutes les Langues, vraiſemblablement, ont été rudes & informes dans leur origine. Mais les hommes aiant un goût naturel pour l'ordre, qui eſt la cauſe phyſique du plaiſir, ils s'entendent tous, ſans y penſer, & même ſans le ſavoir, à écarter, ou du moins à diminuer ce qui bleſſe l'ordre. J'appelle ordre, dans la queſtion préſente, les rapports que les ſons doivent avoir les uns avec les autres, & leur conformité avec les organes, ſoit de celui qui parle, ſoit de celui qui entend.

Vouloir examiner ici qu'eſt-ce qui fait cette conformité, & en quoi conſiſtent ces rapports, ce ſeroit nous engager dans une diſpute obſcure, d'où la Phyſique a peine à ſe tirer. Heureuſement les leçons de la Nature ſont moins difficiles, & plus certaines. Ce n'eſt point par la voie du raiſonnement, c'eſt par l'habitude qu'elle inſtruit. Il eſt vrai que cette manière d'enſeigner nous paroît, à nous qui vivons ſi peu, d'une prodigieuſe lenteur. Mais c'eſt la ſeule capable de réuſſir dans les Arts, qui ont pour baſe le ſentiment: & de ce nombre eſt l'Art de donner à une Langue ce qui lui eſt néceſſaire, non pour ſubvenir à nos beſoins ſeulement, mais pour flatter notre goût.

Je ſuppoſe donc un pays où il n'y eut jamais de particulier qui fût Mathématicien, & je dis qu'il y aura cependant un eſprit métaphyſique & géométrique, répandu dans le Public. Ainſi le Public, guidé par cette eſpèce d'inſtinct, y fera peu à peu, & juſqu'à un certain point, toutes ces mêmes obſervations, dont l'aſſemblage compoſe un Art, lorſqu'elles viennent à être rédigées, & combinées par des hommes ſavans. On pourroit aiſément montrer que cela eſt vrai de la Muſique,

qui

qui n'eſt, à proprement parler, qu'une extenſion de la Proſodie.

Ajoutons que ces ſortes de connoiſſances, qui ſe doivent, non au raiſonnement, mais à l'habitude, dépendent abſolument des organes: & qu'ainſi, lorſqu'un climat produit des hommes bien organiſés, le progrès de ces connoiſſances y eſt non ſeulement plus grand, mais encore plus rapide; au-lieu qu'en d'autres pays, où les organes ſont, pour ainſi parler, d'une trempe différente, les ſiècles depuis un tems infini ſe ſuccèdent les uns aux autres, ſans que les habitans de ces pays-là faſſent rien pour les Arts qui n'intéreſſent que le ſentiment.

On ſait à quel point de perfection les Grecs avoient porté leur Proſodie. On ſait auſſi, du moins en ce qui regarde les longues & les brèves, quelle étoit celle de la Langue Latine. Pour ce qui eſt de l'Accent, l'exemple des Chinois nous fait voir de quelle délicateſſe l'oreille eſt capable, puiſque chez eux le même mot, n'étant que d'une ſyllabe, peut avoir juſqu'à onze ſens très différens, ſelon la différence de la prononciation. Mais évitons tout détail ſur la Proſodie des autres peuples; il ne s'agit que de la nôtre.

II.

Pour ſavoir depuis quand, & juſqu'à quel point la Proſodie a été connue parmi nous, il ſeroit inutile de remonter au-delà de François I. Les ſavans hommes & les beaux eſprits, dont il fit l'ornement de ſa Cour, donnèrent à notre Langue *un caractère* (*a*) *d'élégance & de doctrine*, qu'elle n'avoit point

(*a*) *Entretiens d'Ariſte & d'Eugène.* Quatrième édition Cramoiſy, pag. 149.

point auparavant. Ce grand Roi, qui a été, non pas le restaurateur, mais le père des Beaux Arts en France, transmit son goût aux héritiers de sa Couronne. Jamais la Poësie ne fut si fort en honneur que sous Charles IX. En un mot, l'Histoire nous prouve que les fondemens, sur lesquels nos bons Ecrivains ont bâti sous le règne de Louis XIV, furent tracés, & même posés en partie, dès le siècle précédent. Ainsi c'est dans les monumens de ce tems-là, qu'il faut chercher les prémiers vestiges de notre Prosodie: & nous y trouverons plus de lumières sur ce sujet, qu'il ne s'en trouve, peut-être, dans toutes les Grammaires & dans toutes les Rhétoriques imprimées de nos jours.

On a vu que la Prosodie renferme les Accens, l'Aspiration, & la Quantité. A l'égard des Accens, il n'est pas possible de savoir quels ils étoient autrefois, puisque l'accent *imprimé* n'est point l'accent *prosodique*, comme je l'expliquerai ci-après. Quant à l'Aspiration, il y a lieu de croire qu'elle a toujours été la même. Reste enfin la Quantité, qui est le point capital de la Prosodie, & sur lequel nos Anciens paroissent avoir été plus décidés, que nous ne le sommes aujourd'hui.

Jodelle, l'un des Poëtes qui composoient la Pléiade fameuse sous Henri II, mit à la tête des Poësies d'Olivier de Magny, imprimées en 1553, un Distique mesuré par dactyles & par spondées, à la manière des Grecs & des Latins. Ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner si cette sorte de versification étoit conforme au génie de notre Langue, j'y reviendrai sur la fin de ce Traité: il me suffit, quant à présent, d'en pouvoir conclure qu'elle suppose notre Quantité bien connue dès-lors, & bien établie.

Pasquier, dans ses *Recherches*, nous apprend qu'en

qu'en l'année 1555, le Comte d'Alcinois (c'eſt-à-dire, Nicolas Deniſot, qui déguiſoit ainſi ſon nom) fit des vers hendécaſyllabes à la louange d'un Poëme, dont lui Pasquier étoit Auteur. Paſquier ajoute qu'en 1559, à la prière de Ramus, *perſonnage de ſingulière recommandation, mais auſſi grandement deſireux de nouveautés*, il fit en ce genre un eſſai *de plus longue haleine* que les deux précédens, qui étoient ce Diſtique de Jodelle, & ces Hendécaſyllabes du Comte d'Alcinois. Paſquier (*a*) rapporte enſuite ſon eſſai, qu'il croit quelque choſe de merveilleux, & qui conſiſte dans une Elégie de vingt-huit vers.

Jusqu'alors ce nouveau genre de verſification avoit peu réuſſi, puisqu'à peine deux ou trois Poëtes avoient oſé s'y exercer, comme en paſſant. On étoit de tout tems accoutumé à la Rime: c'eſt un ſon qui frappe les oreilles les plus groſſières; au-lieu que la cadence qui réſulte des brèves & des longues, ne peut frapper qu'une oreille délicate. Auſſi ne tarda-t-on pas à tâcher de réunir ces deux ſortes d'agrémens, la Quantité & la Rime. Paſquier attribue l'invention des vers meſurés & rimés tout enſemble, à Marc Claude de Buttet, dont les Poëſies parurent en 1561. Mais comme je n'entreprens pas ici l'Hiſtoire de nos vers meſurés, je puis impunément ſupprimer beaucoup d'autres noms ſemblables, oubliés depuis longtems; & c'eſt aſſez de ſavoir que cette nouveauté donna lieu à un Etabliſſement Littéraire, dont le ſouvenir mérite bien d'être conſervé. Je parle d'une Académie, qui fut établie ſur la fin de l'année 1570, *pour*

(*a*) Recherches, liv. VII, chap. 12.

pour travailler (*a*) *à l'avancement du Langage François, & à remettre sus, tant la façon de la Poësie, que la mesure & règlement de la Musique anciennement usitée par les Grecs & Romains.* Jean Antoine de Baïf, Poëte, & Joachim Thibault de Courville, Musicien, furent les promoteurs de cet Etablissement. Par les Lettres patentes que le Roi leur accorda, ils ont pouvoir de se choisir des Associés, six desquels jouiront des *privilèges, franchises, & libertés, dont jouissent*, dit Charles IX, *nos autres Domestiques: & à ce que ladite Académie soit suivie & honorée des plus Grands, nous avons libéralement accepté & acceptons le surnom de Protecteur & prémier Auditeur d'icelle.* Voilà, ou je suis bien trompé, la prémière Académie qui ait été instituée pour notre Langue uniquement, & sans embrasser d'autres Sciences. Henri III n'eut pas moins de goût que Charles IX pour les exercices de cette Compagnie naissante, ainsi qu'on le peut voir dans les (*b*) *Antiquités de Paris.* Mais elle fut bientôt dérangée par les Guerres Civiles: & la mort de Baïf, arrivée en 1591, acheva de mettre en déroute sa petite Société d'Académiciens.

Passerat, Desportes, Rapin, & Scévole de Sainte-Marthe, ne laissèrent pas de continuer à faire des vers mesurés. Personne, que je sache, n'en a fait depuis. C'est dommage qu'aucun d'eux n'ait enseigné la théorie des Accens, & de la Quan-

(*a*) Voyez les Lettres patentes, rapportées tout au long, avec les Statuts de cette Académie, dans l'Histoire de l'Université de Paris. Tom. VI. pag. 714. &c.

(*b*) *Histoire & Recherches des Antiquités de la Ville de Paris*, par Sauval. Tom. II. pag. 493. &c.

Quantité. Henri (*a*) Eſtienne, le plus célèbre Grammairien du ſeizième ſiècle, n'en a parlé que ſuperficiellement. Théodore de Bèze, dans ſon Traité (*b*) *de la bonne Prononciation du François*, eſt le ſeul Auteur de ma connoiſſance, qui ait un peu approfondi cette matière. Son principal défaut, mais défaut qu'on a rarement occaſion de reprocher à ceux qui ſe mêlent d'écrire, c'eſt d'être trop court. Il a voulu, dans quatre ou cinq pages, renfermer ce qui demandoit néceſſairement un plus long détail.

J'en étois là de mes recherches, lorsqu'il m'eſt tombé entre les mains un petit (*c*) volume du fameux d'Aubigné, où, dans une Préface qu'il met à la tête de quelques Pſeaumes traduits en vers meſurés, il dit que cette manière de vers n'a point été inventée par Jodelle, ou par Baïf, comme on le prétend: mais qu'il ſe ſouvient d'avoir vu l'Iliade & d'Odyſſée traduites en vers hexamètres par un nommé *Mouſſet*, & imprimées avant que ni Baïf ni Jodelle fuſſent au monde. Que penſer, après cela, de Paſquier, Auteur contemporain, qui nous vante le Diſtique fait en 1553, comme le prémier eſſai de cette Poëſie? Que penſer de Ramus, qui, dans ſa Grammaire publiée en 1562, dit que pour rendre les règles de la Proſodie familières aux François, il faut ſouhaiter que nous ayons des Poëtes qui meſurent leurs ſyllabes à la manière des Anciens? Ramus, dix ans après, dans une

(*a*) On peut voir ſa *Précellence du Langage François*, pag. 12, 13, 14, & ſes *Hypomneſes de Gallica Lingua*, pag. 6, 9, 33, 75.

(*b*) *De Franciæ Linguæ recta pronuntiatione Tractatus*. Genevæ, 1584.

(*c*) *Petites Oeuvres meſlées du Sieur* (Théodore Agrippa) *d'Aubigné*, Genève, 1630.

une nouvelle édition de cette même Grammaire, charmé de voir ſes vœux accomplis, ſe recrie avec une ſorte d'enthouſiaſme ſur deux Pièces qui venoient de paroître, l'une en vers Elégiaques, l'autre en vers Saphiques. Pouvoit-il donc ignorer une Traduction entière de l'Iliade & de l'Odyſſée? Mais peu nous importe de ſavoir la vraie époque des vers meſurés. Quoi qu'il en ſoit, nous voyons évidemment que nos ancêtres ont cru avoir des principes fixes ſur la Proſodie: & c'eſt à nous, par conſéquent, à examiner ce qui nous en reſte.

III.

Puisque notre Proſodie fut autrefois ſi connue, pourquoi l'eſt-elle aujourd'hui ſi peu? Pour pluſieurs raiſons, dont la prémière eſt fondée ſur le peu de beſoin qu'on croit en avoir.

Rien n'étoit plus néceſſaire, ni en même tems plus facile aux Grecs & aux Romains, que de ſavoir exactement leur Proſodie; car elle faiſoit, non pas un ſimple agrément, mais l'eſſence même de leur verſification: & comme la lecture des Poëtes étoit un des principaux objets de leur éducation, ils apprenoient méthodiquement, & dès l'enfance, à bien prononcer. Un Romain, un Athénien de la lie du peuple auroit ſifflé un Acteur, qui eût allongé, ou accourci une ſyllabe mal à propos. Mais un François vieillit ſans avoir, ni lu, ni entendu, ni remarqué, qu'il y ait des ſyllabes plus ou moins longues les unes que les autres. Pour les Grecs & les Romains, la Proſodie étoit d'une obligation étroite. Pour nous, ſi l'on veut, elle ne ſera qu'une délicateſſe, qu'une beauté acceſſoire, ſoit dans notre prononciation, ſoit

soit dans nos écrits. Je n'en demande pas davantage; & partant de ce principe, qu'on doit cependant étendre plus loin, je dis que nous faisons mal de négliger notre Prosodie, puisque la parole étant l'organe de la pensée, on est louable de s'appliquer à la rendre plus insinuante, plus propre à persuader, plus capable de plaire.

Une seconde raison, qui fait que notre Prosodie est si peu connue, c'est que ceux qui seroient le plus en état d'en approfondir les règles, sont précisément ceux qui apportent à cette étude le plus de préjugés. Un homme savant possède le Grec & le Latin: il admire la beauté de ces deux Langues, & avec raison: mais de croire que notre Prosodie, si elle ne ressemble pas en tout à la leur, est donc nulle, c'est une erreur. Toutes les Langues ont leur génie particulier: & plus une Langue aura été perfectionnée, c'est-à-dire, accommodée aux usages & au goût du peuple qui la parle, moins il lui restera de ressemblance avec la Langue qu'on suppose matrice, du moins par rapport à elle. Une règle générale dans le Latin, & qui ne souffre point d'exception, c'est que toute syllabe, qui finit par une consonne suivie d'une autre, est longue: mais en François, au contraire, le redoublement de la consonne, presque toujours, avertit que la syllabe est brève. Pour les voyelles, c'est une règle assez générale dans le Latin, que toutes les fois qu'il y en a deux de suite, la première abrège la syllabe où elle se trouve: mais toutes les fois, au contraire, que notre E muet finit un mot, où il est à la suite d'une autre voyelle, il allonge la pénultième. Tout ceci deviendra plus clair par les exemples que je rapporterai un peu plus bas. Je le répète, il faut qu'un Savant, pour étudier notre Prosodie, se départe

de ſes préjugés. Quinault, à ce qu'on dit, ne ſavoit que du François: & ſes vers, pourtant, étoient meilleurs à mettre en chant, que ceux des Poëtes qui ſavoient du Grec & du Latin.

Une troiſième & dernière raiſon, qui fait que la connoiſſance de notre Proſodie ſe perd de plus en plus, ſont les changemens introduits dans l'orthographe depuis ſoixante ans. On a ſupprimé la plupart des lettres qui ne ſe faiſoient pas ſentir dans la prononciation. Mais, ſi nous entrons dans quelque détail, nous verrons que bien loin de nuire à la prononciation, elles ſervoient à la fixer. On écrivoit, *il plaiſt*, *il paiſt*, pour faire ſentir qu'on doit appuyer ſur cette ſyllabe, au-lieu qu'on ne fait que gliſſer ſur celle-ci, *il fait*, *il ſait*. On écrivoit par la même raiſon, *fluſte*, *crouſte*, pour les diſtinguer de *culbûte*, *dérôute*. On redoubloit (*a*) la voyelle, pour allonger la ſyllabe. Au contraire, pour l'abréger, on redoubloit (*b*) la conſonne. Je pourrois, par cent & cent exemples, montrer qu'en matière d'orthographe nos pères n'avoient rien fait ſans de bonnes raiſons: & ce qui le prouve bien, c'eſt que ſouvent ils ont ſecoué le joug de l'étymologie; comme dans *couronne*, *perſonne*, où ils redoublent la lettre N, de peur qu'on ne faſſe la pénultième longue en François, ainſi qu'en Latin.

Tous les jours, cependant, on nous propoſe de nouvelles réformations: & ſous prétexte de faciliter aux étrangers la prononciation de notre Langue, bien-

(*a*) *Aage*, *roolle*, *baailler*, *raaler*. On en a même uſé ainſi dans les adverbes, dont la pénultième doit être appuyée: *expreſſeement*, *ſépareement*. Voyez les *Hypomneſes* d'Henri Etienne, pag. 18.

(*b*) C'eſt ce qu'on verra ci-après, & particulièrement ſous la terminaiſon AM.

bientôt on fera que nous n'aurons plus de guide pour la bien prononcer nous-mêmes. J'avoue qu'il y avoit des inconvéniens dans l'ancienne orthographe : mais à la bouleverser, comme on voudroit faire, il y en auroit encore de plus grands. A la bonne heure qu'on supprime les lettres muettes, qui marquoient qu'une syllabe est longue, comme dans *teste*, *paste* ; car on peut me faire entendre la même chose par un accent, *tête*, *pâte*. Mais, quoique le second T soit muet dans *tette*, dans *patte*, c'est une nécessité de continuer à les écrire ainsi, parce que le redoublement de la consonne est institué pour abréger la syllabe, & que nous n'avons point d'accent, point de signe, qui puisse y suppléer. On verra que l'Académie, dans la troisième édition de son Dictionnaire, qui est actuellement sous presse, tient un juste milieu : ne s'obstinant point à vouloir conserver des lettres, dont on peut se passer, & que le Public a tout-à-fait rejettées ; mais fuyant avec soin tous ces ridicules excès, où se portent l'ignorance des Imprimeurs, & la témérité de quelques Auteurs. Plus l'orthographe varie, plus il devient essentiel de fixer, si l'on peut, la Prosodie.

ARTICLE SECOND.

Des Accens.

JE commence par les Accens, qui est ce qu'il y a de plus difficile à expliquer.

Avant que d'en venir à la chose même, il faut définir le mot, & bien distinguer les divers sens que l'on y attache quelquefois. On peut, en l'ac-

compagnant d'une épithète, ſauver l'équivoque. Ainſi diſtinguons l'accent *proſodique*, l'accent *oratoire*, l'accent *muſical*, l'accent *national*, l'accent *imprimé*.

Par l'accent *proſodique*, on entend, comme je l'ai dit ci-deſſus, une inflexion de la voix, qui s'élève, ou qui s'abaiſſe. Quelquefois auſſi, & l'on élève d'abord, & l'on rabaiſſe enſuite la voix, ſur une même ſyllabe. Voilà ce qui forme trois accens, que les Grammairiens appellent l'*Aigu*, le *Grave*, & le *Circonflexe*: l'Aigu, qui élève la voix; le Grave, qui l'abaiſſe; & le Circonflexe, qui, étant compoſé de tous les deux, ſert à l'élever d'abord, & à la rabaiſſer enſuite, ſur une même ſyllabe. On marque ces accens par une ligne tracée au-deſſus de la voyelle, qui domine dans la ſyllabe dont il s'agit. Pour marquer l'Aigu, on tire cette petite ligne de la droite à la gauche, comme dans *bonté*. Pour le Grave, on la tire de la gauche à la droite, comme dans *progrès*. Pour le Circonflexe, en réuniſſant ces deux lignes, on en fait la figure d'un v renverſé, comme dans *tôt*. J'apporte ces exemples, non pas pour faire ſentir la nature de l'accent proſodique, mais ſeulement pour faire connoître comment on le marque en d'autres Langues, & ce qu'il a de conforme avec l'accent imprimé, dont je parlerai dans un moment.

Il y a, en ſecond lieu, un accent *oratoire*, c'eſt-à-dire, une inflexion de voix, qui réſulte, non pas de la ſyllabe matérielle que nous prononçons, mais du ſens qu'elle ſert à former dans la phraſe où elle ſe trouve. On interroge, on répond, on raconte, on fait un reproche, on querelle, on ſe plaint: il y a pour tout cela des tons différens; & la voix humaine eſt ſi flexible, qu'elle prend naturelle-

rellement, & sans effort, toutes les formes propres à caractériser la pensée, ou le sentiment. Car non seulement elle s'élève, ou s'abaisse; mais elle se fortifie, ou s'affoiblit; elle se durcit, ou s'amollit; elle s'enfle, ou se rétrécit; elle va même jusqu'à s'aigrir. Toutes les passions, en un mot, ont leur accent: & les degrés de chaque passion pouvant être subdivisés à l'infini, de-là il s'ensuit que l'accent oratoire est susceptible d'une infinité de nuances, qui ne coûtent rien à la Nature, & que l'oreille saisit, mais que l'art ne sauroit démêler.

A l'égard de l'accent *musical*, il consiste, ainsi que les précédens, à élever la voix, ou à la baisser; mais avec cette différence essentielle, qu'il en subordonne l'abaissement, ou l'élévation, à des intervalles certains, & qui sont tellement mesurés, que s'en départir le moins du monde, c'est enfraindre les loix de la Musique.

On entend assez ce que c'est que l'accent *national*, ou provincial. Accent, pris en ce sens, embrasse tout ce qui a rapport à la prononciation: & par conséquent, outre les diverses inflexions de la voix, il embrasse la Quantité. Ainsi l'accent Gascon, outre qu'il élève la voix où il ne faut pas, abrège beaucoup de syllabes longues: & l'accent Normand, outre qu'il baisse souvent la voix où il ne faut pas, allonge beaucoup de syllabes brèves. Pour les fautes qui regardent la Quantité, j'espère qu'un homme de province trouvera quelque secours dans le quatrième article de ce Traité. Pour la manière de gouverner sa voix, en quoi consiste proprement l'accent, elle ne s'enseigne point par écrit. On peut envoyer un Opéra en Canada, & il sera chanté à Québec, note pour note, sur le même ton qu'à Paris. Mais on ne sauroit envoyer une phrase de conversation à

Mont-

Montpellier, ou à Bordeaux, & faire qu'elle y ſoit prononcée, ſyllabe pour ſyllabe, comme à la Cour.

Peut-être y a-t-il des gens qui croyent que l'accent *imprimé* devroit ſuffire pour fixer l'élévation, ou l'abaiſſement de la voix. Mais non: car il ne répond point en François à l'accent proſodique; & quoiqu'il ſe marque de même, il n'en fait point l'office. Je m'explique. Toutes les fois qu'une ſyllabe Grecque eſt marquée d'un accent aigu, cela nous apprend que cette ſyllabe, rélativement à celles qui la précèdent & qui la ſuivent, doit être élevée. Toutes les fois, au contraire, qu'une ſyllabe Françoiſe eſt marquée d'un accent aigu, comme dans *bonté*, cela ne m'apprend pas que la dernière ſyllabe doive être plus élevée que la précédente; mais cela m'apprend ſeulement que l'E, qui ſe trouve dans cette ſyllabe, eſt fermé, & doit ſe prononcer autrement que ſi c'étoit un E ouvert, ou un E muet. Ainſi l'accent aigu n'influe point ſur la ſyllabe entière, rélativement aux ſyllabes qui précèdent, ou qui ſuivent: mais il n'influe que ſur la lettre même, rélativement aux autres ſons qu'elle peut former ailleurs. Pour ce qui eſt de l'accent grave, il ne nous ſert pareillement que pour déſigner l'E ouvert, comme dans *progrès*, & pour différencier certains mots, qui s'écrivent & ſe prononcent de même, mais ſans avoir le même ſens: par exemple, dans la prépoſition *à*, & dans les adverbes *là* & *où*, afin qu'on les diſtingue d'*a*, venant du verbe *avoir*; de *la*, article; & d'*ou* conjonction. Plus ſouvent encore, l'accent circonflexe ne ſert qu'à marquer la ſuppreſſion d'une lettre, qui étoit autrefois employée pour rendre la ſyllabe longue: comme dans *bête*, *tôt*, *aimât*, qui s'écrivoient autrefois *beſte*, *toſt*, *aimaſt*. Ainſi l'ac-

l'accent imprimé, lors même qu'il influe, non pas sur une voyelle seulement, mais sur la syllabe entière, ne sert qu'à en marquer la longueur. Or la longueur & la brièveté de la syllabe ne sont point l'objet de l'accent. Mais son objet unique, c'est de faire élever, ou baisser la voix à propos. Je conclus de-là, que notre accent imprimé ne ressemble en rien à l'accent prosodique; & que s'il en conserve le nom & la figure, c'est abusivement.

Revenons donc à l'accent prosodique, puisqu'on voit maintenant, à ne pouvoir s'y méprendre, que toutes les difficultés roulent sur celui-là seul; & qu'en effet on ne peut pas en faire sur les quatre autres espèces d'accens, dont j'ai tâché d'expliquer la nature, & les diverses propriétés.

Qu'il y ait des accens dans le Grec, c'est-à-dire, des syllabes qui demandent d'être élevées, ou baissées, indépendamment de la phrase entière, dont elles font partie, c'est un principe avoué de tous les Grammairiens, & qu'on ne doit pas contester. Que la Langue Latine ait eu la même prérogative, n'en doutons pas, puisqu'on nous l'assûre. Je vois effectivement que l'Accent tout seul, & sans toucher à la Quantité, suffisoit pour faire sentir les diverses significations de quelques (*a*) *homonymes* Latins. Mais en faut-il conclurre que nous ayons de semblables accens, c'est-à-dire encore une fois, des syllabes, qui, considérées à part, & sans aucune rélation, ni à celles qui les accompagnent, ni à ce que la phrase entière signifie, demandent d'être élevées, ou baissées? Voilà, le

(*a*) Voyez la Minerve de Sanctius, *de vocibus homonymis*, où il rapporte les autorités des anciens Grammairiens.

le plus clairement qu'il m'eſt poſſible, l'état de la queſtion.

Théodore de Bèze, le ſeul de nos François qui paroiſſe l'avoir examinée, la décide hardiment. *Toute* (*a*) *ſyllabe longue*, dit-il, *demande l'accent grave.* Mais cette prétendue Règle, à la prendre ſans reſtriction, eſt viſiblement fauſſe. Pour y trouver du vrai, il faut la réduire à ceci: Que pour l'ordinaire, ſi nous hauſſons la voix, c'eſt ſur une ſyllabe longue; & ſi nous la baiſſons, c'eſt ſur une brève.

Une autre Règle, que Nicod, contemporain de Bèze, ſuivit dans ſon Dictionnaire, c'eſt de n'admettre que l'accent aigu, & de le placer toujours ſur la dernière ſyllabe maſculine de chaque mot, ſans égard à la longueur ou à la brièveté de cette ſyllabe. Je ſai que l'autorité de Nicod, qui fut Maître des Requêtes ſous Henri III, & l'un des plus ſavans hommes de ſon tems, n'eſt point ici à mépriſer: & l'eſt d'autant moins, que le Préſident de Ranconnet, également connu par ſon grand ſavoir, & par ſa triſte fin, eut beaucoup de part au Dictionnaire de Nicod. Mais l'un étoit de Languedoc, l'autre de Périgord, provinces où l'on aime l'accent aigu. Quoique leur Règle ſoit donc plus ſûre, & ſujette à moins d'exceptions, que celle de Bèze, il y a pourtant bien des cas où elle ne ſerviroit qu'à induire en erreur: & par conſéquent il reſte toujours à ſavoir ſi nous avons des ſyllabes, qui, priſes matériellement, & ſéparément, nous obligent d'élever la voix, ou de la baiſſer.

J'ai

(*a*) *Illud autem certò dixerim, ſic concurrere in Francica lingua tonum acutum cum tempore longo, ut nulla ſyllaba producatur, quæ itidem non attollatur: nec attollatur ulla, quæ non itidem acuatur: ac proinde ſit eadem ſyllaba acuta quæ producta, & eadem gravis quæ correpta.* Pag. 74.

J'ai consulté, au défaut des livres, quantité de personnes qui parlent bien, & qui tiennent, soit de la réflexion, soit de l'usage, tout ce qu'il faut pour bien parler. Or ils sont tous convenus, que notre Langue ne connoissoit point l'accent prosodique, & que la même syllabe qu'on élève dans une phrase, pouvoit être baissée dans une autre. Aussi est-ce une ancienne maxime. *Que pour bien parler François, il ne faut point avoir d'accent.* Par-là, sans doute, on n'a pas voulu nous faire entendre qu'il fallût être monotone. On a seulement voulu nous dire, que c'étoit à l'accent oratoire à règler notre prononciation, & à y mettre toute la variété dont elle peut avoir besoin.

Mais, dira-t-on, puisque l'accent prosodique étoit d'un si grand usage dans la Langue Latine, & sur-tout dans la Grecque, n'est-ce pas un défaut à la nôtre d'en manquer?

Je pourrois répondre qu'aujourd'hui nous ne savons guères comment se prononçoient anciennement le Grec & le Latin. Mais, sans entrer dans cette discussion, il suffit d'examiner philosophiquement, si c'est un mérite à une Langue d'être *chantante* par elle-même; & si ce n'est pas assez qu'elle soit de nature à recevoir toutes les inflexions de voix, qui peuvent lui être commandées par la raison, ou par la passion. Certainement l'harmonie a de grands charmes: mais celle qui naît de l'accent oratoire, ne vaut-elle pas celle qui naît de l'accent prosodique? Une prononciation variée pour obéir à des syllabes matérielles, sera-t-elle plus mélodieuse, qu'une prononciation variée pour obéir aux mouvemens de l'ame? Comment faisoient les Grecs, lorsqu'il arrivoit, ce qui paroît n'avoir pas été impossible, que l'accent prosodique se trouvât en contradiction avec l'accent ora-

oratoire? Je ne m'étendrai pas davantage là-dessus. Tous les raisonnemens qu'on peut faire pour ou contre, seront obscurs, & de peu d'utilité.

ARTICLE TROISIEME.

De l'Aspiration.

TOute syllabe nécessairement se prononce, ou d'une manière unie, ou avec une sorte de rudesse, qui vient de ce qu'en articulant, on aspire. Ces deux prononciations, dans le Grec, sont distinguées par deux *esprits*, le doux & le rude. Pour nous, à l'exemple des Latins, nous nous contentons de marquer le rude: & en effet, par-tout où le rude n'est point marqué, il est assez clair qu'on y suppose le doux.

On marque l'esprit rude par une H, qui se fait sentir dans la prononciation, & qui a la vertu d'une consonne; car elle empêche que la voyelle dont elle est précédée, ne s'élide devant celle qui suit. Ainsi nous disons, *l'habitude*, *l'honneur*, parce que l'H y est muette; & nous disons, *le héros*, *la hauteur*, parce que l'H y est aspirée.

Plusieurs de nos Grammairiens ont fait des règles, qui apprennent quand l'H est aspirée, ou non. Mais ces règles sont, & difficiles à retenir, & sujettes à beaucoup d'exceptions. Il est plus court, & plus sûr, de rapporter une liste exacte des mots qui s'aspirent, au commencement, au milieu, ou à la fin. C'est ce que je vai faire d'abord. Je parlerai ensuite des mots où se trouve l'équivalent d'une aspiration, quoiqu'elle n'y soit pas marquée.

I.

Au commencement des mots ſuivans, & de leurs dérivés, excepté ceux de *héros*, l'H s'aſpire. *Ha ! habler. hache. hagard. haie. haillon. haine. haïr. haire. halage. halbran. hâle. halener. haleter. halle. hallebarde. hallier. halte. hamac. hameau. hampe. hanap. hanche. hangar. hanneton. hanter. happelourde. happer. haquenée. haquet. harangue. haras. haraſſer. harceler. hardes. hardi. hareng. harengère. hargneux. haricot. haridelle. harnois. haro. harpe. harpie. harpon. hart. hâſe. hâter. haubert. hâve. havir. havre. havreſac. haut. hazard. He ! heaume. hem ! hennir. héraut. hère. hériſſer. hériſſon. hernie. héron. héros. herſe. hêtre. heurter.. Hibou. hie. hiérarchie. Ho ! hobereau. hoca. hoche. hochepot. hocher. hochet. hola ! homard. hongre. honnir. honte. hoquet. hoqueton. horion. hors. hotte. houblon. houe. houille. houlette. houlle. houppe. houppelande. hourvari. houſeaux. houſpiller. houſſaie. houſſart. houſſe. houſſer. houſſine. houx. hoyau. Huche. huer. huguenot. huit. humer. hune. hupe. hupé. hure. hurler. hute.*

II.

Tous les mots compoſés de quelqu'un des précédens, conſervent l'H aſpirée, à l'exception d'*exhauſſer*, où l'H redevient muette. Mais, à l'égard des mots ſimples, où il ſe trouve une H au milieu, elle paroît n'y avoir été inſérée que pour ſéparer les deux voyelles, & pour empêcher que ces deux voyelles ne ſe préſentent à l'œil, comme ſi c'étoit une diphtongue: car on prononce *trahir*, *envahir*, de même que *haïr*; & le ſon de l'H y étant imperceptible, cette lettre muette

ne

ne tire à conſéquence, ni pour la verſification, ni pour l'harmonie.

III.

A la fin des mots, l'H n'eſt aſpirée que dans ces trois interjections, *ah! eh! oh!* ſuivant la Grammaire de Mr. l'Abbé Regnier, la plus ample & la plus ſavante que nous ayons.

IV.

Quant aux mots douteux, c'eſt-à-dire, ſur leſquels on pourroit croire l'Uſage partagé, les voici, avec de courts éclairciſſemens.

Henri. On doit l'aſpirer dans un diſcours oratoire, & dans la Poëſie ſoutenue: mais hors de là, ce ſeroit une affectation.

Héſiter. Quoique nos Auteurs les plus exacts aient toujours aſpiré l'H dans *héſiter*, cependant la négligence de la converſation a tellement prévalu, que ce n'eſt plus une faute d'écrire, *j'héſite, je n'héſite pas*, avec éliſion.

Hideux. Voici ce qui ſe lit dans les Obſervations de l'Académie ſur les Remarques de Vaugelas, pag. 221. *Le mot* Hideux *aſpiré a fait peine à quelques-uns dans la converſation, & ils aimeroient mieux dire*, l'hideuſe image que vous nous avez tracée, *que* la hideuſe image. *Ce dernier*, ajoute-t-on, *eſt cependant le plus ſûr.* Puiſque c'eſt le plus ſûr, il n'y a donc pas à balancer ſur le choix.

Hollande. On doit toujours aſpirer *Hollande*, & *Hollandois*, ſi ce n'eſt dans ces phraſes, *toile d'Hollande, chemiſes d'Hollande*, que le jargon des Lingères a établies.

Hon-

Hongrie. On dit de même, & par une semblable raison, *de l'eau de la Reine d'Hongrie*, *du point d'Hongrie*, quoique l'aspiration y soit nécessaire en toute autre occasion.

Onze. Remarquez, comme en avertit le Dictionnaire de l'Académie, „ qu'encore que ce mot, „ & celui d'*onzième*, commencent par une voyelle, cependant il arrive quelquefois, & sur-tout „ quand il est question de dates, qu'on prononce, „ & qu'on écrit sans élision, l'article ou la pré- „ position qui les précède. *De onze enfans qu'ils „ étoient, il en est mort dix. De vingt, il n'en est „ resté que onze. La onzième année.*

Oui, adverbe d'affirmation, se prononce quelquefois comme s'il y avoit une H aspirée. Quoiqu'on dise, *Je crois qu'oui*, cependant on dit, *le oui, & le non*; un *oui*; tous vos *oui* ne me persuadent pas; & alors cet adverbe est pris substantivement.

V.

Pour ne rien oublier de ce qui a rapport à l'Aspiration, il me reste à parler de l'effet que font certaines terminaisons sourdes ou *nazales*, lorsqu'elles se trouvent devant un mot qui commence par une voyelle, comme dans ce vers:

Atride tond *alors le front de cent agneaux.*

Ou dans celui-ci:

Ah! j'attendrai longtems: la nuit est loin *encore.*

Je commence par dire que cette observation ne regarde point ceux qui écrivent en prose. Car la prose souffre les *hiatus*, pourvu qu'ils ne soient, ni trop rudes, ni trop fréquens. Ils contribuent même à donner au discours un certain air naturel:

&

& nous voyons, en effet, que la converſation des honnêtes-gens eſt pleine (*a*) d'*hiatus* volontaires, qui ſont tellement autoriſés par l'Uſage, que ſi l'on parloit autrement, cela ſeroit d'un pédant, ou d'un provincial.

Mais il s'agit ici de ce qui doit être permis dans le vers. C'eſt aux Poëtes à examiner, ſi dans le choc des ſyllabes dont nous parlons, il n'y a pas cette ſorte de cacophonie, que l'on doit appeller *hiatus*, puiſqu'elle ne peut être ſauvée, ni par l'éliſion, ni par l'aſpiration. Je vai donc leur remettre devant les yeux ce que feu Mr. l'Abbé de Dangeau, excellent Académicien, a parfaitemnt bien remarqué dans ſon *Diſcours des Voyelles*, où il prétend que nos cinq terminaiſons, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, ſont des ſons ſimples, & de véritables voyelles, dont, par conſéquent, la rencontre avec d'autres voyelles fait des bâillemens, qui ne ſont pas ſupportables dans le vers.

„ Remarquez, dit-il à Meſſieurs de l'Académie, „ ce qui arrive à ceux qui récitent ſur le Théatre, „ ou à ceux qui veulent chanter. Quand un Mu„ ſicien voudra chanter ce vers,

Ah! j'attendrai longtems: la nuit eſt loin *encore*,

„ il fera tout ce qu'il pourra pour éviter le bâille„ ment. Ou il prendra une prononciation Nor„ mande, & dira: *La nuit eſt loin*-n-*encore:* ou

„ il

(*a*) Par exemple, lorſqu'un Acteur récite ces vers de la prémière Scène d'Athalie, *Je viens .. célébrer avec vous la fameuſe journée*, &, *Penſez-vous être ſaint*, il prononce comme s'il y avoit, *Célébe-r avec vous*, & *Penſez-vou-s-être*. Mais dans la ſimple converſation, l'Uſage veut qu'on prononce comme s'il y avoit, *Célébré avec vous,.. Penſez-vou être*, &c.

„ il mettra (*a*) un petit g après *loin*, & dira, *la*
„ *nuit eſt loing encore:* ou il fera une petite pauſe
„ entre *loin* & *encore*. La même choſe arrive aux
„ Comédiens dans des rencontres ſemblables.
„ Mais, quelque expédient que prennent le Mu-
„ ſicien ou le Comédien, ils tomberont dans de
„ nouveaux inconvéniens, en voulant éviter ce-
„ lui du bâillement. Et les tempéramens qu'ils
„ cherchent, montrent ſeulement (*b*) que mon
„ ſyſtême eſt vrai. La Nature toute ſeule leur en
„ fait ſentir la vérité, ſans qu'ils aient étudié, com-
„ me nous, la nature des Sons.

„ Voilà, ajoute Mr. l'Abbé de Dangeau, comme
„ j'avois raiſonné l'autre jour devant vous. En
„ ſortant de l'Académie, je penſai en moi-même,
„ que ſi ce que je vous avois dit, étoit vrai, un
„ Poëte Normand s'appercevroit moins qu'un au-
„ tre de ces ſortes de bâillemens: & pour voir ſi
„ j'avois bien rencontré, je lus le Cinna de Cor-
„ neille, & le Mithridate de Racine; je marquai
„ ſoigneuſement tous les endroits où le choc de
„ mes voyelles *ſourdes* avec d'autres voyelles fai-
„ ſoit des bâillemens; j'en trouvai vingt-ſix dans

„ Cin-

(*a*) Autrefois *loin* s'écrivoit *loing:* & quand le G final ſe prononce, il ſe prononce comme un C.

(*b*) Le ſyſtême des voyelles nazales, ainſi que les appelle Mr. l'Abbé de Dangeau, il compare ces terminaiſons avec celles du Latin en *am*, *em*, *im*, *um*, qui s'élident devant des voyelles. D'où il conclud avec raiſon, qu'anciennement les Romains prononçoient la dernière du mot *dominum*, comme nous prononçons en François la négative *non;* & la dernière du mot *animam*, comme nous prononçons la prémière de *manger*. C'eſt ainſi que les Italiens, les Allemans, & quelques Provinces de France prononcent encore aujourd'hui en Latin. Mais nous ne pouvons pas en François, comme en Latin, élider ces ſortes de terminaiſons: il n'y a donc qu'à les éviter dans des voyelles.

„ Cinna, & je n'en trouvai que onze dans Mithri-
„ date; & même la plupart de ceux de Mithri-
„ date sont dans des occasions, où la prononcia-
„ tion sépare de nécessité le mot qui finit par une
„ voyelle sourde, d'avec celui qui commence par
„ une autre voyelle. Je fus assez content de voir
„ mon raisonnement confirmé par cette expérien-
„ ce, & je voulus pousser plus loin. Je jugeai
„ qu'en prenant une Pièce d'un homme qui fût
„ en même tems Acteur & Auteur, j'y trouve-
„ rois encore moins de ces bâillemens: je lus le
„ Misantrope de Molière, & je n'y en trouvai que
„ huit. Continuant toujours à raisonner de la mê-
„ me manière, je crus que je trouverois encore
„ moins de ces rencontres de voyelles, si je lisois
„ des Pièces faites pour être chantées, & faites
„ par un Homme qui connût ce qui est propre à
„ être chanté. Dans cette vue, je lus un volume
„ des Opéra de Quinault, qui contenoit quatre
„ Pièces: & de ces quatre Pièces, il y en avoit
„ une toute entière, où je ne trouvai pas un seul
„ de ces bâillemens: il y en avoit fort peu dans
„ les trois autres Pièces: encore étoient-ils presque
„ tous dans des endroits où le chant suspend de
„ nécessité la prononciation, & sépare si fort les
„ voyelles *sourdes* d'avec les autres, que leur ren-
„ contre ne peut faire aucune peine à l'oreille.

Joignons à l'autorité de Mr. l'Abbé de Dangeau, celle de Mr. l'Abbé Regnier. „ La preuve indubi-
„ table, dit ce dernier dans sa Grammaire, que ces
„ sons, *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, sont des sons sim-
„ ples, équivalens à de pures voyelles, est que
„ dans la Musique on ne peut faire aucune modu-
„ lation, aucun tremblement, aucune tenue, au-
„ cun port de voix que sur une pure voyelle. Or
„ on peut faire des modulations & des tenues sur

„ tous

„ tous les ſons qu'on vient de marquer, de-mê-
„ me que ſur quelque voyelle que ce ſoit. Il eſt
„ vrai que ces modulations ne ſont pas ſi agréables
„ que les autres, par la raiſon que le ſon en eſt
„ plus étouffé & plus ſourd, & qu'il vient un
„ peu du nez. Mais comme le plus ou moins d'a-
„ grément ne change pas la nature des choſes,
„ cette différence n'empêche pas que ces ſons ne
„ doivent être conſidérés comme de pures voyel-
„ les.

Après de telles autorités, il eſt à croire que cette obſervation tiendra deſormais lieu de précepte, du moins pour ceux de nos Poëtes qui tendent à la perfection. C'eſt peu à peu, & de loin à loin, que l'oreille du François a reconnu les fineſſes qui rendent notre vers harmonieux. Depuis le ſiècle de Marot, on en a trouvé pluſieurs. Celle-ci ſe doit à l'Opéra: & il étoit bien juſte que le chant ſervît à rendre le vers plus délicat en quelque choſe, puiſqu'il a, vraiſemblablement, contribué à lui faire perdre de ſa force & de ſon énergie.

Au reſte, une ſeconde conſonne abſolument muette n'eſt ici comptée pour rien, & n'empêche point l'*hiatus*. Jugeons-en par ces hémiſtiches: *Tout le camp ennemi*, &c. *Atride tond alors*, &c. Mais ces ſortes de bâillemens ne ſont pourtant point à craindre, quand la prononciation permet de pratiquer un repos, quelque court qu'il ſoit, entre le mot qui finit par l'un des ſons dont il s'agit, & le mot qui commence par une voyelle. Ainſi ce ſeroit peut-être outrer la délicateſſe, que de blâmer ce vers d'Athalie:

Celui qui met un frein à la fureur des flots,

Ou cet autre:

Diſperſe tout ſon camp à l'aſpect de Jéhu,

puisqu'on peut, sans une affectation trop sensible, se reposer un peu entre les deux hémistiches.

J'ai encore une petite difficulté sur *le*, pronom, lorsqu'il suit son verbe, & qu'il précède un mot commençant par une voyelle, comme dans ces phrases, *Accordez le à mes vœux*, *Rendez-le à César*. On m'avouera que l'élision est ici d'une dureté affreuse. Puisqu'il n'est donc pas permis d'y supposer une aspiration, comment faire? Je n'y sai point d'autre remède que de l'éviter, à l'exemple de Racine, qui, après avoir dit dans la prémière édition de sa Thébaïde,

Accordez-le à mes vœux, accordez-le à mes crimes,

s'est corrigé, en prenant un autre tour dans les éditions suivantes,

Ne le refusez pas à mes vœux, à mes crimes.

ARTICLE QUATRIEME.

De la Quantité.

QUANTITE', & Accent, sont deux choses toutes différentes: car l'Accent marque l'élévation, ou l'abaissement de la voix, dans la prononciation d'une syllabe; au-lieu que la Quantité marque le plus ou le moins de tems qui s'emploie à la prononcer.

Puisqu'on mesure la durée des syllabes, il y en a donc, & de longues, & de brèves, mais rélativement les unes aux autres; ensorte que la longue est longue par rapport à la brève, & que la brève est brève par rapport à la longue.

On assigne un tems à la brève, & deux tems à la

à la longue. Un tems eſt ici ce qu'eſt le point dans la Géométrie, & l'unité dans les Nombres. On ne ſauroit eſtimer ſa durée, ni abſolument, ni rélativement, parce qu'il n'y a point d'autre tems déterminé, auquel celui-ci réponde. On ſait, à la vérité, qu'une ſeconde eſt la ſoixantième partie d'une minute, parce que la durée d'une minute eſt déterminée. Tout ce qui ſe peut donc faire pour concevoir ce que la Proſodie appelle un tems, c'eſt de ſuppoſer que durant une ſeconde, par exemple, on prononce cinq ſyllabes, trois deſquelles ſont longues, & les deux autres brèves. Partageons cette ſeconde en huit tems, deux pour les deux brèves, & ſix pour les trois longues.

Mais cette prémière diviſion des ſyllabes ne ſuffit pas: car il y a (*a*) des longues plus longues, & des brèves plus brèves les unes que les autres. Or le moins qu'on puiſſe donner à la plus brève, c'eſt un tems; & par conſéquent la moins brève prendra un peu au-delà d'un tems, mais ſans pouvoir emporter deux tems entiers. Ainſi la longue aura juſtement deux tems, & la plus longue aura un peu au-delà.

Il y a enfin des ſyllabes douteuſes, c'eſt-à-dire, qui ne ſont par elles-mêmes, ni longues, ni brèves; mais qui deviennent l'un des deux, ou arbitrairement, ou néceſſairement. Arbitrairement, lorſque c'eſt par la volonté du Poëte, qui les allonge, ou les abrège, comme ſon beſoin le demande: & néceſſairement, lorſque c'eſt à cauſe du lieu précis où elles ſe trouvent placées.

Tout

(*a*) Voyez Denys d'Halicarnaſſe, dans ſon Traité *de l'Arrangement des Mots*, chap. 15, & G. J. Voſſius, *De Arte Grammatica*, liv. II. chap. 12, où il a oublié ce paſſage formel de Quintilien, *Et longis longiores, & brevibus ſunt breviores ſyllabæ.* IX. 4.

Tout cela eſt clair, du moins pour ceux qui connoiſſent la Proſodie des Grecs & des Latins. Il s'agit préſentement de nous en faire l'application, mais conformément au génie de notre Langue. Car, encore une fois, elle a ſes principes particuliers: & quoiqu'elle doive beaucoup de ſes mots au Latin, & presque toute ſa Syntaxe au Grec, elle n'eſt eſclave, ni de l'un, ni de l'autre.

Je dis donc, ſans héſiter, que nous avons nos brèves, & nos plus brèves; nos longues, & nos plus longues. Outre cela, nous avons notre ſyllabe féminine, plus brève que la plus brève des maſculines. Je veux dire celle où entre l'E muet, ſoit qu'il faſſe la ſyllabe entière, comme il fait la dernière du mot *armée*; ſoit qu'il accompagne une conſonne, comme dans les deux prémières du mot *revenir*. Quoiqu'on l'appelle *muet*, il ne l'eſt point; car il ſe fait entendre. Ainſi, à parler exactement, nous aurons cinq tems ſyllabiques, puiſqu'on peut diviſer nos ſyllabes en muettes, brèves, moins brèves, longues, & plus longues. Mais il eſt inutile de tant anatomiſer les ſons: & comme la Muſique ne connoit que ton & ſemiton, auſſi la Quantité ne connoit-elle que longues & brèves.

Quant au douteuſes, j'en trouve auſſi de deux ſortes. Il y en a qui le ſont, parce qu'en effet l'Uſage paroit n'avoir pas encore bien décidé comment il falloit les prononcer. Il y en a d'autres, que l'Uſage a décidé qu'on devoit faire tantôt brèves, tantôt longues: mais de manière que ni leur brièveté, ni leur longueur n'eſt arbitraire, & qu'elle dépend abſolument du lieu où la ſyllabe eſt placée.

Une choſe qu'il ne faut point oublier, & que je dois redire d'une manière encore plus intelligible, c'eſt qu'on meſure les ſyllabes, non pas réla-

tive-

tivement à la lenteur, ou à la vîteſſe accidentelle de la prononciation; mais rélativement aux proportions immuables, qui les rendent, ou longues, ou brèves. Ainſi ces deux Médecins (*a*) de Molière, l'un qui allonge exceſſivement ſes mots, & l'autre qui bredouille, ne laiſſent pas d'obſerver également la Quantité; car, quoique le bredouilleur ait plus vîte prononcé une longue, que ſon camarade une brève, tous les deux ne laiſſent pas de faire exactement brèves celles qui ſont brèves, & longues celles qui ſont longues; avec cette différence ſeulement, qu'il faut à l'un ſept ou huit fois plus de tems qu'à l'autre, pour articuler.

Tâchons préſentement de faire connoître nos *brèves*, nos *longues*, & nos *douteuſes*. Je ſai combien l'entrepriſe eſt téméraire, & que la plupart des gens, ſéduits, & gâtés par les licences de la converſation, auront peine à croire qu'il y ait rien de fixe pour la prononciation ſoutenue. Mais le ſeul moyen de parvenir à la ſcience, c'eſt d'approfondir nos doutes. Qu'il me ſoit permis de propoſer les miens, & que chacun de ſon côté en faſſe autant: car enfin, s'il étoit bien vrai que la Langue Françoiſe eût ſa Proſodie, comme la Grecque & la Latine avoient la leur, nous ſerions inexcuſables d'ignorer ce tréſor, ou de l'enfouïr.

Théodore de Bèze s'eſt reſtreint à huit Règles générales de Quantité. Mais elles ne renferment pas tout, à beaucoup près: & d'ailleurs elles ſont ſujettes à tant d'exceptions, qu'elles ſerviroient moins à éclairer l'eſprit, qu'à embarraſſer la mémoire. J'ai cru qu'il vaudroit mieux parcourir nos différentes terminaiſons, & inſiſter principalement ſur les pénultièmes ſyllabes, qui ſont toujours ſai-

(*a*) Dans l'Amour Médecin, Acte II. Scène 3.

ſies avec le plus d'avidité par l'oreille, dans notre Langue ſur-tout, où il y a beaucoup de finales muettes.

Au reſte, la ſimple converſation n'eſt pas un moyen ſuffiſant pour s'aſſûrer de notre Quantité. Souvent ceux qui parlent le mieux, ne ſavent pas comment ils prononcent; & ce ſeroit aſſez de leur demander ſi une ſyllabe eſt longue ou brève, pour les mettre hors d'état de nous répondre. Vaugelas, dans une de ſes Remarques, intitulée, *De quelle façon il faut demander les doutes de la Langue*, nous avertit judicieuſement, Que de demander de but en blanc s'il faut dire ainſi ou ainſi, eſt un très mauvais moyen d'en ſavoir la vérité: juſque-là, dit-il, que j'ai remarqué bien ſouvent une choſe aſſez plaiſante, que des perſonnes qui ſe ſervoient conſtamment d'une façon de parler, dont pluſieurs étoient en doute, lorſqu'on a demandé à ces perſonnes-là, s'il falloit dire de cette façon ou d'une autre, pour l'ordinaire ils prononçoient contre ce qu'eux-mêmes ils avoient accoutumé de pratiquer, & contre la bonne opinion. C'eſt, ajoûte Vaugelas, qu'en parlant ſans réflexion, & ſans raiſonner ſur la phraſe, ils parloient ſelon l'uſage, & par conſéquent parloient bien: mais en la conſidérant, & l'examinant, ils ſe départoient de l'uſage, qui ne peut tromper en matière de Langue, pour s'attacher à la raiſon, ou au raiſonnement, qui eſt toujours un faux guide en ce ſujet, quand l'uſage eſt contraire.

Que ſi cela eſt certain en matière de Syntaxe, il l'eſt infiniment plus en matière de Proſodie. Quand donc nous doutons de la quantité d'un mot, engageons quelqu'un à lire, à déclamer, ou à chanter devant nous un morceau de Poëſie, où ſe

ſe trouve le mot qui nous embarraſſe, ſans que cette perſonne ſache quel eſt notre but. Et ce n'eſt point aſſez qu'on nous chante un ſeul morceau, car ſouvent les Muſiciens ſont dans leur tort; mais il faut tâter divers paſſages, les comparer, & les combiner. Par-là il ſera aiſé de voir, non ſeulement ce qu'il y a de vrai dans les obſervations ſuivantes, mais encore ce qu'il ſeroit à propos d'y ajoûter.

I. *De l'A.*

Quand il ſe prend pour la prémière lettre de l'Alphabet, il eſt long: *un petit ā, une panſe d' ā, il ne ſait ni ā ni b.*

Quand il eſt prépoſition, il eſt bref: *je ſuis ă Paris, j'écris ă Rome, j'ai donné ă Paul;* & de-même quand il vient du verbe avoir: *il ă de beaux livres, il ă été, il ă parlé.*

Par ces deux articles, on voit que l'A ſe prononce de deux manières: car il eſt ouvert & long dans le prémier; il eſt fermé & bref dans le ſecond. Mais entre ces deux ſons il y en a un mitoyen, qui pour l'ordinaire rend la ſyllabe douteuſe.

Au commencement du mot, l'A eſt long & ouvert, dans *ācre, āge, āgnus, āme, āne, ānus, āpre,* & leurs dérivés. Hors de-là il eſt toujours bref & fermé, ſoit que tout ſeul il compoſe la prémière ſyllabe du mot, comme dans *ăpôtre;* ſoit qu'il ſoit ſuivi d'une conſonne redoublée, comme dans *ăpprendre;* ſoit que les conſonnes ſoient différentes, comme dans *ălteré.*

A la fin du mot il eſt fermé, & très bref dans les prétérits, & dans les futurs: *il aimă, il aimeră, il chantă, il chanteră.* Dans l'article *lă.* Dans

les pronoms *mă*, *tă*, *ſă*. Dans les adverbes, *çă*, *là*, *déjà*, *oui-dă*. Et dans quelques mots du langage familier, *papă*, *dadă*, *falbală*, &c. Mais il eſt un peu plus ouvert, & par conſéquent un peu moins bref, dans la plupart de nos autres ſubſtantifs, empruntés de Langues étrangères: *ſofă*, *hocă*, *Opéră*, *duplicată*, *agendă*, *& cæterà*. Comme auſſi dans la plupart des noms propres anciens, ou étrangers: *la Reine de Sabă*, *Dalilă*, *Cinnă*, *Attilă*, *le Canadă*, *les Eaux de Spă*.

ABE. Bref dans *ſyllăbe*. Long dans *Arăbe*, & *Aſtrolăbe*.

ABLE. Douteux dans tous les adjectifs: *aimăble*, *raiſonnăble*, *capăble*; & dans ces deux ſubſtantifs, *tăble*, *étăble*. Long dans les autres ſubſtantifs: *căble*, *făble*, *diăble*, *răble*, *érăble*, *ſăble*; & dans ces verbes, *on m'accăble*, *je m'enfăble*, *il hăble*

ABRE. Toujours long: *ſăbre*, *cinăbre*, *il ſe căbre*, *tout ſe délăbre*. Et cette ſyllabe conſerve ſa longueur dans la terminaiſon maſculine: *ſe căbrer*, *délăbré*.

AC. Toujours bref, ſoit que le c ne ſe prononce pas, comme dans *almanăch*, *tăbac*; ſoit qu'il ſe prononcè, comme dans *lăc*, *băc*, *tillăc*, *ſăc*, &c.

Il eſt à remarquer, que les pluriels de tous les mots, dont la terminaiſon eſt maſculine, ſont longs: *des almanăchs*, *des ſăcs*.

ACE. Long dans *grâce*, *eſpâce*, *on lâce Madame*, *on la délâce*, *on entrelâce ſes cheveux de perles*. Hors de-là, toujours bref: *audăce*, *glăce*, *préfăce*, *tenăce*, *vorăce*, &c.

ACHE. Long dans (*a*) *lâche*, *tâche* entrepriſe, *gâche*,

(*a*) Pour montrer que ces ſyllabes ſont longues, autrefois

gâche, *relâche*, *je mâche*, *on me fâche*. Et la même quantité se conserve avec la terminaison masculine: *mâcher*, *relâcher*, &c. Hors de-là, bref: *tâche* souillure, *mouſtâche*, *vâche*, *il ſe câche*, &c.

ACLE. Toujours long: *orâcle*, *mirâcle*, *obſtâcle*, *tabernâcle*, *ſpectâcle*, &c.

ACRE. Long dans *âcre*, piquant, & dans *fâcre*, oiſeau. Bref dans tout le reſte: *Diâcre*, *nâcre*, *âcre* de terre, le *Sâcre* du Roi, &c.

ADE. Toujours bref: *aubâde*, *caſcâde*, *fâde*, *il perſuâde*, *il s'évâde*, &c.

ADRE. Bref dans *lâdre*. Long dans *câdre*, *eſcâdre*, *cela ne quâdre pas*. Et cette ſyllabe eſt pareillement longue avec l'E fermé: *mâdré*, *encâdrer*.

AFE. APHE. AFFRE. Toujours brefs: *carâfe*, *épitâphe*, *agrâffe*, *fâfre*, *balâfre*, &c.

AFLE. Long: *râfle*, *j'érâfle*. Et la même quantité ſe conſerve quand l'E ſe ferme: *râfler*, *érâfler*.

AGE. Toujours bref, excepté dans le mot *âge*, où il eſt long.

AGNE. Toujours bref, excepté ce ſeul mot, *je gâgne*, *gâgner*.

AGUE. Toujours bref: *bâgue*, *dâgue*, *vâgue*, *il extravâgue*, &c.

AI, diphtongue. Quand elle rend le ſon d'un E ouvert, la ſyllabe eſt douteuſe: *vrâi*, *eſſâi*. Mais brève, quand le ſon approche plus de l'E fermé: *quâi*, *geâi*, *j'âi*, *je chantâi*. Tous les pluriels longs: *vrâis*, *eſſâis*, *geâis*.

AIE. Toujours long: *hâie*, *plâie*, *vrâie*, &c.

Voyez,

fois on écrivoit *taſche*, *taſche*, &c. Aujourd'hui du moins on n'y doit pas oublier l'accent circonflexe: *lâche*, *tâche*, &c.

Voyez, ſous la terminaiſon EE, la Règle générale.

Mais elle n'a pas lieu à l'égard des mots, dont la dernière ſyllabe eſt mouillée: cette dernière ſyllabe alors n'étant pas compoſée de l'E muet tout ſeul, puiſqu'il y entre auſſi un I. Car l'Y dans *je paye*, *il bégaye*, tient lieu de deux I, dont l'un affecte une ſyllabe, & l'autre une autre; comme ſi l'on écrivoit, *je pai-ïe*, *il bégai-ïe*. Et peu importe que la dernière ſoit féminine ou maſculine, la penultième n'en eſt pas moins brève: *je păi-ïe*, *il bégăi-ïe*, *nous păi-ïons*, &c.

AIGNE. Toujours bref: *chatăigne*, *je dăigne*, *il ſe băigne*, *on le ſăigne*, &c.

AIGRE. Bref dans *ăigre*, & *vinăigre*. Long dans *măigre*.

AIL. Toujours bref: *éventăil*, *bercăil*, *détăil*, On appuie ſur le pluriel, *éventāils*, *détāils*.

AILLE. Bref dans *médăille*, & dans ces verbes, *je détăille*, *j'émăille*, *je travăille*, *je batăille*, à l'Indicatif. Mais long au Subjonctif: *Qu'il travāille*, *qu'il batāille*, *rien qui vāille*; & dans tous les autres mots ainſi terminés: *cāille*, *batāille*, *funerāilles*, *il rāille*, *il rimāille*, &c.

AILLE'. AILLER. Ils ſuivent la quantité de la terminaiſon précédente. Brefs dans *émăiller*, *travăiller*, &c. Longs dans tout le reſte: *māillé*, *débrāillé*, *rāiller*, &c.

AILLET. AILLIR. Bref: *măillet*, *păillet*, *jăillir*, *aſſăillir*. On n'entend que l'A dans les pénultièmes, & l'I n'y eſt que pour mouiller la conſonne ſuivante: non plus que dans les trois articles précédens, & dans le ſuivant.

AILLON. Bref dans *médăillon*, *batăillon*, *nous émăillons*, *detăillons*, *travăillons*. Hors de-là il eſt long: *kāillon*, *bāillon*, *penāillon*, *nous tāillons*, &c.

AIM.

AIM. AIN. Douteux: *făim*, *păin*, *hautăin*. Mais longs, ſuivis d'une conſonne: *crâint*, *ſâint*, *crâinte*, *ſâinte*, &c.

AINE. Long dans *hâine*, *châine*, *gâine*, *je trâine*, & leurs dérivés. Hors de-là il eſt douteux: *fontâine*, *plâine*, *capitâine*, *hautâine*, *ſouverâine*, &c. Auſſi la diphtongue AI ſe prononce-t-elle dans le prémier cas, comme un E ouvert; car il n'y a nulle différence pour le ſon, entre *chaîne*, & *chêne*. Mais dans le ſecond cas, elle approche plus de l'E fermé.

AIR. AIRE. Le prémier eſt douteux au ſingulier: l'*ăir*, *chăir*, *éclăir*, &c. Long au pluriel: *les âirs*, &c. Le ſecond eſt long: *une âire*, *une pâire*, *châire*, *on m'éclâire*, &c.

AIS. AIX. AISE. AISSE. Tous longs: *palâis*, *pâix*, *fournâiſe*, *qu'il plâiſe*, *câiſſe*, *qu'il ſe repâiſſe*, &c.

AIT. AITE. Bref, *lăit*, *attrăit*, *il făit*, *parfăite*, *retrăite*, &c. Il faut excepter, *il plâît*, *il nâît*, *il pâît*, & *fâîte*, ſommet. Les pluriels maſculins, longs: *attrâits*, *parfâits*, &c.

AL. ALE. ALLE. Toujours brefs: *royăl*, *băl*, *morăl*, *cigăle*, *ſcandăle*, *une măille*, &c. Il en faut excepter (*a*) ces mots: *hâle*, *pâle*, *un mâle*, *un râle*, *il râle*. Et quand la finale de ces mots eſt maſculine, leur pénultième conſerve ſa longueur: *hâlé*, *pâleur*, *râler*.

AM. Toujours long, quand l'M eſt ſuivie d'une autre conſonne: *châmp*, *châmbre*, *jâmbe*, *lâmpe*, *pâmpre*. Mais l'M étant redoublée dans *enflammer*, il eſt bref, ſelon la Règle qui veut que tout re-

(*a*) On y mettoit autrefois une S muette, *paſle*, *maſle*, ou la voyelle s'y redoubloit, *raale*. Aujourd'hui un accent circonflexe.

redoublement de l'M, & de l'N, abrège la ſyllabe. Règle qui ne ſouffre d'exceptions, que *flamme*, & *manne*, comme on le verra ci-deſſous: & même, à bien peu de choſe près, elle eſt générale pour toutes les conſonnes redoublées.

AME. AMME. Toujours brefs: *Dăme*, *eſtăme*, *răme*, *épigrămme*, *on le diffăme*, *j'enflămme*, *&c.* Il en faut excepter *ãme*, *infãme*, *blâme*, *flâme*.

Joignez-y les prétérits en âmes: *nous aimâmes*, *nous chantâmes*, &c.

AN. Très-bref dans *rubăn*, *turbăn*, *bouracăn*, *pélicăn*, *carcăn*, *encăn*, *ouragăn*, *relăn*, *élăn*, *ortolăn*, *merlăn*, *brelăn*, *taliſmăn*, *Păn*, *tympăn*, *trépăn*, *crăn*, *écrăn*, *cadrăn*, *ſafrăn*, *bougrăn*, *tăn*, *orviétăn*, *Parmeſăn*. Un peu moins bref dans les mots ſuivans, parce que l'A y eſt plus ouvert: *ăn*, *băn*, *oceăn*, *romăn*, *vétérăn*, *tyrăn*, *văn*, *faiſăn*, *artiſăn*, *courtiſăn*, *partiſăn*, *payſăn*, *alezăn*, *bilăn*, *plăn*, *charlatăn*. Tous les pluriels, longs: *romăns*, *courtiſăns*.

Au milieu du mot, il allonge la ſyllabe: *blânche*, *dânſe*, *chânte*, &c.

ANE. ANNE. Toujours brefs, *cabăne*, *orgăne*, *pănne*, &c. Il en faut excepter, *âne*, *crâne*, *les Mânes*, *de la mânne*, *une mânne*, & *je dânne*, *je condânne*, qu'il eſt plus régulier d'écrire, *damne* & *condamne*, non ſeulement à cauſe de l'étymologie, mais de peur que la conſonne redoublée ne donne lieu de prononcer mal.

ANT. Toujours long: *cependânt*, *élégânt*, *le Levânt*, *en ſe levânt*, *en chantânt*, &c. Mais dans ce mot, *comptant*, il y a cette différence, qu'employé comme participe actif, ou comme gérondif, il eſt long: *je me ſuis trompé en comptânt de l'argent*; & il eſt bref, quand on l'emploie ſub-

ſubſtantivement, ou adverbialement: *il a du comptânt, j'aime à payer comptânt.*

AP. Toujours bref, ſoit que le P ſe prononce, *căp, hanăp*, ſoit qu'il ne ſe prononce point, *drăp.*

APE. APPE. Toujours brefs: *Păpe, ſăppe, frăppe.* Exceptez *răpe, răpé*, & *răper*, où l'A eſt ouvert & long.

APRE. Il n'y a ſous cette terminaiſon, que *câpre*, & *âpre*, qui ſont longs.

AQUE. ACQUE. Toujours brefs, à l'exception de *Pâques*, & *Jâques.*

AR. Très-bref, quand il eſt final, ou ſuivi d'un C: *nectăr, căr, păr, Céſăr, ărc, părc.* Un peu moins bref, quand il eſt ſuivi d'un D ou d'un T final: *ărt, dărd, părt*, &c. Tous les pluriels, longs: *Céſărs, ărts, rempărts*, &c.

Au commencement, & au milieu du mot, quelque ſyllabe qui ſuive, il eſt bref: *ărche, mărche, dărder, fărder, mărtial, ărtiſte, märge, épărgne, il părle, ărme, cărpe, chărge, bărque, cărte*, &c.

ARE. ARRE. Toujours longs: *avâre, barbâre, je m'égâre, thiâre, bârre, bizârre*, &c. Mais le prémier devient toujours bref, lorsqu'il n'eſt pas final, *avărice, barbărie, je m'égărois.* Au-lieu que l'autre conſerve ſa quantité: *bârreau, bârrière, je bârrerai, lârron, câroſſe, cârrière*, &c.

ARI. ARIE. Toujours brefs: *mări, pări, Mărie, barbărie.* Exceptez *hourvâri*, & *mârri, mârrie.*

AS. Ordinairement long, car il y a peu de mots où l'A ne ſoit très ouvert, ſoit qu'on prononce l's, comme dans *Pallâs*, un *âs ;* ſoit qu'on ne le prononce point, comme dans *tas, gras, tu as, tu joueras.* Quelquefois, dans la converſation ſur-tout, l'A de certains mots eſt fermé, & alors la ſyllabe eſt brève: *du taffetăs, du cannevăs, le brăs.*

Mais

Mais ces mêmes mots deviennent longs au pluriel, *de beaux taffetās*, *les deux brās*.

ASE. Toujours long : *hāſe*, *Pégāſe*, *emphāſe*, *extāſe*, *rāſer*, &c.

ASQUE. Toujours bref : *māſque*, *cāſque*, *fantāſque*, *bourrāſque*, &c.

ASSE. Toujours bref, excepté dans les ſubſtantifs, *bāſſe*, *cāſſe*, *clāſſe*, *échāſſe*, *pāſſe*, *nāſſe*, *tāſſe*, *ſavantāſſe*, *chāſſe* de Saint, & *māſſe*, terme de jeu ; dans les adjectifs féminins, *bāſſe*, *grāſſe*, *lāſſe* ; & dans ces verbes, *il amāſſe*, *enchāſſe*, *cāſſe*, *tāſſe*, *compāſſe*, & *ſāſſe*, avec leurs compoſés.

Tous ces mots conſervent leur quantité, lors même qu'au-lieu de la terminaiſon muette, ils en prennent une maſculine : *chāſſis*, *cāſſer*, *pāſſer*, &c.

Joignez-y la prémière & la ſeconde perſonne du ſingulier, avec la troiſième du pluriel, terminées en *âſſe*, *âſſes*, & *âſſent*, au Subjonctif : *Que j'aimāſſe*, *que tu aimāſſes*, *qu'ils aimāſſent*. Mais dans ces autres perſonnes, *Que nous aimaſſions*, *que vous aimaſſiez*, la pénultième, au-lieu d'être longue, eſt brève : le ſoutien de la voix étant tranſporté à la dernière, par des principes d'Harmonie, qu'on expliquera ci-après, en parlant de l'E muet.

ASTE ASTRE. Toujours brefs : *fāſte*, *chāſte*, *āſtre*, *pilāſtre*, &c.

AT. Long dans (*a*) ces ſubſtantifs : *bāt* de mulet, *māt*, *appāt*, *dégāt* ; & dans les troiſièmes perſonnes du ſingulier au Subjonctif. *Qu'il aimāt*, *qu'il chantāt*, &c. Bref dans tous les autres ſubſtantifs,

(*a*) Auſſi ces ſyllabes, & celles de la terminaiſon ſuivante, prenoient-elles toutes autrefois une S muette, *baſt*, *maſt*, *qu'il aimaſt*, *vous aimaſtes*. On n'y doit pas oublier aujourd'hui l'accent circonflexe.

tifs, dans les adjectifs, & au Présent de l'Indicatif: *avocăt*, *éclăt*, *plăt*, *chocolăt*, *on se băt*, &c.

ATE. ATES. Toujours brefs, excepté dans *hâte*, *pâte*, *il appâte*, *il gâte*, *il mâte*, *il démâte*; & dans les secondes personnes du pluriel, terminées en *âtes*, à l'Indicatif, *vous aimâtes*, *vous chantâtes*.

ATRE. ATTRE. Brefs dans *quătre*, & dans *băttre*, avec ses dérivés. Hors de-là, toujours longs: *idolâtre*, *théâtre*, *opiniâtre*, &c.

AU, diphtongue. Quand il forme une syllabe suivie de la terminaison muette, il est long: *âuge*, *âutre*, *âune*, *âube*, *tâupe*. Il est long pareillement, lorsque dans la dernière syllabe du mot il est suivi d'une consonne: *hâut*, *châud*, *châux*, *fâux*. Mais il est douteux, quand il précède une syllabe masculine: *âubade*, *âudace*, *âutomne*, *âugmenter*, *âuteur*; & quand il est final, *Joyău*, *coteău*, &c.

AVE. Long: *entrâve*, *grâve*, *conclâve*, *je pâve*, &c. Mais lorsqu'au-lieu de la syllabe muette, il en fait une masculine, la précédente est brève: *grăvier*, *păveur*, *concăviste*, *aggrăver*, &c.

AX. AXE. Toujours brefs: *Ajăx*, *thorăx*, *tăxe*, *paraläxe*, &c.

II. *De l'E.*

On dististingue trois sortes d'E, qui expriment divers sons, & dont la différence est sensible dans *fermeté*, dans *honnêteté*. On appelle E *ouvert*, celui qui se présente le prémier dans ces deux mots: E *muet*, celui du milieu; E *fermé*, celui qui est à la fin. On ne met point d'accent sur l'E muet: on met l'aigu sur le fermé: on met le grave ou le circonflexe sur l'E ouvert; & souvent on n'y

n'y en met point du tout, comme ici sur la prémière syllabe de *fermeté*.

Quand on dit E féminin, cela regarde uniquement l'E muet; & quand on dit E masculin, cela regarde indifféremment les deux autres.

A l'égard de l'E muet, il suffit d'en savoir deux choses. La prémière, Qu'il ne commence jamais un mot. La seconde, Qu'il ne se trouve jamais en deux syllabes consécutives: ou que s'il s'y trouve, comme dans quelques mots composés, tels que *revenir*, *remener*, *entretenir*, c'est du moins ce qui n'arrive jamais à la fin d'un mot. Ainsi les verbes, dont la pénultième est muette à l'Infinitif, comme *appeller*, *peser*, *mener*, *devoir*, *concevoir*, prennent dans les tems qui finissent par l'E muet, ou un E masculin, ou la diphtongue OI. *J'appelle*, *il pèse*, *il mène*, *ils doivent*, *ils conçoivent*. *Prenez*, *ils prennent*. *Venez*, *qu'il vienne*. On dit *chapelain*, *chapelle*; *chandelier*, *chandelle*; *celui*, *celle*. Par la même raison, quoiqu'on dise, *j'aime*, *je chante*, nous disons, *aimé-je*, *chanté-je*? Tel est le génie de notre Langue; & l'on doit, ce me semble, conclure de son uniformité sur ce point, qu'elle ne se gouverne nullement selon les Loix d'un Usage arbitraire & aveugle; mais qu'elle a, de tems immémorial, consulté les principes de l'Harmonie, qui demandent, ou que la pénultième soit fortifiée, si la dernière est muette; ou que la pénultième soit foible, si la dernière est le siège où se trouve le soutien de la voix.

Il n'est donc plus question, à présent, que d'examiner nos deux autres sortes d'E, qui éprouvent aussi leurs variations, non moins fréquentes, mais moins régulières que celles de l'E muet. Car l'E peut être plus ou moins ouvert. Il l'est peu dans *fermeté*: il l'est tout-à-fait dans *procès*. Or le siège

de

de l'E tout-à-fait ouvert, ne peut jamais être que dans la dernière syllabe masculine, *procès*, *succès*, *être*, *j'arrête*, *je m'apprête*. Mais si cette syllabe vient à être suivie d'une autre, qui soit aussi masculine, alors l'E devient entièrement fermé, comme dans *procéder*, *succéder*, *j'ai été:* ou il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *procession*, *succession*, *arreter*, *s'appreter*, deux mots qu'il n'est pas aisé de bien accentuer, & que nos pères auroient sans doute écrit, ainsi, *arretter*, *s'appretter*, s'ils n'avoient pas craint de nous exposer à en faire les pénultièmes trop brèves, par le redoublement de la consonne.

Aucun de nos mots, à l'exception d'*être*, ne commence par un E tout-à-fait ouvert. Aucun n'est terminé ainsi. Dans tous nos autres mots, l'E initial, ou final non muet, est fermé, & toujours bref: à moins qu'on ne regarde comme un son mitoyen, *vous êtes*, dont je parlerai en son lieu.

EBLE. EBRE. EC. ECE. Toujours brefs: *hĕble*, *funĕbre*, *bĕc*, *nĭece*. Les pluriels masculins, longs: *les Grēcs*, *les échĕcs*, &c.

ÈCHE. Long, & très-ouvert dans *bēche*, *lēche*, *griēche*, *pēche* action de pêcher, *pêche* fruit, *revêche*, *il empêche*, *il dépêche*, *il prêche*. Bref, & peu ouvert; dans *calĕche*, *flĕche*, *flammĕche*, *crĕche*, *sĕche*, *brĕche*, *ou pĕche*, lorsqu'il signifie, on fait un péché.

ÈCLE. ECT. ECTE. EDE. EDER. Tous brefs: *fiĕcle*, *respĕct*, *insĕcte*, *tiĕde*, *remĕde*, *cĕder*, *possĕder*, &c.

EE. C'est une Règle générale, & qui regarde également les autres voyelles, Que tous les mots qui finissent par un E muet, immédiatement précédé d'une voyelle, ont leur pénultième longue: *pen-*

penſẽe, *aimẽe*; *je liẽ*, *je me fiẽ*; *jõie*, *j'envõie*; *je lõue*, *il jõue*; *je nũe*, *il mũe*.

Mais, ſi dans tous ces mêmes mots, l'E muet ſe change en un E fermé, alors la pénultième, de longue qu'elle étoit, devient brève: *lïer*, *jöyeux*, *löuer*, *nüer*, &c.

EE. EFFE. Le prémier eſt bref au ſingulier, *brĕf*, *chĕf*, & long au pluriel, *chēfs*. Le ſecond eſt long: *grēffe*.

EFFLE. Il eſt long dans *nēffle*, & bref dans *trĕffle*.

ÈGE. EGLE. Le prémier, long: *ſacrilège*, *collège*, *ſiège*, &c. L'autre, bref: *règle*, *ſeigle*, &c.

EGNE. EIGNE. Le prémier eſt long: *rēgne*, *douēgne*. L'autre, bref: *pĕigne*, *enſĕigne*, *qu'il fĕigne*, &c.

EGRE. EGUE. Bref: *Nègre*, *intègre*, *bègue*, *collègue*, *il allègue*, &c.

EIL. EILLE. Bref: *Soleil*, *ſommeil*; *abeille*, *vermeille*. Il n'y a d'excepté que *vieille*, *vieillard*, *vieilleſſe*.

EIN. EINT. Douteux au ſingulier: *deſſein*, *ſerein*, *atteint*, *dépeint*. Longs au pluriel, *ſerēins*, *dépeints*.

EINE. Douteux: *veine*, *peine*, &c. Ce ſeul mot, *Rēine*, eſt long.

EINTE. Toujours long: *attēinte*, *dépeinte*, *fēinte*, &c.

EITRE. Nous n'avons qu'un mot ainſi terminé, *Rēitre*, long.

EL. Toujours bref: *ſĕl*, *autĕl*, *cruĕl*. Les pluriels ſont longs

EL. ELLE. Long, & très-ouvert (*a*) dans *zēle*, *poēle*,

(*a*) Voilà pourquoi anciennement toutes ces longues prenoient une S muette, *poēſle*, *meſle*, &c. Excepté *zèle*, qui a toujours ſuivi l'étymologie.

poële, *frêle*, *pêle-mêle*, *grêle*, *il mêle*, *il se fêle*. Hors de-là, bref, & presque fermé: *modèle*, *fidèle*, *rebêlle*, *immortêlle*, &c.

Mais cela n'empêche pas que dans le chant, & dans la déclamation soutenue, on n'allonge quelquefois ces finales. Ainsi on dira bien, *des amours éternêlles*, quoiqu'on doive toujours dire d'*éternèlles amours*. Voyez sous la terminaison OTRE, ci-après.

EM. EN. Au milieu du mot, ils allongent la syllabe, quand ils sont suivis d'une consonne autre que la leur: *têmple*, *exêmple*, *prêndre*, *gêndre*, *décadênce*, *évidênce*, *têmter*, *cimênter*, &c. Mais si leur consonne est redoublée, ils suivent la Règle générale, dont il a été parlé sous la terminaison AM, ci-dessus.

A la fin du mot, ils sont brefs: *itèm*, *Bethlehèm*, *amèn*, *hymèn*, *examèn*, &c.

EME. Douteux dans *crême*. Bref dans *je sême*, *il sême*. Long par-tout ailleurs: *baptême*, *chrême*, *même*, *diadême*, *apozême*, &c.

ENE. ENNE. Longs, dans *chêne*, *cêne*, *scêne*, *gêne*, *alêne*, *rêne*, *frêne*, *arêne*, *pêne*. Brefs dans *phénomène*, *ébène*, *étrènne*, *qu'il prènne*, *apprènne*, &c. Douteux dans les noms propres: *Athènes*, *Diogène*, *Mécène*, &c.

ENT. Il est bref dans *accident*, *dent*, *argent*, *arpent*, *parent*, *serpent*, *torrent*, *contént*, *présent*, *vent*, *moment*, *jolimént*, &c. Mais douteux, quand il se prononce comme un A ouvert: *violent*, *ardent*, *opulent*, *Présidént*, &c. Tous les pluriels, longs: *accidens*, *momens*, *violens*, &c.

EP. EPRE. Toujours longs: *guêpe*, *crêpe*, *Vêpres*. Exceptez *lèpre*.

EPTE. EPTRE. Toujours brefs: *precépte*, *il accépte*, *scéptre*, *spectre*.

EQUE.

EQUE. ECQUE. Long dans *Evêque*, & *Archevêque*. Bref hors de-là : *Grĕcque*, *bibliothĕque*, *obſĕques*, &c.

ER. Il eſt bref dans *Jupitĕr*, *Lucifĕr*, *ethĕr*, *chĕr*, *clĕrc*, *cancĕr*, *patĕr*, *magiſtĕr*, *fratĕr*, & quelques autres, ou noms propres, ou noms étrangers. Il eſt bien plus ouvert, & long, dans *fēr*, *enfēr*, *légēr*, *mēr*, *amēr*, *vēr*, *hivēr*. Il eſt douteux dans les Infinitifs; car, ſi l'R eſt muette, il eſt bref: *Aimĕr Dieu*; mais ſi l'R ſonne avec la voyelle ſuivante, comme il le faut dans le vers, il eſt long. *Mais je ſai peu louēr, & ma Muſe tremblante*, &c.

ERBE. ERCE. ERSE. ERCHE. ERCLE. ERDE. ERDRE. Tous brefs: *hĕrbe*, *commĕrce*, *travĕrſe*, *chĕrche*, *cĕrcle*, *pĕrde*, *pĕrdre*, &c.

ERD. ERT. Douteux au ſingulier: *vĕrt*, *concĕrt*, *ouvĕrt*, *déſĕrt*; & long au pluriel: *déſerts*, &c.

ERE. Long, & l'E fermé: *chimēre*, *pēre*, *ſincēre*, *il eſpēre*, &c.

ERGE. ERGUE. ERLE. ERME. ERNE. ERPE. Tous brefs: *aſpĕrge*, *exĕrgue*, *pĕrle*, *fĕrme*, *cavĕrne*, *Eutĕrpe*, *sĕrpe*, &c.

ERR. Dans *ĕrreur*, *tĕrreur*, *ĕrrant*, *ĕrroné*, *ĕrrata*, l'E eſt presque fermé, & bref. Dans *tĕrre*, *guĕrre*, *tonnĕrre*, *il ĕrre*, *pĕrruque*, *fĕrrer*, *tĕrrein*, *nous vĕrrons*, il eſt très ouvert, & long. Dans *guĕrrier*, *tĕrroir*, *tĕrrible*, *attĕrrer*, *dĕrrière*, *fĕrrière*, c'eſt un ſon mitoyen, qui rend la ſyllabe douteuſe.

ERS. Long, ou à cauſe de l'E ouvert: *univērs*, *pervērs*; ou par la nature du pluriel: *dangērs*, *paſſagērs*.

ERTE. ERTRE. ERVE. Tous brefs: *pĕrte*, *alĕrte*, *tĕrtre*, *vĕrve*, &c.

Es.

Es. Long : *tu ēs*, *procēs*, *progrēs* ; *ēs*, *dēs*, prépositions ; *lēs*, *dēs*, *mēs*, *ſēs*, *tēs*, *cēs*, pronoms & articles.

Remarquons, que la ſimple converſation altère ſouvent la quantité de ces pronoms & articles. Car quelquefois l'E ouvert devient un E fermé devant les conſonnes : *lés Rois*, *lés Dames* ; & quelquefois un E muet, devant les voyelles : *le-s-hommes*, *le-s-anges*. Mais ces libertés ne regardent que le diſcours familier, hors duquel il faut toujours ouvrir l'E : *lès Rois*, *lès Dames*, *lès hommes*, *lès anges*.

Quelques-uns écrivent ainſi les pluriels, *beautés*, *vous chantés*, &c. Mais l'ancienne orthographe paroit plus raiſonnable, & plus commode, (*a*) en ce qu'elle réſerve l's pour les pluriels qui finiſſent par un E ouvert, & le z pour ceux qui finiſſent par un E fermé. Quoi qu'il en ſoit, & de quelque manière qu'on écrive ces pluriels, leur finale eſt longue : *beautēz*, *vous chantēz*, &c.

Ese. Long : *diocēſe*, *thēſe*, *Genēſe*, *Voilà ce qu'il pēſe*. Mais la pénultième de ce verbe devient brève, lorſqu'il eſt immédiatement ſuivi de ſon pronom : *combien pĕſe-t-il ?*

Esque. Bref : *romanĕſque*, *burlĕſque*, *grotĕſque*, *prĕſque*, &c.

Esse. Long dans *Abbēſſe*, *profēſſe*, *confēſſe*, *prēſſe*, *comprēſſe*, *exprēſſe*, *cēſſe*, *lēſſe*, *on s'emprēſſe*, *il profēſſe*. Hors de-là bref : *tendrĕſſe*, *parĕſſe*, *carĕſſe*, &c.

Voyez, par rapport au chant & à la déclamation, ce qui a été dit ſous la terminaiſon Elle, ci-deſſus.

Este. Estre. Brefs : *modĕſte*, *lĕſte*, *terrĕſtre*, *trimĕſtre*, &c. Et.

(*a*) On a pourtant ſuivi la nouvelle dans cette Edition, parce qu'en la commençant, on n'avoit point fait attention à ce que l'Auteur dit ici.

ET. Long (*a*) dans *arrêt*, *benêt*, *forêt*, *genêt*, *prêt* ſubſtantif, *prêt* adjectif, *apprêt*, *acquêt*, *intérêt*, *têt*, *protêt*, *il êſt*. Hors de-là bref: *cadet*, *bidet*, *et* conjonction, *ſujet*, *hochet*, &c. Tous les pluriels, longs: *arrêts*, *ſujets*, *bidets*, &c.

ETE. Long dans *bête*, *fête*, *honnête*, *boëte*, *tempête*, *quête*, *conquête*, *enquête*, *requête*, *arrête*, *crête*, *tête*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende: *prophète*, *poëte*, *comète*, *tablette*, *houlette*, *il tette*, *il crochette*, &c.

Vous êtes, ſeconde perſonne du verbe *être*, au préſent de l'Indicatif, approche plus de l'E fermé, que de l'E ouvert, & il eſt bref: *vous etes*.

ETRE. Long dans *être*, *ſalpêtre*, *ancêtre*, *fenêtre*, *prêtre*, *champêtre*, *kêtre*, *chevêtre*, *guêtre*, *je me dépêtre*. Bref par-tout ailleurs, & le T s'y redouble, à moins que l'étymologie ne le défende: *diamètre*, *il penètre*, *lettre*, *mettre*, &c.

EU, diphtongue, mais qui ne forme qu'un ſon unique. Bref au ſingulier: *feu*, *bleu*, *jeu*, &c. Long au pluriel, & devant X: *creux*, *je veux*.

EVE. Long dans *trêve*, *grêve*, *il rêve*; & la pénultième de ce verbe demeure longue dans tous ſes tems: *rêver*, *je rêvois*. Douteux dans *fève*, *brève*, *il achève*, *il ſe lève*; & la pénultième de ces verbes, ſuivie d'une ſyllabe maſculine, devient muette, *achever*, *il ſe levoit*.

EUF. EUIL. EUL. Tous brefs: *neuf*, *fauteuil*, *tilleul*. Les pluriels, longs.

EULE. Long dans *meule*, & *veule*. Hors de-là, bref: *ſeule*, *gueule*, &c.

EUNE.

(*a*) Tout ce qu'il y a de long dans cet article, & dans les deux ſuivans, s'écrivoit autrefois avec une S. muette, qui ne s'eſt conſervée que dans *eſt*, troiſième perſonne du verbe *être*, au Preſent de l'Indicatif.

EUNE. Il eſt long dans *jĕune*, abſtinence; & bref dans *jĕune*, qui n'eſt pas vieux.

EUR. EURE. Le prémier eſt bref au ſingulier: *odĕur*, *pĕur*, *majĕur*; & long au pluriel: *odĕurs*, &c. Mais le ſecond eſt douteux; car ſi le mot en fait néceſſairement attendre un autre, la ſyllabe eſt brève: *une hĕure entière*, *la majĕure part*; & s'il ne fait rien attendre, elle eſt longue: *cette fille eſt majēure*, *j'attens depuis une hēure*.

EVRE. Long, ſoit que l'E s'ouvre fort, comme dans *orfēvre*, *lēvre*; ſoit qu'il ne s'ouvre que foiblement, comme dans *chĕvre*, *liĕvre*.

EUX. EUSE. Long: *dēux*, *préciēux*, *préciēuſe*, *Quêtēuſe*, *crēuſer*.

Ex. Toujours bref au commencement, au milieu, & à la fin du mot: *ĕxemple*, *ĕxtirper*, *ſĕxe*, *perplĕx*.

III. *De l'I.*

Une obſervation, que l'on a déjà pu faire, mais qui deviendroit encore plus ſenſible dans les trois voyelles, dont il reſte à parler, c'eſt que le nombre des brèves l'emporte de beaucoup ſur celui des longues.

Pour abréger donc, je ſupprimerai deſormais toutes les terminaiſons, ſous leſquelles il ne ſe trouve que des brèves; car il ſuffira de ſe reſſouvenir que tout ce qui n'eſt pas indiqué ici comme long, ou comme douteux, eſt bref.

IDRE. Long: *Hīdre*, *cīdre*. On écrit *Hydre*, à cauſe de l'étymologie; & alors l'Y n'a préciſément que le ſon d'un I ſimple; car il n'y fait pas l'office de deux I, comme devant les ſyllabes mouillées, dont nous parlons ſous la terminaiſon AIE, ci-deſſus.

IE, diphtongue. Douteux : *mïel*, *fïel*, *fïer*, *métïer*, *amïtié*, *moïtié*, *carrïere*, *tïen*, *mïen*, *Dïeu*, &c.

IE, diſſyllabe. Long: *vïe*, *ſaisïe*, *il prïe*, *il crïe*, &c. Mais bref, quand l'E devient termé : *crïer*, *prïer*.

Voyez la Règle générale, ſous la terminaiſon EE, ci-deſſus.

IGE. Long: *tïge*, *prodïge*, *litïge*, *veſtïge*, *je m'oblïge*, *il s'affïge*, &c. Mais bref dans les tems de ces verbes, qui ne finiſſent point par un E muet: *s'obliger*, *s'affliger*, &c.

ILE. Long: dans *île*, & *preſqu'île*. Bref partout ailleurs. Mais voyez ſous la terminaiſon ELLE, ce qui a été dit pour le chant.

IM. IN. Au milieu du mot, & devant une conſonne autre que la leur, ils allongent la ſyllabe: *tïmbre*, *ſïmple*, *pïnte*, &c. Mais quand leur conſonne ſe redouble, ils ſuivent la Règle générale, rapportée ſous la terminaiſon AM, ci-deſſus.

IME. Long dans *abïme*, & *dïxme*. Joignez-y ces prémières perſonnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif: *nous vïmes*, *nous répondïmes*, &c.

IRE. Long: *empïre*, *ſïre*, *écrïre*, *il ſoupïre*; & au prétérit, *ils punïrent*, *ils fïrent*, &c. Mais bref devant le maſculin : *ſoupïrer*, *desïrer*.

ISE. Long: *remïſe*, *ſurprïſe*, *j'épuïſe*, *qu'ils lïſent*, *ils lïſent*.

ISSE. Toujours bref, excepté dans les prémières perſonnes du ſingulier, & dans les troiſièmes du pluriel, au Subjonctif: *Que je fïſſe*, *que j'écrivïſſe*, *qu'ils fïſſent*, &c.

IT. Il n'eſt (*a*) long qu'au Subjonctif: *Qu'il dït*, *qu'il fït*.

ITE.

(*a*) Autrefois on mettoit ici, & dans l'article ſuivant, une S muette, aujourd'hui remplacée par un accent circonflexe.

ITE. Long dans *bénīte*, *gīte*, *vīte*, & dans ces ſecondes perſonnes du pluriel, au prétérit indéfini de l'Indicatif: *vous fîtes*, *vous vîtes*.

ITRE. Douteux: *mĭtre*, *arbĭtre*, *tĭtre*, *regĭtre*, &c. Quand ces mots terminent la phraſe, on appuie ſur la pénultième, à cauſe que la finale eſt muette. Mais, ſi la ſyllabe où l'I domine, eſt ſuivie d'un ſon maſculin, on l'abrège: *mĭtré*, *tĭtré*, *arbĭtrage*.

IVE. Long dans les adjectifs féminins, dont les maſculins ſe terminent en IF: *tardīve*, *captīve*, *Jutīve*, &c.

IVRE. *Vīvre*. ſubſtantif, long.

IV. *De l'O.*

Quand il commence le mot, il eſt fermé, & bref, excepté dans *ōs*, *ōſer*, *ōſier*, & *ōter*, où il eſt ouvert, & long: auſſi-bien que dans *hôte*, quoiqu'on diſe *hôtel*, & *hôtellerie*.

OBE. Long, & ouvert dans *glôbe*, & *lôbe*. Bref, & fermé ailleurs.

ODE. Long dans *je rôde*. Bref par-tout ailleurs: *mŏde*, *antipŏde*, &c.

OGE. Long dans ce ſeul mot, *le Dôge*, & bref hors de-là: *élŏge*, *horlŏge*, *on dérŏge*.

OGNE. Long dans *je rôgne*. Bref par-tout ailleurs: *Bourgŏgne*, &c.

OI, diphtongue. Douteux à la fin du mot: *Rŏi*, *mŏi*, *emplŏi*, &c.

OIE. Long: *jôie*, *Qu'il vôie*, &c. Voyez ſous la terminaiſon EE, la Règle générale pour ce qui regarde la quantité: & voyez ſous la terminaiſon IDRE, ce qui fait que l'I du mot *joie*, ſe change en Y dans *joyeux*.

OIENT. Terminaiſon des troiſièmes perſonnes

du pluriel, dans les Imparfaits des verbes: *ils avõient*, *ils chantõient*; au-lieu que le singulier eſt bref: *il avŏit*, *il chantŏit*.

OIN. Douteux, quand il eſt final: *lŏin*, *beſŏin*. Long, quand il eſt ſuivi d'une conſonne: *õint*, *mõins*, *beſõins*, *jõindre*, *põinte*, &c.

OIR. OIRE. Le prémier, douteux: *eſpŏir*, *terrŏir*, &c. L'autre, long, *bõire*, *glõire*, *mémõire*, &c.

OIS. Toujours long, ſoit que la diphtongue s'y faſſe ſentir, comme dans *fõis*, *bourgeõis*, *Danõis*; ſoit qu'elle n'y rende que le ſon de l'E ouvert, comme dans (*a*) certains tems de verbes: *j'étõis*, *je chanterõis*; & dans certains noms de nation: *un Françõis*, *les Anglõis*.

OISE. OISSE. OITRE. OIVRE. Tous longs: *framboiſe*, *parõiſſe* ſubſtantif, *clõitre*, *põivre*.

De ces quatre terminaiſons, la ſeconde & la troiſième ne ſonnent que comme l'E ouvert, dans ces deux verbes, *paroître* & *connoître*, avec leurs dérivés.

OIT. Long dans *il parõit*, *il connõit*, & *il crõit*, venant de *croître*.

OLE. Toujours bref, excepté dans ces mots: *drõle*, *geõle*, *mõle*, *rõle*, *contrõle*, *il enjõle*, *il enrõle*.

Pour mettre de la différence entre *il vole*, il vole

(*a*) Par la Grammaire de Ramus, qui vouloit conformer ſon orthographe à la prononciation de ſon tems, nous voyons qu'alors on prononçoit, *j'étoès*, *je chanteroès*, *Polonoès*, *Angloès*; car voilà comme Ramus écrit ces mots. Mais à meſure que certains mots viennent à être plus maniés, le Public les adoucit. Il n'y a pas vingt ans, que Paris & la Cour diſoient encore, *Mademoiſelle de Charoloès*, comme en effet on prononce ainſi dans le Pays nommé *le Charolois*; & aujourd'hui tout le monde dit, *Mademoiſelle de Charolès*.

vole en l'air, & *il vole*, il dérobe, pluſieurs le font long dans le dernier ſens.

OM. ON. Au milieu du mot, ils allongent la ſyllabe devant une conſonne autre que la leur : *ſõmbre*, *bõmbe*, *põmpe*, *Cõnte*, *cõmpte*; *cõnte*, *mõnde*, *ſõnge*. Mais, ſi leur propre conſonne eſt redoublée, ils ſuivent la Règle générale, rapportée ſous la terminaiſon AM, ci-deſſus.

OME. ONE. Longs : *atõme*, *axiõme*, *phantõme*, *matrõne*, *Amazõne*, *thrõne*, *prõne*, *aumõne*, &c. Mais les mots où la conſonne eſt redoublée, ſuivent la Règle générale, *ſõmme*, *põmme*, *conſõnne*, *courõnne*.

ONS. Toujours long : *nous aimõns*, *fõnds*, *põnts*, *actiõns*, *ſecõnds*, &c.

OR. Très-bref ordinairement, & l'o fermé tout-à-fait : *caſtŏr*, *butŏr*, *encŏr*, &c. Un peu moins fermé, mais bref dans *ŏr*; *eſſŏr*, *tréſŏr*, *ſonner du cŏr*. Et de-même, quand il eſt ſuivi d'un D ou d'un T : *bŏrd*, *effŏrt*. Mais ſuivi d'une S, il eſt long : *hõrs*, *alõrs*, *thréſõrs*, *le cõrps*, &c.

ORE. ORRE. Longs : *encõre*, *pécõre*, *Aurõre*, *éclõrre*. Mais avec cette différence, que les pénultièmes des verbes où il n'y a qu'une R, & qui ſont longues au Préſent de l'Indicatif, *je décõre*, *elle s'évapõre*, deviennent brèves, quand elles ſont ſuivies d'une terminaiſon maſculine : *décŏré*, *évapŏré*; aû-lieu que l'R étant redoublée, ces pénultièmes demeurent longues : *j'éclõrrois*, *j'éclõrrai*.

OS. OSE. Longs : *õs*, *prõpos*, *repõs*, *grõs*, *héros*, *dõſe*, *chõſe*, *il õſe*.

OSSE. Long dans *grõſſe*, *fõſſe*, *endõſſe*, *il deſõſſe*, *il engrõſſe*; & ſi la ſuivante devient maſculine, ces mots gardent leur quantité : *fõſſé*, *endõſſer*, *grõſſeur*, *grõſſeſſe*, &c.

OT. Long (*a*) dans *impôt*, *tôt*, *dépôt*, *entrepôt*, *ſuppôt*, *rôt*, *prévôt*.

De ces mots il n'y a que les deux derniers, dont la finale ſe conſerve en entier devant une terminaiſon maſculine; mais elle eſt brève dans *rôti*, & longue dans *prévôté*.

OTE. Long dans *hôte*, *côte*, *maltôte*, *j'ôte*. Et la quantité des trois derniers eſt la même devant une finale maſculine: *côté*, *maltôtier*, &c.

OTRE. Nous n'avons que trois mots ainſi terminés, *apôtre*, *nôtre*, & *vôtre*. Quant au prémier, il eſt toujours long. Pour les deux autres, ils ſont douteux: non que leur brièveté ou leur longueur ſoit arbitraire, car elle dépend de la place qu'ils occupent. Ils ſont brefs, quand ils précédent leur ſubſtantif; & longs, quand ils ſuivent l'article. On dit, *je ſuis vôtre ſerviteur*. On répond: *Et moi le vôtre. C'eſt-là vôtre avis*, *mais le nôtre eſt que*, &c. *Les nôtres ſont excellens*, *mais les vôtres ne valent rien*.

Quand on voudra étudier d'où vient cette différente prononciation du même mot, il ne ſera pas difficile de voir que cela dépend des principes établis ci-deſſus, au ſujet de l'E muet. Si la finale eſt muette, comme dans cette phraſe, *je ſuis le vôtre*, après laquelle mon oreille n'attend plus rien, alors la voix a beſoin d'un ſoutien; & ne le trouvant pas dans la finale, elle le prend dans la pénultième. Mais dans cette autre phraſe, *je ſuis votre ſerviteur*, où j'attens néceſſairement le ſubſtantif de *vôtre*, ce ſubſtantif eſt deſtiné à ſoutenir ma voix, parce qu'il ne m'eſt pas permis de mettre le moindre

(*a*) Pour marquer la longueur de ces mots, & de ceux qui ſont dans l'article ſuivant, autrefois on y mettoit une S muette: *impoſt*, *roſt*, *ſuppoſt*, *hoſte*, *coſte*. Et dans les brefs on a toujours redoublé la conſonne: *botte*, *cotte*, &c.

moindre intervalle entre *votre* & *ſerviteur*.

Peut-être n'y a-t-il point de principe qui ait plus d'étendue que celui-là dans notre Proſodie. On en a déja vu beaucoup d'autres applications. Une ſyllabe douteuſe, & qu'on abrège dans le cours de la phraſe, eſt allongée, ſi elle ſe trouve à la fin. Quelquefois même, & dans le diſcours ordinaire, auſſi-bien que dans la déclamation, une longue devient brève par la tranſpoſition du mot: car on dit, *un homme honnête, un homme brave*: mais on dit, *un brave homme, un honnête homme*.

OUDRE. OUE. Longs: *poudre, moudre, réſoudre*, &c. *boue, joue, il loue*, &c. Mais ſuivis d'une terminaiſon maſculine, ils deviennent brefs: *poudré, moulu, roué, loué*.

OUILLE. Long dans *rouille, il dérouille, j'embrouille, il débrouille*. Mais bref, quand la terminaiſon devient maſculine: *rouiller, brouillon*.

OULE. Long dans *moule, elle eſt ſaoule, il ſe ſaoule, il foule, la foule, il roule, écroule*.

OURE. OURRE. Le prémier eſt douteux: *bravoure, ils coururent*. Le ſecond eſt long: *de la bourre, il bourre, il fourre, qu'il courre*. Mais la ſyllabe féminine devenant maſculine, alors la précédente eſt brève: *courrier, bourrade, remboure*, &c.

OUSE. Toujours long: *épouſe, jaloufe, qu'elle couſe*, &c.

OUSSE. Long dans *je pouſſe*, & bref dans tout le reſte; auſſi-bien que dans les terminaiſons qui en ſont formées, comme *touſſer, couſſin*, &c.

OUT. Long dans *Août, goût* ſubſtantif, *goût* & ſes dérivés.

OUTE. Long dans *abſoute, joute, croute, voute, il coute, je goute, j'ajoute*. Mais bref au maſculin: *ajouter, couter*, &c.

OUTRE. Long dans *pōutre*, & dans *cŏutre*; bref par-tout ailleurs.

V. *De l'U.*

Il ne s'agit ici que de l'U voyelle; car l'V consonne, par lui-même, ne produit aucun son, qui puiſſe être l'objet de la Quantité.

UCHE. Dans *būche*, *embūche*, *on débūche*, l'U eſt long. Mais il devient bref dans *bŭcher*, *débŭcher*, &c.

UE, diphtongue, qui ne ſe trouve que dans ce ſeul mot, *écuelle*, où elle eſt auſſi brève que peut l'être une vraie diphtongue.

UE, diſſyllabe. Toujours long: *vūe*, *tortūe*, *cohūe*, *je diſtribūe*, &c.

Voyez la Règle générale ſous la terminaiſon E'E, ci-deſſus.

UGE. Douteux: *déluge*, *refūge*, *jūge*, *ils jūgent*; & abſolument bref, quand la ſyllabe devient maſculine: *jŭger*, *réfŭgier*, *&c.*

UI, diphtongue. Douteux: *cŭir*, *cŭiſine*, *fŭir*, *lŭir*, &c.

UIE. Long: *plūie*, *trūie*, *il s'ennūie*, &c. Voyez la Règle générale ſous la terminaiſon E'E, ci-deſſus.

ULE. Long dans *je brūle*, *brūler*, *on brūlera*, &c.

UM. UN. Longs au milieu du mot: *hūmble*, *j'emprūnte*. Mais à la fin brefs, ſi c'eſt au ſingulier: *parfŭm*, *brŭn*; & longs, ſi c'eſt au pluriel.

UMES. Toujours long dans les prémières perſonnes du Prétérit au pluriel: *nous reçūmes*, *nous ne pūmes*, &c.

URE. Toujours long: *augūre*, *verdūre*, *parjūre*, *on aſſūre*, &c. Mais la finale devenant maſculine,

culine, la pénultième s'abrège: *augŭrer*, *parjŭrer*, &c.

USE. Toujours long, *Mūſe*, *exclūſe*, *inclūſe*, *rūſe*, *je recūſe*, &c. On dit pareillement, *rūſé*. Mais on dit, *excūſer*, *refūſer*, *recūſer*, &c.

USSE. Au-lieu que la terminaiſon UCE, réſervée pour des ſubſtantifs, eſt toujours brève, *pŭce*, *aumŭce*, *aſtŭce*; celle-ci, à l'exception de quelques noms propres, comme *la Pruſſe*, n'a lieu que dans les verbes, où elle eſt toujours longue: *Que je pūſſe*, *que je connūſſe*, *qu'ils accourūſſent*.

UT. Bref dans tous les ſubſtantifs, excepté *fût*, & dans tous les verbes à l'Indicatif, *il fŭt*, *il vécŭt*, &c. Mais long au ſubjonctif, *Qu'il fût*, *qu'il mourût*.

UTE. UTES. Bref dans tous les ſubſtantifs, excepté *flûte*. Mais toujours long dans les verbes: *vous lûtes*, *vous fûtes*, &c.

VI. *Des Homonymes.*

Pluſieurs de nos mots, & c'eſt la même choſe dans toutes les Langues, ont beaucoup de reſſemblance l'un avec l'autre, ſoit dans l'orthographe, ſoit dans la prononciation.

Quoique ceux que leur quantité différencie, ſe trouvent preſque tous à leur place ſous les terminaiſons précédentes, il m'a paru qu'une liſte alphabétique, qui les mettroit vis-à-vis l'un de l'autre, pourroit avoir ſon utilité.

alēne —— —— *halĕine*.
avānt —— —— *avĕnt*.
bāt de mulet —— on ſe *băt*.
bāteleur —— —— *bătelier*.
bête brute —— —— *bĕtte*.

boëte — — — il *boîte.*
bŏn — — — *bŏnd*
chăir — — *chĕr.*
clăir — — *clĕrc.*
cŏr — — *cŏrps*
cŏurs — — la *Cŏur.*
crĭn — — — il *crăint.*
il *dégoute* — — il *degoutte.*
dŏn — — — *dŏnt.*
étăim — — — *étĕint.*
făite - } — — *făite.*
fête - }
făix - - }
tu *făis* - } — — il *făit.*
fĕſſer — — — *profĕſſer.*
fŏi — — — *fŏis.*
nous *fûmes* — — il *fûme.*
goutte — — je *goûte.*
hâle — — *hâlle.*
hôte } — — *hŏtte.*
j'ôte }
jăis — — *jĕt.*
jeune, abſtinence — *jeune* d'âge.
lăc — — *lăcs*, lacet.
lăit - } — — *lĕgs.*
lăid - }
lĕſſe — — je *lăiſſe.*
lis, fleur — — *lit*
măître — — *mettre.*
măis - - - } — il *met.*
un *mêts* - - }
măſſe, amas — *mâſſe*, au jeu.
mâtin, chien — *mătin*, matinée.
mŏi — — — *mŏis.*
mŏn — — *mŏnt.*
pâte — — — *pâtte.*

pâume,

pāume —— —— *pŏmme.*
pēcher, pêcher —— *pĕcher*, pécher.
pēne de ſerrure —— *pĕine.*
plāine —— —— *plĕine.*
pŏuce —— — — je *pŏuſſe.*
je *rŏgne* —— —— la *rögne.*
rōt, roti —— —— *rŏt*, vent
Sāint —— — —— *ſĕin.* *cĕint.* *ſĕing.*
ſās, tamis —— — *ſă*, adverbe. *ſă*, pronom.
ſāut —— —— *ſŏt.*
ſcēne - - / *Cēne* - - / *ſāine* - - —— —— *Sĕine*, rivière.
tāche, effort —— *tăche*, ſouillure.
tête, tête —— —— *tĕtte.*
trāit —— —— *trĕs*, très
vāine —— —— *vĕine.*
vēr - - / *vērre* - - / *vērs* - - —— —— *vĕrd.*
vōix - - / tu *vōis* - - —— —— il *vŏit.*
vōler en l'air —— —— *vōler*, dérober.

Qui voudra ſe donner la peine de combiner les obſervations faites ci-deſſus, reconnoîtra que notre Langue a ſes principes, dont l'uniformité ne ſauroit être l'effet du caprice, ni du hazard. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner ſous chaque terminaiſon, en quoi s'accordent, & en quoi différent nos cinq voyelles, placées devant les mêmes conſonnes. On verra clairement par-là, que nous pourrions nous faire des Règles de Quantité

auſſi ſûres, & réduites à un auſſi petit nombre, que celles du Grec & du Latin.

ARTICLE CINQUIEME.

Utilité de la Proſodie.

PUISQUE la Proſodie nous enſeigne la juſte meſure des ſyllabes, elle eſt donc utile, elle eſt néceſſaire pour bien parler. Mais ce ſeroit parler très mal, que d'en obſerver les règles avec une exactitude, qui laiſſeroit entrevoir de l'affectation, ou de la contrainte. Tout reſpire une aimable liberté dans la converſation des honnetes-gens. Vivacité, & douceur, c'eſt ce qui fait le caractère du François: & il faut que ſon caractère ſe retrouve dans ſon langage. Auſſi ceux qui jettèrent les fondemens de notre Langue, ſe propoſèrent-ils évidemment ces deux fins. Pour la rendre vive, ou ils ont abrégé les mots empruntés du Latin; ou, lorſqu'ils n'ont pu diminuer le nombre des ſyllabes, du moins ils en ont diminué la valeur, en faiſant brèves la plupart de celles qui étoient longues. Pour la rendre douce, ils ont imaginé l'E muet, qui rend nos éliſions coulantes: & comme les articles & les pronoms reviennent ſouvent, ils en ont banni (*a*) l'*hiatus*, jugeant une cacophonie pire qu'une irrégularité.

Toutes les ſyllabes paroiſſent brèves dans la converſation. Cependant, ſi l'oreille ſe rend attenti-

(*a*) *L'épée*, pour *la épée*. *Mon amitié*, pour *ma amitié*. Impetratum eſt à conſuetudine, ut peccare ſuavitatis cauſa liceret. *Orat.* 47.

tentive, elle sent que la Prosodie est observée par les personnes qui parlent bien. Les femmes, ordinairement, parlent mieux que les hommes. Si l'on en croit Cicéron, cela vient de ce qu'étant (*a*) moins répandues, elles conservent plus fidèlement l'accent d'une bonne éducation, & risquent moins de le corrompre par un accent étranger. Cette raison pouvoit être bonne pour les Dames Romaines: mais il y en a une meilleure pour celles de la Cour & de Paris: c'est qu'elles ont les organes plus délicats que nous, & plus d'habitude à discerner ce qui plaît, ou ne plaît point.

Plus la prononciation est lente, plus la Prosodie devient sensible. On lit plus lentement qu'on ne parle; ainsi la Prosodie doit être plus marquée dans la lecture. Mais elle l'est bien plus encore au Barreau, dans la Chaire, & sur le Théatre. C'est là, particulièrement, qu'elle doit se déployer. Et quoiqu'il ne soit permis de chanter, ni en lisant, ni en prononçant un discours, ni en récitant, ou déclamant des vers, il y a cependant je ne sai quelle modulation, que ces différentes fonctions de la voix amènent nécessairement, & qui en font toute la grace. Je tâcherois de marquer en quoi cette modulation diffère de ce que j'ai appellé l'accent *oratoire*, s'il n'étoit comme impossible de s'expliquer, lorsqu'on veut pousser trop loin l'anatomie des sons.

Pour laisser donc ici tout ce que les préceptes enseignent imparfaitement, & que l'on peut beaucoup mieux apprendre de l'Usage, j'abandonne ce qui regarde la conversation, la lecture, la déclamation, & je ne considère l'utilité de la Prosodie, que par rapport à la Poësie, & à l'Eloquence.

(*a*) *De Orat.* liv. III. chap. 21.

I.

Quand j'ai parlé de nos vers mesurés à la manière des Grecs & des Latins, j'ai seulement voulu en conclurre que notre Prosodie avoit été fort connue dès le tems de Charles IX. Je n'ai prétendu dire, ni que cette sorte de versification fût possible en notre Langue: ni, en la supposant possible, qu'elle nous convînt.

Prémièrement, elle ne me paroît pas possible. Car, quoique notre Langue nous fournisse des longues & des brèves, ce n'est pas avec le pouvoir de les placer à notre gré. Telle est la construction de nos phrases, que l'ordre naturel y doit être toujours observé, en vers, comme en prose. On fait marcher le nominatif devant le verbe; il faut que l'adjectif touche immédiatement le substantif, devant ou après; & lors même qu'en faveur de la netteté, ou de l'énergie, nous faisons de légères inversions, elles ont aussi leurs règles, qui nous ôtent la liberté de les glisser où il nous plaît. Un de nos Poëtes n'est donc pas maître d'arranger ses paroles comme bon lui semble, pour attraper la mesure dont il a besoin: & quand, par hazard, il auroit rencontré la mesure d'un vers Saphique, ou Alcaïque, ce n'est pas à dire qu'il pût en faire un second, ni, à plus forte raison, une Ode entière, comme les Poëtes du seizième siècle l'avoient entrepris. Parmi plus de mille vers mesurés, que j'ai eu la curiosité de lire, je n'en ai pas trouvé un seul de bon, ni même de supportable.

Mais, en second lieu, quand même les vers mesurés seroient pour nous quelque chose de possible, &, si l'on veut, de facile: où Jodelle & Baïf avoient-ils pris que cette espèce d'harmonie nous con-

convînt, à l'exclusion de la Rime? D'ailleurs, quand notre Langue nous permettroit de faire des vers mesurés, sur quel fondement a-t-on voulu que les mesures des Grecs (*a*) fûssent aussi les nôtres? Il est aisé de voir que nos François, il y a cent cinquante ans, n'étoient point encore assez en garde contre les abus de l'érudition, qui ne faisoit proprement que de naître chez eux. L'érudition, sans doute, est nécessaire pour former, & pour assûrer le goût: mais le goût, à son tour, est nécessaire pour digérer l'érudition, si j'ose ainsi parler, & pour empêcher que l'esprit ne convertisse en poison ce qui est destiné à être sa plus saine nourriture. On doit également craindre, & l'ignorance, & le pédantisme. Ceux qui négligent de s'instruire avec l'Antiquité, risquent d'être bien neufs toute leur vie: & ceux qui ne veulent connoître que l'Antiquité, ne sont jamais, ni de leur tems, ni de leur nation.

Voyons en quoi, & jusqu'à quel point nous pouvons tourner à nos usages, les secours que les Anciens tiroient de leur Prosodie. Il est clair que sa vertu consiste dans ce qu'ils appelloient le *Rythme*, c'est-à-dire, *l'assemblage de plusieurs tems, qui gardent entre eux certain ordre, ou certaines* (*b*) *proportions*. Or il y a ici deux choses à distinguer: la prémière, *Que c'est un assemblage de plusieurs tems:* la seconde, *Que ces tems gardent entre eux certaines proportions*. Quant à la prémière, nous

(*a*) Vers *coriambique-dimètre-hypercatalectique*. Vers *dactylotrochaïque-tétramètre brachycatalectique*. Termes employés par Baïf Peut-on rien imaginer de plus burlesque dans la bouche d'un François?

(*b*) C'est la définition d'Aristide-Quintilien, rapportée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag. 152.

nous ſommes tout-à-fait de niveau avec les Anciens, puisque nous avons, comme eux, nos tems ſyllabiques. Quant à la ſeconde, diſtinguons tout de nouveau. Car il ne faut point confondre cet arrangement régulier des ſyllabes, avec l'effet qu'il produit, ou doit produire.

A le conſidérer ſans rélation à l'effet qu'il doit produire, ce n'eſt rien qui faſſe honneur à l'eſprit: & de tous les arrangemens poſſibles, l'un n'aiant pas plus de mérite que l'autre, il s'enſuit de-là qu'il n'importe point de meſurer les vers, ou par le nombre des ſyllabes, comme nous faiſons, ou par leur valeur, comme faiſoient les Anciens; & qu'ainſi ce n'eſt pas un mal pour nous, de ne pouvoir les imiter à cet égard.

On ne ſauroit en conclure que la verſification Françoiſe ſoit dépourvue de nombre; puisque nos Poëtes ſe trouvent préciſément dans le cas où étoient les Orateurs, & Grecs & Latins. Ils n'avoient point de règles fixes pour la diſtribution des longues & des brèves dans leur proſe; mais ils ne laiſſoient pas de les diſtribuer avec art; & nos Poëtes ont la même facilité, d'où réſultent les mêmes avantages.

Arrêtons-nous donc à l'effet, que le Rythme eſt capable de produire. Or ſon effet propre & unique, c'eſt de rendre le diſcours, ou plus lent, ou plus vif. Plus lent, ſi l'on multiplie les pieds, où dominent les longues. Plus vif, ſi l'on multiplie les pieds, où dominent les brèves. Car les pieds ſont dans le vers, ce que ſont les pas dans la danſe. Il eſt vrai que les Anciens pouvoient faire tout de ſuite autant de vers qu'ils vouloient compoſés des mêmes pieds. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit; & nous ne leur diſputons pas cet avantage, ſi c'en eſt un. Peut-être, au fond, que ce

retour

retour uniforme de la même cadence, quelque régulière qu'elle ſoit, ne fait qu'une ſorte de beauté, qui tient de l'arbitraire, & qui dans notre Langue eſt compoſée par la Rime. Quoi qu'il en ſoit, l'utilité réelle de leur Proſodie, c'eſt de pouvoir donner au diſcours, ou de la vivacité, ou de la lenteur: & nous le pouvons auſſi-bien qu'eux. J'irois même juſqu'à dire que nous le pouvons plus aiſément: puisque nous ne ſommes pas obligés, comme eux, de former, & d'aſſembler des pieds; mais qu'il nous ſuffit de mettre enſemble, ou un peu plus de brèves, ou un peu plus de longues, ſuivant le beſoin.

Pour plus grand éclairciſſement, je vais eſſayer ſur Deſpreaux, ce que Scaliger & beaucoup d'autres ont fait ſur Homère & ſur Virgile. Prenons, au hazard, les quatre vers par où finit le ſecond Chant du Lutrin.

Du moins, ne permets pas ... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée;
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Quel eſt ici l'objet du Poëte? D'achever le portrait de la Molleſſe. Et comment la peindroit-il mieux, qu'en la ſuppoſant hors d'état de finir ſa phraſe? Des cinq derniers mots qu'elle articule, il y en a quatre monoſyllabes, *Du moins ne* permets *pas*, & ſi peu de choſe ſuffit pour épuiſer ce qu'il lui reſte de force.

Oppreſſée, eſt moins un mot qu'une image. Car l'o ſourd eſt plutôt un râlement, qu'une lettre: ſur-tout étant ſuivi d'un P, & d'une R, qui, parce qu'ils ſont difficiles à prononcer, font encore mieux ſentir le poids, dont la Molleſſe eſt accablée. Deux ſyllabes traînantes, & une dernière qui

qui s'entend à peine, *preſſée*, ne ſont-ce pas des ſymptômes d'oppreſſion?

Tant de monoſyllabes dans le vers ſuivant, continuent à me peindre l'état de la Molleſſe, & je vois effectivement *ſa langue glacée*, je le vois par l'embarras que cauſe la rencontre des monoſyllabes, *ſa, ce, ſent, ſa*, qui augmente encore par *langue glacée*, où *gue-gla* me fait presque à moi-même l'effet qu'on dépeint.

Je pourrois dans le troiſième vers, à l'occaſion de *ſuccombant*, répéter les obſervations faites ſur le *procumbit* de Virgile. Mais je me contenterai de remarquer avec quel art le Poëte a coupé ſon vers en deux membres, dont le prémier ne donne point droit d'attendre le ſecond, & qui ne ſont nullement liés l'un avec l'autre, *Et laſſe de parler*] *ſuccombant ſous l'effort.*] Qu'on faſſe là une phraſe continue, & les proportions du tableau ſeront manquées.

Quant au dernier vers, commençons par en marquer la quantité.

Soŭpīre, étĕnd lĕs brās, fĕrme l'œĭl, ĕt s'ēndŏrt.

Aſſurément, ſi des ſyllabes peuvent tracer l'image d'un ſoûpir, c'eſt une longue précédée d'une brève, & ſuivie d'une muette, *sŏupīre.* Dans l'action d'étendre les bras, le commencement va par degrés, mais le progrès demande une lenteur continuée, *étĕnd lĕs brās.* Voici qu'enfin la Molleſſe parvient où elle vouloit, *fĕrme l'œĭl.* Avec quelle vîteſſe elle y court! Ce ſont trois brèves. Et de-là, par un monoſyllabe bref, *ĕt s'ēndŏrt*, elle ſe précipite dans un long & profond aſſoupiſſement.

Je ne prétens point que Deſpreaux ait eu de pareilles attentions. Je n'en ſoupçonne pas plus Homère

mère ni Virgile, quoique leurs Interprètes soient en possession de le dire. Mais ce que je croirois volontiers, c'est que la Nature, quand elle a formé un grand Poëte, un grand Orateur, le dirige par des ressorts cachés, qui le rendent docile à un art, dont lui-même il ne se doute pas: comme elle apprend au petit enfant d'un Laboureur, sur quel ton il doit prier, appeller, caresser, se plaindre.

Quelque vrai-semblance qu'il y aît dans ces observations, je suis bien éloigné de croire que tout le monde les trouve incontestables. Mais en voici deux, qui le sont certainement, & dont l'une regarde la Rime; l'autre, la Musique.

Pour ce qui est de la Rime, elle ne dispense personne d'observer inviolablement les règles de la Prosodie. Ceux-mêmes qui ont vieilli dans l'opinion, que nous n'avons ni longues ni brèves, seront forcés d'en revenir, s'ils considèrent qu'on ne peut (*a*) pas rimer les unes avec les autres; & qu'ainsi ces deux vers,

Un auteur, à genoux dans une humble préface,
Au lecteur qu'il ennuie, a beau demander grâce,

sont inexcusables. Une brève, à la rigueur, ne doit rimer qu'avec une brève; ni une longue qu'avec une longue. Toute la licence qu'on peut prendre, ne regarde que les syllabes douteuses. Je n'entrerai point ici dans un détail, qui déplairoit à nos Poëtes. Mais enfin, s'ils trouvent qu'on les gêne trop, je les conjure de faire attention à leurs propres intérêts, qui leur défendent sévèrement de se

(*a*) Joachim du Bellay, chap. 7. de sa *Défense & illustration de la Langue Françoise*, imprimée dès l'année 1549 *Garde-toi*, dit-il, *de rimer les mots manifestement brefs avec les manifestement longs, comme* pãsse, trãce, mãitre, mẽttre, &c.

ſe relâcher ſur la Rime. Car ne croyons point que ce ſoit, comme quelques-uns l'ont dit, une invention de nos ſiècles barbares, puisqu'elle ſe trouve uſitée parmi les plus anciens (*a*) peuples de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amérique même. Tout le mal qu'on dit d'elle, n'eſt vrai qu'entre les mains d'un homme ſans génie, ou qui plaint ſa peine. Elle a enfanté mille & mille beaux vers. Souvent elle eſt au Poëte, comme un génie étranger, qui vient au ſecours du ſien. Je comprens qu'elle ſe fait quelquefois acheter: mais ceux qui joignent un grand courage à un grand talent, ces hommes rares que la Renommée diviniſe, quelquefois même pendant leur vie, doivent être charmés que leur art ſoit entouré de grandes difficultés, qui le rendent inacceſſible aux esprits médiocres, & qui maintiennent la Poëſie dans la poſſeſſion où elle eſt depuis l'origine des Arts, d'être le langage des Dieux.

Venons aux Muſiciens. Je leur citerai une autorité, qui n'eſt pas moins reſpectable pour eux, qu'elle l'eſt pour les Savans. Quoique notre Poëſie, dit Mr. Burette, ne ſe meſure point ſuivant „ les longues & les brèves, cela n'empêche pas „ que le chant ne doive faire ſentir exactement, „ par la durée des ſons, la quantité de chaque ſyl„ labe: & c'eſt ignorance ou négligence au Mu„ ſicien d'en violer les règles. Il eſt vrai que cet„ te quantité ne s'évalue pas dans notre Langue „ auſſi ſcrupuleuſement, que dans les Langues „ Grecque & Latine, où une ſyllabe brève ré„ pond

(*a*) *Conſuetudinem hanc ſervant, non Arabes tantùm, & Perſæ, & Afri, ſed & Tartari, & Sinenſes, & complures quoque Americanæ gentes; ut dubitari vix poſſit, quin ipſa natura unà cum cantu hanc poëſeos rationem mortalibus tradiderit.* Iſ. Voſſius, de Poëmatum cantu, & viribus Rythmi, pag. 25.

„ pond toujours à un tems, & une syllabe longue
„ à deux. En François, sur-tout par rapport au
„ chant, les brèves & les longues peuvent avoir
„ une plus grande latitude, (s'il est permis de s'ex-
„ primer ainsi) c'est-à-dire qu'une brève répondra
„ quelquefois à deux tems de ceux des Anciens,
„ une longue à trois ou quatre. Mais quelque li-
„ berté que se donne là-dessus le Musicien, il doit
„ si bien ménager la durée des sons, les uns à l'é-
„ gard des autres, qu'ils fassent toujours apperce-
„ voir la différence qui distingue une syllabe lon-
„ gue d'avec une brève: & quiconque se dispense
„ de cette règle, doit passer pour mauvais (*a*)
„ Musicien.

Aussi, chez les anciens Grecs, tout Poëte étoit-il nécessairement Musicien: & cette liaison intime de la Musique & de la Poësie, dit ailleurs Mr. Burette, étoit dûe principalement au rythme ou à la cadence, qui étoit commune à l'une & à l'autre. C'est-à-dire que la Poësie seulement prononcée faisoit sentir précisément la même cadence, que lorsqu'on la chantoit après l'avoir mise en Musique. Celle-ci ne faisoit donc qu'ajouter à celle-là des sons convenables à l'expression des vers; & comme le Poëte connoissoit mieux que tout autre, quelle étoit la force de cette expression, sur-tout dans une Poësie dont il étoit l'auteur, personne n'étoit plus capable que lui d'y joindre les sons les plus propres & les plus énergiques. De-là vient qu'alors toute Poësie n'étoit faite que pour être chantée; ce qui doit s'entendre, non seulement de la Poësie lyrique, mais encore de l'épique, de l'élégiaque, &c. Il

(*a*) Voyez les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, Tom. V. pag. 164.

Il n'en eſt pas de-même parmi nous, ajoute Mr. Burette. „ Toute Poëſie ne comporte pas la Muſique. La verſification qui paroît la plus lyrique, n'obéit pas toujours à la mélodie. La cadence muſicale eſtropie ſouvent celle des vers, laquelle ne conſiſte plus que dans une prononciation régulière des mots, qui faſſe ſentir les brèves & les longues où elles ſe rencontrent fortuitement; la ſtructure du vers ne mettant dans ces ſyllabes aucun arrangement uniforme, comme l'y mettoient les Anciens. En un mot, ces deux talens, qui font le Poëte & le Muſicien, ſe trouvent aujourd'hui ſi rarement réunis, que dans ces magnifiques ſpectacles, à la perfection desquels ces deux Arts ſemblent concourir à l'envi, mais ſouvent avec très peu de ſuccès, le Poëte accuſe de cette disgrace la mauvaiſe Muſique, & le Muſicien s'en prend à la mauvaiſe (*a*) Poëſie.

Une plus exacte connoiſſance de notre Proſodie mettroit, ce me ſemble, les Poëtes & les Muſiciens hors d'état de faire des fautes, qui ne leur fuſſent communes. Peut-être auſſi ne leur ſeroit-il pas difficile, s'ils vouloient s'entendre, de concilier en quelque ſorte l'ancienne Muſique avec la nouvelle. *On peut*, dit poſitivement le P. Merſenne, *tranſporter dans nos vers rimés toute la richeſſe, la variété, & la beauté des mouvemens, qui ſont dans les Poëſies des Grecs, ſans qu'il ſoit néceſſaire* (*b*) *de pratiquer les vers meſurés.* Un aveu ſi formel eſt glorieux à notre Langue; car le P. Merſenne paroît d'ailleurs l'homme du monde le plus

(*a*) Mr Burette, *Dialogue de Plutarque ſur la Muſique*, Remarque XVII

(*b*) *Harmonie Univ.* Liv. VI. Propoſ. 27.

plus entêté du rythme ancien, soit dans son Traité de l'*Harmonie Universelle*, soit dans ses Commentaires sur la Genèse, où il rapporte, avec des éloges infinis, quelques morceaux de la Musique faite sur les vers mesurés de Baïf. *Tels vers*, dit le Sieur d'Aubigné, *de peu de grace à les lire & prononcer, en ont beaucoup à être chantés: comme j'ai vû en de grands concerts faits par les Musiques* (*a*) *du Roi.* Un Auteur que Sauval (*b*) ne cite point, & qui étoit, dit-il, contemporain de Baïf, nous donne encore une plus grande idée de ces vers mesurés, & des effets admirables qu'ils produisoient, accompagnés du chant. Vossius (*c*) nous invite à en reprendre la méthode. Que s'ils ont échoué autrefois, c'est parce que de mauvais Poëtes s'en mêloient; mais qu'aujourd'hui nous en aurions de plus habiles. Je conclus de toutes ces autorités, non pas que nous fassions des vers mesurés, car la chose est démontrée impossible; mais qu'on pourroit quelquefois rendre nos Airs plus conformes qu'ils ne sont ordinairement, à la Prosodie. On est content du Musicien, lorsque son Air exprime le sens des paroles: peut-être qu'en même tems il pourroit répondre à la Prosodie; & ce seroit une nouvelle source d'agrémens. Pourquoi le Musicien ne le pourroit-il pas, puisque le Poëte le peut parfaitement; comme le P. Mersenne l'avoue, & comme je crois l'avoir prouvé? Quoi qu'il en soit, l'utilité que le Poëte peut tirer de la Prosodie, ne se borne pas à cela seul; & il me reste à faire d'autres observations, qui lui sont communes avec l'Orateur.

Avant

(*a*) Dans l'Ouvrage que j'ai cité, pag. 16.
(*b*) *Antiquités de Paris*, Tom. II. pag. 493.
(*c*) *De viribus Rythmi*, pag. 131.

II.

Avant que de rechercher en quoi la Proſodie eſt utile à l'Orateur, pour qu'il donne de l'harmonie au diſcours, c'eſt une néceſſité de faire voir, mais en peu de mots, que cette harmonie eſt quelque choſe de réel.

Perſonne, je crois, ne peut nier que les trente plus méchans vers de Chapelain, & les trente meilleurs vers de Racine ou de Deſpreaux, ne faſſent à l'oreille un effet bien différent. On juge ceux-ci plus harmonieux que ceux-là. Or eſt-il que tout jugement, qui ſe fait par comparaiſon, ſuppoſe qu'on a de quoi former un jugement abſolu. Par conſéquent il porte ſur des principes, leſquels, nous fûſſent-ils entièrement inconnus, ou même impénétrables, n'en ſeroient pas moins certains, & n'en prouveroient pas moins la réalité (*a*) de l'harmonie dans le diſcours.

Mais bien loin que ce ſoit un myſtère difficile à pénétrer, Ariſtote & Cicéron en ont parlé très clairement. Tous les deux adoptent les mêmes principes; & s'ils n'en font pas toujours la même application, c'eſt que leurs Langues ne ſont pas les mêmes. Voyons, à leur exemple, ce que la nôtre demande, ce qu'elle défend. Je m'attacherai à Cicéron, qui eſt ici (*b*) plus étendu, plus méthodique même qu'Ariſtote. On apprend de lui, prémièrement, à qui ſont dûes les plus anciennes obſerva-

(*a*) *Eſſe igitur in oratione numerum quemdam, non eſt difficile cognoſcere. Judicat enim ſenſus. In quo iniquum eſt, quod accidit, non agnoſcere, ſi, cur id accidat, reperire nequeamus* Orat. LV.

(*b*) Voyez le dernier livre *de Oratore*, depuis le Chap. XLIX; & l'*Orator*, depuis le Chap. LII, jusqu'à la fin.

ſervations, que l'on ait faites ſur l'harmonie de la proſe: en ſecond lieu, ſur quel fondement, & à quelle occaſion elles ſe firent: troiſièmement, en quoi cette harmonie conſiſte: & enfin, comment on doit en uſer. Voici donc, ſur ces quatre points, le précis de ſa doctrine, mais dépouillé de ce qui n'a rapport qu'au Latin, & accompagné de ce qui regarde le François.

Prémièrement, il eſt certain que le nombre oratoire n'a été trouvé, ou du moins réduit en Art, que longtems après la meſure du vers. Cicéron en reconnoit Iſocrate pour le principal auteur, & Iſocrate n'a vécu que plus de ſix cens ans après Homère. Pour ce qui eſt des Romains, il paroît que Cicéron, à cet égard, fut leur Iſocrate. Quoi qu'il en ſoit, les Romains n'ont jamais ſu que ce qu'ils apprirent des Grecs. Aujourd'hui encore, quoique tous les ſiècles & tous les Peuples nous ſoient connus, il faut convenir qu'en ce qui concerne les Beaux-Arts, les Grecs du bon ſiècle, qui fut celui de Philippe & d'Alexandre, ſont toujours eux ſeuls, ou du moins préférablement à tous autres, les précepteurs du genre-humain. Puiſqu'une Nation, ſi attentive d'ailleurs aux graces du langage, tarda ſi longtems à trouver le nombre oratoire, c'eſt une conſolation pour nous, qui ne connoiſſons ce genre d'harmonie, que depuis Malherbe dans les vers, & depuis Balzac dans la proſe. Je parle de Malherbe, parce qu'en effet le *nombre* dont il s'agit ici, n'eſt nullement la *meſure* du vers: & au reſte je dis indifféremment, *nombre*, *harmonie*, *cadence*, pour exprimer la même idée, qui dans un moment ſe débrouillera tout-à-fait.

Mais, en ſecond lieu, comment le nombre oratoire fut-il obſervé, & ſur quel fondement? Rien de plus ſimple, dit Cicéron: & je m'éton-

ne, ajoute-t-il, que cette découverte ait été faite si tard, puisqu'il suffisoit pour cela de remarquer une chose toute naturelle: Qu'une phrase bien cadencée, comme le hazard en produit souvent, est plus agréable qu'une autre, dont le tour n'aura rien d'harmonieux. Telle est, en effet, la justesse de l'oreille, ou plutôt de l'esprit, à qui l'oreille fait son rapport, qu'aiant la mesure des mots en nous-mêmes, d'abord nous sentons s'il y a dans la phrase du trop, ou du trop peu; quelque chose d'excédant, ou de tronqué. Voilà par où l'on parvint (*a*) à déterminer la mesure du vers: ce ne fut point par des démonstrations mathématiques, ni par de grands efforts de raisonnement: l'oreille jugea: & de-même qu'elle avoit elle seule trouvé la juste mesure du vers, elle fit aussi, quoique longtems après, observer le nombre oratoire, par la comparaison d'une phrase bien tournée, bien cadencée, avec une phrase sans cadence & sans tour.

Qu'est-ce donc précisément que cette cadence? Troisième point à examiner dans l'ordre de Cicéron, & sur lequel ni lui ni Aristote n'ont jugé à propos de rien dire de formel, parce qu'une définition sèche est souvent plus capable d'embrouiller que d'éclaircir les idées, qui tiennent immédiatement au goût & au sentiment. Quelque danger qu'il y ait à vouloir faire ce que ces grands Maitres n'ont point voulu, il me semble pourtant qu'on peut, en rapprochant leurs principes, définir le nombre oratoire, *Une sorte de modulation, qui résulte, non seulement de la valeur syllabique, mais encore de la qualité, & de l'arrangement des mots.* Pesons tous ces termes.

Je

(*a*) *Neque enim ipse versus ratione est cognitus, sed natura, atque sensu.* Orat. LV.

Je dis *une ſorte de modulation*, parce que c'eſt une ſuite de pluſieurs mouvemens, qui ne ſont point arbitrairement diſtribués, mais où il doit ſe trouver de certaines proportions, ſans leſquelles ce ne ſeroient que des ſons indépendans les uns des autres, & dont l'aſſemblage confus ne formeroit rien de flatteur pour l'oreille.

Je donne pour prémière cauſe de cette modulation, *la valeur ſyllabique* des mots, dont une phraſe eſt compoſée: c'eſt-à-dire leurs longues & leurs brèves, non point aſſemblées fortuitement, mais aſſorties de manière qu'elles précipitent, ou ralentiſſent la prononciation, au gré de l'oreille.

J'ajoute qu'il faut avoir égard à la *qualité* des mots. Et par-là je n'entens point ce qui en caractériſe la nobleſſe, la baſſeſſe, l'énergie, la foibleſſe: c'eſt l'affaire de la Rhétorique. Quant à la Proſodie, elle ne les conſidère que matériellement, & comme des ſons, ou éclatans, ou ſourds, ou lents, ou rapides, ou rudes, ou doux. Or nous ne créons pas les mots: c'eſt une néceſſité de les employer tels qu'ils ſont: & il y auroit même de la bizarrerie à vouloir en rejetter quelques-uns, ſous prétexte que notre oreille ne s'en accommode pas. Un des plus importans ſecrets de la Proſodie, c'eſt de tempérer les ſons l'un par l'autre. Il n'y a point de ſi rude ſyllabe, qui ne puiſſe être adoucie; il n'y en a point de ſi foible, qui ne puiſſe être fortifiée; tout cela dépend des ſyllabes qui précèdent, ou qui ſuivent celle dont l'oreille ſe plaint.

J'ai donné (*a*) pour dernière cauſe de l'harmonie, l'*arrangement* des mots. Car, quoique notre Langue aime un arrangement ſimple, naturel & régulier,

(*a*) *Non numero ſolùm numeroſa oratio, ſed & compoſitione fit.* Orat. LXV.

gulier, cela n'exclud que les inverſions, qui ſont violentes: & ſouvent on eſt obligé de tranſpoſer, ou des mots, ou même des membres de phraſe, non ſeulement pour être plus clair, ou plus énergique, mais encore pour attraper un tour harmonieux. Je ne finirois point, ſi j'en voulois rapporter des exemples. Qu'on prenne au hazard quelque période un peu ſonore, ou dans Fléchier, ou dans Boſſuet: que l'on en conſerve toutes les paroles, mais qu'on les dérange ſeulement: le ſens demeurera le même, & l'harmonie diſparoîtra.

Une phraſe bien cadencée eſt donc un tiſſu de ſyllabes bien choiſies, & miſes dans un tel ordre, que les organes, ſoit de celui qui parle, ſoit de celui qui écoute, ſont agréablement flattés par une ſorte de modulation, qui fait que le diſcours n'a rien de dur, ni de lâche; rien de trop long, ni de trop court; rien de peſant, ni de ſautillant.

Quatrième & dernier point à éclaircir: l'uſage qu'on doit faire du nombre oratoire: c'eſt-à-dire, quelle eſt ſa véritable place; s'il doit être varié, & comment; en quoi il s'éloigne du nombre poëtique, & juſqu'où il peut en approcher.

Que la véritable place du nombre oratoire, ce ſoit le commencement & la fin d'une période, j'avoue que Cicéron en fait une loi, d'autant plus ſenſée, qu'en effet l'attention de l'auditeur eſt plus vive au commencement de la phraſe; & que l'oreille, ſi d'abord on ne la contente pas, veut bien ſuſpendre un peu ſon jugement, dans l'eſpérance qu'on ne finira point ſans la contenter. Mais en notre Langue ce n'eſt pas tout-à-fait la même choſe. On ne ſauroit exiger de nous, que nous gardions pour la fin de la phraſe les termes les plus ſonores; car nous ſommes forcés de ſuivre l'ordre naturel; & comme l'oreille du François ne s'attend

tend point qu'on la dédommage à la fin de la période, auſſi ne permet-elle pas d'en négliger le milieu.

Toutes nos phraſes, d'un bout à l'autre, doivent donc être nombreuſes. Mais la cadence doit perpétuellement varier: car, d'être uniforme dans ſon harmonie, ou de n'en avoir point, ce ſont deux extrémités auſſi vicieuſes l'une que l'autre. Tantôt la période ſera de deux membres, tantôt de trois, tantôt de quatre. Quelquefois elle ira même plus loin: car il faut de toute néceſſité, que la marche du diſcours ſe proportionne à celle de l'eſprit, qui peut de tems en tems avoir beſoin d'un plus grand eſpace pour ſe déployer. Quelquefois auſſi, & plus ſouvent encore, il lui arrive de ſe renfermer dans l'eſpace le plus court. Un mot lui ſuffit? un mot doit donc faire toute la phraſe. Jamais l'oreille ne ſe fâche, quand l'eſprit eſt content.

On voudroit inférer de-là, que tout eſt donc arbitraire dans le ſtyle: puiſque, ſuivant les Maîtres de l'Art, il nous eſt permis de faire nos phraſes, & auſſi longues, & auſſi courtes qu'il nous plaît: puiſque nous pouvons y faire entrer toute ſorte de mots, & les plus rudes auſſi-bien que les plus coulans: puiſqu'enfin la diſtribution des longues & des brèves n'a rien, ni de borné quant au nombre, ni de fixe quant au lieu.

Je conviens des principes. Ariſtote & Cicéron les reçoivent, les établiſſent. Je nie ſeulement les conſéquences qu'on en veut tirer. Rien n'eſt déterminé, ni preſcrit; cela eſt vrai. Tout eſt donc arbitraire; cela eſt faux. Ici nos Métaphyſiciens auroient beau ſe recrier: ils ont affaire à un Juge qui en ſait plus qu'eux, & qui même (*a*) pouſſe l'orgueil encore plus loin qu'eux. Quel eſt-il à

(*a*) *Aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum.* Orat. XLIV.

l'oreille. Juge, en effet, le plus orgueilleux qu'on puiſſe imaginer: car il prend ſon parti dans l'inſtant, & ſans daigner, ni écouter aucune remontrance, ni rendre aucune raiſon de ſes arrêts.

Pour obéir à l'oreille, ne négligeons jamais le nombre, mais varions-le ſouvent. Elle demande qu'on ſoit attentif à lui plaire, ſans que cette attention ſe faſſe remarquer. Une ſuite de périodes, toutes de la même étendue, dont les membres ſeroient également partagés, & qui produiroient un nombre uniforme, ne manqueroit pas de fatiguer, & décéleroit un art odieux. Il faut couper nos phraſes à propos. Mais il y a une manière de les couper, qui, bien loin d'interrompre l'harmonie, ſert à la continuer, & la rend plus agréable. Car ne confondons pas le ſtyle qui n'eſt pas périodique, avec le ſtyle qui n'eſt point lié. On peut n'être pas toujours périodique, il y a même plus de grace à ne l'être pas toujours: mais on doit toujours lier ſes phraſes, de manière qu'elles ſoient enchaînées l'une avec l'autre. Je porte envie aux Grecs, dont la Langue étoit ſi abondante en conjonctions: au-lieu que la nôtre n'en conſerve que très peu; encore voudroit-on nous en priver. Rien de plus contraire à l'harmonie, que des repos trop fréquens, & qui ne gardent nulle proportion entre eux. Aujourd'hui pourtant c'eſt le ſtyle qu'on voudroit mettre à la mode. On aime un tiſſu de petites phraſes iſolées, découſues, hachées, déchiquetées. Il ſemble que la valeur d'une ligne ſoit une immenſe carrière, qui ſuffiſe pour épuiſer les forces de l'Auteur; & qu'enſuite, tout hors d'haleine, il ait beſoin de faire une pauſe, qui le mette en état de recommencer à penſer. Ordinairement ces ſortes de gens ont des idées auſſi bornées, & auſſi peu liées, que leurs phraſes. Vraies copies

de

de cet Hégéſias, dont Cicéron (*a*) dit, que ſi quelqu'un cherche un *ſot* Ecrivain, il n'a qu'à prendre celui-là.

Par tout ce qu'on vient de lire, il eſt aiſé de voir en quoi les loix de l'harmonie ſont les mêmes pour le Poëte, & pour l'Orateur; en quoi elles ſont différentes. L'un doit, comme l'autre, donner à ſon diſcours cette ſorte de modulation, *qui réſulte, non ſeulement de la valeur ſyllabique, mais encore de la qualité, & de l'arrangement des mots.* L'un doit, comme l'autre, varier toujours ſon harmonie, & de manière que jamais elle ne ſoit interrompue. Juſques-là l'Orateur & le Poëte François marchent de compagnie. Mais deux choſes aiſées à remarquer, la Meſure & la Rime, diſtinguent eſſentiellement le Poëte, & lui font une eſpèce particulière d'harmonie, qui n'a plus rien de commun avec celle de l'Orateur. Auſſi eſt-il permis au Poëte, il lui eſt même ordonné de faire bien ſentir ſon harmonie: tandis que l'Orateur, s'il eſt prudent, ne fait guères moins d'effort pour déguiſer, que pour faiſir celle qui lui eſt propre. De-là vient qu'en faveur de ces ſons mélodieux, que le Poëte ſeul a droit de nous faire entendre, non ſeulement nous lui pardonnons des inverſions plus fortes, & plus fréquentes; mais pour le rendre inexcuſable, s'il manque à nous flatter l'oreille, nous lui accordons, & plus de liberté dans le choix des mots, & moins de contrainte dans la ſtructure de ſes phraſes, & plus de hardieſſe dans ſes tours.

Je reviens donc aux Orateurs. Peut-être la plupart

(*a*) *Quam* (numeroſam comprehenſionem) *perversè fugiens Hegeſias . . . . ſaltat, incidens particulas: & is quidem non minus ſententiis peccat, quàm verbis: ut non quærat quem appellet ineptum, qui illum cognoverit.* Orat. LXVII.

part regarderont-ils comme insupportable, & comme indigne d'eux, le joug de la Prosodie. Voilà pourquoi, dans un Discours que j'eus occasion (*a*) de prononcer l'année dernière, le jour que l'Académie Françoise distribue ses Prix, je me contentai de faire observer que la désinence de tous nos mots François étoit de deux sortes: l'une féminine, qui est celle où se trouve l'E muet: l'autre masculine, qui renferme généralement toute désinence où l'E muet ne se trouve point. „ J'en conclus que ces deux sons très différens, l'un masculin, qui est soutenu, l'autre féminin, qui est foible, faisoient en notre Langue l'effet des longues & des brèves; & que le mêlange de ces deux sons, qui pouvoit se varier à l'infini, & former toute sorte de cadence, étoit par conséquent le principe de notre harmonie." Ainsi, sans distinguer exactement nos tems syllabiques, je n'osai d'abord en montrer que deux, pour ne point effrayer ceux de nos jeunes Ecrivains, à qui cette doctrine paroîtroit nouvelle. On n'a besoin, en effet, que d'une légère attention, pour ne point confondre ces deux désinences: & il ne faut qu'un art médiocre, pour les placer à propos. Mais, après tout ce que j'ai établi ci-dessus, on voit clairement que l'Orateur trouve dans notre Prosodie, des ressources bien plus amples, pourvu qu'il ne manque pas de génie, & qu'il soit laborieux.

Toutes ces ressources, pourtant, ne peuvent que fournir le matériel de l'harmonie. Ce qui en fait l'ame, c'est la pensée. Une phrase parfaitement sonore, mais destituée de sens, est un corps sans ame; & si le sens qu'elle présente, est mépri-

sable,

(*a*) Ce Discours est imprimé à la tête de ma Traduction des *Philippiques de Démosthène*, &c.

sable, c'est une vilaine ame dans un beau corps. De la pensée dépend l'expression. Qu'est-ce que beauté dans la pensée? Conformité avec un objet capable de plaire. Qu'est-ce que beauté dans l'expression? Conformité avec la pensée. Or l'esprit voit en même tems, & par une action indivisible, la pensée & l'expression. Du parfait accord qu'il y a entre l'une & l'autre, naît une harmonie intellectuelle, sans quoi la vocale n'est rien. Comme aussi, sans la vocale, il manquera l'une des parties essentielles pour former un concert, où l'esprit n'ait rien à desirer.

Que ceux qui croyent ces petits soins indignes d'eux, écoutent comment parle Denys d'Halicarnasse, à la fin d'un excellent (*a*) Traité, où il a fait pour sa Langue à peu près ce que je tâche de faire ici pour la nôtre.

„ On auroit tort, dit-il, de trouver mauvais „ qu'un aussi grand homme que Démosthène, „ dont le mérite a obscurci la gloire de tous ceux „ qui s'étoient montrés avant lui dans la carrière „ de l'Eloquence, voulant composer des Ecrits „ immortels, & aiant le courage de se livrer à „ l'examen (*b*) de l'*Envie* & du *Tems*, Juges formidables, il ait apporté une attention si scrupuleuse, non seulement à la solidité & à l'ordre „ des pensées, mais encore au choix & à l'arrangement des mots. On ne trouvera rien là d'é-

„ ton-

(*a*) *De l'Arrangement des Mots*, Chap. 25.

(*b*) De ces deux Juges, l'un est à mépriser pour un honnête homme. Mais plus un Auteur sera honnête homme, plus il fera d'efforts pour se concilier l'autre. *Servi igitur iis etiam Judicibus, qui multis post seculis de te judicabunt: & quidem haud scio, an incorruptius quàm nos. Nam & sine amore, & sine cupiditate, & rursus sine odio, & sine invidia judicabunt.* Cic. pro Marcello, Cap. IX.

„ tonnant, ſi l'on conſidère que les Auteurs de
„ ſon tems ſe piquoient, non pas ſimplement d'é-
„ crire, mais de buriner, & de ſculpter leurs ou-
„ vrages. Iſocrate employa dix années, au moins,
„ à compoſer ſon (*a*) Panégyrique. Platon, à l'â-
„ ge de quatre-vingts ans, retouchoit encore ſes
„ Dialogues, & ſans ceſſe travailloit à y mettre
„ de l'élégance. Quoi, ne loue-t-on pas un Pein-
„ tre, un Graveur, de rechercher leurs ouvrages
„ avec la dernière exactitude? Un Orateur doit,
„ à bien plus forte raiſon, ſe donner les mêmes
„ ſoins. Outre que ces ſoins ne ſont, ni pénibles,
„ ni ingrats, du moment que l'expérience les rend
„ familiers: & ſur-tout lorsqu'à l'exemple de Dé-
„ moſthène, une jeuneſſe ſtudieuſe aura bien fait
„ tout ce qu'il faut pour ſe former le goût & l'o-
„ reille.

Ainſi parle Denys d'Halicarnaſſe; & aſſurément les ſages réflexions de ce ſavant Critique pourroient n'être pas inutiles dans le ſiècle où nous ſommes, bien différent de ce ſiècle où l'on ne ſouffroit que des ouvrages *ſculptés & burinés*. On veut trop écrire aujourd'hui, on ne veut prendre ni le tems, ni les ſoins néceſſaires pour produire du bon; & parce qu'on lit peu les Originaux, peu de gens ont l'idée du parfait. Au moins ne devroit-on pas négliger ce qui réſulte plutôt de l'art, que du génie. On n'eſt pas maître de ſe donner des talens; on eſt maître de ſe donner des connoiſſances, qui toutes ſeules, à la vérité, ne feront pas un bon Ecrivain, mais ſans leſquelles auſſi on ne ſauroit bien

(*a*) On ſait que le *Panégyrique d'Iſocrate* n'eſt pas l'Eloge de cet Orateur, mais le Titre d'une de ſes plus fameuſes Oraiſons: & c'eſt un terme conſacré en notre Langue, comme l'a remarqué Mr. Deſpreaux ſur le Chap. III. de Longin.

bien écrire. Telle eſt la Science de la Proſodie: la plus facile & la moindre des Sciences pour qui veut l'acquérir, mais auſſi une de celles dont l'ignorance peut le plus nuire. Quatre ou cinq de nos Poëtes nous ont fait ſentir parfaitement, que notre Langue ſe prêtoit à l'harmonie: quelques morceaux choiſis de nos Orateurs ne laiſſent pas lieu d'en douter. Pourquoi donc ne pas étudier les moyens de perfectionner un Art, dont nous connoiſſons le prix, & dont nous voyons que les progrès ont été déja ſi heureux?

Voilà ce que je m'étois propoſé de dire, tant ſur notre Proſodie, que ſur les matières qui en dépendent. Peut-être me ſuis-je trompé dans quelques-unes de mes obſervations: peut-être en ai-je omis d'eſſentielles. Mais un Traité de cette nature ne pouvoit être qu'ébauché par un particulier. Pour l'achever, il faut un Grammairien, un Orateur, un Poëte, un Muſicien, & j'ajoute, un Géomètre: car tout ce qui demande arrangement & combinaiſon de principes, a beſoin de ſa méthode.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Manuſcrit intitulé, *Traité de la Proſodie Françoiſe*, qui m'a paru rempli de recherches également neuves, curieuſes, & utiles. Fait à Paris ce 24. Septembre 1736. *Signé*, SALLIER.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq cents, plus deux cents pour chaque jour de retard.

T
Univer

For failure
or before th
below there
cents, and an
cents for eac

Ce livre ſe vend chez JEAN HUGUET, Marchand-Libraire à St. Omer. France.